7-10-A-14

M

Digitized by Google

OEUVRES DIVERSES

Du Sieur D * * *

AVEC

LE TRAITÉ DU SUBLIME, OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS.

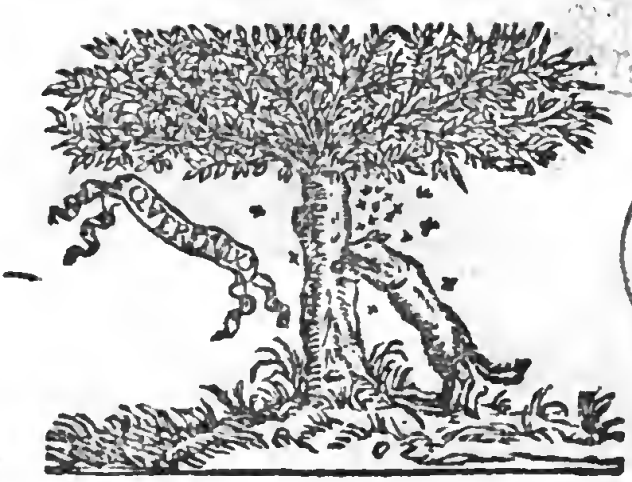
Traduit du Grec de LONGIN.

Et les Reflexions critiques sur ce Rheteur : où l'on répond aux objections faites contre quelques Anciens.

Nouvelle Edition, reveuë & augmentée de diverſes Pieces nouvelles.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE



A AMSTERDAM,

Chez ANTOINE SCHELTE,
Marchand Libraire prés de la Bourſe.

M DC XCVII.

Avec Privilege des Etats de Hollande & de West-Friſe.

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

PREFACE.

VOici une edition de mes Ouvrages beaucoup plus exacte que les precedentes, qui ont toutes eſté aſſez peu correctes. J'y ay joint cinq Epiſtres nouvelles que j'avois compoſées long-temps avant que d'eſtre engagé dans le glorieux employ qui m'a tiré du métier de la Poëſie. Elles ſont du même ſtile que mes autres écrits, & j'oſe me flater qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'eſt au Lecteur à en juger, & je n'emploiray point ici ma Préface, non plus que dans mes autres editions, à le gagner par des flateries, ou à le prevenir par des raiſons dont il doit s'aviſer de lui-meſme. Je me contenteray de l'avertir d'une choſe dont il eſt bon qu'on ſoit inſtruit. C'eſt qu'en attaquant dans mes Satires les defauts de quantité d'Ecrivains de noſtre ſiecle, je n'ay pas prétendu pour cela oſter à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ay pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoy qu'aſſez méchant Poëte, n'ayt pas fait autrefois, je ne ſçay comment, une aſſez belle Ode; & qu'il n'y euſt point d'eſprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Quinaut quoyque ſi éloignez

de la perfection de Virgile. J'ajoûteray même ſur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous eſtions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte reputation. Je veux bien auſſi avoüer qu'il y a du genie dans les Ecrits de Saint Amand, de Brebeuf, de Scuderi, & de pluſieurs autres que j'ay critiqués, & qui ſont en effet d'ailleurs, auſſi-bien que moy, tres-dignes de critique. En un mot, avec la même ſincerité que j'ay raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je ſuis preſt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me ſemble, leur rendre juſtice, & faire bien voir que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon Edition: outre mon Remercîment à l'Academie & quelques Epigrammes que j'y ay jointes, j'ay auſſi ajoûté au Poëme du Lutrin deux chants nouveaux qui en ſont la concluſion. Ils ne ſont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres chants, & je me perſuade qu'ils conſoleront aiſément les Lecteurs de quelques vers que j'ay retranchez à l'Epiſode de l'Horlogere, qui m'avoit toûjours paru un peu trop long. Il ſeroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a eſté compoſé à l'occaſion d'un differend

ferend aſſez leger qui s'émût dans une des plus celebres Egliſes de Paris, entre le Treſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vray. Le reſte, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction: & tous les Perſonnages y ſont non ſeulement inventez; mais j'ay eu ſoin meſme de les faire d'un caractere directement oppoſé au caractere de ceux qui deſſervent cette Egliſe, dont la pluſpart, & principalement les Chanoines, ſont tous gens non ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y en a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Academie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a eſté offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puiſqu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit veritablement attaqué. Un Prodigue ne s'aviſe guere de s'offenſer de voir rire d'un Avare, ni un Devot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne diray point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle ſur une eſpece de défi qui me fut fait en riant par feu Monſieur le premier Preſident de Lamoignon, qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort neceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſ-

laiſſois échaper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençay à le connoître dans le temps que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accez obligeant qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon, fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'eſtoit un homme d'un ſçavoir étonnant, & paſſionné admirateur de tous les bons livres de l'Antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes ouvrages, où il creût entrevoir quelque gouſt des Anciens. Comme ſa pieté eſtoit ſincere, elle eſtoit auſſi fort gaye, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraya point du nom de Satires que portoient ces ouvrages, où il ne vid en effet que des vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa meſme pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de poëſie de la ſaleté qui lui avoit eſté juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui eſtre pas desagreable. Il m'appella à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens, c'eſt à dire, à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa meſme quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiere. Et que n'y vis-je point? Quel treſor ſurprenant de pro-

probité & de juſtice ! quel fonds inépuiſable de pieté & de zele ! Bien que ſa vertu jettaſt un fort grand éclat au dehors, c'eſtoit toute autre choſe au dedans ; & on voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en temperer les rayons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiecle auſſi corrompu que le noſtre. Je fus ſincerement épris de tant de qualitez admirables ; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moy, j'eus auſſi pour lui une tres-forte attache. Les ſoins que je lui rendis ne furent meſlez d'aucune raiſon d'intereſt mercenaire : & je ſongeay bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon credit. Il mourut dans le temps que cette amitié eſtoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoy faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi-toſt enlevez du monde, tandis que des miſerables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe ? Je ne m'étendray pas davantage ſur un ſujet ſi triſte : car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourois m'empêcher de moüiller peut-eſtre de larmes la Préface d'un livre de Satire & de plaiſanteries.

AU LECTEUR.

J'Ay laiſſé ici la même Préface qui étoit dans les deux éditions précédentes : à cauſe de la juſtice que j'y rens à beaucoup d'Auteurs que j'ay attaqués. Je croyois avoir aſſez fait connoiſtre par cette démarche, où perſonne ne m'obligeoit, que ce n'eſt point un eſprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs; & que j'ay eſté plûtôt ſincere à leur égard, que médiſant. Monſieur P. neanmoins n'en a pas jugé de la ſorte. Ce galant Homme, au bout de prés de vingt-cinq ans qu'il y a que mes Satires ont eſté imprimées la premiere fois, eſt venu tout à coup, & dans le temps qu'il ſe diſoit de mes Amis, réveiller des querelles entierement oubliées, & me faire ſur mes Ouvrages un procez que mes Ennemis ne me faiſoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raiſons que j'ay miſes en rimes, pour montrer qu'il n'y a point de médiſance à ſe môquer des méchans écrits; & ſans prendre la peine de refuter ces raiſons, a jugé à propos de me traiter dans un Livre, en termes aſſez peu obſcurs, de Médiſant, d'Envieux, de Calomniateur, d'Homme qui n'a ſongé qu'à établir ſa reputation ſur la ruine de celle des autres. Et cela fondé principalement ſur ce que j'ay dit dans mes Satires, que Chapelain avoit fait des vers durs, & qu'on étoit à l'aiſe aux ſermons de l'Abbé Cotin.

Ce ſont en effet les deux grands crimes qu'il me re-

reproche, juſqu'à me vouloir faire comprendre que je ne dois jamais eſperer de remiſſion du mal que j'ay cauſé, en donnant par là occaſion à la poſterité de croire que ſous le regne de Loüis le Grand il y a eu en France un Poëte ennuyeux, & un Prédicateur aſſez peu ſuivi. Le plaiſant de l'affaire eſt, que dans le Livre qu'il fait pour juſtifier noſtre ſiecle de cette étrange calomnie, il avouë lui-même que Chapelain eſt un Poëte tres-peu divertiſſant, & ſi dur dans ſes expreſſions, qu'il n'eſt pas poſſible de le lire. Il ne convient pas ainſi du deſert qui étoit aux prédications de l'Abbé Cotin. Au contraire, il aſſeûre qu'il a eſté fort preſſé à un des ſermons de cet Abbé: mais en même temps il nous apprend cette jolie particularité de la vie d'un ſi grand Predicateur: que ſans ce ſermon, où heureuſement quelques-uns de ſes Juges ſe trouverent, la Juſtice, ſur la requeſte de ſes parens, lui alloit donner un Curateur comme à un imbecille. C'eſt ainſi que Monſieur P. ſçait deffendre ſes Amis, & mettre en uſage les leçons de cette belle Rhetorique moderne inconnuë aux Anciens, où vraiſemblablement il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire. Mais je parle aſſez de la juſteſſe d'eſprit de Monſr. P. dans mes Reflexions critiques ſur Longin; & il eſt bon d'y renvoyer les Lecteurs.

Tout ce que j'ay ici à leur dire, c'eſt que je leur donne dans cette nouvelle édition, outre mes anciens Ouvrages exactement reveûs, ma Satire contre les Femmes, l'Ode ſur Namur, quelques Epigrammes,

mes, & mes Reflexions critiques ſur Longin. Ces Reflexions que j'ay compoſées à l'occaſion des Dialogues de Monſr. P. ſe ſont multipliées ſous ma main beaucoup plus que je ne croyois, & ſont cauſe que j'ay diviſé mon Livre en deux volumes. J'ay mis à la fin du ſecond volume les traductions Latines qu'ont faites de mon Ode les deux plus celebres Profeſſeurs en éloquence de l'Univerſité : je veux dire Monſieur Lenglet & Monſieur Rollin. Ces traductions ont eſté generalement admirées, & ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur, qu'ils ſçavent bien que c'eſt la ſeule lecture de mon Ouvrage qui les a excités à entreprendre ce travail. J'ay auſſi joint à ces traductions quatre Egigrammes Latines, que le Reverend Pere Fraguier Jeſuite a faites contre le Zoile moderne. Il y en a deux qui ſont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élegant que ces quatre Epigrammes ; & il ſemble que Catulle y ſoit reſſuſcité pour vanger Catulle. J'eſpere donc que le Public me ſçaura quelque gré du preſent que je lui en fais.

Au reſte, dans le temps que cette nouvelle édition de mes Ouvrages alloit voir le jour, le Reverend Pere de la Landelle autre celebre Jeſuite m'a apporté une traduction Latine qu'il a auſſi faite de mon Ode, & cette traduction m'a paru ſi belle, que je n'ay pû reſiſter à la tentation d'en enrichir encore mon Livre, où on la trouvera avec les deux autres à la fin du ſecond tôme.

DIS-

DISCOURS AU ROY.

JEune & vaillant Heros, dont la haute ſageſſe
N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe,
Et qui ſeul, ſans Miniſtre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par toi-même & vois tout par tes yeux.
GRAND ROI, ſi juſqu'ici, par un trait de prudence,
J'ay demeuré pour toi dans un humble ſilence;
Ce n'eſt pas que mon cœur vainement ſuſpendu
Balance pour t'offrir un encens qui t'eſt dû.
Mais je ſçai peu loüer, & ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante,
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.
Ainſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie,
Je meſure mon vol à mon foible genie;
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes Autels;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,
Oſent chanter ton nom ſans force & ſans haleine,
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du recit de tes propres exploits.
L'un en ſtile pompeux habillant une Eglogue,
De ſes rares vertus te fait un long prologue,
Et meſle, en ſe vantant ſoi-meſme à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.
L'autre en vain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un eſprit ſans pareil!
Dans la fin d'un ſonnet te compare au Soleil.
Sur le haut Helicon leur veine mépriſée,
Fut toûjours des neuf Sœurs la fable & la riſée.

Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegaſe pour eux refuſe de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnaſſe,
On diroit qu'ils ont ſeuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils diſpoſent de tout dans le ſacré Vallon.
C'eſt à leurs doctes mains, ſi l'on veut les en croire,
Que Phebus a commis tout le ſoin de ta gloire:
Et ton nom du Midi juſqu'à l'Ourſe vanté,
Ne devra qu'à leurs vers ſon immortalité.
Mais plûtoſt ſans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un luſtre éclatant à leur veine groſſiere,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourir dans la pouſſiere à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur aſile,
Comme on void dans les champs un arbriſſeau debile
Qui ſans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit triſtement ſur la terre couché.
Ce n'eſt pas que ma plume injuſte & temeraire,
Veüille blâmer en eux le deſſein de te plaire.
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
Apollon en connoiſt qui te peuvent loüer.
Oui, je ſçai qu'entre ceux qui t'adreſſent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un eſprit de travers
Qui pour rimer des mots, penſe faire des vers,
Se donne en te loüant une geſne inutile.
Pour chanter un Auguſte, il faut eſtre un Virgile.
Et j'approuve les ſoins du Monarque guerrier, *
Qui ne pouvoit ſouffrir qu'un artiſan groſſier
Entrepriſt de tracer d'une main criminelle,
Un portrait reſervé pour le pinceau d'Apelle.
Moi donc qui connois peu Phebus & ſes douceurs:
Qui ſuis nouveau ſevré ſur le mont des neuf Sœurs:
Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma Muſe,
Sur de moindres ſujets je l'exerce & l'amuſe:
Et tandis que ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,

* *Alexandre.*

Et

Et retient les Méchans par la peur des ſupplices:
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et gardant pour moi-meſme une juſte rigueur,
Je confie au papier les ſecrets de mon cœur.
Ainſi dés qu'une fois ma verve ſe réveille,
Comme on voit au printemps la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va compoſer ſon miel,
Des ſottiſes du temps je compoſe mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et ſans geſner ma plume en ce libre métier,
Je la laiſſe au hazard courir ſur le papier.
Le mal eſt, qu'en rimant, ma Muſe un peu legere
Nomme tout par ſon nom, & ne ſçauroit rien taire.
C'eſt là ce qui fait peur aux Eſprits de ce temps,
Qui tout blancs au dehors, ſont tout noirs au dedans:
Ils tremblent qu'un Cenſeur que ſa verve encourage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
Et foüillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la verité.
Tous ces gens éperdus au ſeul nom de ſatire,
Font d'abord le procés à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris, que tout eſt renverſé,
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuſe grimace:
Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux;
C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux:
Mais bien que d'un faux zele ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la verité les bleſſe.
En vain d'un lâche orgueil leur eſprit revétu
Se couvre du manteau d'une auſtere vertu.
Leur cœur qui ſe connoiſt, & qui fuit la lumiere,
S'il ſe mocque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.
Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter?
GRAND ROI, c'eſt mon defaut, je ne ſçaurois flater.
Je ne ſçai point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule;

Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuite des Grands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Meſme pour te loüer, déguiſer ma penſée:
Et quelque grand que ſoit ton pouvoir ſouverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main;
Il n'eſt eſpoir de biens, ni raiſon, ni maxime,
Qui puſt en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorſque je te voi, d'une ſi noble ardeur,
T'appliquer ſans relâche aux ſoins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui ſont accablez du faix de leur couronne.
Quand je voi ta ſageſſe, en ſes juſtes projets,
D'une heureuſe abondance enrichir tes Sujets;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre;
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et tes braves Guerriers, ſecondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu ſa premiere vigueur:
La France ſous tes loix maiſtriſer la Fortune;
Et nos vaiſſeaux domtant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en ſe levant:
Alors, ſans conſulter ſi Phebus l'en avouë,
Ma Muſe toute en feu me prévient & te louë.
Mais bien-toſt la raiſon arrivant au ſecours,
Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours;
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix aſſez forte.
Auſſi-toſt je m'effraye, & mon eſprit troublé
Laiſſe là le fardeau dont il eſt accablé:
Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Dés que le bord paroiſt, ſans ſonger où je ſuis,
Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.

SATIRES.

SATIRE I.

DAmon ce grand Auteur, dont la Muſe fertile
Amuſa ſi long-temps, & la cour & la ville:
Mais qui n'eſtant vétu que de ſimple bureau,
Paſſe l'été ſans linge, & l'hyver ſans manteau:
Et de qui le corps ſec, & la mine affamée,
N'en ſont pas mieux refaits pour tant de renommée:
Las de perdre en rimant & ſa peine & ſon bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, ſans argent, ne ſçachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de ſa ſeule miſere;
Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais:
Sans attendre qu'ici la Juſtice ennemie
L'enferme en un cachot le reſte de ſa vie;
Ou que d'un bonnet vert le ſalutaire affront
Flétriſſe les lauriers qui lui couvrent le front.
Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême
Que n'eſt un Penitent ſur la fin d'un carême,
La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il diſtila ſa rage en ces triſtes adieux.
Puiſqu'en ce lieu jadis aux Muſes ſi commode,
Le merite & l'eſprit ne ſont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche,
D'où jamais ni l'Huiſſier, ni le Sergent n'approche;
Et ſans laſſer le ciel par des vœux impuiſſans,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps.
Tandis que libre encor, malgré les deſtinées,
Mon corps n'eſt point courbé ſous le faix des années:
Qu'on ne voit point mes pas ſous l'age chanceler,
Et qu'il reſte à la Parque encor dequoy filer.
C'eſt là dans mon malheur le ſeul conſeil à ſuivre.
Que George vive ici, puiſque George y ſçait vivre,

Qu'un million comptant par ſes fourbes acquis
De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis.
Que Jaquin vive ici, dont l'adreſſe funeſte
A plus cauſé de maux que la guerre & la peſte,
Qui de ſes revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aiſément un Calepin complet.
Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris: Eh, qu'y voudrois-je faire?
Je ne ſçai ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſçai point en lâche eſſuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages:
De mes ſonnets flateurs laſſer tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas emploi ma Muſe eſt trop altiere.
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiere.
Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom:
J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De ſervir un Amant, je n'en ai pas l'adreſſe:
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtreſſe,
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus,
Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus.
Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'hoſpital, & n'eſt plus en uſage?
La richeſſe permet une juſte fierté;
Mais il faut eſtre ſouple avec la pauvreté.
C'eſt par là qu'un Auteur, que preſſe l'indigence,
Peut des aſtres malins corriger l'influence,
Et que le ſort burleſque, en ce ſiecle de fer,
D'un Pedant, quand il veut, ſçait faire un Duc & Pair.
Ainſi de la Vertu la Fortune ſe joüe.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de ſa roüe,
Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,
Conduire le caroſſe où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi ſa funeſte ſcience,
Par deux ou trois avis n'euſt ravagé la France.
Je ſçai qu'un juſte effroi l'éloignant de ces lieux;
L'a fait pour quelques mois diſparoiſtre à nos yeux:

Mais

Mais en vain pour un temps une taxe l'exile:
On le verra bien-toſt pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépoüilles d'autrui,
Et jouïr du ciel meſme irrité contre lui.
Tandis que Colletet crotté juſqu'à l'échine,
S'en va chercher ſon pain de cuiſine en cuiſine:
Sçavant en ce métier ſi cher aux beaux Eſprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il eſt vrai que du Roi la bonté ſecourable
Jette enfin ſur la Muſe un regard favorable,
Et reparant du ſort l'aveuglement fatal,
Va tirer deſormais Phebus de l'hoſpital.
On doit tout eſperer d'un Monarque ſi juſte.
Mais ſans un Mecenas, à quoi ſert un Auguſte?
Et fait comme je ſuis, au ſiecle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaiſſer à me ſervir d'appui?
Et puis comment percer cette foule effroiable
De Rimeurs affamez dont le nombre l'accable?
Qui, dés que ſa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers.
Comme on voit les Frelons, troupe lâche & ſterile,
Aller piller le miel que l'abeille diſtile.
Ceſſons donc d'aſpirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du ciel que ſa veine en partage:
L'habit qu'il eut ſur lui, fut ſon ſeul heritage:
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi, las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune:
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain eſpoir il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de ſa Muſe abuſée?
Il en revint couvert de honte & de riſée;
Et la fiévre au retour terminant ſon deſtin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode:
Mais des tous aujourd'hui c'eſt le plus incommode:

Et l'eſprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au ſort de l'Angeli.
Faut-il donc deſormais joüer un nouveau rôle?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
Et feüilletant Loüet allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le Barreau?
Mais à ce ſeul penſer, je ſens que je m'égare.
Moi? que j'aille crier dans ce païs barbare,
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de lois,
Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes:
Où Patru gagne moins qu'Uot & le Mazier;
Et dont les Cicerons ſe font chez Pé-Fournier.
Avant qu'un tel deſſein m'entre dans la penſée,
On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée,
Arnaud à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janſeniſte, & Saint-Pavin bigot.
Quittons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'Honneur eſt en guerre avecque la Fortune:
Où le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mitre en teſte & la croſſe à la main:
Où la Science triſte, affreuſe & délaiſſée,
Eſt par-tout des bons lieux comme infame chaſſée;
Où le ſeul art en vogue eſt l'art de bien voler:
Où tout me choque: Enfin, où... Je n'oſe parler.
Et quel Homme ſi froid ne ſeroit plein de bile,
A l'aſpect odieux des mœurs de cette Ville?
Qui pourroit les ſouffrir? & qui, pour les blâmer,
Malgré Muſe & Phebus n'apprendroit à rimer?
Non, non, ſur ce ſujet, pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au ſommet du Parnaſſe:
Et ſans aller rêver dans le double Vallon,
La colere ſuffit, & vaut un Apollon.
Tout beau dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? Doucement, je vous prie,
Ou bien montez en chaire, & là, comme un docteur,
Allez de vos ſermons endormir l'auditeur.

C'eſt

C'eſt là que bien ou mal, on a droit de tout dire.
Ainſi parle un eſprit qu'irrite la ſatire,
Qui contre ſes defauts croit eſtre en ſeureté,
En raillant d'un cenſeur la triſte auſterité:
Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foibleſſe,
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le preſſe;
Et toûjours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dés que l'air eſt calmé, rit des foibles humains.
Car de penſer alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et regle les reſſorts de la machine ronde,
Ou qu'il eſt une vie au delà du trépas,
C'eſt là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra pas.
Pour moi qu'en ſanté meſme un autre monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'eſt Dieu qui tonne.
Il vaut mieux, pour jamais me bannir de ce Lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.

SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.

RAre & fameux Eſprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine;
Pour qui tient Apollon tous ſes tréſors ouverts,
Et qui ſçais à quel coin ſe marquent les bons vers.
Dans les combats d'eſprit ſçavant Maiſtre d'eſcrime,
Enſeigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher:
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et ſans qu'un long détour t'arreſte, ou t'embarraſſe,
A peine as-tu parlé, qu'elle-meſme s'y place.
Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchez, je croi, fit devenir Rimeur:
Dans ce rude métier, où mon eſprit ſe tuë,
En vain pour la trouver, je travaille, & je ſuë.
Souvent j'ai beau réver du matin juſqu'au ſoir:
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuſe dit *noir*:
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure:
Si je penſe exprimer un Auteur ſans defaut,
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinaut.
Enfin quoi que je faſſe, ou que je veüille faire,
La bizarre toûjours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triſte, las, & confus, je ceſſe d'y réver:
Et maudiſſant vingt fois le Démon qui m'inſpire,
Je fais mille ſermens de ne jamais écrire:
Mais quand j'ai bien maudit & Muſes & Phebus,
Je la voi qui paroiſt, quand je n'y penſe plus.
Auſſi-toſt, malgré moi, tout mon feu ſe rallume:
Je reprens ſur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains ſermens perdant le ſouvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.

Encor,

Encor, ſi pour rimer, dans ſa verve indiſcrete,
Ma Muſe au moins ſouffroit une froide epithete:
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au beſoin.
Si je loüois Philis, *En miracles feconde*,
Je trouverois bientoſt, *A nulle autre ſeconde.*
Si je voulois vanter un objet *Nompareil*,
Je mettrois à l'inſtant, *Plus beau que le Soleil.*
Enfin parlant toûjours d'*Aſtres* & de *Merveilles*,
De *Chef d'œuvre des Cieux*, de *Beautez ſans pareilles.*
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
Je pourrois aiſément, ſans genie, & ſans art,
Et tranſpoſant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recouſus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon eſprit tremblant ſur le choix de ſes mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne ſçauroit ſouffrir, qu'une phraſe inſipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainſi, recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loiſir couleroient ſans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras Chanoine, à mon aiſe, & content,
Paſſer tranquillement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de ſoins, libre de paſſion,
Sçait donner une borne à ſon ambition,
Et fuiant des grandeurs la preſence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette freneſie,
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,

Et qu'un démon jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment:
Tous les jours malgré moi, cloüé ſur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.
Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume,
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent eſtre formez en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la rime enfin ſe trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers?
Malheureux mille fois, celui dont la manie
Veut aux regles de l'art aſſervir ſon genie!
Un Sot en écrivant fait tout avec plaiſir:
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir:
Et toûjours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en ſoi-même il s'admire.
Mais un Eſprit ſublime, en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver:
Et toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaiſt à tout le monde, & ne ſçauroit ſe plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
Voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.
Toi donc, qui vois les maux où ma Muſe s'abîme,
De grace, enſeigne-moi l'art de trouver la rime:
Ou, puiſqu'enfin tes ſoins y ſeroient ſuperflus,
Moliere, enſeigne-moi l'art de ne rimer plus.

SATIRE III.

A. QUel ſujet inconnu vous trouble & vous altere ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air ſombre & ſevere,
Et ce viſage enfin plus paſle qu'un Rentier,
A l'aſpect d'un arreſt qui retranche un quartier ?
Qu'eſt devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans ſeuls, & de biſques nourie ?
Où la joie en ſon luſtre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque Edit reformé la cuiſine ?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc du moins, ou bien je me retire.
P. Ah ! de grace un moment ſouffrez que je reſpire.
Je ſors de chez un Fat, qui pour m'empoiſonner,
Je penſe, exprés chez lui m'a forcé de diſner.
Je l'avois bien prevû. Depuis prés d'une année,
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée,
Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main.
Ah ! Monſieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze Bouteilles
D'un vin vieux.... Boucingo n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priſeroit ſa ſeve, & ſa verdeur.
Moliere avec Tartuffe y doit joüer ſon rôle:
Et Lambert, qui plus eſt, m'a donné ſa parole.
C'eſt tout dire en un mot, & vous le connoiſſez,
Quoi Lambert ? Ouï Lambert. A demain: C'eſt aſſez.
Ce matin donc, ſeduit par ſa vaine promeſſe
J'y cours, midi ſonnant, au ſortir de la Meſſe.
A peine eſtois-je entré, que ravi de me voir,
Mon homme, en m'embraſſant, m'eſt venu recevoir;
Et montrant à mes yeux une allegreſſe entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere,

Mais

Mais puiſque je vous voy, je me tiens trop content.
Vous eſtes un brave homme : Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute:
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poëſle ardent, au milieu de l'Eſté.
Le couvert eſtoit mis dans ce lieu de plaiſance:
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus, dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un Coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
Qui changeant ſur ce plat & d'eſtat & de nom,
Par tous les conviez s'eſt apellé Chapon.
Deux aſſiettes ſuivoient, dont l'une eſtoit ornée
D'une langue en ragouſt de perſil couronnée:
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'aſſied: mais d'abord noſtre troupe ſerrée,
Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré ſoi, l'un ſur l'autre porté,
Faiſoit un tour à gauche, & mangeoit de coſté.
Jugez en cet eſtat, ſi je pouvois me plaire,
Moi qui ne conte rien ni le vin, ni la chere;
Si l'on n'eſt plus au large aſſis en un Feſtin,
Qu'aux Sermons de Caſſaigne, ou de l'Abbé Cotin.
Nôtre Hoſte cependant s'adreſſant à la troupe:
Que vous ſemble, a-t-il dit, du gouſt de cette ſoupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œuf meſlez dans du verjus?
Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il appreſte.
Les cheveux cependant me dreſſoient à la teſte:
Car Mignot, c'eſt tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoiſonneur ne ſceut mieux ſon métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geſte,
Penſant qu'au moins le vin dûſt reparer le reſte.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord,

D'un

D'un Auvernat fumeux, qui meſlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage,
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
N'avoit rien qu'un gouſt plat, & qu'un déboire affreux.
A peine ay-je ſenti cette liqueur traîtreſſe,
Que de ces vins meſlez j'ai reconnu l'adreſſe.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foiſon,
J'eſperois adoucir la force du poiſon.
Mais, qui l'auroit penſé? pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il faiſoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Eſté,
Au mois de Juin! Pour moi, j'eſtois ſi tranſporté,
Que donnant de fureur tout le feſtin au Diable;
Je me ſuis veu vingt fois preſt à quitter la table;
Et dûſt on m'appeller & fantasque & bouru,
J'allois ſortir enfin: quand le roſt a paru.
Sur un liévre flanqué de ſix poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domeſtiques,
Qui dés leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entaſſées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes preſſées,
Et ſur les bords du plat ſix pigeons étalez,
Preſentoient pour renfort leurs ſqueletes brûlez.
A coſté de ce plat paroiſſoient deux ſalades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin ſaiſiſſoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre roſat.
Tous mes Sots à l'inſtant, changeant de contenance,
Ont loüé du feſtin la ſuperbe ordonnance:
Tandis que mon Faquin, qui ſe voyoit priſer,
Avec un ris mocqueur les prioit d'excuſer.
Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin, conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profés dans l'ordre des Coſteaux, *

A fait

* *Ce nom fut donné à trois grands Seigneurs tenant table, qui eſtoient partagés ſur l'eſtime qu'on devoit faire des vins des coſteaux des environs de Reims. Ils avoient chacun leurs partiſans.*

A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec ſa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & ſa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois, en ſuperbes ramiers:
Et pour flater noſtre Hoſte, obſervant ſon viſage,
Compoſer ſur ſes yeux, ſon geſte & ſon langage.
Quand noſtre Hoſte charmé, m'aviſant ſur ce point:
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiette,
Et les morceaux entiers reſtent ſur voſtre aſſiette.
Aimez-vous la muſcade? on en a mis par tout.
Ah! Monſieur, ces poulets ſont d'un merveilleux gout.
Ces pigeons ſont dodus, mangez ſur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foi, tout eſt paſſable, il le faut confeſſer;
Et Mignot aujourd'hui s'eſt voulu ſurpaſſer.
Quand on parle de ſauce il faut qu'on y raffine.
Pour moi, j'aime ſur tout que le poivre y domine.
J'en ſuis fourni, Dieu ſçait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux diſcours j'eſtois comme une pierre,
Ou comme la Statuë eſt au feſtin de Pierre;
Et ſans dire un ſeul mot, j'avalois au hazard,
Quelque aîle de poulet, dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la ſanté de noſtre Hoſte:
Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent ſon deffi.
Un ſi galand exploit réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la craſſe tracez,
Temoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton mélancholique,
Lamentant triſtement une chanſon Bachique;
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, ſe mettent à chanter.
La Muſique ſans doute eſtoit rare & charmante:

L'un

L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante,
Et l'autre l'appuiant de ſon aigre fauſſet,
Semble un violon faux qui jure ſous l'archet.
Sur ce point un jambon d'aſſez maigre apparence,
Arrive ſous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas contez,
Comme un Recteur ſuivi des quatre Facultez.
Deux Marmitons craſſeux reveſtus de ſerviettes,
Lui ſervoient de Maſſiers, & portoient deux aſſiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui ſe noyoient dans l'eau.
Un ſpectacle ſi beau ſurprenant l'aſſemblée,
Chez tous les Conviez la joie eſt redoublée:
Et la troupe à l'inſtant, ceſſant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'eſt miſe à raiſonner.
Le vin au plus muët fourniſſant des paroles,
Chacun a debité ſes maximes frivoles,
Reglé les intereſts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & reformé l'Etat;
Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin laiſſant en paix tous ces Peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes Sots enflez d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnaſſe.
Mais nôtre Hoſte ſur tout pour la juſteſſe & l'art,
Elevoit juſqu'au ciel Theophile & Ronſard.
Quand un des Campagnards relevant ſa mouſtache,
Et ſon feutre à grands poils ombragé d'un pennache,
Impoſe à tous ſilence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu! dit-il, la Serre eſt un charmant Auteur:
Ses vers ſont d'un beau ſtile, & ſa proſe eſt coulante,
La Pucelle eſt encore une œuvre bien galante,
Et je ne ſçai pourquoi je baaille en la liſant.
Le Païs ſans mentir eſt un bouffon plaiſant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement ſert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille eſt joli quelquefois.

En verité pour moi, j'aime le beau François.
Je ne ſçai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre;
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre:
Les Heros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et juſqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,
Qu'un jeune homme... Ah! je ſçai ce que vous voulez dire,
A répondu nôtre Hoſte, *Un Auteur ſans defaut,*
La raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut,
Juſtement. A mon gré, la piece eſt aſſez plate:
Et puis blâmer Quinaut... Avez-vous vû l'Aſtrate?
C'eſt là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur tout l'*Anneau Royal* me ſemble bien trouvé.
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en ſa piece eſt une piece entiere;
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.
Il eſt vrai que Quinaut eſt un Eſprit profond:
A repris certain Fat, qu'à ſa mine diſcrete
Et ſon maintien jaloux j'ai reconnu Poëte,
Mais il en eſt pourtant, qui le pourroient valoir.
Ma foy, ce n'eſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout bouillant de vin & de colere.
Peut-être, a dit l'Auteur paſliſſant de couroux;
Mais vous, pour en parler vous y connoiſſez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous? Mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'Auteur ſur le champ aigrement reparti.
Je ſuis donc un Sot? Moi? Vous en avez menti,
Reprend le Campagnard & ſans plus de langage,
Lui jette, pour deffi, ſon aſſiette au viſage:
L'autre eſquive le coup, & l'aſſiette volant
S'en va frapper le mur & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur ſe levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable:
Et chacun vainement ſe ruant entre-deux,
Nos braves s'accrochant ſe prennent aux cheveux,

Auſſi-

Auſſi-toſt ſous leurs pieds les tables renverſées,
Font voir un long débris de bouteilles caſſées:
En vain à lever tout les Valets ſont fort promts,
Et les ruiſſeaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arreſter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les ſepare,
Et leur premiere ardeur paſſant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ai gagné doucement la porte ſans rien dire:
Avec un bon ſerment, que ſi pour l'avenir,
En pareille cohuë on me peut retenir,
Je conſens de bon cœur pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le Gibier manque tous les Hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Aouſt l'on mange des pois verds.

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE

SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBE' LE VAYER.

D'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins ſage
Croit toûjours ſeul avoir la ſageſſe en partage:
Et qu'il n'eſt point de Fou, qui par belles raiſons
Ne loge ſon voiſin aux Petites-Maiſons?
Un Pedant enyvré de ſa vaine ſcience,
Tout heriſſé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans ſa teſte entaſſez, n'a ſouvent fait qu'un Sot;
Croit qu'un Livre fait tout, & que ſans Ariſtote
La raiſon ne voit goute & le bon ſens radote.
D'autre part un Galant, de qui tout le mêtier
Eſt de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller à l'abri d'une perruque blonde,
De ſes froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la ſcience, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance eſt un titre d'eſprit:
Que c'eſt des gens de Cour le plus beau privilege,
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un College.
Un Bigot orgueilleux qui dans ſa vanité,
Croit duper juſqu'à Dieu par ſon zele affecté,
Couvrant tous ſes défauts d'une ſainte apparence,
Damne tous les Humains, de ſa pleine puiſſance.
Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans foi,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loi,
Tient que ces vieux propos, de Démons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes,
Que c'eſt s'embarraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiſer ces matieres,
Peignant de tant d'eſprits les diverſes manieres:

Il conteroit plûtoſt combien dans un printemps,
Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens:
Et combien la Neveu devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon P***.
Mais ſans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots:
N'en déplaiſe à ces Fous nommez Sages de Grece;
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe.
Tous les hommes ſont fous: & malgré tous leurs ſoins,
Ne different entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes ſeparent,
Les Voyageurs ſans guide aſſez ſouvent s'égarent;
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La meſme erreur les fait errer diverſement.
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le joue & le promene;
Et tel y fait l'habile, & nous traitte de fous,
Qui ſous le nom de ſage eſt le plus fou de tous.
Mais quoi que ſur ce point la Satire publie:
Chacun veut en ſageſſe ériger ſa folie,
Et ſe laiſſant regler à ſon eſprit tortu,
De ſes propres défauts ſe fait une vertu.
Ainſi cela ſoit dit pour qui veut ſe connoître;
Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'eſtre:
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoi-même en ſevere cenſeur:
Rend à tous ſes défauts une exacte juſtice,
Et fait ſans ſe flater le procés à ſon vice.
Mais chacun pour ſoi-même eſt toûjours indulgent.
Un Avare idolâtre, & fou de ſon argent,
Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Appelle ſa folie une rare prudence,
Et met toute ſa gloire & ſon ſouverain bien
A groſſir un treſor qui ne lui ſert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en ſçait l'uſage.
Sans mentir l'avarice eſt une étrange rage,
Dira cet autre Fou, non moins privé de ſens,
Qui jette, furieux, ſon bien à tous venans,

Et

Et dont l'ame inquiete à ſoi-meſme importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.
Qui des deux en effet eſt le plus aveuglé ?
L'un & l'autre à mon ſens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Fredoc, ce Marquis ſage & prude,
Et qui ſans ceſſe au jeu, dont il fait ſon etude,
Attendant ſon deſtin, d'un quatorze, ou d'un ſept,
Voit ſa vie, ou ſa mort ſortir de ſon cornet.
Que ſi d'un ſort fâcheux la maligne inconſtance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance :
Vous le verrez bientoſt les cheveux heriſſez,
Et les yeux vers le ciel, de fureur élancez,
Ainſi qu'un poſſedé que le Preſtre exorciſe,
Feſter dans ſes ſermens tous les Saints de l'Egliſe :
Qu'on le lie, ou je crains, à ſon air furieux,
Que ce nouveau Titan n'eſcalade les Cieux.
Mais laiſſons-le plûtoſt en proye à ſon caprice,
Sa folie auſſi-bien lui tient lieu de ſupplice.
Il eſt d'autres erreurs, dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enyvre la raiſon.
L'eſprit dans ce Nectar heureuſement s'oublie,
Chapelain veut rimer, & c'eſt là ſa folie :
Mais bien que ſes durs vers d'épithetes enflez,
Soient des moindres grimauds chez Ménage ſiflez :
Lui-meſme il s'applaudit, & d'un eſprit tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au deſſus de Virgile.
Que feroit-il, helas ! ſi quelque audacieux
Alloit pour ſon malheur lui déſiller les yeux ;
Lui faiſant voir ſes vers & ſans force, & ſans graces,
Montez ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes ;
Ses termes ſans raiſon l'un de l'autre écartez,
Et ſes froids ornemens à la ligne plantez ?
Qu'il maudiroit le jour, où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée !
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé :
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des Eſprits bien-heureux entendre l'harmonie :

Enfin

Enfin un Medecin fort expert en ſon art
Le guerit par adreſſe, ou plûtoſt par hazard:
Mais voulant de ſes ſoins exiger le ſalaire,
Moi? vous payer? luy dit le Bigot en colere,
Vous, dont l'art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur m'oſte du Paradis.
J'approuve ſon couroux. Car puis qu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.
C'eſt elle qui farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs.
La fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles:
C'eſt un Pedant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd ſon temps à preſcher.
En vain certains Rêveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une divinité,
Penſent aller par elle à la felicité.
C'eſt elle, diſent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre;
Je les eſtime fort: mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait.

SATIRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

LA Nobleſſe, Dangeau, n'eſt pas une chimere ;
Quand ſous l'étroite loi d'une vertu ſevere,
Un homme iſſu d'un ſang fécond en Demi-dieux,
Suit comme toi, la trace où marchoient ſes Ayeux.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un Fat, dont la molleſſe
N'a rien pour s'appuier qu'une vaine nobleſſe,
Se pare inſolemment du merite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ſes ayeux antiques,
Ait fourni de matiere aux plus vieilles Chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de Lis doté leur écuſſon.
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire ?
Si de tant de Heros celebres dans l'Hiſtoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins, qu'ont épargnez les vers :
Si tout ſorti qu'il eſt d'une ſource divine,
Son cœur dément en lui ſa ſuperbe origine :
Et n'ayant rien de grand qu'une ſotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oiſiveté ?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de ſa haute naiſſance ;
On diroit que le Ciel eſt ſoûmis à ſa loi,
Et que Dieu l'a paiſtri d'autre limon que moi.
Dites-nous, grand Heros, eſprit rare & ſublime,
Entre tant d'animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime ?
On fait cas d'un Courſier, qui fier & plein de cœur
Fait paroiſtre en courant ſa boüillante vigueur :
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriere
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiere :
Mais la poſterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt venduë au hazard,

Sans

Sans reſpect des Ayeux dont elle eſt deſcenduë ;
Et va porter la malle, ou tirer la charuë :
Pourquoi donc voulez-vous, que par un ſot abus,
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus ?
On ne m'ebloüit point d'une apparence vaine.
La vertu, d'un cœur noble eſt la marque certaine.
Si vous eſtes ſorti de ces Heros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Reſpectez-vous les loix ? Fuiez-vous l'injuſtice ?
Sçavez-vous ſur un mur repouſſer des aſſauts,
Et dormir en plein champ le harnois ſur le dos ?
Je vous connois pour Noble à ces illuſtres marques :
Alors ſoyez iſſu des plus fameux Monarques ;
Venez de mille Ayeux ; & ſi ce n'eſt aſſez,
Feuilletez à loiſir tous les ſiecles paſſez.
Voyez de quel Guerrier il vous plaiſt de deſcendre ;
Choiſiſſez de Ceſar, d'Achille, ou d'Alexandre :
En vain un lâche eſprit voudroit vous démentir,
Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
Mais fuſſiez-vous iſſu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne ;
Ce long amas d'Ayeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins, qui parlent contre vous,
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne ſert plus que de jour à voſtre ignominie.
En vain tout fier d'un ſang, que vous deshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces Noms reverez.
En vain vous vous couvrez des vertus de vos Peres ;
Ce ne ſont à mes yeux, que de vaines chimeres :
Je ne voy rien en vous, qu'un lâche, un impoſteur,
Un traître, un ſcelerat, un perfide, un menteur,
Un fou, dont les accés vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourie.
Je m'emporte peut-eſtre : & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur :
Il faut avec les Grands un peu de retenuë.
Hé bien, je m'adoucis. Vôtre race eſt connuë.

Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans entiers;
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup: Mais enfin, les preuves en ſont claires,
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres:
Leurs noms ſont échapez du naufrage des temps:
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fidelles,
Aux douceurs des Galands furent toûjours rebelles?
Et comment ſçavez-vous, ſi quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos ayeux;
Et ſi leur ſang tout pur avecque leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrece en Lucrece?
Que maudit ſoit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſoüiller la pureté!
Dans les temps bienheureux du monde en ſon enfance,
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence:
Chacun vivoit content, & ſous d'égales loix:
Le merite y faiſoit la Nobleſſe & les Rois;
Et ſans chercher l'appui d'une naiſſance illuſtre,
Un Heros de ſoi-meſme empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin, par le temps le merite avili
Vit l'Honneur en roture, & le Vice ennobli;
Et l'Orgueil d'un faux titre appuïant ſa foibleſſe,
Maîtriſa les humains ſous le nom de Nobleſſe.
De là vinrent en foule & Marquis & Barons:
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms.
Auſſi-toſt maint eſprit fécond en rêveries,
Inventa le Blazon avec les Armoiries,
De ſes termes obſcurs fit un langage à part,
Compoſa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel* & de *Face*,
Et tout ce que Segond dans ſon Mercure entaſſe.
Une vaine folie en vrant la raiſon,
L'Honneur triſte & honteux ne fut plus de ſaiſon.
Alors, pour ſoûtenir ſon rang & ſa naiſſance,
Il falut étaler le luxe & la dépence;
Il falut habiter un ſuperbe palais,
Faire par les couleurs diſtinguer ſes Valets:

Et

Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis ſe reconnut aux Pages.
Bien-tôt, pour ſubſiſter, la Nobleſſe ſans bien,
Trouva l'art d'emprunter & de ne rendre rien,
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laiſſa le Creancier ſe morfondre à ſa porte.
Mais pour comble, à la fin le Marquis en priſon
Sous le faix des procés vit tomber ſa Maiſon.
Alors, pour ſubvenir à ſa triſte indigence,
Le Noble, du Faquin rechercha l'alliance;
Et trafiquant d'un nom jadis ſi precieux,
Par un lâche contract vendit tous ſes Ayeux.
Et corrigeant ainſi la fortune ennemie,
Rétablit ſon honneur à force d'infamie.
Car ſi l'eclat de l'or ne releve le ſang:
En vain on fait briller la ſplendeur de ſon rang.
L'amour de vos ayeux paſſe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme eſt riche, il vaut toûjours ſon prix:
Et l'eût-on veu porter la mandille à Paris,
N'eût-il de ſon vrai nom ni tître ni memoire,
D'Hozier lui trouvera cent ayeux dans l'Hiſtoire.
Toi donc, qui de merite & d'honneurs revêtu,
Des écueils de la Cour as ſauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où nôtre Roi t'appelle,
Le vois toûjours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par ſoi, que par l'éclat des Lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la Pourpre amollis:
Fuir d'un honteux loiſir la douceur importune:
A ſes ſages conſeils aſſervir la Fortune;
Et de tout ſon bonheur ne devant rien qu'à ſoi,
Montrer à l'Univers, ce que c'eſt qu'eſtre Roi.
Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,
Va par mille beaux faits meriter ſon eſtime;
Sers un ſi noble Maiſtre; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des Sujets qui ſont dignes de lui.

SATIRE VI.

QUi frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris ?
Et quel facheux Démon durant les nuits entieres,
Raſſemble ici les Chats de toutes les goutieres ?
J'ai beau ſauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je penſe qu'avec eux tout l'enfer eſt chez-moi,
L'un miaule en grondant, comme un Tygre en furie :
L'autre roule ſa voix comme un Enfant qui crie.
Ce n'eſt pas tout encor. Les Souris & les Rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les Chats :
Plus importuns pour moi, durant la nuit obſcure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conſpire à la fois à troubler mon repos :
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les Coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le Voiſinage ;
Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en courroux
A fait, pour mes péchez, trop voiſin de chez nous,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il appreſte,
De cent coups de marteau me va fendre la teſte.
J'entens déja par tout les charettes courir,
Les Maſſons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës ;
Et ſe meſlant au bruit de la greſle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
Encor, je benirois la bonté ſouveraine,
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine :
Mais ſi ſeul en mon lit, je peſte avec raiſon ;
C'eſt encor pis vingt fois en quittant la maiſon.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la preſſe
D'un peuple d'importuns, qui fourmillent ſans ceſſe.
L'un me heurte d'un ais, dont je ſuis tout froiſſé :
Je vois d'un autre coup mon chapeau renverſé.

Là

Là d'un enterrement la funebre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'Egliſe s'avance:
Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les Paſſans.
Des Paveurs en ce lieu me bouchent le paſſage.
Là je trouve une croix de funeſte préſage:
Et des Couvreurs grimpez au toit d'une maiſon,
En font pleuvoir l'ardoiſe, & la tuile à foiſon.
Là ſur une charette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente:
Six chevaux attelez à ce fardeau peſant,
Ont peine à l'émouvoir ſur le pavé gliſſant;
D'un caroſſe en paſſant, il accroche une roüe;
Et du choc le renverſe en un grand tas de bouë,
Quand un autre à l'inſtant s'efforçant de paſſer,
Dans le même embarras ſe vient embarraſſer:
Vingt caroſſes bien-toſt arrivant à la file,
Y ſont en moins de rien ſuivis de plus de mille:
Et pour ſurcroiſt de maux, un ſort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de Bœufs.
Chacun prétend paſſer, l'un mugit, l'autre jure:
Des Mulets en ſonnant augmentent le murmure:
Auſſi-toſt cent Chevaux dans la foule appellez,
De l'embarras qui croiſt ferment les défilez;
Et par tout des paſſans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix, font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſez confuſément,
Dieu, pour s'y faire oüir, tonneroit vainement:
Moi donc, qui dois ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,
Ne ſçachant plus tantoſt à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer,
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe.
Guenaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe,
Et n'oſant plus paroiſtre en l'eſtat où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'eſſuie,
Souvent pour m'achever, il ſurvient une pluie.

On diroit que le Ciel qui ſe fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverſer la ruë, au milieu de l'orage,
Un ais ſur deux pavez forme un étroit paſſage:
Le plus hardi Laquais n'y marche qu'en tremblant:
Il faut pourtant paſſer ſur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des goutieres,
Groſſiſſant les ruiſſeaux, en ont fait des rivieres.
J'y paſſe en trébuchant, mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car ſi-toſt que du ſoir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paiſible Marchand
Va revoir ſes billets, & compter ſon argent;
Que dans le Marché-Neuf tout eſt calme & tranquille;
Les voleurs à l'inſtant s'emparent de la Ville.
Le Bois le plus funeſte & le moins frequenté,
Eſt au prix de Paris, un lieu de ſeureté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévuë
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.
Bientoſt quatre Bandits lui ſerrant les coſtez,
La bourſe: il faut ſe rendre: ou bien non, reſiſtez:
Afin que voſtre mort, de tragique memoire,
Des maſſacres fameux aille groſſir l'Hiſtoire.
Pour moi qu'une ombre étonne, accablé de ſommeil,
Tous les jours je me couche avecque le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiere,
Qu'il ne m'eſt plus permis de fermer la paupiere.
Des Filoux effrontez d'un coup de piſtolet,
Ebranlent ma feneſtre, & percent mon volet.
J'entens crier par tout, au meurtre, on m'aſſaſſine;
Ou, le feu vient de prendre à la maiſon voiſine.
Tremblant & demi-mort je me leve à ce bruit;
Et ſouvent ſans pourpoint, je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flâme en ondes ſe déploye,
Fait de noſtre quartier une ſeconde Troye;
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons, va piller le Troyen.

Enfin,

Enfin, ſous mille crocs la maiſon abyſmée,
Entraîne auſſi le feu qui ſe perd en fumée.
Je me retire donc encor pâle d'effroi:
Mais le jour eſt venu quand je rentre chez moi,
Je fais pour repoſer un effort inutile:
Ce n'eſt qu'à prix d'argent, qu'on dort en cette Ville:
Il faudroit dans l'enclos d'un vaſte logement,
Avoir loin de la ruë un autre appartement.
Paris eſt pour un Riche un païs de Cocagne:
Sans ſortir de la ville, il trouve la campagne:
Il peut dans ſon jardin tout peuplé d'arbres verds,
Receler le printemps au milieu des hyvers:
Et foulant le parfum de ſes plantes fleuries
Aller entretenir ſes douces rêveries.
Mais moi, grace au Deſtin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaiſt à Dieu.

SATIRE VII.

MUſe, changeons de ſtile, & quittons la Satire :
C'eſt un méchant mêtier que celui de médire.
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie.
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A couſté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid Panegyrique,
Peut pourrir à ſon aiſe au fond d'une boutique,
Ne craint point du public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ſes plaiſans accés qui ſe croit tout permis,
De ſes propres rieurs ſe fait des ennemis.
Un diſcours trop ſincere aiſément nous outrage,
Chacun dans ce miroir penſe voir ſon viſage ;
Et tel, en vous liſant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.
Muſe, c'eſt donc en vain que la main vous démange.
S'il faut rimer ici, rimons quelque loüange,
Et cherchons un Heros parmi cet Univers,
Digne de noſtre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
Je ne puis, pour loüer, rencontrer une rime.
Dés que j'y veux reſver, ma veine eſt aux abois :
J'ay beau frotter mon front, j'ay beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle :
Je penſe eſtre à la geſne, & pour un tel deſſein,
La plume & le papier reſiſtent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je ſouhaitte.
Alors certes alors, je me connois Poëte.

Phe-

Phebus, dés que je parle, eſt preſt à m'exaucer.
Mes mots viennent ſans peine, & courent ſe placer.
Faut-il peindre un frippon fameux dans cette ville ?
Ma main, ſans que j'y rêve, ecrira Raumaville.
Faut-il d'un ſot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je ſens que mon eſprit travaille de genie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers comme un torrent, coulent ſur le papier.
Je rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,
Bonnecorſe, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Auſſi-toſt je triomphe, & ma Muſe en ſecret,
S'eſtime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'eſt en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un,
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
Et ſi-toſt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi paſſe par l'étamine.
Le merite pourtant m'eſt toûjours précieux :
Mais tout Fat me déplaiſt & me bleſſe les yeux.
Je le pourſuis par tout, comme un chien fait ſa proie,
Et ne le ſens jamais, qu'auſſi-toſt je n'aboie ;
Enfin ſans perdre temps en de ſi vains propos,
Je ſçai coudre une rime au bout de quelques mots :
Souvent j'habille en vers une maligne proſe :
C'eſt par là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
Ainſi, ſoit que bien-toſt, par une dure loi,
La Mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moi ;
Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Deuſt ma Muſe par là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triſte ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre eſprit, dira-t-on, que je plains ta folie,
Modere ces boüillons de ta melancolie,
Et garde qu'un de ceux que tu penſes blâmer,
N'éteigne dans ton ſang cette ardeur de rimer.

Hé quoi ? lors qu'autrefois Horace aprés Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de ſa bile,
Et vangeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit oſter le maſque aux vices de ſon temps :
Ou bien quand Juvenal, de ſa mordante plume,
Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
Et que craindre, aprés tout, d'une fureur ſi vaine ?
Perſonne ne connoiſt ni mon nom, ni ma veine :
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,
Groſſir impunément les feüillets d'un Recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque Ami que charme la Satire :
Qui me flatte peut-eſtre, & d'un air impoſteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin, c'eſt mon plaiſir, je me veux ſatisfaire :
Je ne puis bien parler, & ne ſçaurois me taire ;
Et dés qu'un mot plaiſant vient luire à mon eſprit,
Je n'ay point de repos qu'il ne ſoit en écrit :
Je ne reſiſte point au torrent qui m'entraîne.
Mais c'eſt aſſez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à ſe laſſer.
Finiſſons. Mais demain, Muſe, à recommencer.

SATIRE VIII.

A MONSIEUR M***
Docteur de Sorbonne.

DE tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme.
Quoi? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme? Ouï sans doute.
Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoi.
L'homme de la Nature est le chef & le Roy,
Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.
Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot.
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.
Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire,
Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire.
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Répon-moi donc, Docteur, & mets-toi sur les bancs.
Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflâme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.
Or cette égalité, dont se forme le Sage,
Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'usage?
La Fourmi tous les ans traversant les guerets,
Grossit ses magasins des trésors de Cerés;
Et dés que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats attrister la nature,
Cet animal tapi dans son obscurité,
Jouït l'hyver des biens conquis durant l'esté:

Mais on ne la voit point, d'une humeur inconſtante,
Pareſſeuſe au printemps, en hyver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oiſive au retour du Belier.
Mais l'Homme ſans arreſt, dans ſa courſe inſenſée,
Voltige inceſſamment de penſée en penſée,
Son cœur toûjours flottant entre mille embarras,
Ne ſçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le ſouhaite.
Moi? j'irois épouſer une femme coquette?
J'irois par ma conſtance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a celebrez Buſſi?
Aſſez de Sots ſans moi feront parler la Ville:
Diſoit, le mois paſſé, ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piege arreſté,
Entre les bons Maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprés, d'une coſte nouvelle,
A tiré pour lui ſeul une femme fidelle.
Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc.
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs legeres,
Soi-même ſe bercer de ſes propres chimeres,
Lui ſeul de la Nature eſt la baſe & l'appui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux, il eſt, dit-il, le maiſtre.
Qui pourroit le nier? pourſuis-tu. Moi peut-eſtre.
Mais ſans examiner ſi, vers les antres ſourds,
L'Ours a peur du Paſſant, ou le Paſſant de l'Ours:
Et ſi, ſur un édict des Paſtres de Nubie,
Les Lions de Barca vuideroient la Lybie.
Ce Maiſtre prétendu qui leur donne des lois,
Ce Roi des animaux, combien a-t-il de Rois?
L'ambition, l'amour, l'avarice, ou la haine
Tiennent comme un forçat ſon eſprit à la chaine.

Le

Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher.
Debout, dit l'avarice, il eſt temps de marcher.
Hé laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire, aprés tout?
Pour courir l'Ocean de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ay des biens en foule, & je puis m'en paſſer.
On n'en peut trop avoir; & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure:
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure:
Euſt-on plus de tréſors que n'en perdit Galet,
N'avoir en ſa maiſon ni meubles ni valet:
Parmi les tas de blé vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoi cette épargne enfin? L'ignores-tu?
Afin qu'un heritier bien nouri, bien vêtu,
Profitant d'un tréſor en tes mains inutile,
De ſon train quelque jour embarraſſe la ville.
Que faire? il faut partir, les matelots ſont preſts.
Ou ſi pour l'entraîner, l'argent manque d'attraits,
Bien-toſt, l'Ambition, & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoye en furieux, au milieu des hazards,
Se faire eſtropier ſur les pas des Ceſars,
Et cherchant ſur la bréche une mort indiſcrete,
De ſa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos;
Ce vice fut toûjours la vertu des Heros.
Quoi donc à vôtre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui? cet écervelé qui mit l'Aſie en cendre?
Ce fougueux l'Angely qui de ſang alteré,
Maiſtre du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré?
L'enragé qu'il eſtoit, né Roi d'une Province
Qu'il pouvoit gouverner en bon & ſage Prince,
S'en alla follement, & penſant eſtre Dieu,
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu,

Et

Et traînant avec ſoi les horreurs de la guerre,
De ſa vaſte folie emplir toute la terre.
Heureux ! ſi de ſon temps, pour cent bonnes raiſons,
La Macedoine euſt eu des petites-Maiſons,
Et qu'un ſage Tuteur l'euſt en cette demeure,
Par avis de Parens, enfermé de bonne heure.
Mais ſans nous égarer dans ces digreſſions;
Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions;
Et les diſtribuant par claſſes & par titres,
Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres.
Laiſſons-en diſcourir la Chambre ou Coëffeteau:
Et voions l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
Fait voir d'honneſtes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une police, obeït à des lois.
Il eſt vrai. Mais pourtant, ſans lois & ſans police,
Sans craindre Archers, Prevoſt, ni ſuppoſt de Juſtice,
Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups, courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir, vit-on, dans ſa manie
Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie?
L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours?
Le Vautour dans les airs fond-il ſur les Vautours?
A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre Republique,
Lions contre Lions, Parens contre Parens,
Combattre follement pour le choix des Tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal reſpecte ſa figure,
De ſa rage avec lui modere les accés,
Vit ſans bruit, ſans debats, ſans noiſe, ſans procés.
Un Aigle ſur un champ pretendant droit d'aubeine,
Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard chicanant un poulet,
Un renard de ſon ſac n'alla charger Rolet.
Jamais la biche en rut, n'a pour fait d'impuiſſance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'Audience,

Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrés,
De ce burleſque mot n'a ſali ſes arreſts.
On ne connoiſt chez eux ni placets, ni Requeſtes,
Ni haut, ni bas Conſeil, ni Chambre des Enqueſtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute ſeureté
Vit ſous les pures loix de la ſimple équité.
L'Homme ſeul, l'Homme ſeul en ſa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger ſoi-même.
C'eſtoit peu que ſa main conduite par l'enfer,
Euſt paiſtri le ſalpeſtre, euſt aiguiſé le fer,
Il faloit que ſa rage à l'univers funeſte,
Allaſt encor de loix embroüiller un Digeſte;
Cherchaſt pour l'obſcurcir des gloſes, des Docteurs;
Accablaſt l'équité ſous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux apportaſt dans la France,
Des harangueurs du temps l'ennuieuſe éloquence.
Doucement, diras-tu. Que ſert de s'emporter?
L'Homme a ſes paſſions, on n'en ſçauroit douter,
Il a comme la mer ſes flots & ſes caprices;
Mais ſes moindres vertus balancent tous ſes vices.
N'eſt-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a meſuré les cieux?
Dont la vaſte ſcience embraſſant toutes choſes,
A foüillé la nature, en a percé les cauſes?
Les animaux ont-ils des Univerſitez?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?
Y voit-on des Sçavans en Droit, en Medecine,
Endoſſer l'écarlate, & ſe fourer d'hermine?
Non ſans doute, & jamais chez eux un Medecin
N'empoiſonna les Bois de ſon art aſſaſſin:
Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux ſur les bancs d'une Ecole.
Mais ſans chercher au fond, ſi noſtre eſprit deceu
Sçait rien de ce qu'il ſçait, s'il a jamais rien ſceu,
Toi-même, répon-moi. Dans le ſiecle où nous ſommes,
Eſt-ce au pié du ſçavoir qu'on meſure les hommes?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir;
Dit un pere, à ſon fils dont le poil va fleurir.

Pren-

Pren-moi le bon parti. Laiſſe-là tous les Livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? Vingt livres.
C'eſt bien dit. Va, tu ſçais tout ce qu'il faut ſçavoir.
Que de biens, que d'honneurs ſur toi s'en vont pleuvoir!
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes ſciences.
Prens au lieu d'un Platon le Guidon des Finances,
Sçache quelle Province enrichit les Traitans:
Combien le ſel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurcy-toi le cœur. Sois Arabe, Corſaire,
Injuſte, violent, ſans foi, double, fauſſaire.
Ne va point ſottement faire le genereux.
Engraiſſe-toi, mon fils, du ſuc des malheureux,
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautez meriter la fortune.
Auſſi-toſt tu verras Poëtes, Orateurs,
Rheteurs, Grammairiens, Aſtronomes, Docteurs,
Dégrader les Heros pour te metre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs Dedicaces,
Te prouver à toi-meſme en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu ſçais de leur art, & le fort & le fin.
Quiconque eſt riche eſt tout. Sans ſageſſe il eſt ſage.
Il a ſans rien ſçavoir la ſcience en partage.
Il a l'eſprit, le cœur, le merite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignite, le ſang.
Il eſt aimé des Grands, il eſt cheri des belles.
Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.
L'or meſme à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient afreux avec la pauvreté.
C'eſt ainſi qu'a ſon fils, un Uſurier habile
Trace vers la richeſſe une route facile:
Et ſouvent tel y vient qui ſçait pour tout ſecret,
Cinq & quatre font neuf, oſtez deux, reſte ſept.
Aprés cela, Docteur, va paſlir ſur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible.
Perce la ſainte horreur de ce livre divin.
Confonds dans un Ouvrage & Luther & Calvin.

Dé-

Débroüille des vieux temps les querelles celebres.
Eclaircy des Rabins les ſçavantes tenebres.
Afin qu'en ta vieilleſſe, un Livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs;
Et prenant deſormais un emploi ſalutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire:
Laiſſe-là ſaint Thomas s'accorder avec Scot,
Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'eſt qu'un ſot.
Un Docteur, diras-tu? Parlez de vous, Poëte,
C'eſt pouſſer un peu loin voſtre Muſe indiſcrete.
Mais ſans perdre en diſcours le temps hors de ſaiſon,
L'Homme, venez au fait, n'a-t'il pas la Raiſon?
N'eſt-ce pas ſon flambeau, ſon pilote fidele?
Ouï: Mais dequoi lui ſert, que ſa voix le rappelle,
Si ſur la foi des vents tout preſt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que ſert à Cotin la raiſon qui lui crie,
N'écry plus, guery-toi d'une vaine furie;
Si tous ces vains conſeils, loin de la reprimer,
Ne font qu'accroiſtre en lui la fureur de rimer?
Tous les jours de ſes vers, qu'à grand bruit il recite,
Il met chez lui voiſins, parens, amis en fuite.
Car lors que ſon Démon commence à l'agiter,
Tout, juſqu'à ſa ſervante, eſt preſt à deſerter.
Un aſne pour le moins inſtruit par la nature,
A l'inſtinct qui le guide obeït ſans murmure:
Ne va point follement de ſa bizarre voix,
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les Bois.
Sans avoir la raiſon il marche ſur ſa route. [te,
L'Homme ſeul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit gou-
Reglé par ſes avis fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon ni ſens.
Tout lui plaiſt & déplaiſt, tout le choque & l'oblige.
Sans raiſon il eſt gay, ſans raiſon il s'afflige.

Son

Son eſprit au hazard aime, évite, pourſuit,
Défait, refait, augmente, oſte, éleve, détruit.
Et voit-on comme lui, les Ours, ni les Pantheres,
S'effraier ſottement de leurs propres chimeres,
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'Homme, dis-moi, vit-il la beſte folle,
Sacrifier à l'Homme, adorer ſon idole,
Lui venir, comme au Dieu des ſaiſons & des vents,
Demander à genoux la pluie, ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la Beſte a vû l'Homme hypochondre,
Adorer le metal que lui-même il fit fondre:
A vû dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un Singe aſſis ſur leurs autels;
Et ſur les bords du Nil, les peuples imbeciles,
L'encenſoir à la main, chercher les Crocodiles.
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut ſervir ici l'Egypte & ſes faux Dieux?
Quoi; me prouverez-vous par ce diſcours profâne,
Que l'homme, qu'un Docteur eſt au deſſous d'un aſne?
Un aſne, le joüet de tous les animaux,
Un ſtupide animal, ſujet à mille maux;
Dont le nom ſeul en ſoi comprend une Satire?
Ouï d'un aſne: & qu'a-t-il qui nous excite à rire?
Nous nous mocquons de lui; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, ſur nos defauts s'exprimer à ſon tour:
Si, pour nous reformer, le ciel prudent & ſage
De la parole enfin lui permettoit l'uſage:
Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il ſe dit tout bas,
Ah! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas?
Et que peut-il penſer, lorſque dans une ruë,
Au milieu de Paris il promene ſa veuë:
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trouſſe,
Courir chez un malade un aſſaſſin en houſſe:
Qu'il trouve de Pedans un eſcadron fouré,
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré:

Ou

Ou qu'il voit la Juſtice en groſſe compagnie,
Mener tuer un homme avec ceremonie?
Que penſe-t-il de nous? lors que ſur le Midi
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi;
Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale
La Chicane en fureur mugir dans la grand' Sale?
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huiſſiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers?
O! que ſi l'aſne alors, à bon droit miſanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Eſope!
De tous coſtez, Docteur, voiant les hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, ſans en eſtre jaloux,
Content de ſes chardons, & ſecoüant la teſte,
Ma foi, non plus que nous l'Homme n'eſt qu'une beſte!

SATIRE IX.

C'Eſt à vous, mon Eſprit, à qui je veux parler.
Vous avez des defauts que je ne puis celer.
Aſſez & trop long-temps ma lâche complaiſance
De vos jeux criminels a nourri l'inſolence.
Mais puiſque vous pouſſez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir dans vos libres caprices
Diſcourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du merite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'eſtant ſeul à couvert des traits de la ſatire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi qui dans le fond ſçais bien ce que j'en crois:
Qui conte tous les jours vos defauts par mes doigts;
Je ris, quand je vous vois ſi foible & ſi ſterile,
Prendre ſur vous le ſoin de reformer la ville,
Dans vos diſcours chagrins plus aigre & plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiſcrete,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte.
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens tranſports
Qui d'un eſprit divin font mouvoir les reſſorts?
Qui vous a pû ſouffler une ſi folle audace?
Phebus a-t-il pour vous applani le Parnaſſe?
Et ne ſçavez-vous pas, que ſur ce Mont ſacré,
Qui ne vôle au ſommet tombe au plus bas dégré;
Et qu'à moins d'eſtre au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure?
Que ſi tous mes efforts ne peuvent reprimer
Cet aſcendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains diſcours, tout le fruit de vos veilles;
Oſez chanter du Roi les auguſtes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;

Et

Et par l'eſpoir du gain voſtre Muſe animee,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je penſe vous tenter
Par l'eclat d'un fardeau trop peſant à porter.
Tout chantre ne peut pas, ſur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Diſcorde étouffée,*
Peindre *Bellonne en feu tonnant de toutes parts,*
Et le Berge effrayé fuiant ſur ſes ramparts.
Sur un ton ſi hardi, ſans eſtre temeraire,
Racan pourroit chanter au defaut d'un Homere;
Mais pour Cotin & moi qui rimons au hazard:
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art:
Quoi qu'un tas de grimauds vante noſtre éloquence,
Le plus ſeur eſt pour nous, de garder le ſilence.
Un poëme inſipide & ſottement flateur
Deshonore à la fois le Heros & l'Auteur:
Enfin de tels projets paſſent noſtre foibleſſe.
Ainſi parle un Eſprit languiſſant de molleſſe,
Qui ſous l'humble dehors d'un reſpect affecté
Cache le noir venin de ſa malignité.
Mais deuſſiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës;
Que d'aller ſans raiſon, d'un ſtile peu Chreſtien,
Faire inſulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un Livre temeraire,
A vos propres perils enrichir le Libraire?
Vous vous flattez peut-eſtre en voſtre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité:
Et déja vous croyez, dans vos rimes obſcures,
Aux Saumaizes futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains d'abord ſi bien receus,
Sont de ce fol eſpoir honteuſement deceus?
Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur Livre,
Dont les vers en paquet ſe vendent à la livre?
Vous pourrez voir un temps vos écrits eſtimez,
Courir de main en main par la ville ſemez:
Puis de là tout poudreux, ignorez ſur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre:

Ou

Ou de trente feüillets reduits peut-eſtre à neuf,
Parer demi-rongez les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loiſir des Laquais & des Pages,
Et ſouvent dans un coin renvoyez à l'écart,
Servir de ſecond tome aux airs du Savoyard!
Mais je veux que le ſort, par un heureux caprice,
Faſſe, de vos ecrits proſperer la malice:
Et qu'enfin voſtre livre, aille au gre de vos vœux,
Faire ſifler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous ſert-il qu'un jour l'avenir vous eſtime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produiſent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public, & la haine des ſots?
Quel démon vous irrite, & vous porte à médire?
Un livre vous déplaiſt. Qui vous force à le lire?
Laiſſez mourir un Fat dans ſon obſcurité.
Un Auteur ne peut-il pourir en ſeureté?
Le Jonas inconnu ſeche dans la pouſſiere.
Le David imprimé n'a point veu la lumiere.
Le Moïſe commence à moiſir par les bords.
Quel mal cela fait-il? ceux qui ſont morts ſont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les defendre?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cendre?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Bourſaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut, [ches
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs ni-
Vont de vos vers malins remplir les hemiſtiches?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaiſant détour!
Ils ont bien ennuié le Roi, toute la Cour;
Sans que le moindre édit, ait pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou ſuprimé la rime.
Eſcrive qui voudra: chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, ſans bleſſer les loix ni la coûtume,
Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
Delà vient que Paris voit chez lui de tout temps,
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans:

Et

Et n'a point de portail, où juſques aux corniches,
Tous les piliers ne ſoient envelopez d'affiches.
Vous ſeul plus dégoûté, ſans pouvoir, & ſans nom,
Viendrez regler les droits, & l'eſtat d'Apollon.
Mais vous qui rafinez ſur les écrits des autres,
De quel œil penſez-vous qu'on regarde les voſtres?
Il n'eſt rien en ce temps à couvert de vos coups;
Mais ſçavez-vous auſſi, comme on parle de vous?
Gardez-vous, dira l'un, de cet Eſprit critique:
On ne ſçait bien ſouvent quelle mouche le pique:
Mais c'eſt un jeune Fou qui ſe croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de ſa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on ſi bien preſcher qu'il ne dorme au ſermon?
Mais lui qui fait ici le Regent du Parnaſſe,
N'eſt qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui s'eſtoient plaints de la rime.
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime:
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces Auteurs: mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médiſans l'engeance toute entiere
Iroit la teſte en bas rimer dans la riviere.
Voilà comme on vous traite: & le monde effrayé
Vous regarde déja comme un homme noyé.
En vain quelque Rieur prenant voſtre defenſe,
Veut faire au moins de grace adoucir la ſentence.
Rien n'appaiſe un Lecteur toûjours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoi.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il ſans ceſſe eſſuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Eſprit; ce n'eſt plus raillerie:
Dites.... Mais, direz-vous, Pourquoi cette furie?

Quoi ? pour un maigre Auteur, que je gloze en paſſant,
Eſt-ce un crime aprés tout, & ſi noir & ſi grand ?
Et qui voiant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſi-toſt : *L'impertinent Auteur !*
L'ennuieux Eſcrivain ! le maudit Traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?
Eſt-ce donc là médire, ou parler franchement ?
Non, non, la médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher, pour quel ſecret myſtere,
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtere.
Alidor, dit un Fourbe, *il eſt de mes amis.*
Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fuſt Commis.
C'eſt un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde.
Voilà joüer d'adreſſe, & médire avec art,
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un Eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la médiſance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languiſſans ;
De choquer un Auteur qui choque le bon ſens :
De railler d'un plaiſant qui ne ſçait pas nous plaire ;
C'eſt ce que tout Lecteur eut toûjours droit de faire.
Tous les jours à la Cour, un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préferer Theophile,
Et le clinquant du Taſſe, à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze ſous, ſans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila ;
Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigoths tous les vers de Corneille.
Il n'eſt valet d'Auteur, ni copiſte à Paris,
Qui la balance en main ne peze les écrits.
Dés que l'impreſſion fait éclore un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete.
Il ſe ſoûmet lui-meſme aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tout ſeuls doivent parler pour lui.

Un

Un Auteur à genoux, dans une humble préface,
Au Lecteur qu'il ennuie, a beau demander grace;
Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité,
Qui lui fait son procés de pleine autorité.
Et je seray le seul qui ne pourray rien dire?
On sera ridicule, & je n'oseray rire?
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ay fait paroistre;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoistre,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui sçauroit sans moi que Cotin a presché?
La Satire ne sert qu'à rendre un Fat illustre:
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin, j'ay dit ce que j'en croy,
Et tel, qui m'en reprend, en pense autant que moy.
Il a tort, dira l'un, *Pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme.
Balsac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eust creu, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer. Que n'écrit il en prose?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ay-je d'un stile affreux,
Distilé sur sa vie un venin dangereux?
Ma Muse en l'attaquant, charitable & discrete,
Sçait de l'Homme d'honneur distinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur & sa civilité:
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere,
On le veut, j'y souscris, & suis prest de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits:
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'empire;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire;
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier;
J'iray creuser la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel orgâne,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'asne.

Quel tort lui fais-je enfin ? ay-je par un écrit,
Petrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit ?
Quand un livre au Palais ſe vend & ſe debite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon merite :
Que Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier :
Le degouſt d'un Cenſeur peut-il le décrier ?
En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue ;
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Academie en corps a beau le cenſurer,
Le Public revolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere,
Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniere. *
En vain il a reçu l'encens de mille Auteurs,
Son livre en paroiſſant dément tous ſes flateurs.
Ainſi, ſans m'accuſer, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phebus deſavouë,
Qu'il s'en prenne à ſa Muſe Allemande en François.
Mais laiſſons Chapelain pour la derniere fois.
La Satire, dit-on, eſt un meſtier funeſte,
Qui plaiſt à quelques gens, & choque tout le reſte.
La ſuite en eſt à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaiſirs, dont l'appas vous abuſe :
A de plus doux emplois occupez voſtre Muſe :
Et laiſſez à Feüillet † reformer l'Univers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Iray-je dans une ode, en phraſes de Malherbe,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube ſuperbe :
Délivrer de Sion le peuple gemiſſant ;
Faire trembler Memphis, ou paſtir le Croiſſant ;
Et paſſant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, *les palmes Idumées* ?
Viendray-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet aſſis au pied des heſtres,
Faire dire aux echos des ſottiſes champeſtres ?

Fau-

* *Auteur qui a écrit contre Chapelain.* † *Fameux Predicateur.*

Faudra-t-il de ſens froid, & ſans eſtre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant mourir par metaphore?
Je laiſſe aux doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un eſprit de molleſſe hebeté.
La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détrompe les Eſprits des erreurs de leur temps.
Elle ſeule bravant l'orgueil & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais faire paſlir le vice,
Et ſouvent ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va vanger la raiſon des attentats d'un Sot.
C'eſt ainſi que Lucile appuié de Lelie,
Fit juſtice en ſon temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le ſel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'eſt elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut ſuivre,
M'inſpira dés quinze ans la haine d'un ſot livre,
Et ſur ce Mont fameux où j'oſay la chercher,
Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher.
C'eſt pour elle en un mot, que j'ay fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dedire:
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Reparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puiſque vous le voulez, je vais changer de ſtile.
Je le declare donc. Quinaut eſt un Virgile.
Bourſaut comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ſes ſermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à ſa chaire.
Saufal eſt le Phenix des eſprits relevez.
Perrin... Bon, mon Eſprit, courage, pourſuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu ſçait, auſſi-toſt que d'Auteurs en couroux,
Que de Rimeurs bleſſez s'en vont fondre ſur vous!

Vous les verrez bien-toſt feconds en impoſtures,
A maſſer contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages.
Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi? repondrez-vous: Cotin nous peut-il nuire?
Et par ſes cris enfin que ſçauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-eſtre il fait cas,
L'entrée aux penſions, où je ne pretens pas?
Non, pour loüer un Roi, que tout l'Univers loüe,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénouë,
Et ſans eſperer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le loüer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toûjours ſage dans mes caprices,
De ce meſme pinceau, dont j'ay noirci les vices,
Et peint, du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Lui marquer mon reſpect & tracer ſes vertus.
Je vous croy, mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut... Quoi? je m'entens. Mais encor? Taiſez-vous.

DIA-

DIALOGUE,

OU

SATIRE X.

AU LECTEUR.

VOici enfin la Satire qu'on me demande depuis ſi long-temps. Si j'ay tant tardé à la mettre au jour, c'eſt que j'ay eſté bien aiſe qu'elle ne paruſt qu'avec la nouvelle édition qu'on faiſoit de mon Livre, où je voulois qu'elle fuſt inſerée. Pluſieurs de mes Amis à qui je l'ay leuë, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, & ont publié que c'eſtoit la meilleure de mes Satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaiſir. Je connois le Public. Je ſçay que naturellement il ſe revolte contre ces loüanges outrées qu'on donne aux Ouvrages avant qu'ils ayent paru; & que la pluſpart des Lecteurs ne liſent ce qu'on leur a élevé ſi haut, qu'avec un deſſein formé de le rabbaiſſer.

Je declare donc que je ne veux point profiter de ces diſcours avantageux: & non ſeulement je laiſſe au Public ſon jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon Ode ſur Namur, d'exercer auſſi contre ma Satire toute la rigueur de leur critique. J'eſpere qu'ils le feront avec le meſme ſuccés: & je puis les aſſeurer que tous leurs diſcours ne m'obligeront point à rompre l'eſpece de vœu que j'ay fait de ne jamais deffendre mes Ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots & les ſyllabes. Je ſçauray fort bien ſouſtenir

contre ces Cenſeurs, Homere, Horace, Virgile, & tous ces autres grands Perſonnages dont j'admire les écrits : mais pour mes écrits que je n'admire point, c'eſt à ceux qui les approuveront à trouver des raiſons pour les deffendre. C'eſt tout l'avis que j'ay à donner ici au Lecteur.

La bienſeance neanmoins voudroit, ce me ſemble, que je fiſſe ici quelque excuſe au Beau Sexe, de la liberté que je me ſuis donnée de peindre ſes vices. Mais au fond, toutes les peintures que je fais dans ma Satire ſont ſi generales, que bien loin d'apprehender que les Femmes s'en offenſent, c'eſt ſur leur approbation & ſur leur curioſité que je fonde la plus grande eſperance du ſuccés de mon Ouvrage. Une choſe au moins dont je ſuis certain qu'elles me loüeront, c'eſt d'avoir trouvé moyen dans une matiere auſſi delicate que celle que j'y traite, de ne pas laiſſer échaper un ſeul mot qui puſt bleſſer le moins du monde la pudeur. J'eſpere donc que j'obtiendray aiſément ma grace, & qu'elles ne ſeront pas plus choquées des predications que je fais contre leurs defauts dans cette Satire, que des Satires que les Predicateurs font tous les jours en chaire contre ces meſmes defauts.

SATIRE X.

ENfin bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il eſt donc vrai, dans peu tu te ma-
ries. (cord.
Sur l'argent, c'eſt tout dire, on eſt déja d'ac-
Ton Beaupere futur vuide ſon coffre fort:
Et déja le Notaire a, d'un ſtile energique,
Griffonné de ton joug l'inſtrument authentique.
C'eſt bien fait. Il eſt temps de fixer tes deſirs.
Ainſi que ſes chagrins l'Hymen a ſes plaiſirs.
Quelle joye en effet, quelle douceur extrême!
De ſe voir careſſé d'une Epouſe qu'on aime:
De s'entendre appeller *petit Cœur*, ou *mon Bon*;
De voir autour de ſoi croiſtre dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles loix d'une agreable Mere,
De petits Citoyens dont on croit eſtre Pere!
Quel charme! au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir auſſi-toſt accourir, s'empreſſer,
S'effrayer d'un peril qui n'a point d'apparence,
Et ſouvent de douleur ſe pâmer par avance.
Car tu ne ſeras point de ces Jaloux affreux,
Habiles à ſe rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis qu'une Epouſe à leurs yeux ſe deſole,
Penſent toûjours qu'un autre en ſecret la conſole.
Mais quoy, je voy déja que ce diſcours t'aigrit.
Charmé de Juvenal †, & plein de ſon eſprit
Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée,
Comme lui nous chanter: * *Que dés le temps de Rhée*
La Chaſteté déja, la rougeur ſur le front,
Avoit chés les Humains receu plus d'un affront:
Qu'on vid avec le fer naiſtre les Injuſtices,
L'Impieté, l'Orgueil, & tous les autres Vices,
Mais que la Bonne foy dans l'amour conjugal
N'alla point juſqu'au temps du troiſiéme Metal?

† *Juvenal a fait une Satire contre les Femmes, qui eſt ſon plus bel ouvrage.* * *Paroles du commencement de la Satire de Juvenal.*

Ces mots ont dans ſa bouche une emphâze admirable:
Mais je vous dirai, moi, ſans alleguer la fable,
Que ſi ſous Adam meſme & loin avant Noé,
Le Vice audacieux des Hommes avoüé
A la triſte Innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur ſur la Terre:
Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés, en Lays,
Plus d'une Penelope honora ſon pays;
Et que meſme aujourd'hui, ſur ces fameux modeles,
On peut trouver encor quelques Femmes fideles.
Sans doute; & dans Paris, ſi je ſçay bien compter,
Il en eſt juſqu'à trois, que je pourois citer.
Ton Epouſe dans peu ſera la quatriéme.
Je le veux croire ainſi: Mais la Chaſteté meſme
Sous ce beau nom d'Epouſe entraſt-t-elle chez toy;
De retour d'un voyage, en arrivant, croy moy,
Fais toûjours du logis avertir la maiſtreſſe.
Tel partit tout baigné des pleurs de ſa Lucrece,
Qui faute d'avoir pris ce ſoin judicieux,
Trouva. Tu ſçais... Je ſçay que d'un conte odieux
Vous avez comme moi ſali voſtre memoire.
Mais laiſſons-là, dis-tu, Joconde & ſon hiſtoire.
Du projet d'un Hymen déja fort avancé,
Devant vous aujourd'hui criminel denoncé,
Et mis ſur la ſellete aux piés de la Critique,
Je voy bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois par vous dans le monde conduit
J'ay trop bien profité, pour n'eſtre pas inſtruit
A quels diſcours malins le Mariage expoze.
Je ſçai, que c'eſt un texte où chacun fait ſa gloze:
Que de Maris trompez tout rit dans l'Univers,
Epigrammes, Chanſons, Rondeaux, Fables en vers,
Satire, Comedie; & ſur cette matiere,
J'ay veu tout ce qu'ont fait la Fontaine & Moliere,
J'ay leu tout ce qu'ont dit Villon, & Saint Gelais,
Arioſte, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves
Des malices du Sexe immortéles archives.

Mais,

Mais, tout bien balancé, j'ay pourtant reconnu,
Que de ces contes vains le Monde entretenu
N'en a pas de l'Hymen moins veu fleurir l'uſage;
Que ſous ce joug moqué tout à la fin s'engage:
Qu'à ce commun filet les Railleurs meſmes pris
Ont eſté trés-ſouvent de commodes Maris;
Et que pour eſtre heureux ſous ce joug ſalutaire
Tout dépend en un mot du bon choix qu'on ſçait faire.
Enfin, il faut ici parler de bonne foy,
Je vieillis; & ne puis regarder ſans effroy,
Ces Neveux affamez, dont l'importun viſage
De mon bien à mes yeux fait déja le partage.
Je croy déja les voir, au moment annoncé
Qu'à la fin, ſans retour, leur cher Oncle eſt paſſé,
Sur quelques pleurs forcez qu'ils auront ſoin qu'on voye,
Se faire conſoler du ſujet de leur joye.
Je me fais un plaiſir, à ne vous rien celer,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les deſoler;
Et, trompant un eſpoir pour eux ſi plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de veritables larmes.
Vous dirai-je encor plus? Soit foibleſſe, ou raiſon,
Je ſuis las de me voir les ſoirs en ma maiſon
Seul avec des Valets ſouvent voleurs & traiſtres,
Et toûjours à coup ſeur enemis de leurs Maiſtres.
Je ne me couche point, qu'auſſi-toſt dans mon lit
Un ſouvenir faſcheux n'apporte à mon eſprit
Ces Hiſtoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut groſſir ſes Chroniques.
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naiſſons, nous vivons pour la ſocieté.
A nous meſmes livrez dans une ſolitude
Nôtre bonheur bien-toſt fait noſtre inquietude;
Et ſi, durant un jour, nôtre premier Ayeul
Plus riche d'une coſte avoit veſcu tout ſeul,
Je doute, en ſa demeure alors ſi fortunée,
S'il n'euſt point prié Dieu d'abreger la journée.
N'allons donc point ici reformer l'Univers,
Ni par de vains diſcours, & de frivoles vers

Etalant au Public nôtre miſanthropie,
Cenſurer le lien le plus doux de la vie.
Laiſſons-là, croyez moi, le monde tel qu'il eſt.
L'Hymenée eſt un joug, & c'eſt ce qui m'en plaiſt.
L'Homme en ſes paſſions tousjours errant ſans guide
A beſoin qu'on lui mette & le mors & la bride.
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le geſner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'eſt ainſi que ſouvent la main de Dieu l'aſſiſte.
Ha bon! voila parler en docte Janſeniſte!
Alcippe, & ſur ce point ſi ſçavamment touché,
Des-mares, * dans ſaint Roch, n'auroit pas mieux preſ-
Mais c'eſt trop t'inſulter. Quittons la raillerie. [ché.
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.
Tu viens de mettre ici l'Hymen en ſon beau-jour.
Enten donc: & permets, que je preſche à mon tour.
L'Epouſe que tu prens, ſans tâche en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux loix de ſon devoir regle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſeurer, qu'invincible aux plaiſirs
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence?
Par toi-meſme bien-toſt conduite à l'Opera,
De quel air penſes-tu, que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Heros à voix luxurieuſe;
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſez Rolands;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour comme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même:
Qu'on ne ſçauroit trop toſt ſe laiſſer enflammer:
Qu'on n'a receu du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces Lieux communs de Morale lubrique
Que Lully rechauffa des ſons de ſa muſique?
Mais de quels mouvemens dans ſon cœur excitez
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agitez?
Je ne te reſpons pas, qu'au retour moins timide
Digne Ecoliere enfin d'Angelique & d'Armide,

* *Le Pere Des-mares, fameux Predicateur.* Elle

Elle n'aille à l'inſtant pleine de ces doux ſons,
Avec quelque Medor pratiquer ces leçons.
Suppoſons toutefois, qu'encor fidele & pure
Sa vertu de ce choc revienne ſans bleſſure.
Bien-toſt dans ce grand Monde, où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toûjours ferme aux bords du précipice
Elle poura marcher ſans que le pié lui gliſſe?
Que toûjours inſenſible aux diſcours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Seducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie,
Recevant ſes Amans ſous le doux nom d'Amis
S'en tenir avec eux aux petits ſoins permis;
Puis bien-toſt en grande eau ſur le fleuve de Tendre,
Naviger à ſouhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne préſume pas que Venus, ou Sathan
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute,
Une chûte toûjours attire une autre chûte.
L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords.
On n'y peut plus rentrer dés qu'on en eſt dehors.
Peut-eſtre avant deux ans ardente à te déplaire,
Epriſe d'un Cadet, yvre d'un Mouſquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans;
De Phêdre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z... & Meſſaline:
Conter pour grands exploits vingt-hommes ruïnez,
Bleſſez, battus pour elle, & quatre aſſaſſinez;
Trop heureux! ſi toûjours Femme deſordonnée,
Sans meſure & ſans regle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aiſez à ramaſſer,
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chaſſer.
Mais que deviendras-tu? ſi, folle en ſon caprice,
N'aimant que le ſcandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour ſon plaiſir, que pour t'inquieter,
Au fond peu vicieuſe elle aime à coqueter?

Entre nous, verras-tu, d'un eſprit bien tranquille,
Chez ta Femme aborder & la Cour & la Ville?
Tout hormis toi, chez toi, rencontre un doux acueil.
L'un eſt payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'eſt que pour toi ſeul qu'elle eſt fiere & chagrine,
Aux autres elle eſt douce, agreable, badine:
C'eſt pour eux qu'elle étale & l'or, & le brocard;
Que chez toi ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſçavante, avec tant d'artifice,
Baſtit de ſes cheveux le galant édifice.
Dans ſa chambre, croy moi, n'entre point tout le jour,
Si tu veux poſſeder ta Lucrece à ton tour;
Atten, diſcret Mari, que la Belle en cornete
Le ſoir ayt étalé ſon teint ſur la toilete,
Et dans quatre mouchoirs de ſa beauté ſalis
Envoye au Blanchiſſeur ſes roſes & ſes lys.
Alors tu peux entrer: mais ſage en ſa préſence
Ne va pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord l'argent en main paye & viſte & comptant.
Mais non; fay mine un peu d'en eſtre mécontent.
Pour la voir auſſi-toſt ſur ſes deux piés hauſſée
Déplorer ſa vertu ſi mal recompenſée.
Un Mari ne veut pas fournir à ſes beſoins.
Jamais Femme aprés tout a-t-elle couſté moins?
A cinq cens louis d'or tout au plus chaque année
Sa dépenſe en habits n'eſt-elle pas bornée?
Que répondre? Je voy, qu'à de ſi juſtes cris
Toi-meſme convaincu déja tu t'attendris,
Tout preſt à la laiſſer, pourveu qu'elle s'appaiſe,
Dans ton cofre en pleins ſacs puizer tout à ſon aiſe.
A quoi bon en effet t'allarmer de ſi peu?
Hé que ſeroit-ce donc, ſi le Démon du jeu
Verſant dans ſon eſprit ſa ruïneuſe rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage
Tu voyois tous tes biens au ſort abandonnez
Devenir le butin d'un pique ou d'un ſonnez?
Le doux charme pour toi! de voir chaque journée
De nobles Champions ta Femme environnée,

Sur-

Sur une table longue & façonnée exprés
D'un Tournois de baſſette ordonner les apreſts:
Ou, ſi par un Arreſt la groſſiere Pòlice
D'un jeu ſi neceſſaire interdit l'exercice,
Ouvrir ſur cette table un champ au Lanſquenet;
Ou promener trois dés chaſſés de ſon cornet:
Puis ſur une autre table, avec un air plus ſombre,
S'en aller mediter une vole au jeu d'Ombre:
S'écrier ſur un as mal à propos jetté:
Se plaindre d'un gâno qu'on n'a point écouté;
Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,
A la Belle gemir d'un Roy venu ſans garde.
Chez elle en ces emplois, l'Aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors pour ſe coucher les quittant, non ſans peine,
Elle plaint le malheur de la Nature humaine
Qui veut qu'en un ſommeil, où tout s'enſevelit,
Tant d'heures ſans joüer ſe conſument au lit.
Toutefois en partant la Troupe la conſole,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'eſt ainſi qu'une Femme en doux amuzemens
Sçait du temps qui s'envôle employer les momens:
C'eſt ainſi que ſouvent par une Forcenée
Une triſte famille à l'hoſpital traînée,
Void ſes biens en decret ſur tous les murs écrits,
De ſa déroute illuſtre effrayer tout Paris.
Mais que plûtoſt ſon jeu mille fois te ruïne,
Que ſi la famelique & honteuſe Lézine
Venant mal à propos la ſaiſir au collet,
Elle te reduiſoit à vivre ſans valet,
Comme ce Magiſtrat de hideuſe memoire
Dont je veux bien ici te crayonner l'hiſtoire.
Dans la Robbe on vantoit ſon illuſtre Maiſon.
Il eſtoit plein d'eſprit, de ſens, & de raiſon.
Seulement pour l'argent un peu trop de foibleſſe
De ces vertus en lui ravaloit la nobleſſe.
Sa table toutefois, ſans ſuperfluité,
N'avoit rien que d'honneſte en ſa frugalité:

Chez

Chez lui deux bons chevaux de pareille encolûre
Trouvoient dans l'écurie une pleine paſture,
Et du foin, que leur bouche au ratelier laiſſoit,
De ſurcroiſt une mule encor ſe nourriſſoit.
Mais cette ſoif de l'or qui le brûloit dans l'ame
Le fit enfin ſonger à choiſir une Femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers ſon triſte penchant ſon naturel guidé
Le fit dans une avare & ſordide famille
Chercher un monſtre affreux ſous l'habit d'une fille,
Et ſans trop s'enquerir d'où la Laide venoit,
Il ſçût, ce fut aſſez, l'argent qu'on lui donnoit.
Rien ne le rebutta; ni ſa veuë éraillée
Ni ſa maſſe de chair bizarrement taillée;
Et trois cens mille francs avec elle obtenus
La firent à ſes yeux plus belle que Venus.
Il l'épouze, & bien-toſt ſon Hoſteſſe nouvelle
Le preſchant, lui fit voir, qu'il eſtoit au prix d'elle,
Un vrai diſſipateur, un parfait débauché.
Lui-meſme le ſentit, reconnut ſon peché,
Se confeſſa prodigue, & plein de repentance,
Offrit ſur ſes avis de regler ſa dépenſe.
Auſſi-toſt de chez eux tout roſti diſparut:
Le pain bis renfermé d'une moitié decrut:
Les deux chevaux, la mule au marché s'envolerent:
Deux grands Laquais à jeun ſur le ſoir s'en allerent,
De ces Coquins déja l'on ſe trouvoit laſſé,
Et pour n'en plus revoir le reſte fut chaſſé.
Deux Servantes déja largement ſoufletées,
Avoient à coups de pié deſcendu les montées,
Et ſe voyant enfin hors de ce triſte lieu
Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux Valet reſtoit, ſeul cheri de ſon Maiſtre,
Que toûjours il ſervit, & qu'il avoit veu naiſtre,
Et qui de quelque ſomme amaſſée au bon temps
Vivoit encor chez eux, partie à ſes dépens.
Sa veue embarraſſoit; il fallut s'en défaire:
Il fut de la maiſon chaſſé comme un Corſaire.

Voilà nos deux Epoux ſans valets, ſans enfans,
Tous ſeuls dans leur logis libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lézine :
On condamna la cave, on ferma la cuiſine :
Pour ne s'en point ſervir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on ſequeſtra le bois.
L'un & l'autre deſlors vécut à l'aventure
Des préſens, qu'à l'abri de la Magiſtrature,
Le Mari quelquefois des Plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la Femme aux voiſins excroquoit.
Mais peut-eſtre j'invente une fable frivole.
Déments donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce ſujet encor de bons témoins pourveû,
Tout preſt à le prouver, te dira : Je l'ay veû.
Vingt ans j'ay veû ce Couple uni d'un meſme vice
A tous mes Habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous reduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'eſperance entrerent
A la fin un beau jour tous deux les maſſacrerent.
Digne & funeſte fruit du nœud le plus affreux
Dont l'Hymen ait jamais uni deux Malheureux !
Ce recit paſſe un peu l'ordinaire meſure.
Mais un exemple enfin ſi digne de cenſure
Peut-il dans la Satire occuper moins de mots ?
Chacun ſçait ſon métier. Suivons noſtre propos.
Nouveau Predicateur aujourd'hui, je l'avouë,
Ecolier, ou pluſtoſt ſinge de Bourdalouë,
Je me plais à remplir mes ſermons de portraits.
En voilà déja trois peints d'aſſez heureux traits,
La Femme ſans honneur, la Coquette, & l'Avare.
Il faut y joindre encor la reveſche Bizarre,
Qui ſans ceſſe, d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un Mari.
Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t-elle un moment reſpirer ſon Epoux ?
Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux,

Et ſur le ton grondeur, lorſqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici traçant ces mots par alphabet,
Pouroit d'un nouveau tôme augmenter Richelet.
Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie.
En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouſe nourie
Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr.
Mais euſt-elle ſucé la raiſon dans Saint Cyr,
Crois-tu que d'une fille humble, honneſte, charmante,
L'Hymen n'ayt jamais fait de femme extravagante?
Combien n'a-t-on point veu de Belles aux doux yeux,
Avant le mariage, Anges ſi gracieux,
Tout-à-coup ſe changeant en Bourgeoiſes ſauvages,
Vrais Démons, apporter l'Enfer dans leurs ménages,
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes eſprits,
Sous leur fontange altiere aſſervir leurs Maris?
Et puis, quelque douceur dont brille ton Epouze,
Penſes-tu, ſi jamais elle devient jalouze,
Que ſon ame livrée à ſes triſtes ſoupçons,
De la raiſon encore écoute les leçons?
Alors, Alcippe, alors, tu verras de ſes œuvres.
Reſou-toy, pauvre Epoux, à vivre de couleuvres:
A la voir tous les jours, dans ſes fougueux accés,
A ton geſte, à ton rire intenter un procés:
Souvent de ta maiſon gardant les avenuës,
Les cheveux heriſſez, t'attendre au coin des ruës:
Te trouver en des lieux de vingt portes fermez,
Et par tout où tu vas, dans ſes yeux enflammez,
T'offrir, non pas d'Iſis la tranquile Eumenide, *
Mais la vraye Alecto peinte dans l'Eneïde,
Un tizon à la main chez le Roy Latinus,
Souflant ſa rage au ſein d'Amate & de Turnus.
Mais quoy? je chauſſe ici le cothurne Tragique:
Reprenons au plûtoſt le brodequin Comique,
Et d'objets moins affreux ſongeons à te parler.
Dy-moy donc, laiſſant là cette Folle heurler,

T'ac-

* *Furie dans l'Opera d'Iſis, qui demeure preſque toûjours à ne rien faire.*

T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui dans leurs vains chagrins ſans mal toûjours malades,
Se font des mois entiers ſur un lit effronté
Traiter d'une viſible & parfaite ſanté,
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance?
Quel ſujet, dira l'un, peut donc ſi frequemment
Mettre ainſi cette Belle aux bords du monument?
La Parque raviſſant ou ſon fils ou ſa fille,
A-t-elle moiſſonné l'eſpoir de ſa famille?
Non: il eſt queſtion de reduire un Mari
A chaſſer un Valet dans la maiſon cheri,
Et qui, parce qu'il plaiſt, a trop ſceu lui déplaire;
Ou de rompre un voyage utile & neceſſaire:
Mais qui la priveroit huit jours de ſes plaiſirs,
Et qui loin d'un Galant objet de ſes deſirs...
O! que pour la punir de cette Comedie,
Ne lui voy-je une vraye & triſte maladie!
Mais ne nous faſchons point. Peut-eſtre avant deux jours,
Courtois & Dunyau mandez à ſon ſecours,
Digne ouvrage de l'Art dont Hipocrate traite!
Lui ſçauront bien oſter cette ſanté d'Athlete:
Pour conſumer l'humeur qui fait ſon embonpoint,
Lui donner ſagement le mal qu'elle n'a point,
Et fuyant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau merité la mettre dans les formes.
Dieu veüille avoir ſon ame, & nous délivre d'eux.
Pour moy, grand ennemi de leur art hazardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuſe.
Mais à quels vains diſcours eſt-ce que je m'amuſe?
Il faut ſur des ſujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton eſprit & tes yeux.
Qui s'offrira d'abord? Bon, c'eſt cette Sçavante
Qu'eſtime Roberval, & que Sauveur frequente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint ſi terni?
C'eſt que ſur le calcul, dit-on, de Caſſini,

Un

Un aſtrolabe en main, elle a dans ſa goutiere
A ſuivre Jupiter paſſé la nuit entiere.
Gardons de la troubler. Sa ſcience, je croy,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un employ.
D'un nouveau microſcope on doit en ſa preſence
Tantoſt chez Dalancé faire l'experience;
Puis d'une femme morte, avec ſon embryon,
Il faut chez Du Vernay voir la diſſection.
Rien n'échappe aux regards de noſtre Curieuſe.
Mais qui vient ſur ſes pas? C'eſt une Précieuſe,
Reſte de ces Eſprits jadis ſi renommez,
Que d'un coup de ſon art Moliere a diffamez.
De tous leurs ſentimens cette noble heritiere
Maintient encore ici leur ſecte façonniere.
C'eſt chez elle toûjours que les fades Auteurs
S'en vont ſe conſoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, & ſa docte demeure
Aux Perrins, aux Corras eſt ouverte à toute heure.
Là du faux bel eſprit ſe tiennent les bureaux. [veaux.
Là tous les vers ſont bons, pourveu qu'ils ſoient nou-
Au mauvais gouſt public la Belle y fait la guerre:
Plaint Pradon opprimé des ſiflets du Parterre:
Rit des vains Amateurs du Grec & du Latin;
Dans la balance met Ariſtote & Cotin;
Puis d'une main encor plus fine & plus habile
Peze ſans paſſion Chapelain & Virgile;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretez;
Mais pourtant confeſſant qu'il a quelques beautez,
Ne trouve en Chapelain, quoy qu'ayt dit la Satire,
Autre defaut, ſinon, qu'on ne le ſçauroit lire;
Et croit qu'on pourra meſme enfin le lire un jour, *
Quand la langue vieillie ayant changé de tour,
On ne ſentira plus la barbare ſtructure
De ſes expreſſions miſes à la torture;
S'étonne cependant, d'où vient que chez Coignard
Le Saint Paulin † écrit avec un ſi grand art,

Et

* *Paroles de M. Perrault dans ſes Dialogues, à propos de Chapelain.*
† *Poëme de M. Perrault.*

Et d'une plume douce, aisée, & naturelle,
Pourit vingt fois encor moins leû que la Pucelle.
Elle en accuse alors nostre Siecle infecté
Du pedantesque gouſt qu'ont pour l'Antiquité
Magiſtrats, Princes, Ducs, & meſme Fils de France,
Qui liſent ſans rougir & Virgile & Terence,
Et toûjours pour Perrault pleins d'un dégouſt malin,
Ne ſçavent pas s'il eſt au monde un Saint Paulin.
A quoy bon m'étaler cette bizarre Ecole,
Du mauvais ſens, dis-tu, preſché par une Folle?
De livres & d'écrits bourgeois admirateur
Vai-je épouſer ici quelque apprentie Auteur?
Sçavez-vous que l'Epouſe avec qui je me lie
Compte entre ſes parens des Princes d'Italie?
Sort d'Ayeux dont les noms... Je t'entens, & je voy
D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roy.
Il falloit de ce titre appuyer ta naiſſance.
Cependant, t'avoûrai-je ici mon inſolence?
Si quelque objet pareil chez moy, deçà les Monts,
Pour m'épouzer entroit avec tous ces grands noms,
Le ſourci rehauſſé d'orgueilleuſes chimeres;
Je lui dirois bien-toſt: Je connois tous vos Peres:
Je ſçay qu'ils ont brillé dans ce fameux combat*
Où ſous l'un des Valois Enguien ſauva l'Etat.
Varillas n'en dit rien: mais, quoy qu'il en puiſſe eſtre,
Je ne ſuis point ſi ſot que d'épouzer mon maiſtre.
Ainſi donc au pluſtoſt délogeant de ces lieux,
Allez, Princeſſe, allez avec tous vos Ayeux,
Sur le pompeux débris des lances Eſpagnoles,
Coucher, ſi vous voulez, aux champs de Cerizoles.
Ma maiſon ni mon lit ne ſont point faits pour vous.
J'admire, pourſuis-tu, voſtre noble courroux.
Souvenez-vous pourtant que ma famille illuſtre
De l'aſſiſtance au ſceau ne tire point ſon luſtre:
Et que né dans Paris de Magiſtrats connus,
Je ne ſuis point ici de ces Nouveaux venus,

De

* *Combat de Cerizoles gagné par le Duc d'Enguien en Italie.*

De ces Nobles ſans nom, que par plus d'une voye
La Province ſouvent en gueſtres nous envoye.
Mais euſſai-je comme eux des Meûniers pour parens,
Mon Epouze vinſt-elle encor d'ayeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant ſon origine,
A ſon triſte Mari reprocher la farine.
Son cœur toûjours nouri dans la devotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation:
Et pour vous détromper de la penſée eſtrange,
Que l'Hymen aujourd'hui la corrompe & la change:
Sçachez qu'en noſtre accord elle a, pour premier point,
Exigé, qu'un Epoux ne la contraindroit point
A traîner aprés elle un pompeux equipage,
Ni ſur tout de ſouffrir, par un profane uſage,
Qu'à l'Egliſe jamais devant le Dieu jaloux
Un faſtueux carreau ſoit veu ſous ſes genoux.
Telle eſt l'humble vertu qui dans ſon ame emprainte...
Je le voy bien, Tu vas épouſer une Sainte:
Et dans tout ce grand zele il n'eſt rien d'affecté.
Sçais-tu bien cependant ſous cette humilité
L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigote,
Alcippe, & connois-tu la nation devote?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour on trouve, je l'avoue,
Des Femmes dont le zele eſt digne qu'on le louë,
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu.
J'en ſçais Une cherie & du Monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, ſage dans la fortune;
Qui gemit, comme Eſther, de ſa gloire importune;
Que le Vice lui-meſme eſt contraint d'eſtimer,
Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.
Mais pour quelques Vertus ſi pures, ſi ſinceres,
Combien y trouve-t-on d'impudentes Fauſſaires,
Qui ſous un vain dehors d'auſtere pieté
De leurs crimes ſecrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même empraint ſur leur viſage
De leurs honteux plaiſirs l'affreux libertinage?

N'atten

N'atten pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler.
Il vaut mieux le ſouffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Buſſis, les Brantômes
Pouroient avec plaiſir te compiler des tômes:
Mais pour moy dont le front trop aiſément rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monſtrueux caprices,
Une fauſſe Vertu qui s'abandonne aux vices.
De ces Femmes pourtant l'hypocrite noirceur
Au moins pour un Mari garde quelque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altiere
Qui dans ſon fol orgueil, aveugle, & ſans lumiere,
A peine ſur le ſeüil de la devotion
Penſe atteindre au ſommet de la perfection:
Qui du ſoin qu'elle prend de me geſner ſans ceſſe
Va quatre fois par mois ſe vanter à confeſſe,
Et les yeux vers le Ciel, pour ſe le faire ouvrir
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait ſouffrir.
Sur cent pieux devoirs aux Saints elle eſt égale:
Elle lit Rodriguez, fait l'oraiſon mentale,
Va pour les malheureux queſter dans les maiſons,
Hante les hoſpitaux, viſite les priſons,
Tous les jours à l'Egliſe entend juſqu'à ſix meſſes:
Mais de combattre en elle, & domter ſes foibleſſes,
Sur le fard, ſur le jeu vaincre ſa paſſion,
Mettre un frein à ſon luxe, à ſon ambition,
Et ſoûmettre l'orgueil de ſon eſprit rebelle,
C'eſt ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger?
Elle a ſon Directeur, c'eſt à lui d'en juger.
Il faut, ſans differer, ſçavoir ce qu'il en penſe.
Bon! vers nous à propos je le voy qui s'avance.
Qu'il paroiſt bien nouri! Quel vermillon! Quel teint!
Le Printemps dans ſa fleur ſur ſon viſage eſt peint.
Cependant, à l'entendre, il ſe ſouſtient à peine.
Il eut encore hier la fievre & la migraine;
Et ſans les prompts ſecours qu'on prit ſoin d'apporter,
Il ſeroit ſur ſon lict peut-eſtre à tremblotter.

Mais de tous les Mortels, grace aux devotes Ames,
Nul n'eſt ſi bien ſoigné qu'un Directeur de Femmes.
Quelque leger degouſt vient-il le travailler?
Une foible vapeur le fait-elle bâailler?
Un eſcadron coëffé d'abord court à ſon aide:
L'une chauffe un boüillon, l'autre appreſte un remede.
Chez lui ſyrops exquis, ratafias vantez,
Confitures ſur tout vôlent de tous coſtez:
Car de tous mets ſucrez, ſecs, en paſte, ou liquides,
Les eſtomachs devots toûjours furent avides:
Le premier maſſe-pain pour eux, je croy, ſe fit,
Et le premier citron à Roüen fut confit.
Noſtre Docteur bien-toſt va lever tous ſes doutes,
Du Paradis pour elle il applanit les routes;
Et, loin ſur ſes defauts de la mortifier,
Lui-meſme prend le ſoin de la juſtifier.
Pourquoy vous alarmer d'une vaine cenſure?
Du rouge qu'on vous void on s'étonne, on murmure.
Mais a-t-on, dira-t-il, ſujet de s'étonner?
Eſt-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?
Aux uſages receûs il faut qu'on s'accommode,
Une Femme ſur tout doit tribut à la Mode.
L'orgueil brille, dit-on, ſur vos pompeux habits;
L'œil à peine ſouſtient l'éclat de vos rubis:
Dieu veut-il qu'on étale un luxe ſi profane?
Oüi, lors qu'à l'étaler noſtre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autorizer?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuzer.
On ne peut pas toûjours travailler, prier, lire.
Il vaut mieux s'occuper à joüer qu'à médire.
Le plus grand jeu joüé dans cette intention,
Peut meſme devenir une bonne action.
Tout eſt ſanctifié par une ame pieuſe.
Vous eſtes, pourſuit-on, avide, ambitieuſe.
Sans ceſſe vous brûlez de voir tous vos parens
Engloutir à la Cour charges, dignitez, rangs.
Voſtre bon naturel en cela pour Eux brille.
Dieu ne nous deffend point d'aimer noſtre famille.

D'ail-

D'ailleurs tous vos parens ſont ſages, vertueux.
Il eſt bon d'empeſcher ces emplois faſtueux
D'eſtre donnez peut-eſtre à des Ames mondaines,
Epriſes du neant des vanitez humaines.
Laiſſez-là, croyez-moi, gronder les Indevots,
Et ſur voſtre ſalut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux c'eſt ainſi qu'il prononce.
Alors croyant d'un Ange entendre la réponſe,
Sa Devote s'incline, & calmant ſon eſprit,
A cet ordre d'en haut ſans replique ſouſcrit.
Ainſi pleine d'erreurs, qu'elle croit legitimes,
Sa tranquille vertu conſerve tous ſes crimes,
Dans un cœur tous les jours nouri du Sacrement
Maintient la vanité, l'orgueil, l'enteſtement,
Et croit que devant Dieu ſes frequens ſacriléges
Sont pour entrer au Ciel d'aſſeurez priviléges.
Voila le digne fruit des ſoins de ſon Docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce Guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quietiſme
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinoziſme,
Il ne lui fait bien-toſt, aidé de Lucifer,
Gouſter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer.
Mais dans ce doux état molle, delicieuſe,
La hais-tu plus, dy-moi, que cette Bilieuſe,
Qui follement outrée en ſa ſeverité,
Baptizant ſon chagrin du nom de pieté,
Dans ſa charité fauſſe, où l'amour propre abonde,
Croit que c'eſt aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'eſt rien où d'abord ſon ſoupçon attaché
Ne préſume du crime, & ne trouve un peché.
Pour une Fille honneſte & pleine d'innocence,
Croit-elle en ſes valets voir quelque complaiſance?
Reputez criminels, les voila tous chaſſez,
Et chez elle à l'inſtant par d'autres remplacez.
Son Mari qu'une affaire appelle dans la Ville,
Et qui chez lui, ſortant, a tout laiſſé tranquille,
Se trouve aſſez ſurpris, rentrant dans la maiſon,
De voir que le Portier lui demande ſon nom,

Et que dans ſon logis, fait neuf en ſon abſence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoiſſance.
Fort bien : Le trait eſt bon. Dans les Femmes, dis tu,
Enfin vous n'approuvez ni vice, ni vertu.
Voila le Sexe peint d'une noble maniere !
Et Theophraſte meſme aidé de la Bruyere,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'eſt aſſez : Il eſt temps de quitter le pinceau.
Vous avez deſormais épuiſé la Satire.
Epuiſé, cher Alcippe ! Ah, tu me ferois rire !
Sur ce vaſte ſujet ſi j'allois tout tracer,
Tu verrois ſous ma main des tômes s'amaſſer.
Dans le Sexe j'ay peint la piété cauſtique.
Et que ſeroit-ce donc, ſi Cenſeur plus tragique
J'allois t'y faire voir l'atheïſme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli ?
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour ſouveraine Loy mettant la Deſtinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux ?
Mais, ſans aller chercher cette Femme infernale,
T'ay-je encor peint, dy-moi, la fantaſque Inégale,
Qui m'aimant le matin, ſouvent me hait le ſoir ?
T'ay-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur noir ?
T'ay-je encore exprimé la bruſque Impertinente ?
T'ay-je tracé la Vieille à morgue dominante,
Qui veut, vingt ans encore aprés le Sacrement,
Exiger d'un Mari les reſpects d'un Amant ?
T'ay-je fait voir de joye une Belle animée,
Qui ſouvent d'un repas ſortant toute enfumée,
Fait meſme à ſes Amans trop foibles d'eſtomach
Redouter ſes baiſers pleins d'ail & de tabac ?
T'ay-je encore décrit la Dame brelandiere,
Qui des Joüeurs chez ſoy ſe fait Cabaretiere,
Et ſouffre des affronts que ne ſouffriroit pas
L'Hoſteſſe d'une Auberge à dix ſous par repas ?
Ay-je offert à tes yeux ces triſtes Tyſiphones,
Ces monſtres pleins d'un fiel que n'ont point les Lionnes,

Qui

Qui prenant en dégouſt les fruits nés de leur flanc,
S'irritent ſans raiſon contre leur propre ſang,
Toûjours en des fureurs que les plaintes aigriſſent,
Battent dans leurs Enfans l'Epoux qu'elles haïſſent,
Et font de leur maiſon digne de Phalaris,
Un ſéjour de douleur, de larmes & de cris?
Enfin t'ay-je dépeint la Superſtitieuſe,
La Pédante au ton fier, la Bourgeoiſe ennuieuſe,
Celle qui de ſon chat fait ſon ſeul entretien,
Celle qui toûjours parle, & ne dit jamais rien?
Il en eſt des milliers: mais ma bouche enfin laſſe
Des trois quarts, pour le moins, veut bien te faire grace.
J'entens. C'eſt pouſſer loin la moderation!
Ah! finiſſez, dis-tu, la declamation.
Penſez-vous qu'ébloüi de vos vaines paroles,
J'ignore, qu'en effet tous ces diſcours frivoles
Ne ſont qu'un badinage, un ſimple jeu d'eſprit
D'un Cenſeur, dans le fond, qui folaſtre & qui rit,
Plein du meſme projet qui vous vint dans la teſte,
Quand vous plaçaſtes l'Homme au deſſous de la Beſte?
Mais enfin vous & moy c'eſt aſſez badiner.
Il eſt temps de conclure; & pour tout terminer,
Je ne diray qu'un mot. La Fille qui m'enchante,
Noble, ſage, modeſte, humble, honneſte, touchante,
N'a pas un des defauts que vous m'avez fait voir.
Si par un ſort pourtant qu'on ne peut concevoir
La Belle tout à coup renduë inſociable,
D'Ange, ce ſont vos mots, ſe transformoit en Diable:
Vous me verriez bien-toſt, ſans me deſeſperer,
Lui dire: Hé bien, Madame, il faut nous ſeparer.
Nous ne ſommes pas faits, je le voy, l'un pour l'autre:
Mon bien ſe monte à tant: Tenez, voila le voſtre:
Partez: Délivrons-nous d'un mutuël ſouci
Alcippe, tu crois donc qu'on ſe ſepare ainſi?
Pour ſortir de chez toy, ſur cette offre offenſante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y conſente?
Et crois-tu qu'aiſément elle puiſſe quitter
Le ſavoureux plaiſir de t'y perſecuter?

Bien-toſt ſon Procureur, pour elle uſant ſa plume,
De ſes pretentions va t'offrir un volume.
Car, grace au Droit receu chez les Pariſiens,
Gens de douce nature, & Maris bons Chreſtiens,
Dans ſes pretentions une Femme eſt ſans borne.
Alcippe, à ce diſcours je te trouve un peu morne.
Des Arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des Arbitres.. Tu crois l'empeſcher de plaider?
Sur ton chagrin déja contente d'elle-meſme,
Ce n'eſt point tous ſes droits, c'eſt le procés qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent, qu'il faudra diſputer,
Vaut mieux qu'un fief entier acquis ſans conteſter.
Avec elle il n'eſt point de droit qui s'éclairciſſe,
Point de procés ſi vieux qui ne ſe rajeuniſſe;
Et ſur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Croy-moy, pour la fléchir trouve enfin quelque voye:
Ou je ne répons pas dans peu qu'on ne te voye
Sous le faix des procés abbattu, conſterné,
Triſte, à pié, ſans Laquais, maigre, ſec, ruïné,
Vingt fois dans ton malheur reſolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, reduit à la reprendre.

EPISTRES.

EPISTRE I.

AU ROY.

GRAND ROY, c'eſt vainement qu'abjurant la Satire,
Pour toy ſeul deſormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dés que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire: Arreſte, inſenſé, que fais-tu?
Où vas-tu t'embarquer? regagne les rivages.
Cette mer où tu cours eſt celebre en naufrages.
Ce n'eſt pas que ma main, comme une autre *à ton char*,
GRAND ROY, ne puſt lier *Alexandre* & *Ceſar*,
Ne puſt, ſans ſe peiner, dans quelque ode inſipide,
T'exalter aux dépens & *de Mars* & *d'Alcide*.
Te livrer *le Boſphore*, & d'un vers incivil
Propoſer au *Sultan* de te ceder le *Nil*.
Mais pour te bien loüer, une raiſon ſevere
Me dit qu'il faut ſortir de la route vulgaire:
Qu'aprés avoir joüé tant d'Auteurs differens,
Phebus meſme auroit peur, s'il entroit ſur les rangs.
Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnaſſe,
Il faut de mes dégouſts juſtifier l'audace;
Et ſi ma Muſe enfin n'eſt égale à mon Roi,
Que je preſte aux Cotins des armes contre moi.
Eſt-ce là cet Auteur, l'effroi de la Pucele,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modele,
Ce Cenſeur, diront-ils, qui nous reformoit tous?
Quoi? ce Critique affreux n'en ſçait pas plus que nous.
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Byzance*;
Sur les bords de *l'Euphrate* abattu *le Turban*,
Et coupé, pour rimer, *les Cedres du Liban*?
De quel front aujourd'hui vient-il ſur nos briſées,
Se reveſtir encor de nos phraſes uſées?

Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes triſtes vers admirateur unique,
Plaindre en les reliſant l'ignorance publique.
Quelque orgueil en ſecret dont s'aveugle un Auteur,
Il eſt fâcheux, GRAND ROI, de ſe voir ſans Lecteur:
Et d'aller du recit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur * le ſucre & la canelle.
Ainſi, craignant toûjours un funeſte accident,
J'imite de Conrart le ſilence prudent:
Je laiſſe aux plus hardis l'honneur de la cariere,
Et regarde le champ, aſſis ſûr la bariere.
Malgré moi toutefois, un mouvement ſecret
Vient flater mon eſprit qui ſe tait à regret.
Quoi ? dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roi ſpectateur inutile,
Faudra-t-il ſur ſa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à ſe glacer ?
Dans un ſi beau projet, ſi ma Muſe rebelle
N'oſe le ſuivre aux champs de l'Iſle & de Bruxelle ;
Sans le chercher aux bords de l'Eſcaut & du Rhein,
La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ſerein.
Oüi, GRAND ROY, laiſſons-là les ſieges, les batailles.
Qu'un autre aille en rimant renverſer des murailles ;
Et ſouvent ſur tes pas marchant ſans ton aveu,
S'aille couvrir de ſang, de pouſſiere & de feu.
A quoy bon d'une Muſe au carnage animée,
Echauffer ta valeur déja trop allumée ?
Joüiſſons à loiſir du fruit de tes bien-faits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la Paix.
Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tout preſts à quitter le rivage ?
Diſoit au Roi Pyrrhus un ſage Confident,
Conſeiller tres-ſenſé d'un Roi tres-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire ? L'aſſieger. L'entrepriſe eſt fort belle,

Et

* Fameux Epicier,

Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous:
Mais Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reſte des Latins la conqueſte eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre: eſt-ce tout? La Sicile
De là nous tend les bras, & bien-toſt ſans effort
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
En demeurez-vous là? Dés que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent & Carthage eſt conquiſe.
Les chemins ſont ouverts: qui peut nous arreſter?
Je vous entens, Seigneur, nous allons tout domter.
Nous allons traverſer les ſables de Libye,
Aſſervir en paſſant l'Egypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux païs,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs;
Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte Hemiſphere.
Mais de retour enfin, que pretendez-vous faire?
Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aiſe, & prendre du bon temps.
Hé, Seigneur, dés ce jour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin juſqu'au ſoir qui vous défend de rire?
Le conſeil eſtoit ſage & facile à gouſter.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il euſt pû l'écouter:
Mais à l'ambition d'oppoſer la prudence,
C'eſt aux Prelats de Cour preſcher la reſidence.
Ce n'eſt pas que mon cœur du travail ennemi,
Approuve un Faineant ſur le thrône endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut eſtre Heros ſans ravager la terre.
Il eſt plus d'une gloire. En vain aux Conquerans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs;
Entre les grands Heros ce ſont les plus vulgaires.
Chaque ſiecle eſt fecond en heureux Temeraires.
Chaque climat produit des Favoris de Mars.
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Ceſars.
On a vû mille fois des fanges Mœotides
Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Gepides.
Mais un Roi vraiment Roi, qui ſage en ſes projets,
Sçache en un calme heureux maintenir ſes Sujets,

Qui du bonheur public ayt cimenté ſa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'hiſtoire.
La terre conte peu de ces Rois bienfaiſans.
Le Ciel à les former ſe prepare long-temps.
Tel fut cet Empereur, ſous qui Rome adorée
Vid renaiſtre les jours de Saturne & de Rhée:
Qui rendit de ſon joug l'Univers amoureux:
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux:
Qui ſoûpiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire ſi doux.
Mais où cherchay-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?
GRAND ROY, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu deſertant ſes remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-meſme te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire?
Ce ſont là les exploits que tu dois avoüer:
Et c'eſt par là, GRAND ROY, que je te veux loüer.
Aſſez d'autres, ſans moy, d'un ſtile moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide:
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hyvers.
Pour moy, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je diray les exploits de ton regne paiſible.
Je peindray les plaiſirs en foule renaiſſans:
Les oppreſſeurs du peuple à leur tour gemiſſans.
On verra par quels ſoins ta ſage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main reformez,
La licence & l'orgueil en tous lieux reprimez.
Du débris des Traitans ton épargne groſſie,
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie,
Le Soldat dans la paix ſage & laborieux,
Nos Artiſans groſſiers rendus induſtrieux;

Et nos voiſins fruſtrez de ces tributs ſerviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantoſt je traceray tes pompeux bâtimens,
Du loiſir d'un Heros nobles amuſemens.
J'entens déja fremir les deux Mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.
Déja de tous coſtez la Chicane aux abois
S'enfuit au ſeul aſpect de tes nouvelles lois.
O que ta main par là va ſauver de pupilles!
Que de ſçavans plaideurs déſormais inutiles!
Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins genereux?
L'Univers ſous ton regne a-t-il des malheureux?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte indigence oſe encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'eſt par toy qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
GRAND ROI, pourſuy toûjours, aſſure leur repos.
Sans elles un Heros n'eſt pas long-temps Heros.
Bien-toſt, quoy qu'il ayt fait, la mort d'une ombre noire
Enveloppe avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
En vain pour s'exemter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deüil.
En vain malgré les vents aux bords de l'Heſperie
Enée enfin porta ſes Dieux & ſa patrie.
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiez
Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.
Non, à quelques hauts faits que ton deſtin t'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pour t'immortaliſer tu fais de vains efforts.
Apollon te la doit: ouvre-lui tes treſors.
En Poëtes fameux rens nos climats fertiles.
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de ta vaſte bonté,
Vont pour toi dépoſer à la poſterité!
Pour moi, qui ſur ton nom déja brûlant d'écrire
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,

Je n'oſe de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-eſtre pour ta gloire aura-t-il ſon uſage:
Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs,
Seront à peine creus ſur la foi des Auteurs;
Si quelque Eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables:
B** qui dans ſes vers pleins de ſincerité
Jadis à tout ſon ſiecle a dit la verité;
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'Hiſtoire.

EPISTRE II.

A MONSIEUR L'ABBE' DES ROCHES.

A Quoi bon réveiller mes Muſes endormies,
Pour tracer aux Auteurs des regles ennemies?
Penſes-tu qu'aucun d'eux veuille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient preſcher, diront-ils, la reforme au Parnaſſe!
Nos écrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux?
J'entens déja d'ici Liniere furieux
Qui m'appelle au combat, ſans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il: qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux plus aiſé dans ſes vers
Aura plûtoſt rempli la page & le revers!
Moi donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime;
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,
Et ſouvent de dépit contre moy s'exerçant,
Punir de mes defauts le papier innocent.
Mais toy qui ne crains point qu'un Rimeur te noirciſſe,
Que fais-tu cependant ſeul en ton Benefice?
Attens-tu qu'un Fermier payant, quoy qu'un peu tard,
De ton bien, pour le moins, daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenſeur des droits de ton Egliſe,
De tes Moines mutins reprimer l'entrepriſe?
Croy-moy, duſt Auſanet t'aſſurer du ſuccés,
Abbé, n'entrepren point meſme un juſte procés.
N'imite point ces fous dont la ſotte avarice
Va de ſes revenus engraiſſer la Juſtice,
Qui toûjours aſſignans, & toûjours aſſignez,
Souvent demeurent gueux de vingt procés gagnez.
Soûtenons bien nos droits: Sot eſt celui qui donne:
C'eſt ainſi devers Caën que tout Normand raiſonne.

Ce

Ce ſont là les leçons dont un pere Manceau
Inſtruit ſon fils novice au ſortir du berceau.
Mais pour toy qui nouri bien en déça de l'Oiſe,
As ſucé la vertu Picarde & Champenoiſe,
Non, non, tu n'iras point, ardent Beneficier,
Faire enroüer pour toy Corbin ni le Mazier.
Toutefois, ſi jamais quelque ardeur bilieuſe
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuſe;
Conſulte-moy d'abord; & pour la reprimer,
Retien bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voyageurs à jeun rencontrerent une huiſtre.
Tous deux la conteſtoient, lors que dans leur chemin
La Juſtice paſſa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la choſe.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cauſe.
La Juſtice peſant ce droit litigieux,
Demande l'huiſtre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arreſt terminant la bataille:
Tenez voila, dit-elle, à chacun une écaille.
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais:
Meſſieurs, l'huiſtre eſtoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

EPISTRE III.

A MONSIEUR ARNAUD.

OUi, ſans peine, au travers des ſophiſmes de Claude,
Arnaud, des Novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que ſert que ta main leur deſille les yeux?
Si toûjours dans leur ame une pudeur rebelle,
Preſts d'embraſſer l'Egliſe, au Preſche les rappelle?
Non, ne croy pas que Claude habile à ſe tromper
Soit inſenſible aux traits dont tu le ſçais frapper:
Mais un Démon l'arreſte, & quand ta voix l'attire,
Lui dit: Si tu te rens, ſçais-tu ce qu'on va dire?
Dans ſon heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'heretique douleur,
Et balançant Dieu meſme en ſon ame flottante,
Fait mourir dans ſon cœur la verité naiſſante.
Des ſuperbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnaud, c'eſt la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Aſſervit nos eſprits ſous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre eſclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrepide,
Qui prêche contre un Dieu que dans ſon ame il croit?
Il iroit embraſſer la verité qu'il voit:
Mais de ſes faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainſi Dieu que par poltronerie.
C'eſt là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Miſerables joüets de noſtre vanité!
Faiſons au moins l'aveu de noſtre infirmité.

A quoy

A quoy bon, quand la fiévre en nos arteres brûle,
Faire de noſtre mal un ſecret ridicule ?
Le feu ſort de vos yeux petillans & troublez,
Voſtre pouls inégal marche à pas redoublez :
Quelle fauſſe pudeur à feindre vous oblige ?
Qu'avez-vous ? Je n'ay rien. Mais... Je n'ay rien, vous dis-je ;
Répondra ce malade à ſe taire obſtiné.
Mais cependant voila tout ſon corps cangrené,
Et la fiévre demain ſe rendant la plus forte,
Un benitier aux pieds, va l'étendre à la porte.
Prévenons ſagement un ſi juſte malheur.
Le jour fatal eſt proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'inſtant que de grace il nous donne ;
Haſtons-nous ; le temps fuit, & nous traîne avec ſoy.
Le moment où je parle eſt déja loin de moy.
Mais quoy ? toûjours la honte en eſclaves nous lie.
Oüi, c'eſt toy qui nous pers, ridicule folie.
C'eſt toy qui fis tomber le premier Malheureux,
Le jour que d'un faux bien ſottement amoureux,
Et n'oſant ſoupçonner ſa femme d'impoſture,
Au Démon par pudeur il vendit la Nature.
Helas ! avant ce jour qui perdit ſes Neveux,
Tous les plaiſirs couroient au devant de ſes vœux.
La faim aux animaux ne faiſoit point la guerre.
Le blé, pour ſe donner, ſans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf preſſé de l'éguillon
Traçaſt à pas tardifs un penible ſillon.
La vigne offroit par tout des grapes toûjours pleines,
Et des ruiſſeaux de laict ſerpentoient dans les plaines.
Mais dés ce jour Adam déchû de ſon état,
D'un tribut de douleurs paya ſon attentat.
Il falut qu'au travail ſon corps rendu docile
Forçaſt la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun heriſſa les guerets ;
Le ſerpent venimeux rampa dans les foreſts :
La canicule en feu deſola les campagnes :

L'Aquilon en fureur gronda ſur les montagnes.
Alors pour ſe couvrir durant l'âpre ſaiſon,
Il falut aux brebis dérober leur toiſon.
La peſte en meſme temps, la guerre & la famine
Des malheureux humains jurerent la ruine:
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les vices.
L'Avare des premiers en proye à ſes caprices,
Dans un infame gain mettant l'honneſteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'honneur & la vertu n'oſerent plus paroiſtre.
La pieté chercha les deſerts & le Cloiſtre.
Depuis on n'a point vû de cœur ſi détaché
Qui par quelque lien ne tinſt à ce peché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes!
Moy-même, Arnaud, ici qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contr'elle une foible vertu.
Ainſi toûjours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon où le vice m'engage,
J'arrache un pié timide, & ſors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car ſi, comme aujourd'hui, quelque rayon de zele
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſens alarmer;
Et meſme ſur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

EPISTRE IV.

AU ROY.

EN vain, pour te loüer, ma Muſe toûjours preſte,
Vingt fois de la Holande a tenté la conqueſte:
Ce païs, où cent murs n'ont pû te reſiſter,
GRAND ROY, n'eſt pas en vers ſi facile à domter.
Des Villes que tu prens, les noms durs & barbares
N'offrent de toutes parts que ſyllabes bizarres.
On a beau s'exciter: il faut depuis l'Iſſel,
Pour trouver un beau mot, courir juſqu'au Teſſel.
Oüi, par tout de ſon nom chaque Place munie,
Tient bon contre le vers, en detruit l'harmonie.
Et qui peut ſans fremir aborder Woërden?
Quel vers ne tomberoit au ſeul nom de Heuſden?
Quelle Muſe à rimer en tous lieux diſpozée
Oſeroit approcher des bords de Zuider-zée?
Comment en vers heureux aſſieger Doesbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwik, Knotzembourg?
Il n'eſt Fort entre ceux que tu prens par centaines,
Qui ne puiſſe arreſter un Rimeur ſix ſemaines:
Et par tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck,
Le vers eſt en déroute, & le Poete à ſec.
Encor, ſi tes exploits moins grands & moins rapides
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides;
Peut-eſtre avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous ſauver.
Mais dés qu'on veut tenter cette vaſte carriere;
Pegaze s'effarouche & recule en arriere;
Mon Apollon s'étonne, & Nimegue eſt à toy,
Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoy.
Aujourd'hui toutefois mon zele m'encourage;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage.
Il fait beau s'y noyer, ſi nous nous y noyons.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.

Car

Car puiſqu'en cet exploit tout paroiſt incroyable,
Que la verité pure y reſſemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer,
Venez donc, & ſur tout gardez bien d'ennuyer.
Vous ſçavez des grands vers les diſgraces tragiques:
Et ſouvent on ennuye en termes magnifiques.
Au pied du mont Adulle * entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrés de ſes eaux,
Appuié d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormoit au bruit flateur de ſon onde naiſſante.
Lors qu'un cri tout à coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par tout ſur ſes rives
Il voit fuir à grands pas ſes Naiades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide Roy,
Par un recit affreux redoublent ſon effroy.
Il apprend qu'un Heros conduit par la Victoire,
A de ſes bords fameux flétri l'antique gloire.
Que Rhimberg & Weſel terraſſez en deux jours
D'un joug déja prochain menacent tout ſon cours.
Nous l'avons veu, dit l'une, affronter la tempeſte
De cent foudres d'airain tournez contre ſa teſte.
Il marche vers Tolhus, & tes flots en couroux
Au prix de ſa fureur ſont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage;
Et depuis ce Romain, † dont l'inſolent paſſage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.
Le Rhin tremble & fremit à ces triſtes nouvelles,
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles.
C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux mois
Ayt appris à couler ſous de nouvelles loix:
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces Fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée.
Ah! periſſent mes eaux! ou par d'illuſtres coups,
Montrons qui doit ceder des mortels ou de nous.

A ces

* *Montagne d'où le Rhin prend ſa ſource.* † *Jules Ceſar.*

A ces mots eſſuyant ſa barbe limoneuſe,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuſe.
Son front cicatricé rend ſon air furieux,
Et l'ardeur du combat étincele en ſes yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nuë
Du fameux Fort de Skinq prend la route connuë.
Là contemplant ſon cours, il voit de toutes parts
Ses paſles defenſeurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de ſe defendre,
Attendent ſur des murs l'ennemi pour ſe rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant ſa voix;
Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Eſt-ce ainſi que voſtre ame aux perils aguerrie
Souſtient ſur ces remparts l'honneur & la patrie?
Voſtre Ennemi ſuperbe, en cet inſtant fameux,
Du Rhin prés de Tolhus fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant ſur la rive oppoſée,
N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée?
Allez, vils Combattans, inutiles Soldats,
Laiſſez-là ces mouſquets trop peſans pour vos bras:
Et la faux à la main, parmi vos mareſcages,
Allez couper vos joncs, & preſſer vos laictages:
Ou gardant les ſeuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce diſcours d'un Guerrier que la colere enflâme
Reſſuſcite l'honneur déja mort en leur ame:
Et leurs cœurs s'allumant d'un reſte de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en perſonne
Déja preſt à paſſer, inſtruit, diſpoſe, ordonne.
Par ſon ordre Grammont * le premier dans les flots
S'avance ſouſtenu des regards du Heros.
Son courſier écumant ſous ſon Maiſtre intrepide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le ſuit de prés: ſous ce Chef redouté
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indomté.

Mais

* *Monſieur le Comte de Guiche.*

Mais déja devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le boüillant L'Eſdiguiere, *
Vivonne, Nantoüillet, & Coëſlin, & Salart:
Chacun d'eux au peril veut la premiere part.
Vendoſme que ſouſtient l'orgueil de ſa naiſſance,
Au meſme inſtant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.
LOUIS les animant du feu de ſon courage,
Se plaint de ſa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ſes ſoins cependant, trente legers vaiſſeaux
D'un trenchant aviron déja coupent les eaux.
Cent Guerriers s'y jettant ſignalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'inſtant,
Et pleut de toutes parts ſur l'eſcadron flottant.
Du ſalpeſtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
Et des coups redoublez tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un Brave eſt atteint,
Sous les fougueux Courſiers l'onde écume & ſe plaint.
De tant de coups affreux la tempeſte orageuſe
Tient un temps ſur les eaux la fortune douteuſe.
Mais LOUIS d'un regard ſçait bien-toſt la fixer.
Le Deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.
Bien-toſt avec Grammont courent Mars & Bellone.
Le Rhin à leur aſpect d'épouvante friſſonne.
Quand pour nouvelle alarme à ſes eſprits glacez,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé ſont paſſez:
Condé dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les eſcadrons & gagne les batailles:
Enguien de ſon hymen le ſeul & digne fruit,
Par lui dés ſon enfance à la victoire inſtruit.
L'Ennemi renverſé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu lui meſme cede au torrent qui l'entraîne,
Et ſeul deſeſperé, pleurant ſes vains efforts
Abandonne à LOUIS la victoire & ſes bords.

Du

* *Monſieur le Comte de Saux.*

Du Fleuve ainſi domté la déroute éclatante
A Wurts juſqu'en ſon camp va porter l'épouvante:
Wurts l'eſpoir du païs, & l'appui de ſes murs,
Wurts... ah quel nom, GRAND ROY! quel Hector que ce Wurts!
Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles!
Bien-toſt on eut veu Skinq dans mes vers emporté
De ſes fameux remparts démentir la fierté.
Bien-toſt... mais Wurts s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il eſt temps: auſſi bien, ſi la rime
Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je ne ſçai pour ſortir de porte qu'Hildesheim.
O! que le Ciel ſoigneux de nôtre poëſie,
GRAND ROY, ne nous fiſt-il plus voiſins de l'Aſie?
Bien-toſt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'eſt plaine en ces lieux ſi ſeche & ſi ſterile,
Qui ne ſoit en beaux mots par tout riche & fertile.
Là plus d'un Bourg fameux par ſon antique nom
Vient offrir à l'oreille un agreable ſon.
Quel plaiſir! de te ſuivre aux rives du Scamandre:
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre:
De juger, ſi les Grecs qui briſerent ſes tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
Mais pourquoi ſans raiſon deſeſperer ma veine?
Eſt-il dans l'Univers de plage ſi lointaine,
Où ta valeur, GRAND ROY, ne te puiſſe porter,
Et ne m'offre bien-toſt des exploits à chanter?
Non, non, ne faiſons plus de plaintes inutiles;
Puis qu'ainſi dans deux mois tu prens quarante villes;
Aſſuré des beaux vers dont ton bras me répond,
Je t'attens dans deux ans au bord de l'Helleſpont.

EPI-

EPISTRE V.

A MONSIEUR DE GUILLERAGUES.

ESprit né pour la Cour, & maiſtre en l'art de plaire,
GUILLERAGUES, qui ſçais & parler & te taire,
Appren-moi, ſi je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me ſignaler,
Et dans ce champ fecond en plaiſantes malices,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non ſans tumulte, on m'y vit éclater
Quand mon eſprit plus jeune & prompt à s'irriter,
Aſpiroit moins au nom de diſcret & de ſage:
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon viſage.
Maintenant que le temps a meuri mes deſirs,
Que mon âge amoureux de plus ſages plaiſirs
Bien-toſt s'en va frapper à ſon neuviéme luſtre, *
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illuſtre.
Que d'une égale ardeur mille Auteurs animez
Aiguiſent contre moi leurs traits envenimez:
Que tout juſqu'à Pincheſne & m'inſulte & m'accable;
Aujourd'hui vieux Lion je ſuis doux & traitable:
Je n'arme point contre eux mes ongles émouſſez.
Ainſi que mes beaux jours, mes chagrins ſont paſſez.
Je ne ſens plus l'aigreur de ma bile premiere,
Et laiſſe aux froids Rimeurs une libre carriere.
Ainſi donc Philoſophe à la raiſon ſoûmis,
Mes defauts deſormais, ſont mes ſeuls ennemis.
C'eſt l'erreur que je fuis: c'eſt la vertu que j'aime:
Je ſonge à me connoiſtre, & me cherche en moi-même.
C'eſt là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'aſtrolabe en main, un autre aille chercher
Si le Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe:
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe:

* *A la quarante & uniéme année.*

Que Rohaut vainement seche pour concevoir,
Comment tout estant plein, tout a pû se mouvoir:
Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
Pour moi sur cette mer, qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons,
A regler mes desirs, à prevenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.
C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous:
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval, pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?
Possedé d'un ennui, qu'il ne sçauroit domter,
Il craint d'estre à soi-même, & songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naist l'Aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.
De nos propres malheurs Auteurs infortunez,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînez.
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde
Est ici, comme aux lieux où meurit le coco,
Et se trouve à Paris, de mesme qu'à Cusco. *
On ne le tire point des veines du Potose. †
Qui vit content de rien possede toute chose.
Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.
O! que si cet hyver, un rhûme salutaire
Gueriſſant de tous maux mon avare beau-pere
Pouvoit bien confessé l'étendre en un cercüeil,
Et remplir sa maison d'un agreable deüil!
Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence,
D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense!
Disoit,

* *Capitale du Perou.* † *Montagne où sont les mines d'argent.*

Disoit, le mois passé, doux, honneste & soûmis,
L'heritier affamé de ce riche Commis,
Qui, pour lui preparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
La mort vient de saisir le vieillard catherreux.
Voilà son Gendre riche. En est-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déja nouveau Seigneur il vante sa noblesse.
Quoi-que fils de Meusnier encor blanc du moulin,
Il est prest à fournir ses titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare,
Le voila fou, superbe, impertinent, bizarre,
Réveur, sombre, inquiet, à soy-mesme ennuieux.
Il vivroit plus content, si comme ses Ayeux,
Dans un habit conforme à sa vraye origine,
Sur le mulet encor il chargeoit la farine.
Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
Que le faste éblouït d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on; Sans lui tout est sterile.
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
L'argent en honneste homme érige un scelerat.
L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.
Qu'importe, qu'en tous lieux on me traite d'infame,
Dit ce Fourbe sans foi, sans honneur, & sans ame,
Dans mon coffre tout plein de rares qualitez,
J'ai cent mille vertus en louïs bien contez.
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne?
C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne sçauroit decevoir,
Qui mets au rang des biens, l'esprit & le sçavoir,
J'estime autant Patru, mesme dans l'indigence,
Qu'un Commis engraissé des malheurs de la France.
Non que je sois du goust de ce Sage * insensé,
Qui d'un argent commode esclave embarrassé,
Jetta tout dans la mer, pour crier, Je suis libre.
De la droite raison, je sens mieux l'équilibre:

* *Cratés Philosophe Cynique.*

Mais je tiens qu'ici-bas ſans faire tant d'appreſts,
La vertu ſe contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets ſi vagues?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton Ami dés l'enfance ainſi l'a pratiqué.
Mon Pere ſoixante ans au travail appliqué
En mourant me laiſſa pour rouler & pour vivre,
Un revenu leger, & ſon exemple à ſuivre.
Mais bien-toſt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, couſin, beau-frere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liaſſe,
J'allay loin du Palais errer ſur le Parnaſſe.
La Famille en pâlit, & vit en fremiſſant
Dans la poudre du Greffe un Poëte naiſſant.
On vid avec horreur une Muſe effrenée
Dormir chez un Greffier la graſſe matinée.
Deſlors à la richeſſe il falut renoncer.
Ne pouvant l'acquerir, j'appris à m'en paſſer:
Et ſur tout redoutant la baſſe ſervitude,
La libre verité fut mon unique étude.
Dans ce métier funeſte à qui veut s'enrichir,
Qui l'euſt creu, que pour moy le ſort duſt ſe fléchir?
Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Toûjours preſte à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchiſe un merite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adverſaires,
Ne pûrent, dans leur courſe arreſter ſes bienfaits.
C'en eſt trop: mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.
Qu'à ſon gré deſormais la Fortune me jouë,
On me verra dormir au branle de ſa rouë.
Si quelque ſoin encore agite mon repos,
C'eſt l'ardeur de loüer un ſi fameux Héros.
Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lors que je dors, en ſurſaut me réveille;
Me dit: que ces bienfaits, dont j'oſe me vanter,
Par des vers immortels ont dû ſe meriter.

C'eſt

C'eſt là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais ſi, dans le beau feu du zele qui m'enflâme,
Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis, ſur ce ſujet, ſatisfaire mon cœur;
Guilleragues, plain-toi de mon humeur legere,
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangere,
Ou d'un vil intereſt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre-part que chez moi.

EPISTRE VI.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON, AVOCAT GENERAL.

OUi, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne eſt mon unique azile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'eſt un petit Village, * ou plûtoſt un Hameau
Baſti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pié des monts que ſon flot vient laver
Void du ſein de ſes eaux vingt iſles s'élever,
Qui partageant ſon cours en diverſes manieres,
D'une riviere ſeule, y forment vingt rivieres.
Tous ſes bords ſont couverts de ſaules non plantez,
Et de noyers ſouvent du paſſant inſultez.
Le village au deſſus forme un amphitheatre.
L'habitant ne connoiſt ni la chaux, ni le plaſtre,
Et dans le roc qui cede & ſe coupe aiſément,
Chacun ſçait de ſa main creuzer ſon logement.
La maiſon du Seigneur ſeule un peu plus ornée
Se preſente au dehors de murs environnée.
Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord :
Et le mont la defend des outrages du Nord.
C'eſt-là, cher Lamoignon, que mon eſprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes deſirs,
J'achete à peu de frais de ſolides plaiſirs.
Tantoſt un livre en main errant dans les préries
J'occupe ma raiſon d'utiles rêveries.
Tantoſt cherchant la fin d'un vers que je conſtruy,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fuy.

Quel-

* *Hautiſte proche la Roche-Guion.*

Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poiſſon trop avide;
Ou d'un plomb qui ſuit l'œil, & part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous preſente un repas agreable & ruſtique.
Là, ſans s'aſſujettir aux dogmes du Brouſſain,
Tout ce qu'on boit eſt bon, tout ce qu'on mange eſt ſain.
La maiſon le fournit, la fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat * l'appetit l'aſſaizonne.
O fortuné ſejour! ô champs aimez des Cieux!
Que pour jamais foulant vos prés delicieux,
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeuls, oublier tout le monde!
Mais à peine du ſein de vos vallons cheris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au paſſage.
Un Couſin abuſant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & ſans me débotter,
Chez vingt Juges pour lui j'aille ſolliciter.
Il faut voir de ce pas les plus conſiderables.
L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroy.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roy,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roy, que dit-il? Le Roy ſe prit à rire.
Contre vos derniers vers on eſt fort en couroux:
Pradon a mis au jour un livre contre vous,
Et chez le chapelier du coin de noſtre place
A l'entour d'un caſtor j'en ay leu la préface.
L'autre jour ſur un mot la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous aſſaſſina.
Un écrit ſcandaleux ſous voſtre nom ſe donne.
D'un Paſquin qu'on a fait, au Louvre on vous ſoupçonne.
Moi? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans ſont écoulez, depuis le jour fatal,

* *Fameux Traiteur.*

Qu'un Libraire imprimant les eſſais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
Toûjours depuis ce temps en proye aux ſots diſcours
Contre eux la verité m'eſt un foible ſecours.
Vient-il de la Province une ſatire fade,
D'un Plaiſant du païs inſipide boutade ?
Pour la faire courir on dit qu'elle eſt de moi :
Et le ſot Campagnard le croit de bonne foi.
J'ay beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non, à d'autres, dit-il, on connoiſt voſtre ſtile.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien couſté ?
Ils ne ſont point de moi, Monſieur, en verité.
Peut-on m'attribuer ces ſottiſes étranges ?
Ah ! Monſieur, vos mépris vous ſervent de loüanges.
Ainſi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, ſi toûjours triſte, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ay le temps de courtiſer les Muſes.
Le monde cependant ſe rit de mes excuſes,
Croit que pour m'inſpirer ſur chaque evenement
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roy va tout reduire en poudre,
Et dans Valencienne eſt entré comme un foudre ;
Que Cambray des François l'épouvantable écueil
A veu tomber enfin ſes murs & ſon orgueil :
Que devant Saint-Omer Naſſau par ſa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu ſçait, comme les vers chez vous s'en vont couler !
Dit d'abord un Ami qui veut me cageoler,
Et dans ce temps guerrier, & fecond en Achilles
Croit que l'on fait les vers, comme l'on prend les villes.
Mais moi dont le genie eſt mort en ce moment,
Je ne ſçai que répondre à ce vain compliment,
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eſt le Mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de ſoi-meſme en un coin retiré !
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée.

Qui

Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul conte de ſon loiſir!
Il n'a point à ſouffrir d'affronts ni d'injuſtices,
Et du peuple inconſtant il brave les caprices.
Mais nous autres faiſeurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permeſſe aux loüanges nouris,
Nous ne ſçaurions briſer nos fers, & nos entraves;
Du lecteur dédaigneux honorables eſclaves.
Du rang où noſtre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un fâcheux éclat, nous ne ſçaurions déchoir.
Le public enrichi du tribut de nos veilles
Croit qu'on doit ajoûter merveilles ſur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croiſſions:
Il veut en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.
Cependant tout decroiſt, & moi-meſme à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le viſage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois.
Ma Muſe qui ſe plaiſt dans leurs routes perduës,
Ne ſçauroit plus marcher ſur le pavé des ruës.
Ce n'eſt que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quelle humeur ſauvage,
Tout l'Eſté loin de toi demeurant au village
J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.
C'eſt à toi, Lamoignon, que le rang, la naiſſance,
Le merite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux ſublimes emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des Lois.
Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta Patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie;
Que l'oppreſſeur ne montre un front audacieux,
Et Themis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moi de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des foreſts.
Laiſſe-moi donc ici, ſous leurs ombrages frais,

Attendre que Septembre ayt ramené l'Automne,
Et que Cerés contente ayt fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits
Le Vendangeur ravi de ployer ſous le faix,
Auſſi-toſt ton Ami redoutant moins la ville
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baville.
Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti Cavalier galoper ſur ta trace.
Tantoſt ſur l'herbe aſſis au pié de ces côteaux,
Où Polycrene * épand ſes liberales eaux,
Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude:
Chercher quels ſont les biens veritables & faux:
Si l'honneſte homme en ſoi doit ſouffrir des defaux:
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide.
C'eſt ainſi que chez toi tu ſçauras m'attacher.
Heureux! ſi les Fâcheux promts à nous y chercher
N'y viennent point ſemer l'ennuieuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute eſpece,
Que ſans ceſſe à Baville attire le devoir;
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le ſoir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'inſtant aſſiegent les allées.
Alors ſauve qui peut, & quatre fois heureux!
Qui ſçait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

* *Fontaine à une demi-lieuë de Baville, ainſi nommée par feu Mr. le premier Preſident de Lamoignon.*

EPISTRE VII.

A MONSIEUR RACINE.

QUe tu ſçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur
Émouvoir, étonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigenie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grece aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé
En a fait ſous ſon nom verſer la Chanmeſlé.
Ne croy pas toutefois, par tes ſçavans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs gagner tous les ſuffrages,
Si-toſt que d'Apollon un genie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent,
Ses Rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent,
Et ſon trop de lumiere importunant les yeux
De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie,
Faire au poids du droit ſens pezer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur legitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par priere
Pour jamais ſous la tombe euſt enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui ſi vantez,
Furent des ſots Eſprits à nos yeux rebutez,
L'ignorance & l'erreur à ſes naiſſantes pieces
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouoient la teſte à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la ſcene plus exacte.
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond acte.
L'un defenſeur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis lui declarant la guerre
Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.

Mais ſi-toſt, que d'un trait de ſes fatales mains
La Parque l'euſt ravé du nombre des humains;
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée.
L'aimable Comedie avec lui terraſſée
En vain d'un coup ſi rude eſpera revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.
Tel fut chez nous le ſort du Theatre Comique.
Toy donc, qui t'élevant ſur la Scene Tragique
Suis les pas de Sophocle, & ſeul de tant d'Eſprits
De Corneille vieilli ſçais conſoler Paris,
Ceſſe de t'étonner, ſi l'Envie animée,
Attachant à ton nom ſa roüille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te pourſuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller ſa profonde ſageſſe.
Le merite en repos s'endort dans la pareſſe:
Mais par les Envieux un genie excité
Au comble de ſon art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croiſt & s'élance.
Au Cid perſecuté Cinna doit ſa naiſſance,
Et peut-eſtre ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moy-meſme, dont la gloire ici moins répanduë
Des paſles Envieux ne bleſſe point la vuë,
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoûmis
De bonne heure a pourvû d'utiles Ennemis:
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë;
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin qui ſur moy brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empeſche de broncher.
Je ſonge à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je ſçais ſur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-toſt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en m'en gueriſſant que je ſçais leur répondre:
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me vanger.

Imite

Imite mon exemple : & lors qu'une cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te travale ;
Profite de leur haine, & de leur mauvais ſens :
Ry du bruit paſſager de leurs cris impuiſſans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnaſſe François ennobli par ta veine
Contre tous ces complots ſçaura te maintenir,
Et ſoulever pour toy l'équitable Avenir.
Et qui voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phédre malgré ſoy perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné,
Ne benira d'abord le ſiecle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vid naiſtre ſous ta main ces pompeuſes merveilles ?
Cependant laiſſe ici gronder quelques Cenſeurs,
Qu'aigriſſent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ?
Que l'Auteur du Jonas s'empreſſe pour les lire ?
Pourvû qu'ils ſçachent plaire au plus puiſſant des Rois :
Qu'à Chantilli Condé les ſouffre quelquefois ;
Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert & Vivonne,
Que la Rochefoucaut, Marſillac & Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits delicats ſe laiſſent penetrer.
Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier vouluſt leur donner ſon ſuffrage.
C'eſt à de tels Lecteurs que j'offre mes ecrits.
Mais pour un tas groſſier de frivoles Eſprits,
Admirateurs zelez de toute œuvre inſipide,
Que non loin de la place où Brioche preſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſçavoir de Pradon.

EPISTRE VIII.

AU ROY.

GRAND ROY, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire.
Tu ſçais bien que mon ſtile eſt né pour la Satire:
Mais mon eſprit contraint de la deſavoüer,
Sous ton regne étonnant ne veut plus que loüer.
Tantoſt dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je ſonge à meſurer les ſyllabes d'une Ode:
Tantoſt d'une Eneïde auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainſi toûjours flatté d'une douce manie,
Je ſens de jour en jour déperir mon genie,
Et mes vers en ce ſtile, ennuyeux, ſans appas,
Deshonorent ma plume, & ne t'honorent pas.
Encor, ſi ta valeur à tout vaincre obſtinée
Nous laiſſoit pour le moins reſpirer une année,
Peut-eſtre mon eſprit prompt à reſſuſciter,
Du temps qu'il a perdu ſçauroit ſe r'aquiter.
Le Parnaſſe François non exempt de tous crimes,
Offre encore à mes vers des ſujets & des rimes.
Mais à peine Dinan & Limbourg ſont forcez,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terraſſez.
Ton courage affamé de peril & de gloire
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire,
Souvent ce qu'un ſeul jour te voit executer,
Nous laiſſe pour un an d'actions à conter.
Que ſi quelquefois las de forcer des murailles,
Le ſoin de tes Sujets te rappelle à Verſailles,
Tu viens m'embaraſſer de mille autres vertus,
Te voyant de plus prés je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un ſejour plein de charmes,
Tu n'es pas moins Heros qu'au milieu des alarmes.
De ton thrône agrandi portant ſeul tout le faix,
Tu cultives les arts, tu répans les bienfaits,

Tu ſçais recompenſer juſqu'aux Muſes critiques.
Ah! croy-moy, c'en eſt trop. Nous autres Satiriques
Propres à relever les ſottiſes du temps,
Nous ſommes un peu nés pour eſtre mécontens.
Noſtre Muſe ſouvent pareſſeuſe & ſterile
A beſoin, pour marcher, de colere & de bile.
Noſtre ſtile languit dans un remerciment:
Mais, GRAND ROY, nous ſçavons nous plaindre élegamment.
O! que ſi je vivois ſous les regnes ſiniſtres
De ces Rois nés valets de leurs propres Miniſtres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leurs temps ne preſtoient que leur nom:
Que, ſans les fatiguer d'une loüange vaine,
Aiſément les bons mots couleroient de ma veine!
Mais toûjours ſous ton regne il faut ſe récrier.
Toûjours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans ceſſe à t'admirer ma critique forcée,
N'a plus, en écrivant, de maligne penſée,
Et mes chagrins ſans fiel & preſque évanoüis,
Font grace à tout le ſiecle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharſale * approuvée
Sans crainte de mes vers va la teſte levée.
La licence par tout regne dans les écrits.
Déja le mauvais Sens reprenant ſes eſprits
Songe à nous redonner des Poëmes Epiques,
S'empare des diſcours meſmes Academiques.
Perrin a de ſes vers obtenu le pardon:
Et la Scene Françoiſe eſt en proye à Pradon.
Et moy, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de tes faits le penible volume,
Et ma Muſe occupée à cet unique employ,
Ne regarde, n'entend, ne connoiſt plus que toy.
Tu le ſçais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moy l'effet d'une ame intereſſée.

Avant

* *La Pharſale de Brebœuf.*

Avant que tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zele impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que toy. Le plaiſir de le dire
Vint m'apprendre à loüer au ſein de la Satire.
Et depuis que tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le diray-je, un remords legitime
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, GRAND ROY, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'eſt plus du meſme prix.
J'ay peur que l'Univers, qui ſçait ma recompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance,
Et que par tes preſens mon vers decredité
N'ayt moins de poids pour toy dans la poſterité.
Toutefois je ſçay vaincre un remords qui te bleſſe.
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largeſſe,
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger?
Ah! plûtoſt de nos ſons redoublons l'harmonie.
Le zele à mon eſprit tiendra lieu de genie.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en ſon temps, comme moy, tourmenté,
Pour amortir le feu de ſa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois ſceut égayer ſa bile.
Mais de la meſme main qui peignit Tullius, *
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius, †
Il ſceut fléchir Glycere, il ſceut vanter Auguſte,
Et marquer ſur la lyre une cadence juſte.
Suivons les pas fameux d'un ſi noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au recit que pour toy je ſuis preſt d'entreprendre,
Je croy voir les rochers accourir pour m'entendre,
Et déja mon vers coule à flots precipitez:
Quand j'entens le Lecteur qui me crie, Arreſtez:
Horace eut cent talens: mais la Nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizare.

Vous

* *Senateur Romain.* † *Fameux Muſicien, le plus eſtimé de ſon temps, & fort cheri d'Auguſte.*

Vous paſſez en audace & Perſe & Juvenal:
Mais ſur le ton flateur Pincheſne eſt voſtre égal.
A ce diſcours, GRAND ROY, que pourrois-je répondre?
Je me ſens ſur ce point trop facile à confondre,
Et ſans trop relever des reproches ſi vrais,
Je m'arreſte à l'inſtant, j'admire, & je me tais.

EPISTRE IX.

A MONSEIGNEUR
LE M. DE SEIGNELAY,
SECRETAIRE D'ETAT.

DAngereux Ennemi de tout mauvais Flatteur,
Seignelay, c'eſt en vain qu'un ridicule Auteur
Preſt à porter ton nom de *l'Ebre juſqu'au Gange*,
Croit te prendre aux filets d'une ſotte loüange.
Auſſi-toſt ton eſprit prompt à ſe revolter,
S'échappe, & rompt le piege où l'on veut l'arreſter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces Eſprits frivoles,
Que tout Flatteur endort au ſon de ſes paroles,
Qui dans un vain Sonnet placez au rang des Dieux,
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux,
Et fiers du haut étage où la Serre les loge,
Avalent ſans dégouſt le plus groſſier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à ſi bas prix.
Non, que tu ſois pourtant de ces rudes eſprits
Qui regimbent toûjours, quelque main qui les flatte:
Tu ſouffres la loüange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les ſens.
Mais un Auteur novice à répandre l'encens
Souvent à ſon Heros, dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encenſoir au travers du viſage:
Va loüer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turene repouſſé.
Tout éloge impoſteur bleſſe une ame ſincere.
Si pour faire ſa cour à ton illuſtre Pere,
Seignelay, quelque Auteur d'un faux zele emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zele pour ſon Roy, l'ardeur, la vigilance,

La conſtante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars,
Et, pouvant juſtement l'égaler à Mecene,
Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmene,
Ses yeux d'un tel diſcours foiblement éblouïs,
Bien-toſt dans ce tableau reconnoiſtroient LOUIS,
Et, glaçant d'un regard la Muſe & le Poëte,
Impoſeroient ſilence à ſa verve indiſcrete.
Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualitez d'autrui.
Que me ſert en effet, qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade,
Si dans cet inſtant meſme un feu ſeditieux
Fait boüillonner mon ſang, & petiller mes yeux?
Rien n'eſt beau que le Vrai. Le Vrai ſeul eſt aimable.
Il doit regner par tout, & meſme dans la fable,
De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité.
Sçais-tu, pourquoy mes vers ſont lûs dans les Provinces,
Sont recherchez du Peuple, & receus chez les Princes?
Ce n'eſt pas que leurs ſons agreables, nombreux,
Soient toûjours à l'oreille également heureux,
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y geſne la meſure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure.
Mais c'eſt qu'en eux le Vrai du Menſonge vainqueur
Par tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur:
Que le Bien & le Mal y ſont priſez au juſte,
Que jamais un Faquin n'y tint un rang auguſte,
Et que mon cœur toûjours conduiſant mon eſprit,
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à ſoi-meſme il n'ait dit.
Ma penſée au grand jour par tout s'offre & s'expoſe,
Et mon vers, bien ou mal, dit toûjours quelque choſe.
C'eſt par là quelquefois que ma rime ſurprend.
C'eſt là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, Miroir d'amours, amitiez, amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſoûtien,
Et qui parlant beaucoup ne diſent jamais rien.

Mais

Mais peut-eſtre enyvré des vapeurs de ma Muſe
Moy-meſme en ma faveur, Seignelay, je m'abuſe.
Ceſſons de nous flatter. Il n'eſt Eſprit ſi droit
Qui ne ſoit impoſteur, & faux par quelque endroit.
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la Nature,
On craint de ſe montrer ſous ſa propre figure.
Par là le plus ſincere aſſez ſouvent déplaît.
Rarement un Eſprit oſe eſtre ce qu'il eſt.
Vois-tu cet Importun que tout le monde évite,
Cet Homme à toûjours fuir qui jamais ne vous quitte?
Il n'eſt pas ſans eſprit: mais né triſte & pezant,
Il veut eſtre folâtre, évaporé, plaiſant:
Il s'eſt fait de ſa joye une loy neceſſaire,
Et ne déplaiſt enfin que pour vouloir trop plaire.
La ſimplicité plaiſt ſans étude & ſans art.
Tout charme en un Enfant, dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débaraſſée,
Sçait d'un air innocent begayer ſa penſée.
Le faux eſt toûjours fade, ennuieux, languiſſant:
Mais la Nature eſt vraye, & d'abord on la ſent.
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire, & qu'on aime.
Un Eſprit né chagrin plaiſt par ſon chagrin meſme.
Chacun pris dans ſon air eſt agreable en ſoy.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moy.
Ce Marquis eſtoit né doux, commode, agreable:
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable.
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur.
Il ne veut plus parler que de rime & de proſe.
Des Auteurs décriez il prend en main la cauſe.
Il rit du mauvais gouſt de tant d'hommes divers,
Et va voir l'Opera, ſeulement pour les vers.
Voulant ſe redreſſer ſoy-meſme on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un ſçavoir affecté.
Rien n'eſt beau, je reviens, que par la verité.
C'eſt par elle qu'on plaiſt, & qu'on peut long-temps plaire
L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur n'eſt ſincere.

En.

En vain, par ſa grimace, un Bouffon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux.
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenez-le teſte à teſte, oſtez-lui ſon theatre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin tenebreux.
Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un eſprit aiſé qui ſe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaiſt d'autant plus, que plus il ſe découvre.
Mais la ſeule Vertu peut ſouffrir la clarté.
Le Vice toûjours ſombre aime l'obſcurité.
Pour paroiſtre au grand jour, il faut qu'il ſe déguiſe.
C'eſt lui qui de nos mœurs a banni la franchiſe.
Jadis l'Homme vivoit au travail occupé,
Et ne trompant jamais, n'eſtoit jamais trompé.
On ne connoiſſoit point la ruſe & l'impoſture.
Le Normand meſme alors ignoroit le parjure.
Aucun Rheteur encore arrangeant le diſcours,
N'avoit d'un art menteur enſeigné les détours.
Mais ſi-toſt qu'aux Humains faciles à ſeduire
L'abondance eut donné le loiſir de ſe nuire,
La Molleſſe amena la fauſſe Vanité.
Chacun chercha pour plaire un viſage emprunté.
Pour éblouïr les yeux, la Fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe inſolente.
L'or éclata par tout ſur les riches habits.
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,
Et la laine & la ſoye en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte Beauté monta ſur des patins.
La Coquette tendit ſes laqs tous les matins,
Et mettant la céruſe & le plâtre en uſage,
Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.
L'ardeur de s'enrichir chaſſa la bonne foy.
Le Courtizan n'eut plus de ſentimens à ſoy.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
On vid par tout regner la baſſe flatterie.
Le Parnaſſe ſur tout fecond en Impoſteurs,
Diffama le papier par ſes propos menteurs.

De

De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epiſtres liminaires,
Où toûjours le Heros paſſe pour ſans pareil,
Et fuſt-il louche & borgne, eſt reputé Soleil.
Ne croy pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veüille ſans raiſon fruſtrer tout l'univers.
La loüange agreable eſt l'ame des beaux vers.
Mais je tiens, comme toy, qu'il faut qu'elle ſoit vraye,
Et que ſon tour adroit n'ayt rien qui nous effraye.
Alors, comme j'ay dit, tu la ſçais écouter,
Et ſans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nuës,
Il faudroit peindre en toy des veritez connuës:
Decrire ton eſprit ami de la raiſon,
Ton ardeur pour ton Roy puiſée en ta maiſon,
A ſervir ſes deſſeins ta vigilance heureuſe,
Ta probité ſincere, utile, officieuſe.
Tel, qui hait à ſe voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin void tracer ſes veritables traits.
Condé meſme, Condé, ce Heros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flateurs redoutable,
Ne s'offenſeroit pas, ſi quelque adroit pinceau
Traçoit de ſes exploits le fidele tableau:
Et dans Seneffe en feu contemplant ſa peinture,
Ne deſavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais, malheur au Poëte inſipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.
Il auroit beau crier; *Premier Prince du monde*, †
Courage ſans pareil. lumiere ſans ſeconde,
Ses vers jettez d'abord, ſans tourner le feüillet,
Iroient dans l'antichambre amuſer Pacolet. *

† *Commencement du Poëme de Charlemagne.* * *Fameux valet de pié de Monſeigneur le Prince.*

Fin des Epiſtres.

LE

LE LUTRIN,

POËME HEROÏQUE.

EPISTRES NOUVELLES.

PREFACE.

JE ne ſçai ſi les trois Epiſtres que je donne ici au Public auront beaucoup d'Approbateurs : mais je ſçai bien que mes Cenſeurs y trouveront abondamment dequoi exercer leur critique. Car tout y eſt extrêmement hazardé. Dans le premier de ces trois Ouvrages, ſous prétexte de faire le procez à mes derniers Vers, je fais moi-même mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage. Dans le ſecond je m'entretiens avec mon Jardinier de choſes très-baſſes & très-petites ; & dans le troiſiéme je decide hautement du plus grand & du plus important poinct de la Religion ; je veux dire, de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces Cenſeurs, pour attaquer en moi, & le Poëte orgueuilleux, & le Villageois groſſier, & le Théologien temeraire. Quelque fortes pourtant que ſoient

leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme resolution que j'ai prise il y a long-tems de ne rien répondre, au moins sur le ton serieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier? Si mes Epistres sont mauvaises, tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonnes; & si elles sont bonnes, tout ce qu'ils diront ne les fera pas trouver mauvaises. Le Public n'est pas un Juge qu'on puisse corrompre, ni qui se regle par les passions d'autrui. Tout ce bruit, tous ces Ecrits qui se font ordinairement contre les Ouvrages où l'on court, ne servent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le merite. Il est de l'essence d'un bon Livre d'avoir des Censeurs: & la plus grande disgrace qui puisse arriver à un Ecrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois Epistres. Ce qu'il y a de certain, c'est que je les ai fort travaillées, & principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois,

fois, & où j'avouë que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'eſprit & de lumieres. J'avois deſſein d'abord de la donner toute ſeule, les deux autres me paroiſſant trop frivoles pour être preſentées au grand jour de l'impreſſion, avec un Ouvrage ſi ſerieux. Mais des Amis très-ſenſez m'ont fait comprendre, que ces deux Epiſtres, quoique dans le ſtile enjoué, étoient pourtant des Epiſtres morales, où il n'étoit rien enſeigné que de vertueux. Qu'ainſi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient mêmes faire une diverſité agreable; & que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens ſouhaitant de les avoir toutes trois enſemble, je ne pouvois pas avec bienſéance me diſpenſer de leur donner une ſi legere ſatisfaction. Je me ſuis rendu à ce ſentiment, & on les trouvera raſſemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des Gens de pieté, qui peut-être ne ſe ſoucieront guere de lire les entretiens que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes Vers, il eſt bon de les avertir, qu'il y a ordre de leur diſtribuer à part la derniere, c'eſt à ſçavoir celle qui traite de l'Amour de Dieu; &

que non ſeulement je ne trouverai pas étrange, qu'ils ne liſent que celle-là ; mais que je me ſens quelquefois moi-même en des diſpoſitions d'eſprit, où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie compoſé que ce ſeul Ouvrage, qui vrai-ſemblablement ſera la derniere piece de Poëſie qu'on aura de moi : mon genie pour les Vers commençant à s'épuiſer, & mes emplois hiſtoriques ne me laiſſant guere le temps de m'appliquer à chercher & à ramaſſer des rimes.

Au reſte, avant que de finir cette Preface, il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, de raſſeurer des Perſonnes timides, qui n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matiere de Théologie douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon Epiſtre ſoit fort infaillible, & apprehenderont qu'en voulant les conduire je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent ſeurement, je leur dirai, vanité à part, Que j'ai leu pluſieurs fois cette Epiſtre à un fort grand nombre de Docteurs de Sorbonne, de Peres de l'Oratoire, & de Jeſuites très-celebres, qui tous y ont applaudi, & en ont trouvé la Doctrine très-ſai-

ſaine & très-pure. Que beaucoup de Prelats illuſtres à qui je l'ai recitée en ont jugé comme Eux. Que Monſeigneur l'Evêque de Meaux, c'eſt à dire, une des plus grandes lumieres qui ayent éclairé l'Egliſe dans ces derniers Siecles, a eu long-temps mon Ouvrage entre les mains; & qu'aprés l'avoir leu & releu pluſieurs fois, il m'a non ſeulement donné ſon approbation, mais a trouvé bon que je publiaſſe à tout le monde, qu'il me la donnoit. Enfin, que pour mettre le comble à ma gloire, ce ſaint Archevêque, dans le Dioceſe duquel j'ai le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, auſſi éminent en doctrine & en vertus, qu'en dignité & en naiſſance, que le plus grand Roi de l'Univers, par un choix viſiblement inſpiré du Ciel, a donné à la Ville capitale de ſon Royaume, pour aſſeurer l'Innocence, & pour détruire l'Erreur, Monſeigneur l'Archevêque de Paris, en un mot, a bien daigné auſſi examiner ſoigneuſement mon Epiſtre, il a eu mêmes la bonté de me donner ſur plus d'un endroit des conſeils que j'ai ſuivis, & m'a enfin accordé

auſſi ſon approbation avec des éloges dont je ſuis également ravi & confus.

Je croyois n'avoir plus rien à dire au Lecteur. Mais dans le tems même que cette Preface étoit ſous la preſſe, on m'a apporté une miſerable Epiſtre en vers, que quelque impertinent a fait imprimer, & qu'on veut faire paſſer pour mon Ouvrage ſur l'Amour de Dieu. Je ſuis donc obligé d'ajoûter cet article, afin d'avertir le Public, que je n'ai fait d'Epiſtre ſur l'Amour de Dieu, que celle qu'on trouvera ici: l'autre étant une piece fauſſe & incomplette, compoſée de quelques vers qu'on m'a derobez, & de pluſieurs qu'on m'a ridiculement prêtez.

EPI-

EPISTRE X.

A MES VERS.

J'AI beau vous arrêter, ma remontrance eſt vaine;
Allés, partés, mes Vers, dernier fruit de ma veine.
C'eſt trop languir chés moi dans un obſcur ſéjour.
La priſon vous déplait, vous cherchés le grand jour;
Et déja chés Barbin, ambitieux Libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
Vains & foibles Enfans dans ma vieilleſſe nés,
Vous croyés, ſur les pas de vos heureux aînés,
Voir bientôt vos bons mots paſſant du Peuple aux Princes,
Charmer également la Ville & les Provinces,
Et par le prompt effect d'un ſel réjouiſſant
Devenir quelquefois proverbes en naiſſant.
Mais perdés cette erreur dont l'appas vous amorce.
Le temps n'eſt plus, mes Vers, où ma Muſe en ſa force
Du Parnaſſe François formant les Nourriçons,
De ſi riches couleurs habilloit ſes Leçons:
Quand mon Eſprit pouſſé d'un courroux legitime
Vint devant la Raiſon plaider contre la Rime,
A tout le Genre humain ſceût faire le procez,
Et s'attaqua ſoi-même avec tant de ſuccez.
Alors il n'étoit point de Lecteur ſi ſauvage,
Qui ne ſe déridât en liſant mon Ouvrage,
Et qui, pour s'égayer, ſouvent dans ſes Diſcours
D'un mot pris en mes Vers n'emprunt ât le ſecours.
Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleſſe venuë,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
A jetté ſur ma tête avec ſes doigts peſans
Onze luſtres complets ſurchargés de trois ans;

Ceſſez de préſumer dans vos folles penſées,
Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées
Courir l'argent en main les Lecteurs empreſſés.
Nos beaux jours ſont finis, nos honneurs ſont paſſés.
Dans peu vous allés voir vos froides rêveries
Du Public exciter les juſtes moqueries,
Et leur Auteur jadis à Regnier préferé,
A Pyncheſne, à Liniere, à Perrin comparé.
Vous aurés beau crier, O *Vieilleſſe ennemie!*
N'a-t-il donc tant vêcu que pour cette infamie!
Vous n'entendrés par-tout qu'injurieux brocards
Et ſur vous & ſur lui fondre de toutes parts.
Que veut-il, dira-t-on? Quelle fougue indiſcrete
Ramene ſur les rangs encor ce vain Athlete?
Quels pitoyables vers! Quel ſtyle languiſſant!
Malheureux, laiſſe en paix ton cheval vieilliſſant:
De peur que tout-à-coup efflanqué, ſans haleine,
Il ne laiſſe en tombant ſon Maître ſur l'arene.
Ainſi s'expliqueront nos Cenſeurs ſourcilleux:
Et bientôt vous verrés mille Auteurs pointilleux
Piece à piece épluchant vos ſons & vos paroles
Interdire chés vous l'entrée aux Hyperboles,
Traiter tout noble mot de terme hazardeux,
Et dans tous vos Diſcours, comme monſtres hideux,
Huër la Metaphore, & la Metonymie,
(Grands mots que Pradon croit des termes de Chymie:)
Vous ſoutenir qu'un Lict ne peut être effronté:
Que nommer la Luxure eſt une impureté.
En vain contre ce flot d'averſion publique
Vous tiendrés quelque temps ferme ſur la boutique;
Vous irés à la fin honteuſement exclus
Trouver au magazin Pyrame & Regulus, *
Ou couvrir chés Thierry d'une feuille encor neuve
Les Meditations de Buzée & d'Hayneuve,
Puis, en triſtes lambeaux ſemés dans les Marchés,
Souffrir tous les affronts au Jonas † reprochés.

Mais

* Pieces de Theatre de Mr. Pradon. † Poëme heroïque non vendu.

Mais quoi, de ces discours bravant la vaine attaque,
Déja comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyés à grands pas chés la Posterité
Courir marqués au coin de l'Immortalité.
Hé bien, contentés donc l'orgueuil qui vous enyvre.
Montrés-vous, j'y consens: mais du moins dans mon Livre
Commencés par vous joindre à mes premiers Ecrits.
C'est là qu'à la faveur de vos Freres cheris,
Peut-être enfin soufferts, comme Enfans de ma plume,
Vous pourrés vous sauver épars dans le volume.
Que si mêmes un jour le Lecteur gracieux
Amorcé par mon nom sur vous tourne les yeux;
Pour m'en recompenser, mes Vers, avec usure,
De vôtre Auteur alors faites lui la peinture:
Et sur-tout prenés soin d'effacer bien les traits
Dont tant de Peintres faux ont flêtri mes portraits.
Dépossez hardiment: qu'au fond cet Homme horrible,
Ce Censeur qu'ils ont peint si noir & si terrible,
Fut un Esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ses vers la seule verité
Fit sans être malin ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites; que harcelé par les plus vils Rimeurs
Jamais blessant leurs vers il n'effleura leurs mœurs:
Libre dans ses discours, mais pourtant toûjours sage:
Assés foible de corps, assés doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plûtôt que vertueux.
Que si quelqu'un, mes Vers, alors vous importune
Pour sçavoir mes parens, ma vie, & ma fortune,
Contés lui, qu'allié d'assés hauts Magistrats,
Fils d'un pere Greffier né d'ayeux Avocats,
Dés le berceau perdant une fort jeune mere,
Réduit seize ans aprés à pleurer mon vieux pere;
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul genie en marchant secondé,
Studieux amateur, & de Perse, & d'Horace,
Assés prés de Regnier m'asseoir sur le Parnasse.

Que par un coup du ſort au grand jour amené,
Et des bords du Permeſſe à la Cour entraîné,
Je ſceûs, prenant l'eſſor par des routes nouvelles,
Elever aſſés haut mes Poëtiques ailes:
Que ce Roi dont le nom fait trembler tant de Rois
Voulut bien que ma main crayonnât ſes exploits:
Que plus d'un Grand m'aima juſques à la tendreſſe;
Que ma veuë à Colbert inſpiroit l'allegreſſe:
Qu'aujourd'hui même encor de deux ſens affoibli,
Retiré de la Cour, & non mis en oubli,
Plus d'un Heros épris des fruits de mon étude
Vient quelquefois chés moi goûter la ſolitude.
Mais des heureux regards de mon Aſtre étonnant
Marqués bien cet effet encor plus ſurprenant,
Qui dans mon ſouvenir aura toûjours ſa place:
Que de tant d'Ecrivains de l'Ecole d'Ignace
Etant, comme je ſuis, ami ſi declaré,
Ce Docteur toutefois ſi craint, ſi reveré,
Qui contre Eux de ſa plume épuiſa l'énergie,
Arnaud, le grand Arnaud fit mon apologie. *
Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer,
Courés en lettres d'or de ce pas vous placer,
Allés juſqu'où l'Aurore en naiſſant voit l'Hydaſpe,
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaſpe;
Sur-tout à mes Rivaux ſçachés bien l'étaler.
Mais je vous retiens trop. C'eſt aſſés vous parler.
Déja plein du beau feu qui pour vous le tranſporte
Barbin impatient chés moi frappe à la porte:
Il vient pour vous chercher. C'eſt lui: j'entens ſa voix.
Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.

* Mr. Arnaud a fait une Diſſertation, où il me juſtifie contre mes Cenſeurs, & c'eſt ſon dernier Ouvrage.

EPISTRE XI.

A MON JARDINIER.

LABORIEUX Valet du plus commode Maître
Qui pour te rendre heureux ici bas pouvoit naître,
Antoine, Gouverneur de mon Jardin d'Auteuil,
Qui diriges chés moi l'if & le chevrefeuil,
Et ſur mes eſpaliers, induſtrieux genie,
Sçais ſi bien exercer l'art de la Quintinie.
O! que de mon eſprit triſte & mal ordonné,
Ainſi que de ce champ par toi ſi bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des defauts ſans nombre arracher les racines?
Mais parle: Raiſonnons. Quand du matin au ſoir
Chés moi pouſſant la béche, ou portant l'arroſoir,
Tu fais d'un ſable aride une terre fertile,
Et rens tout mon jardin à tes loix ſi docile,
Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baiſſant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées
Effrayer les oiſeaux perchés dans mes allées?
Ne ſoupçonnes-tu point qu'agité du Demon,
Ainſi que ce * Couſin des quatre fils Aymon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe hiſtoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du Grimoire?
Mais non: Tu te ſouviens qu'au Village on t'a dit
Que ton Maître eſt nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un Roi plus grand en ſageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons & Namur.

* Maugis.

Que penſerois-tu donc, ſi l'on t'alloit apprendre
Que ce grand Chroniqueur des geſtes d'Alexandre
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe demene, & s'uſe le cerveau,
Pour te faire à toi-même en rimes inſenſées
Un bizarre portrait de ſes folles penſées?
Mon Maître, dirois-tu, paſſe pour un Docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un Prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de ſi vaines ſornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes;
S'il lui falloit toûjours, comme moi, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, applanir, paliſſer,
Et dans l'eau de ſes puits ſans relâche tirée
De ce ſable étancher la ſoif demeſurée.
Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'eſt toi.
O! que tu changerois d'avis & de langage!
Si deux jours ſeulement libre du jardinage,
Tout-à-coup devenu Poëte & Bel eſprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit,
Qui dit ſans s'avilir les plus petites choſes,
Fit des plus ſecs chardons des œillets & des roſes,
Et ſceût même aux diſcours de la ruſticité
Donner de l'élegance & de la dignité;
Un Ouvrage en un mot, qui juſte en tous ſes termes,
Sceût plaire à d'Agueſſeau *, ſceût ſatisfaire Termes,
Sceût, dis-je, contenter, en paroiſſant au jour,
Ce qu'ont d'Eſprits plus fins & la Ville & la Cour.
Bientôt de ce travail revenu ſec & pale,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hale,
Tu dirois, reprenant ta pelle & ton rateau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement égaré dans les nuës
Me laſſer à chercher des viſions cornuës,
Et pour lier des mots ſi mal s'entr'accordans
Prendre dans ce Jardin la Lune avec les dents.

Ap-

* Avocat Géneral.

Approche donc, & vien; qu'un Pareſſeux t'apprenne,
Antoine, ce que c'eſt que fatigue & que peine.
L'Homme ici-bas toûjours inquiet & gêné
Eſt dans le repos même au travail condamné.
La fatigue l'y ſuit. C'eſt en vain qu'aux Poëtes
Les neuf trompeuſes Sœurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos ſous leurs ombrages frais:
Dans ces tranquilles Bois pour Eux plantez exprez,
La Cadence auſſi-tôt, la Rime, la Ceſure,
La riche Expreſſion, la nombreuſe Meſure,
Sorcieres dont l'amour ſçait d'abord les charmer,
De fatigues ſans fin viennent les conſumer.
Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées
On voit ſous les Lauriers haleter les Orphées.
Leur Eſprit toutefois ſe plait dans ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,
Que l'ennuyeux loiſir d'un Mortel ſans étude,
Qui, jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Soutient dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une lache Indolence eſclave volontaire,
Le penible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offuſqué de ſes penſers épais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe,
Tous les honteux plaiſirs Enfans de la Moleſſe,
Uſurpant ſur ſon ame un abſolu pouvoir,
De monſtrueux deſirs le viennent émouvoir,
Irritent de ſes ſens la fureur endormie,
Et le font le jouët de leur triſte infamie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les Remords;
Et bientôt avec Eux tous les fleaux du corps,
La Pierre, la Colique, & les Goutes cruelles,
Guenaud, Rainſſant, Brayer, preſque auſſi triſtes qu'Elles,
Chés l'indigne Mortel courent tous s'aſſembler,
De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un lict theatre de ſes gênes,
Lui font ſcier des rocs, lui font fendre des chênes

Et

Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnoi donc, Antoine, & conclus avec moi,
Que la Pauvreté mâle, active, vigilante,
Eſt parmi les travaux moins laſſe, & plus contente,
Que la Richeſſe oiſive au ſein des voluptés.
Je te vais ſur cela prouver deux Verités ;
L'une, que le travail aux hommes neceſſaire
Fait leur felicité plûtôt que leur miſere ;
Et l'autre, qu'il n'eſt point de Coupable en repos.
C'eſt ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Sui-moy donc. Mais je vois ſur ce debut de prône,
Que ta bouche déja s'ouvre large d'une aune,
Et que les yeux fermés tu baiſſes le menton.
Ma foi, le plus ſeûr eſt de finir ce ſermon.
Auſſi bien j'apperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entre elles ſe demandent ;
S'il eſt fête au village, & pour quel Saint nouveau,
On les laiſſe aujourd'hui ſi long-temps manquer d'eau.

EPISTRE XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU,

A Mr. L'ABBE' RENAUDOT.

DOCTE Abbé, tu dis vrai, l'Homme au crime attaché
En vain, ſans aimer Dieu, croit ſortir du peché.
Toutefois, n'en déplaiſe aux tranſports frenetiques
Du fougueux Moine * Auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'Enfer la ſalutaire Peur
N'eſt pas toûjours l'effect d'une noire vapeur,
Qui de remords ſans fruict agitant le Coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïſſable.
Cette utile frayeur propre à nous pénetrer
Vient ſouvent de la Grace en nous prête d'entrer,
Qui veut dans nôtre cœur ſe rendre la plus forte,
Et pour ſe faire ouvrir déja frappe à la porte.
Si le Pécheur pouſſé de ce ſaint mouvement,
Reconnoiſſant ſon crime, aſpire au Sacrement,
Souvent Dieu tout-à-coup d'un vrai zele l'enflâme,
Le Saint Eſprit revient habiter dans ſon ame,
Y convertit enfin les tenebres en jour,
Et la Crainte ſervile en filial Amour.
C'eſt ainſi que ſouvent la Sageſſe ſuprême
Pour chaſſer le Démon ſe ſert du Démon même.
Mais lorſqu'en ſa malice un Pécheur obſtiné,
Des horreurs de l'Enfer vainement étonné,
Loin d'aimer humble Fils ſon veritable Pere,
Craint, & regarde Dieu comme un Tyran ſevere,

Aux

* Luther.

Aux biens qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et ſouhaite en ſon cœur que ce Dieu ne ſoit pas;
En vain la Peur ſur lui remportant la victoire
Aux pieds d'un Prêtre il court décharger ſa memoire,
Vil Eſclave toûjours ſous le joug du péché
Au Démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'Amour eſſentiel à nôtre penitence
Doit être l'heureux fruict de nôtre repentance.
Non, quoique l'Ignorance enſeigne ſur ce poinct,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la Peur nous diſpoſe & nous aide:
Mais il ne vient jamais que l'Amour ne ſuccede.
Ceſſés de m'oppoſer vos diſcours impoſteurs,
Confeſſeurs inſenſés, ignorans Seducteurs,
Qui pleins des vains propos que l'Erreur vous debite,
Vous figurés qu'en vous un pouvoir ſans limite
Juſtifie à coup ſeur tout Pécheur alarmé,
Et que ſans aimer Dieu l'on peut en être aimé.
Quoi donc, cher Renaudot, un Chrêtien effroyable,
Qui jamais ſervant Dieu n'eût d'objet que le Diable,
Pourra, marchant toûjours dans des ſentiers maudits,
Par des formalités gagner le Paradis,
Et parmi les Eleûs dans la Gloire éternelle,
Pour quelques Sacremens receûs ſans aucun zele,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantés
Son Ennemi mortel aſſis à ſes côtés?
Peut-on ſe figurer de ſi folles chimeres?
On voit pourtant, on voit des Docteurs, même auſteres,
Qui les ſemant par-tout s'en vont pieuſement
De toute pieté ſapper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs ſi criminelles,
Se diſent hautement les purs, les vrais Fideles;
Traitant d'abord d'Impie & d'Heretique affreux
Quiconque oſe pour Dieu ſe déclarer contre Eux.
De leur audace en vain les vrais Chrêtiens gemiſſent,
Prêts à la repouſſer les plus hardis molliſſent,
Et voyant contre Dieu le Diable accredité,
N'oſent qu'en bégayant prêcher la verité.

Mol-

Mollirons-nous auſſi? Non, ſans peur, ſur ta trace,
Docte Abbé, de ce pas j'irai leur dire en face:
Ouvrés les yeux enfin, Aveugles dangereux.
Oui, je vous le ſoutiens; il ſeroit moins affreux,
De ne point reconnoître un Dieu maître du monde,
Et qui regle à ſon gré le Ciel, la Terre, & l'Onde;
Qu'en avouant qu'il eſt, & qu'il ſceût tout former,
D'oſer dire, qu'on peut lui plaire ſans l'aimer.
Un ſi bas, ſi honteux, ſi faux Chriſtianiſme
Ne vaut pas des Platons l'éclairé Paganiſme;
Et cherir les vrais biens, ſans en ſçavoir l'Auteur,
Vaut mieux, que ſans l'aimer connoître un Createur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur ſi ſainte
Que je veux qu'en un cœur amene enfin la Crainte,
Je n'entens pas ici ce doux ſaiſiſſement,
Ces tranſports pleins de joye & de raviſſement,
Qui font des Bienheureux la juſte recompenſe,
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'Amour de Dieu fécond en ſaints deſirs
N'y produit pas toûjours de ſenſibles plaiſirs.
Souvent le cœur qui l'a ne le ſçait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas qui ſincerement aime,
Et tel croit au-contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eût jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'eſt ainſi quelquefois qu'un indolent Myſtique,
Au milieu des péchés tranquille Fanatique,
Du plus parfait Amour penſe avoir l'heureux don,
Et croit poſſeder Dieu dans les bras du Démon.
Voules-vous donc ſçavoir, ſi la Foi dans vôtre ame
Allume les ardeurs d'une ſincere flâme?
Conſultés-vous vous-même. A ſes regles ſoumis
Pardonnés-vous ſans peine à tous vos Ennemis?
Combattés vous vos ſens? Domptés-vous vos foibleſſes?
Dieu dans le Pauvre eſt-il l'objet de vos largeſſes?
Enfin dans tous ſes points pratiqués-vous ſa Loi?
Oui, dites-vous. Allés, vous l'aimés, croyés-moi.
Qui fait exactement ce que ma Loi commande
A pour moi, dit ce Dieu, *l'Amour que je demande.*

Fai-

Faites-le donc, & seûr, qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dégoûts
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte ame éprouve:
Marchés, courés à lui. Qui le cherche le trouve.
Et plus de vôtre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songés à l'arrêter.
Mais ne soutenés point cet horrible blasphême;
Qu'un Sacrement receû, qu'un Prêtre, que Dieu même,
Quoi que vos faux Docteurs osent vous avancer,
De l'Amour qu'on lui doit puissent vous dispenser.
Mais s'il faut qu'avant tout dans une ame Chrêtienne,
Diront ces grands Docteurs, l'Amour de Dieu survienne:
Puisque ce seul Amour suffit pour nous sauver,
Dequoi le Sacrement viendra-t-il nous laver?
Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole?
O le bel argument digne de leur Ecole!
Quoi, dans l'Amour divin en nos cœurs allumé
Le vœu du Sacrement n'est-il pas renfermé?
Un Payen converti, qui croit un Dieu suprême,
Peut-il être Chrêtien qu'il n'aspire au Baptême?
Ni le Chrêtien en pleurs être vraiment touché
Qu'il ne veuille à l'Eglise avouër son péché?
Du funeste esclavage où le Démon nous traine
C'est le Sacrement seul qui peut rompre la chaine.
Aussi l'Amour d'abord y court avidement:
Mais lui-même il en est l'ame & le fondement.
Lors qu'un Pécheur émeu d'une humble repentance
Par les degrés prescrits court à la Penitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu sçait les supposer.
Le seul Amour manquant ne peut point s'excuser.
C'est par lui que dans nous la Grace fructifie,
C'est lui qui nous ranime & qui nous vivifie.
Pour nous rejoindre à Dieu lui seul est le lien,
Et sans lui, Foi, Vertus, Sacremens, tout n'est rien.
A ces Discours pressans que sçauroit-on répondre?
Mais approchés; je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs; Dites moi donc. Quand nous sommes absous,
Le Saint Esprit est-il, ou n'est-il pas en nous?

S'il

S'il eſt en nous, peut-il n'étant qu'Amour lui-même,
Ne nous échauffer point de ſon amour ſuprême?
Et s'il n'eſt pas en nous, Satan toûjours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maître de nôtre cœur?
Avoués donc qu'il faut qu'en nous l'Amour renaiſſe,
Et n'allés point, pour fuir la Raiſon qui vous preſſe,
Donner le nom d'Amour au trouble inanimé
Qu'au cœur d'un Criminel la Peur ſeule a formé.
L'ardeur qui juſtifie, & que Dieu nous envoye,
Quoi qu'ici bas ſouvent inquiette, & ſans joye,
Eſt pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour
Dont brûle un Bienheureux en l'éternel Séjour.
Dans le fatal inſtant qui borne nôtre vie
Il faut que de ce feu nôtre ame ſoit remplie;
Et Dieu ſourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus aprés nôtre trépas.
Rendés-vous donc enfin à ces clairs ſyllogiſmes,
Et ne pretendés plus par vos confus ſophiſmes,
Pouvoir encore aux yeux du Fidele éclairé
Cacher l'Amour de Dieu dans l'Ecole égaré.
Apprenés que la Gloire, où le Ciel nous appelle,
Un jour des vrais Enfans doit couronner le zele,
Et non les froids remords d'un Eſclave craintif
Où crût voir Abély quelque Amour negatif.
Mais quoi? J'entens déja plus d'un fier Scholaſtique,
Qui me voyant ici, ſur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces poincts ſacrés,
Curieux me demande, où j'ai pris mes degrés:
Et ſi, pour m'éclairer ſur ces ſombres matieres,
Deux cens Auteurs extraits m'ont prêté leurs lumieres.
Non. Mais pour decider, que l'Homme, qu'un Chrêtien
Eſt obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
Qui nous vint par ſa mort donner un ſecond être,
Faut-il avoir receu le bonnet Doctoral,
Avoir extrait Gamache, Iſambert, & Du Val?
Dieu dans ſon Livre ſaint, ſans chercher d'autre Ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page?

De

De vains Docteurs encore, ô prodige honteux !
Oseront nous en faire un problême douteux !
Viendront traiter d'erreur digne de l'anathême
L'indispensable Loi d'aimer Dieu pour lui-même !
Et par un dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chrêtien rayer la Charité !
Si j'allois consulter chés Eux le moins severe,
Et lui disois: Un fils doit-il aimer son pere?
Ah! peut-on en douter, diroit-il brusquement?
Et quand je leur demande en ce même moment:
L'Homme, ouvrage d'un Dieu seul bon & seul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu son Pere veritable?
Leur plus rigide Auteur n'ose le décider,
Et craint en l'affirmant de se trop hazarder.
Je ne m'en puis defendre, il faut que je t'écrive
La Figure bizarre & pourtant assés vive,
Que je sceûs l'autre jour employer dans son lieu,
Et qui déconcerta ces Ennemis de Dieu.
Au sujet d'un Ecrit, qu'on nous venoit de lire,
Un d'entre Eux m'insulta sur ce que j'osai dire:
Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé,
Avoir pour Dieu du moins un Amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, est un pur Calvinisme.
O Ciel! me voila donc dans l'erreur, dans le schisme,
Et partant reprouvé. Mais, poursuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les Vivans & les Morts,
Et des humbles Agneaux, objet de sa tendresse,
Separera des Boucs la troupe péchéresse,
A tous il nous dira severe, ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.
Selon vous donc, à moi reprouvé, bouc infame,
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flâme,
Malheureux, qui soutins, que l'Homme deût m'aimer,
Et qui, sur ce sujet trop prompt à déclamer,
Pretendis, qu'il falloit pour flechir ma justice,
Que le Pécheur touché de l'horreur de son vice
De quelque ardeur pour moi sentît les mouvemens,
Et gardât le premier de mes commandemens.

Dieu,

Dieu, ſi je vous en croi, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre Agneau, ſon plus cher heritage,
Orthodoxe Ennemi d'un dogme ſi blâmé,
Venez, vous dira-t-il, Venéz mon Bien-aimé:
Vous, qui dans les détours de vos raiſons ſubtiles
Embarraſſant les mots d'un des plus ſaints Conciles,
Avés delivré l'Homme, O l'utile Docteur!
De l'importun fardeau d'aimer ſon Createur.
Entrés au Ciel: Venés comblé de mes loüanges
Du beſoin d'aimer Dieu deſabuſer les Anges,
A de tels mots, ſi Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je repondrois, je crois, ſans l'offenſer,
Oh! que pour Vous mon cœur moins dur & moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il, helas! parlé comme ma bouche?
Ce ſeroit ma reponſe à ce Dieu fulminant.
Mais vous, de ſes douceurs objet fort ſurprenant,
Je ne ſçai pas comment ferme en vôtre Doctrine,
Des ironiques mots de ſa bouche divine
Vous pourriés ſans rougeur & ſans confuſion
Soutenir l'amertume & la dériſion.
L'audace du Docteur par ce diſcours frappée
Demeura ſans réplique à ma Proſopopée.
Il ſortit tout-à-coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chés Binsfeld ou chés Baſile Ponce,
Sur l'heure à mes raiſons chercher une reponſe.

FIN.

LE LUTRIN,

POËME HEROÏQUE.

CHANT PREMIER.

IE chante les combats, & ce Prelat terrible,
Qui par ſes longs travaux, & ſa force invincible,
Dans une illuſtre Egliſe exerçant ſon grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.
C'eſt en vain que le Chantre appuyé d'un vain titre
Deux fois l'en fit oſter par les mains du Chapitre.
Ce Prelat ſur le banc de ſon Rival altier,
Deux fois le reportant l'en couvrit tout entier.
Muſe, redy moy donc quelle ardeur de vengeance,
De ces Hommes ſacrez rompit l'intelligence,
Et troubla ſi long-temps deux celebres Rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des devots?
Et Toy, fameux Heros, dont la ſage entremiſe
De ce ſchiſme naiſſant débaraſſa l'Egliſe;
Vien d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toy de rire en ce grave ſujet.
Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir ſon antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils & brillans de ſanté,
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oiſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux faineans faiſoient chanter Matines,
Veilloient à bien diſner, & laiſſoient en leur lieu
A des Chantres gagez le ſoin de loüer Dieu.

Quand la Diſcorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait fremir la Paix,
S'arreſta prés d'un arbre au pié de ſon Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant ſon empire,
A l'aſpect du tumulte, elle meſme s'admire.
Elle y void par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes fideles Normans.
Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Nobleſſe,
Et par tout des Plaideurs les eſcadrons épars,
Faire autour de Themis flotter ſes étendars.
Mais une Egliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde, au ſein du tumulte, une aſſiete tranquille.
Elle ſeule la brave, elle ſeule aux procés
De ſes paiſibles murs veut deffendre l'accés.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offence,
Fait ſifler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de longs traits de feu lui ſortent par les yeux.
Quoy? dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'auray pû juſqu'ici broüiller tous les Chapitres,
Diviſer Cordeliers, Carmes & Celeſtins;
J'auray fait ſoûtenir un ſiege aux Auguſtins;
Et cette Egliſe ſeule à mes ordres rebelle
Nourrira dans ſon ſein une paix eternelle?
Suis-je donc la Diſcorde? & parmi les Mortels,
Qui voudra deſormais encenſer mes autels?
A ces mots, d'un bonnet couvrant ſa teſte énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme:
Elle peint de bourgeons ſon viſage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Treſorier.
Dans le reduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En deffendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille ſilence,
Regne ſur le duvet une heureuſe Indolence.

C'eſt

C'eſt là que le Prelat muni d'un dejeuner,
Dormant d'un leger ſomme, attendoit le diſner.
La Jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage:
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage:
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gemir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.
La Déeſſe en entrant, qui void la nappe miſe
Admire un ſi bel ordre & reconnoiſt l'Egliſe,
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au Prelat ſommeillant, elle adreſſe ces mots.
Tu dors? Prelat, tu dors? & là-haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du Chœur étale ſon audace,
Chante les *Oremus*, fait des Proceſſions,
Et répand à grands flots les benedictions.
Tu dors? attens-tu donc, que ſans bulle & ſans titre
Il te raviſſe encor le Rochet & la Mitre?
Sors de ce lit oyſeux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'Eveſché.
Elle dit: & du vent de ſa bouche profane,
Lui ſouffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prelat ſe réveille, & plein d'émotion
Lui donne toutefois la benediction.
Tel qu'on void un Taureau, qu'une Gueſpe en furie
A piqué dans les flancs, aux dépens de ſa vie:
Le ſuperbe Animal agité de tourmens,
Exhale ſa douleur en longs mugiſſemens.
Tel le fougueux Prelat, que ce ſonge épouvante,
Querelle en ſe levant & Laquais & Servante:
Et d'un juſte courroux rallumant ſa vigueur,
Meſme avant le diſner, parle d'aller au Chœur.
Le prudent Gilotin, ſon Aumônier fidelle,
En vain par ſes conſeils ſagement le rappelle:
Lui montre le peril: Que midi va ſonner:
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le diſner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le diſner eſt preſt, vous appelle à l'Office?
De voſtre dignité ſoûtenez mieux l'éclat.
Eſt-ce pour travailler que vous eſtes Prelat?

A quoi bon ce dégouſt & ce zele inutile?
Eſt-il donc pour jeûner Quatre-temps, ou Vigile?
Reprenez vos eſprits, & ſouvenez-vous bien,
Qu'un diſner réchauffé ne valut jamais rien.
Ainſi dit Gilotin, & ce Miniſtre ſage
Sur table, au meſme inſtant, fait ſervir le potage.
Le Prelat void la ſoupe, & plein d'un ſaint reſpect
Demeure quelque temps muet à cet aſpect.
Il cede, il diſne enfin: mais toûjours plus farouche,
Les morceaux trop haſtez ſe preſſent dans ſa bouche.
Gilotin en gemit, & ſortant de fureur,
Chez tous ſes Partiſans va ſemer la terreur.
On void courir chez lui leurs troupes éperduës:
Comme l'on void marcher les bataillons de Gruës;
Quand le Pygmée altier redoublant ſes efforts
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aſpect imprévû de leur foule agreable,
Le Prelat radouci veut ſe lever de table.
Son viſage n'a plus cet air ſi furibon.
Il fait par Gilotin raporter un jambon.
Lui-meſme le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir ſa coupe:
Il l'avale d'un trait, & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-toſt que du nectar la troupe eſt abreuvée,
On deſſert: & ſoudain la nappe eſtant levée,
Le Prelat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur.
Illuſtres Compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez ſouſtenu par vos pieuſes ligues,
Et par qui, maiſtre enfin d'un Chapitre inſenſé,
Seul à *Magnificat* je me vois encenſé.
Souffrirez-vous toûjours qu'un orgueilleux m'outrage;
Que le Chantre à vos yeux détruiſe voſtre ouvrage;
Uſurpe tous mes droits, & s'égalant à moi
Donne à voſtre Lutrin & le ton & la loi?
Ce matin meſme encor, ce n'eſt point un menſonge;
(Une Divinité me l'a fait voir en ſonge)

L'in-

L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos.*
Oüi, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le Prelat à ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement poursuivre son discours.
Ses sanglots redoublez en arrestent le cours.
Le zele Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire.
Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un baston à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges:
Il sçait de tous les temps les differens usages:
Et son rare sçavoir, de simple Marguillier,
L'éleva par degrez au rang de Chevecier. *
A l'aspect du Prelat qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel reprimant ses douleurs:
Laisse au Chantre, dit-il, la tristesse & les pleurs,
Prelat, & pour sauver tes droits & ton empire,
Ecoute seulement ce que le Ciel m'inspire.
Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux
Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serrez qui forment sa closture,
Fut jadis un Lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis de leur vaste contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce Lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernoit le Chantre:
Tandis qu'à l'autre banc le Prelat radieux
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un Démon fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eust hasté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnast le Destin,
Fit tomber à nos veux le Pûpitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie:
Il falut l'emporter dans nostre Sacristie,

* *C'est celui qui a soin des Chapes & de la Cire.*

Où depuis trente hyvers ſans gloire enſeveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Enten-moi donc, Prelat. Dés que l'ombre tranquille
Viendra d'un creſpe noir envelopper la ville:
Il faut que trois de nous ſans tumulte, & ſans bruit,
Partent à la faveur de la naiſſante nuit,
Et du Lutrin rompu reüniſſant la maſſe,
Aillent d'un zele adroit le remettre en ſa place.
Si le Chantre demain oſe le renverſer,
Alors de cent arreſts tu le peux terraſſer.
Pour ſoûtenir tes droits, que le Ciel authoriſe,
Abiſme tout plûtoſt, c'eſt l'eſprit de l'Egliſe.
C'eſt par là qu'un Prelat ſignale ſa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent eſtre en uſage:
Mais dans Paris, plaidons: c'eſt là noſtre partage.
Tes benedictions dans le trouble croiſſant,
Tu pourras les répandre & par vingt & par cent:
Et pour braver le Chantre en ſon orgueil extrême,
Les répandre à ſes yeux, & le benir lui-meſme.
Ce diſcours auſſi-toſt frappe tous les eſprits,
Et le Prelat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que ſur le champ dans la troupe on choiſiſſe
Les trois que Dieu deſtine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illuſtre emploi.
Le ſort, dit le Prelat, vous ſervira de loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit elire.
Il dit, on obeït, on ſe preſſe d'écrire.
Auſſi-toſt trente noms ſur le papier tracez
Sont au fond d'un bonnet par billets entaſſez.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume enfant de chœur prête ſa main novice,
Son front nouveau tondu, ſymbole de candeur,
Rougit en approchant d'une honneſte pudeur.
Cependant le Prelat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.
Il tourne le bonnet. L'enfant tire: & Brontin
Eſt le premier des noms qu'apporte le Deſtin.

Le Prelat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On ſe taiſt; & bien-toſt on void paroiſtre au jour
Le nom, le fameux nom de l'Horloger la Tour.
Ce nouvel Adonis, à la taille legere,
Eſt l'unique ſouci d'Anne ſon Horlogere.
Ils s'adorent l'un l'autre: & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le Sacrement:
Mais depuis trois moiſſons, à leur ſaint aſſemblage
L'Official a joint le nom de mariage.
Cet Horloger ſuperbe eſt l'effroi du quartier,
Et ſon courage eſt peint ſur ſon viſage altier.
Un des noms reſte encor, & le Prelat par grace
Une derniere fois les broüille & les reſaſſe.
Chacun croit que ſon nom eſt le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puiſſant porte-croix,
Beirude Sacriſtain, cher apui de ton Maiſtre,
Lors qu'aux yeux du Prelat tu vis ton nom paraiſtre?
On dit, que ton front jaune, & ton teint ſans couleur
Perdit en ce moment ſon antique paſleur,
Et que ton corps gouteux plein d'une ardeur guerriere
Pour ſauter au plancher fit deux pas en arriere.
Chacun benit tout haut l'arbitre des Humains
Qui remet leur bon droit en de ſi bonnes mains.
Auſſi-toſt on ſe leve, & l'aſſemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prelat reſté ſeul calme un peu ſon dépit,
Et juſques au ſouper ſe couche & s'aſſoupit.

CHANT II.

CEpendant cet Oyſeau qui proſne les merveilles,
Ce Monſtre compoſé de bouches & d'oreilles,
Qui ſans ceſſe volant de climats en climats,
Dit par tout ce qu'il ſçait, & ce qu'il ne ſçait pas,
La Renommée enfin, d'une courſe legere,
Va porter la terreur au ſein de l'Horlogere :
Lui dit que ſon Epoux d'un faux zele conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triſte recit tremblante, deſolée,
Elle accourt l'œil en feu, la teſte échevelée,
Et trop ſeure d'un mal, qu'on penſe lui celer :
Oſes-tu bien encor, Traiſtre, diſſimuler,
Dit-elle ? & ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embraſſemens qu'a ſuivi l'Hymenee,
Ni ton Eſpouſe enfin toute preſte à perir,
Ne ſçauroient donc t'oſter cette ardeur de courir ?
Perfide, ſi du moins à ton devoir fidele
Tu veillois pour regler quelque horloge nouvelle ;
L'eſpoir d'un juſte gain conſolant ma langueur,
Pourroit de ton abſence adoucir la longueur.
Mais quel zele indiſcret, quelle aveugle entrepriſe
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Egliſe ?
Où vas-tu, cher Epoux ? Eſt-ce que tu me fuis ?
As-tu donc oublié tant de ſi douces nuits ?
Quoi d'un œil ſans pitié vois-tu couler mes larmes ?
Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes,
Si mon cœur de tout temps facile à tes deſirs
N'a jamais d'un moment differé tes plaiſirs ;
Si pour te prodiguer mes plus tendres careſſes
Je n'ay point exigé ni ſermens ni promeſſes ;
Si toi ſeul à mon lit enfin eus toûjours part,
Differe au moins d'un jour ce funeſte départ.
En achevant ces mots, cette Amante enflammée
Sur un placet voiſin tombe demi-paſmée.

Son Epoux s'en émeut, & ſon cœur éperdu
Entre deux paſſions demeure ſuſpendu;
Mais enfin rappellant ſon audace premiere.
Ma Femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiére;
Je ne veux point nier les ſolides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes ſouhaits:
Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire,
Avant que tes faveurs ſortent de ma memoire.
Mais ne préſume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'Hymen m'ayt pour jamais aſſervi ſous ta loi.
Si le Ciel en mes mains euſt mis ma deſtinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hymenée:
Et ſans nous oppoſer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaiſirs deffendus.
Ceſſe donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'oſte pas l'honneur d'élever un Pupitre:
Et toi-meſme donnant un frein à tes deſirs,
Raffermy ma vertu qu'ebranlent tes ſoûpirs.
Que te dirai-je enfin? c'eſt le Ciel qui m'appelle:
Une Egliſe, un Prelat m'engage en ſa querelle.
Il faut partir: j'y cours. Diſſipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée
Demeure le teint paſle, & la veuë égarée;
La force l'abandonne, & ſa bouche trois fois
Voulant le rappeller ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant ſon viſage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquiéme étage,
Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa ſervante Alizon la ratrape, & la ſuit.
Les ombres cependant ſur la ville épanduës,
Du faiſte des maiſons deſcendent dans les ruës:
Le ſouper hors du Chœur chaſſe les Chapelains,
Et de Chantres beuvans les cabarets ſont pleins.
Le redouté Brontin, que ſon devoir éveille,
Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui ſçavoit tout prevoir,
Au ſortir du conſeil eut ſoin de le pourvoir.

L'odeur d'un jus ſi doux lui rend le faix moins rude,
Il eſt bien-toſt ſuivi du Sacriſtain Boirude,
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Horloger réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déja le jour plus ſombre
Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux?
Quoi? le Pardon ſonnant te retrouve en ces lieux?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantoſt l'allegreſſe
Sembloit du jour trop long accuſer la pareſſe?
Marche & ſuy-nous du moins où l'honneur nous attend.
L'Horloger indigné rougit en l'écoutant:
Auſſi-toſt de longs clous il prend une poignée:
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée:
Et derriere ſon dos qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſcie en forme de carquois.
Il ſort au meſme inſtant, il ſe met à leur teſte.
A ſuivre ce grand Chef l'un & l'autre s'appreſte.
Leur cœur ſemble allumé d'un zele tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune qui du Ciel void leur démarche altiere,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiere.
La Diſcorde en ſoûrit, & les ſuivant des yeux,
De joye, en les voyant, pouſſe un cri dans les Cieux.
L'air qui gemit du cri de l'horrible Déeſſe,
Va juſques dans Ciſteaux réveiller la Molleſſe.
C'eſt là qu'en un dortoir elle fait ſon ſejour.
Les Plaiſirs nonchalans folaſtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines:
L'autre broye en riant le vermillon des Moines:
La Volupté la ſert avec des yeux devots,
Et toûjours le Sommeil lui verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble.
Quand la Nuit, qui deja va tout enveloper,
D'un funeſte recit vient encor la frapper:
Lui conte du Prelat l'entrepriſe nouvelle.
Aux piez des murs ſacrez d'une Sainte Chapelle

Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ſes voiles epais.
La Diſcorde en ce lieu menace de s'accroiſtre.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroiſtre,
Qui doit y ſouſlever un peuple de mutins.
Ainſi le Ciel l'écrit au livre des Deſtins.
A ce triſte Diſcours, qu'un long ſoûpir acheve,
La Molleſſe en pleurant ſur un bras ſe releve,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix,
Laiſſe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit, que m'as-tu dit? Quel Démon ſur la Terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
Helas! qu'eſt devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honoroient du nom de Faineans,
S'endormoient ſur le Trône, & me ſervant ſans honte,
Laiſſoient leur ſceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte?
Aucun ſoin n'approchoit de leur paiſible Cour.
On repoſoit la nuit: On dormoit tout le jour.
Seulement au Printemps, quand Flore dans les plaines
Faiſoit taire des Vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiecle n'eſt plus. Le Ciel impitoyable
A placé ſur leur Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix:
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits.
Rien ne peut arreſter ſa vigilante audace.
L'Eſté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace.
J'entens à ſon ſeul nom tous mes Sujets fremir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir:
Loin de moy ſon courage entraîné par la gloire,
Ne ſe plaiſt qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,
Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un azile.
Mais en vain j'eſperois y regner ſans effroi:

Moi-

Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trape eſt ennoblie.
J'ai vû dans Saint Denis la reforme établie.
Le Carme, le Feüillant s'endurcit aux travaux:
Et la Regle déja ſe remet dans Clérvaux.
Ciſteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
Conſervoit du vieux temps l'oiſiveté fidele;
Et voici qu'un Lutrin preſt à tout renverſer,
D'un ſéjour ſi cheri vient encor me chaſſer.
O Toi, de mon repos compagne aimable & ſombre,
A de ſi noirs forfaits preſteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, ſi tant de fois, dans les bras de l'Amour,
Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour.
Du moins ne permets pas.... La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

CHANT III.

MAis la Nuit auſſi-toſt de ſes aîles affreuſes,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes,
Revole vers Paris, & haſtant ſon retour,
Déja de Monlheri void la fameuſe tour.
Ses murs dont le ſommet ſe dérobe à la veuë,
Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nuë,
Et preſentant de loin leur objet ennuieux,
Du Paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
Mille oiſeaux effrayans, mille corbeaux funebres
De ces murs deſertez habitent les tenebres.
Là depuis trente hyvers un Hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge aſſuré.
Des deſaſtres fameux ce Meſſager fidele
Sçait toûjours des malheurs la premiere nouvelle,
Et tout preſt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.
Aux cris qu'à ſon abord vers le Ciel il envoye,
Il rend tous ſes Voiſins attriſtez de ſa joye.
La plaintive Progné de douleur en fremit:
Et dans les bois prochains Philomele en gemit.
Suy-moi, lui dit la Nuit. L'Oyſeau plein d'allegreſſe
Reconnoiſt à ce ton la voix de ſa Maiſtreſſe.
Il la ſuit: & tous deux, d'un cours precipité,
De Paris à l'inſtant abordent la Cité,
Là s'élançant d'un vol, que le vent favoriſe,
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe.
La Nuit baiſſe la veuë, & du haut du clocher
Obſerve les Guerriers, les regarde marcher.
Elle void l'Horloger, qui d'une main legere,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougere,
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Celebrer en beuvant Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abuſée
Se promet dans mon ombre une victoire aiſée.

Mais

Mais allons, il eſt temps qu'ils connoiſſent la Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la ſuit,
Elle perce les murs de la voute ſacrée,
Juſqu'en la Sacriſtie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le ſiniſtre Animal.
Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant paſſent la grande place:
Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrez,
De l'auguſte Chapelle ils montent les degrez.
Ils atteignoient déja le ſuperbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de ſa boutique,
Sous vingt fideles clefs, garde & tient en dépoſt
L'amas toûjours entier des écrits de Péroſt.
Quand Boirude, qui void que le peril approche,
Les arreſte, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au meſme inſtant,
Il fait jaillir un feu qui petille en ſortant:
Et bien-toſt au brazier d'une meſche enflammée,
Montre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.
Cet Aſtre tremblotant, dont le jour les conduit,
Eſt pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
Le Temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude,
Et dans la Sacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la tenebreuſe horreur.
C'eſt là que du Lutrin git la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Quand l'Horloger, qui tient les momens precieux:
Ce ſpectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,
Dit-il, le temps eſt cher, portons-le dans le Temple.
C'eſt là qu'il faut demain qu'un Prelat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-meſme ſe courbant s'appreſte à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable!
Que du Pupitre ſort une voix effroyable.
Brontin en eſt émû, le Sacriſtain paſlit,
Et l'Horloger commence à regreter ſon lit.

Dans

Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine :
Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'Oyſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Acheve d'étonner l'Horloger paſliſſant.
De ſes aîles dans l'air ſecoüant la pouſſiere,
Dans la main de Boirude il eſteint la lumiere.
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :
Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus. [ſenr,
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoibliſ-
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe heriſſent,
Et bien-toſt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide Eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.
Ainſi lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Ecoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un Préfet au travail aſſidu,
Va tenir quelquefois un Brelan deffendu :
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaiſir à leurs yeux ſe preſente,
Le jeu ceſſe à l'inſtant, l'azile eſt deſerté,
Et tout fuit à grands pas le Tyran redouté.
La Diſcorde qui void leur honteuſe diſgrace,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace :
Et malgré la frayeur dont leurs cœurs ſont glacez,
S'appreſte à reünir ſes Soldats diſperſez.
Auſſi-toſt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride ſon front, alonge ſon viſage,
Sur un baſton noüeux laiſſe courber ſon corps,
Dont la Chicane ſemble animer les reſſorts,
Prend un cierge en ſa main, & d'une voix caſſée,
Vient ainſi gourmander la Troupe terraſſée.
Laſches, où fuiez-vous ? Quelle peur vous abbat ?
Aux cris d'un vil Oyſeau vous cedez ſans combat.
Où ſont ces beaux diſcours jadis ſi pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuiſſante grimace ?
Que feriez-vous, helas ! ſi quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moy, vous traînoit au Barreau ?
S'il falloit ſans amis, briguant une audience,
D'un Magiſtrat glacé ſouſtenir la preſence :

Ou

Ou d'un nouveau procés, hardi Solliciteur,
Aborder ſans argent un Clerc de Rapporteur?
Croyez-moy, mes Enfans: je vous parle à bon titre.
J'ay moy ſeul autrefois plaidé tout un Chapitre:
Et le Barreau n'a point de monſtres ſi hagards,
Dont mon œil n'ayt cent fois ſoûtenu les regards.
Tous les jours ſans trembler j'aſſiegeois leurs paſſages.
L'Egliſe eſtoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous ſans argent, ſans appui,
Euſt plaidé le Prelat & le Chantre avec lui.
Le Monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines:
Mais que vos cœurs du moins imitant leurs vertus,
De l'aſpect d'un Hibou ne ſoient pas abbattus.
Songez, quel deshonneur va ſoüiller voſtre gloire;
Quand le Chantre demain entendra ſa victoire.
Vous verrez tous les jours, le Chanoine inſolent,
Au ſeul mot de Hibou, vous ſoûrire en parlant.
Voſtre ame à ce penſer de colere murmure:
Allez donc de ce pas en prevenir l'injure.
Meritez les lauriers qui vous ſont reſervez,
Et reſſouvenez-vous quel Prelat vous ſervez.
Mais déja la fureur dans vos yeux étincele.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le Prelat ſurpris d'un changement ſi prompt
Apprenne la vengeance auſſi-toſt que l'affront.
En achevant ces mots, la Déeſſe guerriere
De ſon pié trace en l'air un ſillon de lumiere,
Rend aux trois Champions leur intrepidité,
Et les laiſſe tous pleins de ſa Divinité.
C'eſt ainſi grand Condé, qu'en ce combat celebre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Eſcaut, & l'Ebre:
Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons pouſſez
Furent preſque à tes yeux ouverts & renverſez:
Ta valeur arreſtant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives:
Répandit dans leurs rangs ton eſprit belliqueux,
Et força la Victoire à te ſuivre avec eux.

La

La colere à l'inſtant ſuccedant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'Oyſeau ſort. L'Eſcadron raffermi
Rit du honteux départ d'un ſi foible Ennemi.
Auſſi-toſt dans le chœur la Machine emportée
Et ſur le banc du Chantre à grand bruit remontée,
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchez,
Sont à coups de maillet unis & raprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentiſſent,
Les murs en ſont émûs, les voûtes en mugiſſent,
Et l'Orgue meſme en pouſſe un long gemiſſement.
Que fais-tu Chantre, helas! dans ce triſte moment?
Tu dors d'un profond ſomme, & ton cœur ſans alarmes
Ne ſçait pas qu'on bâtit l'inſtrument de tes larmes.
O! que ſi quelque bruit, par un heureux reveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeſte appareil!
Avant que de ſouffrir qu'on en poſaſt la maſſe,
Tu viendrois en Apoſtre expirer dans ta place,
Et Martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous, & ta teſte au marteau.
Mais déja ſur ton banc la machine enclavée
Eſt durant ton ſommeil à ta honte élevée.
Le Sacriſtain acheve en deux coups de rabot:
Et le Pupitre enfin tourne ſur ſon pivot.

CHANT IV.

LEs Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Appelloient à grand bruit les Chantres à Matines:
Quand leur Chef agité d'un ſommeil effrayant,
Encor tout en ſueur ſe réveille en criant.
Aux élans redoublez de ſa voix douloureuſe,
Tous ſes valets tremblans quittent la plume oyſeuſe.
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'eſt d'un Maiſtre ſi ſaint le plus digne Officier.
La porte dans le Chœur à ſa garde eſt commiſe:
Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.
Quel chagrin, lui dit-il, trouble voſtre ſommeil?
Quoy? voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil?
Ah! dormez: & laiſſez à des Chantres vulgaires,
Le ſoin d'aller ſi-toſt meriter leurs ſalaires.
Ami, lui dit le Chantre encor paſle d'horreur,
N'inſulte point, de grace, à ma juſte terreur.
Meſle pluſtoſt ici tes ſoûpirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots appeſanti mes yeux:
Quand l'eſprit enyvré d'une douce fumée,
J'ay crû remplir au Chœur ma place accouſtumée.
Là triomphant aux yeux des Chantres impuiſſans,
Je beniſſois le peuple, & j'avalois l'encens:
Lorſque du fond caché de noſtre Sacriſtie,
Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux dans ſon bluaſtre éclat,
M'a fait voir un ſerpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce Dragon plein de ſouffre & de nitre,
Une teſte ſortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux tout heriſſé de crins,
Surpaſſoit en groſſeur nos plus épais Lutrins.
Animé par ſon guide en ſiflant il s'avance:
Contre moy ſur mon banc, je le voy qui s'élance.

J'ay

J'ay crié : mais en vain : & fuyant ſa fureur,
Je me ſuis réveillé plein de trouble & d'horreur.
Le Chantre s'arreſtant à cet endroit funeſte,
A ſes yeux effrayez laiſſe dire le reſte.
Girot en vain l'aſſure, & riant de ſa peur,
Nomme ſa viſion l'effet d'une vapeur.
Le deſolé Vieillard qui hait la raillerie,
Lui deffend de parler, ſort du lit en furie.
On apporte à l'inſtant ſes ſomptueux habits,
Où ſur l'oüate molle éclate le tabis.
D'une longue ſoutane il endoſſe la moire,
Prend ſes gands violets, les marques de ſa gloire,
Et ſaiſit en pleurant ce rochet, qu'autrefois
Le Prelat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Auſſi-toſt d'un bonnet ornant ſa teſte griſe,
Déja l'aumuſſe en main il marche vers l'Egliſe,
Et haſtant de ſes ans l'importune langueur,
Court, vole & le premier arrive dans le Chœur.
O Toy, qui ſur ces bords qu'une eau dormante moüille,*
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenoüille :
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau : †
Muſe, prête à ma bouche une voix plus ſauvage,
Pour chanter le dépit, la colere, la rage,
Que le Chantre ſentit allumer dans ſon ſang,
A l'aſpect du Pupitre élevé ſur ſon banc.
D'abord paſle & muet, de colere immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille :
Mais ſa voix s'échapant au travers des ſanglots,
Dans ſa bouche à la fin fit paſſage à ces mots.
La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un ſonge, helas ! trop veritable.
Je le voy ce Dragon tout preſt à m'égorger,
Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prelat, que t'ay-je fait ? quelle rage envieuſe
Rend pour me tourmenter ton ame ingenieuſe ?

Quoy ?

* *Homere a fait la guerre des Rats & des Grenoüilles.*
† *La Secchia rapita, Poëme Ital.*

Quoy ? meſme dans ton lit, Cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne ſe repoſe pas ?
O Ciel ! quoy ? ſur mon banc une honteuſe maſſe
Deſormais me va faire un cachot de ma place ?
Inconnu dans l'Egliſe, inviſible en ce lieu,
Je ne pourray donc plus eſtre vû que de Dieu ?
Ah ! plûtoſt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'Office,
Et ſans laſſer le Ciel par des chants ſuperflus,
Ne voyons plus un Chœur où l'on ne nous void plus.
Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquille
Jouïra ſur ſon banc de ma rage inutile,
Et verra dans le Chœur le Pupitre exhauſſé
Tourner ſur le pivot où ſa main l'a placé.
Non, s'il n'eſt abattu, je ne ſçaurois plus vivre.
A moy, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Periſſons s'il le faut : mais de ſes ais briſez
Entraînons, en mourant, les reſtes diviſez.
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il alloit terraſſer la Machine ennemie :
Lors qu'en ce ſacré lieu, par un heureux hazard,
Entrent Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard,
Qui de tout temps pour lui brûlant d'un meſme zele
Gardent pour le Prelat une haine fidele.
A l'aſpect du Lutrin tous deux tremblent d'horreur,
Du Vieillard toutefois ils blâment la fureur.
Abattons, diſent-ils, ſa ſuperbe machine :
Mais ne nous chargeons pas tous ſeuls de ſa ruine,
Et que tantoſt aux yeux du Chapitre aſſemblé
Il ſoit ſous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.
J'y conſens, leur dit-il, aſſemblons le Chapitre.
Sus-donc, allez tous deux, par de ſaints hurlemens,
Réveiller de ce pas les Chanoines dormans.
Partez. Mais à ce mot les Champions pâliſſent:
De l'horreur du peril leurs courages fremiſſent.
Ah ! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous !
De grace moderez un aveugle couroux.

Nous

Nous pourrions réveiller des Chantres & des Moines.
Mais meſme avant l'Aurore éveiller des Chanoines !
Qui jamais l'entreprit ? Qui l'oſeroit tenter ?
Eſt-ce un projet, ô Ciel ! qu'on puiſſe executer ?
Hé ! Seigneur, quand nos cris pourroient du fond des ruës
De leurs appartemens percer les avenuës :
Appeller ces valets autour d'eux étendus,
De leur ſacré repos miniſtres aſſidus,
Et penetrer ces lits au bruit inacceſſibles :
Penſez-vous, au moment que ces dormeurs paiſibles
De la teſte une fois preſſent un oreiller,
Que la voix d'un Mortel puiſſe les réveiller ?
Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans ſix cloches n'ont pû faire ?
Ah ! je voy bien où tend tout ce diſcours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard, le Prelat vous fait peur.
Je vous ay vû cent fois ſous ſa main beniſſante
Courber ſervilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, ſous lui fléchiſſez les genoux.
Je ſçauray réveiller les Chanoines ſans vous.
Vien, Girot, ſeul ami qui me reſte fidele.
Prenons du ſaint Jeudy la bruyante Creſſelle. *
Suy-moy. Qu'à ſon lever le Soleil aujourd'hui
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire ſacrée
Par les mains de Girot la Creſſelle eſt tirée.
Ils ſortent à l'inſtant, & par d'heureux efforts
Du lugubre inſtrument font crier les reſſorts.
Pour augmenter l'effroy, la Diſcorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand' Sale,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait ſortir le Demon du tumulte & du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui ſommeillent.
Déja de toutes parts les Chanoines s'eveillent.
L'un croit que le tonnerre eſt tombé ſur les toits,
Et que l'Egliſe brûle une ſeconde fois.

L'au-

* *Inſtrument dont on ſe ſert le Jeudy ſaint au lieu des Cloches.*

L'autre encore agité de vapeurs plus funebres,
Penſe eſtre au Jeudy ſaint, croit que l'on dit Tenebres,
Et déja tout confus tenant midi ſonné,
En ſoy meſme fremit de n'avoir point diſné.
Ainſi, lors que tout preſt à briſer cent murailles,
LOUIS, la foudre en main, abandonnant Verſailles,
Au retour du Soleil & des Zephirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déploier ſes drapeaux:
Au ſeul bruit répandu de ſa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore eſt preſt à ſe noyer.
Mais en vain dans leurs lits un juſte effroy les preſſe:
Aucun ne laiſſe encor la plume enchantereſſe.
Pour les en arracher Girot s'inquietant
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance:
Tout s'ébranle, tout ſort, tout marche en diligence.
Ils courent au Chapitre, & chacun ſe preſſant,
Flate d'un doux eſpoir ſon appetit naiſſant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente!
A peine ils ſont aſſis, que d'une voix dolente,
Le Chantre deſolé lamentant ſon malheur,
Fait mourir l'appetit, & naiſtre la douleur.
Le ſeul Chanoine Evrard d'abſtinence incapable,
Oſe encor propoſer qu'on apporte la table.
Mais on a beau preſſer, aucun ne lui répond.
Quand le premier rompant ce ſilence profond,
Alain touſſe, & ſe leve, Alain ce ſçavant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lû toute la Somme,
Qui poſſede Abely, qui ſçait tout Raconis,
Et meſme entend, dit-on, le Latin d'à Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce ſçavant Canoniſte,
Ce coup part, j'en ſuis ſeur, d'une main Janſeniſte.
Mes yeux en ſont témoins: j'ay vû moi-meſme hier
Entrer chez le Prelat le Chapelain Garnier.
Arnaud, cet Heretique ardent à nous détruire,
Par ce Miniſtre adroit tente de le ſeduire.

Sans

Sans doute il aura lû dans ſon Saint Auguſtin
Qu'autrefois Saint Loüis érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de ſa plume.
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Conſultons ſur ce point quelque Auteur ſignalé.
Voyons ſi des Lutrins Bauny n'a point parlé.
Eſtudions enfin, il en eſt temps encore;
Et pour ce grand projet, tantoſt dés que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enſeveli;
Que chacun prenne en main le moëleux Abeli. *
Ce conſeil imprévû de nouveau les étonne,
Sur tout le gras Evrard d'épouvante en friſſonne.
Moy? dit-il, qu'à mon âge Ecolier tout nouveau
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau?
O le plaiſant conſeil! Non, non, ſongeons à vivre.
Va maigrir, ſi tu veux, & ſecher ſur un livre.
Pour moy je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je ſçay ce qu'un Fermier nous doit rendre par an:
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque.
Vingt muids rangez chez moy font ma Bibliotheque.
En plaçant un Pupitre on croit nous rabaiſſer,
Mon bras ſeul ſans Latin ſçaura le renverſer.
Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approu-[ve?
J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
C'eſt là mon ſentiment. A quoy bon tant d'appreſts?
Du reſte déjeunons, Meſſieurs, & beuvons frais.
Ce diſcours, que ſoûtient l'embonpoint du viſage,
Rétablit l'appetit, réchauffe le courage:
Mais le Chantre ſur tout en paroiſt raſſuré.
Oüi, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.
Allons ſur ſa ruine aſſurer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abſtinence,
Et qu'au retour tantoſt un ample déjeuner
Long-temps nous tienne à table, & s'uniſſe au diſner.
Auſſi-toſt il ſe leve, & la Troupe fidele,
Par ces mots attirans ſent redoubler ſon zele.

* *Fameux Auteur qui a fait la Moële Theologique.* Medulla Theologica.

Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux,
Et bien-toſt le Lutrin ſe fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne conſulte.
Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſappent le pivot qui ſe deffend en vain.
Chacun ſur lui d'un coup veut honorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la Machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chancele, éclate, & tombe.
Tel ſur les monts glacez des farouches Gelons
Tombe un cheſne battu des voiſins Aquilons,
Ou tel abandonné de ſes poutres uſées
Fond enfin un vieux toit ſous ſes tuiles briſées.
La Maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.

CHANT V.

L'Aurore cependant d'un juſte effroy troublée,
Des Chanoines levez void la troupe aſſemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces viſages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chez Sidrac auſſi-toſt Brontin, d'un pié fidele,
Du Pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ſes ſoins benit l'heureux ſuccés;
Et ſur un bois détruit bâtit mille procés.
L'eſpoir d'un doux tumulte échauffant ſon courage,
Il ne ſent plus le poids ni les glaces de l'âge,
Et chez le Tréſorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au recit imprévû de l'horrible inſolence,
Le Prelat hors du lit impetueux s'élance,
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté,
Gilotin, avant tout, le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il ſe peigne, il s'appreſte.
L'yvoire trop haſté deux fois rompt ſur ſa teſte,
Et deux fois de ſa main le bouïs tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.
Il ſort demi-paré. Mais déja ſur ſa porte
Il void de ſaints Guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur
Sont preſts, pour le ſervir, à deſerter le Chœur.
Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
Nos deſtins ſont, dit-il, écrits chez la Sibylle,
Son Antre n'eſt pas loin. Allons la conſulter,
Et ſubiſſons la loy qu'elle nous va dicter.
Il dit: à ce conſeil, où la raiſon domine,
Sur ſes pas au Barreau la Troupe s'achemine,
Et bien-toſt dans le Temple entend, non ſans fremir,
De l'Antre redouté les ſoûpiraux gemir.
Entre ces vieux appuis, dont l'affreuſe Grand' Sale
Souſtient l'énorme poids de ſa voûte infernale,

Eſt un Pilier fameux des Plaideurs reſpecté,
Et toûjours de Normans à midi frequenté.
Là ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique,
Heurle tous les matins une Sibylle étique:
On l'appelle Chicane, & ce Monſtre odieux
Jamais pour l'équité n'eût d'oreilles ni d'yeux.
La Diſette au teint blême, & la triſte Famine,
Les Chagrins devorans, & l'infame Ruïne,
Enfans infortunez de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gemiſſemens.
Sans ceſſe feüilletant les Loix & la Coûtume,
Pour conſumer autrui, le Monſtre ſe conſume,
Et devorant maiſons, palais, chaſteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or, de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ſa noire inſolence
Themis a veu cent fois chanceler ſa balance.
Inceſſamment il va de détour en détour.
Comme un Hibou ſouvent il ſe dérobe au jour.
Tantoſt les yeux en feu c'eſt un Lion ſuperbe,
Tantoſt humble Serpent il ſe gliſſe ſous l'herbe.
En vain, pour le domter, le plus juſte des Rois
Fit regler le cahos des tenebreuſes Loix;
Ses griffes vainement par Puſſort * accourcies
Se ralongent déja, toûjours d'encre noircies,
Et ſes ruſes perçant & digues & remparts,
Par cent bréches déja rentrent de toutes parts.
Le Vieillard humblement l'aborde & le ſaluë,
Et faiſant, avant tout, briller l'or à ſa vûë:
Reine des longs procés, dit-il, dont le ſçavoir
Rend la force inutile, & les loix ſans pouvoir.
Toy pour qui dans le Mans le Laboureur moiſſonne,
Pour qui naiſſent à Caën tous les fruits de l'Automne,
Si dés mes premiers ans heurtant tous les mortels,
L'encre a toûjours pour moy coulé ſur tes autels;
Daigne encor me connoiſtre en ma ſaiſon derniere.
D'un Prelat qui t'implore exauce la priere.

Un

* *Monſieur Puſſort, Conſeiller d'Eſtat, eſt celui qui a le plus contribué à faire le Code.*

Un Rival orgueilleux de ſa gloire offenſé,
A détruit le Lutrin par nos mains redreſſé.
Epuiſe en ſa faveur ta ſcience fatale:
Du Digeſte & du Code ouvre-nous le Dédale,
Et montre-nous cet art connu de tes Amis,
Qui dans ſes propres loix embaraſſe Themis.
La Sibylle à ces mots déja hors d'elle-meſme
Fait lire ſa fureur ſur ſon viſage blême;
Et pleine du Démon qui la vient oppreſſer,
Par ces mots étonnans taſche à le repouſſer:
Chantres, ne craignez plus une audace inſenſée.
Je vois, je vois au Chœur la maſſe replacée.
Mais il faut des combats Tel eſt l'arreſt du Sort:
Et ſur tout évitez un dangereux accord.
La bornant ſon diſcours, encor toute écumante,
Elle ſouffle aux Guerriers l'eſprit qui la tourmente,
Et dans leurs cœurs brûlans de la ſoif de plaider,
Verſe l'amour de nuire, & la peur de ceder.
Pour tracer à loiſir une longue requeſte,
A retourner chez ſoy leur brigade s'appreſte.
Sous leurs pas diligens le chemin diſparoiſt,
Et le Pilier loin d'eux déja baiſſe & décroiſt.
Loin du bruit cependant les Chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomtable.
Leur appetit fougueux par l'objet excité
Parcourt tous les recoins d'un monſtrueux paſté.
Par le ſel irritant la ſoif eſt allumée;
Lorſque d'un pié leger la prompte Renommée
Semant par tout l'effroy, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il ſe leve enflammé de muſcat & de bile;
Et pretend à ſon tour conſulter la Sibylle.
Evrard a beau gemir du repas deſerté,
Lui-meſme eſt au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barriere oblique
Ils gagnent les degrez & le Perron antique,
Où ſans ceſſe étalant bons & méchans écrits,
Barbin vend aux paſſans des Auteurs à tout prix.

Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prelat & sa troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.
L'un & l'autre Rival s'arrestant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux Taureaux de jalousie épris,
Auprés d'une Geniſſe au front large & superbe,
Oubliant tous les jours le pasturage & l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrazez, furieux,
Déja, le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard en passant coudoyé par Boirude,
Ne sçait point contenir son aigre inquietude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au Sacristain le tôme épouvantable.
Boirude fuit le coup: Le volume effroiable
Lui raze le visage, & droit dans l'estomac
Va frapper en siflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard accablé de l'horrible Artamene,
Tombe aux piés du Prelat sans pouls & sans haleine.
Sa Troupe le croit mort, & chacun empressé,
Se croit frappé du coup dont il le void blessé.
Aussi-tost contre Evrard vingt champions s'élancent:
Pour soustenir leur choc les Chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroiable signal.
Chez le Libraire absent tout entre, tout se mesle,
Les Livres sur Evrard fondent comme la gresle
Qui dans un grand jardin, à coups impetueux,
Abbat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hazard du livre qu'il rencontre.
L'un tient le Nœud d'amour, l'autre en saisit la Montre,
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vû relié,
L'autre un Tasse François en naissant oublié.
L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur Gothique,

Les

Les volumes ſans choix à la teſte jettez
Sur le perron poudreux volent de tous coſtez.
Là, prés d'un Guarini Terence tombe à terre.
Là, Xenophon dans l'air heurte contre un la Serre.
O que d'Ecrits obſcurs, de Livres ignorez
Furent en ce grand jour de la poudre tirez !
Vous en fuſtes tirez, Almerinde & Simandre:
Et toy, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, ſaiſi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
Chaque coup ſur la chair laiſſe une meurtriſſure.
Déja plus d'un Guerrier ſe plaint d'une bleſſure.
D'un le Vayer épais Giraut eſt renverſé.
Marineau d'un Brebeuf à l'épaule bleſſé,
En ſent par tout le bras une douleur amere,
Et maudit la Pharſale aux Provinces ſi chere.
D'un Pincheſne *in quarto* Dodillon étourdi
A long-temps le teint paſle, & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le Chapelain Garagne
Vers le ſommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce Poëme effet prodigieux !)
Tout preſt à s'endormir baaille & ferme les yeux.
A plus d'un Combattant la Clelie eſt fatale.
Girou dix fois par elle éclate & ſe ſignale.
Mais tout cede aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce Guerrier dans l'Egliſe aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſceu l'uſage.
Il terraſſe lui ſeul & Guibert & Graſſet,
Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,
Et Gerbais l'agreable, & Guerin l'inſipide.
Des chantres deſormais la brigade timide
S'écarte & du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aſpect d'un Loup, terreur des champs voiſins,
Fuit d'Agneaux effrayez une troupe bêlante:
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troyens ſe ſauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Boirude adreſſe ce diſcours.

Illuſtre Porte-croix, par qui noſtre banniere
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un Chanoine lui ſeul triomphant du Prelat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?
Non, non, pour te couvrir de ſa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaiſſeur favorable.
Vien, & ſous ce rempart à ce Guerrier hautain
Fai voler ce P** qui me reſte à la main.
A ces mots il lui tend le doucereux ouvrage.
Le Sacriſtain boüillant de zele & de courage,
Le prend, ſe cache, approche, & droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'Athlete audacieux:
Mais c'eſt pour l'ébranler une foible tempeſte.
Le livre ſans vigueur mollit contre ſa teſte.
Le Chanoine les voit de colere embrazé.
Attendez, leur dit-il, Couple lâche & ruzé,
Et jugez ſi ma main aux grands exploits novice
Lance à mes Ennemis un livre qui molliſſe.
A ces mots il ſaiſit un vieil *Infortiat*
Groſſi des viſions d'Accurſe & d'Alciat,
Inutile ramas de Gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.
Sur l'ais qui le ſouſtient auprés d'un Avicenne
Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine.
Le Chanoine pourtant l'enleve ſans effort,
Et ſur le Couple paſle, & déja demi-mort
Fait tomber à deux mains l'effroiable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont meſurer la terre,
Et du bois & des clous meurtris & déchirez,
Long-temps, loin du Perron, roulent ſur les degrez.
Au ſpectacle étonnant de leur cheûte impréveuë
Le Prelat pouſſe un cri qui penetre la nuë.
Il maudit dans ſon cœur le Démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule ſix pas.
Mais bien-toſt rappellant ſon antique proüeſſe
Il tire du manteau ſa dextre vengereſſe,

Il part, & de ſes doigts ſaintement alongez
Benit tous les paſſans en deux files rangez.
Il ſçait que l'Ennemi, que ce coup va ſurprendre,
Deſormais ſur ſes piés ne l'oſeroit attendre,
Et déja voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattans: Profanes, à genoux.
Le Chantre qui de loin voit approcher l'orage,
Dans ſon cœur éperdu cherche en vain du courage:
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit,
Le long des ſacrez murs ſa brigade le ſuit,
Tout s'écarte à l'inſtant; mais aucun n'en réchappe,
Par tout le doigt vainqueur les ſuit & les ratrappe.
Evrard ſeul en un coin prudemment retiré
Se croyoit à couvert de l'inſulte ſacré:
Mais le Prelat vers lui fait une marche adroite.
Il l'obſerve de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Benit ſubitement le Guerrier conſterné.
Le Chanoine ſurpris de la foudre mortelle,
Se dreſſe, & leve en vain une teſte rebelle:
Sur ſes genoux tremblans il tombe à cet aſpect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au reſpect.
Dans le Temple auſſi-toſt le Prelat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de ſa ſainte victoire.
Et de leur vain projet les Chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus, & benis.

CHANT VI.

TAndis que tout conſpire à la guerre ſacrée,
La Pieté ſincere aux * Alpes retirée
Du fond de ſon deſert entend les triſtes cris
De ſes Sujets cachez dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine.
La Foy d'un pas certain devant elle chemine.
L'Eſperance au front gay l'appuye & la conduit,
Et la bourſe à la main la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace ſainte
Vient aux piés de Thémis proferer cette plainte.
Vierge, effroy des méchans, appui de mes autels,
Qui la balance en main regles tous les Mortels,
Ne viendray-je jamais en tes bras ſalutaires,
Que pouſſer des ſoûpirs & pleurer mes miſeres?
Ce n'eſt donc pas aſſez, qu'au mépris de tes loix,
L'Hypocriſie ayt pris & mon nom & ma voix,
Que ſous ce nom ſacré par tout ſes mains avares
Cherchent à me ravir croſſes, mitres, tiares?
Faudra-t-il voir encor cent Monſtres furieux
Ravager mes Etats uſurpez à tes yeux?
Dans les temps orageux de mon naiſſant Empire
Au ſortir du Bapteſme on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne reſpiroit que moy.
Le Fidele attentif aux regles de ſa loy,
Fuiant des vanitez la dangereuſe amorce,
Aux honneurs appellé n'y montoit que par force.
Ces cœurs que les Boureaux ne faiſoient point fremir
A l'offre d'une mitre eſtoient preſts à gemir;
Et ſans peur des travaux, ſur mes traces divines,
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Egliſe eut aux yeux des Mortels
De ſon ſang en tous lieux cimenté ſes autels,
Le calme dangereux ſuccedant aux orages,
Une laſche tiedeur s'empara des courages:

De

* La grande Chartreuſe eſt dans les Alpes.

De leur zele brûlant l'ardeur ſe ralentît:
Sous le joug des péchez leur foy s'apeſantît;
Le Moine ſecoüa le cilice & la haire:
Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire:
Le Prelat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne ſceut plus qu'abuſer d'un ample revenu,
Et pour toutes vertus fit au dos d'un caroſſe
A coſté d'une mitre armorier ſa croſſe.
L'Ambition par tout chaſſa l'Humilité,
Dans la craſſe du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloiſtres ſacrez la Diſcorde introduite
Y baſtit de mon bien ſes plus ſeurs arſenaux,
Traiſna tous mes Sujets au pié des Tribunaux:
En vain à ſes fureurs j'oppoſay mes prieres,
L'inſolente à mes yeux marcha ſous mes Bannieres.
Pour comble de miſere, un tas de faux Docteurs
Vint flatter les péchez de diſcours impoſteurs.
Infectant les Eſprits d'execrables maximes,
Voulut faire à Dieu meſme approuver tous les crimes.
Une ſervile Peur tint lieu de Charité.
Le beſoin d'aimer Dieu paſſa pour nouveauté,
Et chacun à mes piés, conſervant ſa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de ſon vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
Je vins chercher le calme au ſejour des frimats,
Sur ces monts entourez d'une eternelle glace,
Où jamais au Printemps les Hyvers n'ont fait place:
Mais juſques dans la nuit de mes ſacrez Deſerts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui meſme encore une voix trop fidele
M'a d'un triſte deſaſtre apporté la nouvelle.
J'apprens que dans ce Temple où * le plus ſaint des Rois
Conſacra tout le fruit de ſes pieux exploits,
Et ſignala pour moy ſa pompeuſe largeſſe,
L'implacable Diſcorde & l'infame Molleſſe

* *S. Louïs, Fondateur de la ſainte Chapelle.*

Foulant aux piés les loix, l'honneur & le devoir,
Uſurpent en mon nom le ſouverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma Sœur, une action ſi noire?
Quoy? ce Temple à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le theatre honteux?
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate.
Aſſez & trop long-temps l'impunité les flatte.
Pren ton glaive, & fondant ſur ces Audacieux,
Vien aux yeux des Mortels juſtifier les Cieux.
Ainſi parle à ſa Sœur cette Vierge enflammée.
La Grace eſt dans ſes yeux d'un feu pur allumée.
Themis ſans differer lui promet ſon ſecours,
La flatte, la raſſure, & lui tient ce diſcours.
Chere & divine Sœur, dont les mains ſecourables
Ont tant de fois ſeché les pleurs des Miſerables,
Pourquoy toy-meſme en proye à tes vives douleurs
Cherches-tu ſans raiſon à groſſir tes malheurs?
En vain de tes Sujets l'ardeur eſt ralentie,
D'un ciment éternel ton Egliſe eſt baſtie,
Et jamais de l'Enfer les noirs fremiſſemens
N'en ſçauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des quereles
Ton nom encor cheri vit au ſein des Fideles.
Croy-moy dans ce Lieu même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne eſt facile à calmer;
Et pour y rappeller la Paix tant deſirée,
Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route aſſeurée.
Preſte-moy donc l'oreille, & retien tes ſoûpirs.
Vers ce Temple fameux ſi cher à tes deſirs,
Où le Ciel fut pour toy ſi prodigue en miracles,
Non loin de ce Palais où je rens mes oracles,
Eſt un vaſte ſejour des Mortels reveré,
Et de Clients ſoûmis à toute heure entouré.
Là ſous le faix pompeux de ma pourpre honorable
Veille au ſoin de ma gloire un Homme incomparable
Ariſte dont le Ciel & Louïs ont fait choix
Pour regler ma balance, & diſpenſer mes loix.

Par

Par lui dans le Barreau ſur mon trône affermie
Je vois heurler en vain la Chicane ennemie.
Par lui la Verité ne craint plus l'Impoſteur,
Et l'Orphelin n'eſt plus devoré du Tuteur.
Mais pourquoy vainement t'en retracer l'image?
Tu le connois aſſez, Ariſte eſt ton ouvrage.
C'eſt toy qui le formas dés ſes plus jeunes ans,
Son merite ſans tache eſt un de tes preſens.
Tes divines leçons avec le laict ſucées
Allumerent l'ardeur de ſes nobles penſées.
Auſſi ſon cœur pour toy, brûlant d'un ſi beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche deſaveu,
Et ſon zele hardi toûjours preſt à paroiſtre,
N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un Cloiſtre.
Va le trouver, ma Sœur, à ton auguſte nom
Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte Maiſon,
Ton viſage eſt connu de ſa noble famille.
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille.
Tes yeux d'un ſeul regard ſçauront le penetrer,
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.
Là s'arreſte Themis. La Pieté charmée
Sent renaiſtre la joie en ſon ame calmée.
Elle court chez Ariſte, & s'offrant à ſes yeux:
Que me ſert, lui dit-elle, Ariſte, qu'en tous lieux
Tu ſignales pour moy ton zele & ton courage,
Si la Diſcorde impie à ta porte m'outrage?
Deux puiſſans Ennemis par elle envenimez,
Dans ces murs, autrefois ſi ſaints, ſi renommez,
A mes ſacrez autels font un profane inſulte,
Rempliſſent tout d'effroi, de trouble & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur,
Sauve-moy, ſauve-les de leur propre fureur.
Elle ſort à ces mots. Le Heros en priere
Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
De la celeſte Fille il reconnoiſt l'éclat,
Et mande au meſme inſtant le Chantre & le Prelat.
Muſe, c'eſt à ce coup que mon Eſprit timide
Dans ſa courſe élevée a beſoin qu'on le guide,

Pour chanter par quels ſoins, par quels nobles travaux,
Un Mortel ſceût fléchir ces ſuperbes Rivaux.
Mais plûtoſt, Toy qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariſte, c'eſt à toy d'en inſtruire noſtre âge.
Seul tu peux reveler par quel art tout-puiſſant,
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obeïſſant.
Tu ſçais par quel conſeil raſſemblant le Chapitre
Lui-meſme, de ſa main, reporta le Pupitre,
Et comment le Prelat de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.
Parle donc: c'eſt à Toy d'éclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moy d'avoir ſceû, par mes veilles,
Juſqu'au ſixiéme Chant pouſſer ma fiction,
Et fait d'un vain Pupitre un ſecond Ilion.
Finiſſons. Auſſi-bien, quelque ardeur qui m'inſpire,
Quand je ſonge au Heros qu'il me reſte à décrire,
Qu'il faut parler de Toy, mon Eſprit éperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.
Ariſte, c'eſt ainſi qu'en ce Senat illuſtre
Où Themis, par tes ſoins, reprend ſon premier luſtre,
Quand la premiere fois un Ahtlete nouveau
Vient combattre en champ clos aux jouſtes du Barreau,
Souvent, ſans y penſer, ton auguſte preſence
Troublant par trop d'éclat ſa timide éloquence,
Le nouveau Ciceron tremblant, décoloré,
Cherche en vain ſon diſcours ſur ſa langue égaré:
En vain, pour gagner temps, dans ſes tranſes affreuſes,
Traiſne d'un dernier mot les ſyllabes honteuſes;
Il heſite, il begaye, & le triſte Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

FIN.

L'ART

L'ART POËTIQUE EN VERS.

HO
VI

L'ART POËTIQUE.

CHANT PREMIER.

C'Eſt en vain qu'au Parnaſſe un temeraire Auteur
Penſe de l'Art des vers atteindre la hauteur.
S'il ne ſent point du Ciel l'influence ſecrete,
Si ſon aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte,
Dans ſon genie étroit il eſt toûjours captif.
Pour lui Phebus eſt ſourd, & Pegaze eſt retif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur perilleuſe
Courez du bel eſprit la carriere épineuſe,
N'allez pas ſur des vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour genie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces
Et conſultez long-temps voſtre eſprit & vos forces.
La nature fertile en Eſprits excellens,
Sçait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme:
L'autre, d'un trait plaiſant aiguiſer l'Epigramme.
Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les Bergers, & les bois.
Mais ſouvent un Eſprit qui ſe flate, & qui s'aime,
Méconnoiſt ſon genie, & s'ignore ſoy-meſme.
Ainſi * Tel autrefois, qu'on vid avec Faret
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal-à-propos, d'une voix inſolente,
Chanter du peuple Hebreu la fuite triomphante,
Et pourſuivant Moïſe au travers des deſerts,
Court avec Pharaon ſe noyer dans les mers.

Quel-

* *Saint Amand.* Moïſe ſauvé.

Quelque ſujet qu'on traite, ou plaiſant, ou ſublime,
Que toûjours le Bon ſens s'accorde avec la Rime.
L'un l'autre vainement ils ſemblent ſe haïr,
La Rime eſt une eſclave, & ne doit qu'obeïr.
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,
L'eſprit à la trouver aiſément s'habituë,
Au joug de la raiſon ſans peine elle fléchit,
Et loin de la geſner, la ſert & l'enrichit.
Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle,
Et pour la ratraper, le ſens court aprés elle.
Aimez donc la Raiſon. Que toûjours vos écrits
Empruntent d'elle ſeule & leur luſtre & leur prix.
La pluſpart emportez d'une fougue inſenſée
Toûjours loin du droit ſens vont chercher leur penſée.
Ils croiroient s'abaiſſer dans leurs vers monſtrueux,
S'ils penſoient ce qu'un autre a pû penſer comme eux.
Evitons ces excés. Laiſſons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon ſens : mais pour y parvenir
Le chemin eſt gliſſant & penible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-toſt on ſe noye.
La Raiſon, pour marcher, n'a ſouvent qu'une voye.
Un Auteur quelquefois trop plein de ſon objet
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face:
Il me promene aprés de terraſſe en terraſſe:
Ici s'offre un perron, là regne un corridor,
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or:
Il conte des plafonds les ronds & les ovales.
Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales. *
Je ſaute vingt feüillets pour en trouver la fin,
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces Auteurs l'abondance ſterile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant:
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſçait ſe borner, ne ſceut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

* *Vers de Scudery.*

Un

Un vers eſtoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'eſtre long, & je deviens obſcur.
L'un n'eſt point trop fardé, mais ſa Muſe eſt trop nuë.
L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nuë.
Voulez-vous du Public meriter les amours?
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours.
Un ſtile trop égal & toûjours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toûjours ſur un ton ſemblent pſalmodier.
Heureux, qui dans ſes vers ſçait d'une voix legere
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſevere!
Son livre aimé du Ciel & cheri des Lecteurs,
Eſt ſouvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoy que vous écriviez, évitez la baſſeſſe.
Le ſtile le moins noble a pourtant ſa nobleſſe.
Au mépris du Bon ſens, le Burleſque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par ſa nouveauté.
On ne vid plus en vers que pointes triviales.
Le Parnaſſe parla le langage des Hales.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon traveſti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois paſſa juſques aux Princes.
Le plus mauvais Plaiſant eut ſes approbateurs,
Et juſqu'à Daſſouci, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce ſtile enfin la Cour déſabuſée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aiſée,
Diſtingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laiſſa la Province admirer le Typhon.
Que ce ſtile jamais ne ſoüille voſtre ouvrage.
Imitons de Marot l'élegant badinage,
Et laiſſons le Burleſque aux Plaiſans du Pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi, ſur les pas de Brebeuf,
Meſme en une Pharſale, entaſſer ſur les rives,
De morts & de mourans cent montagnes plaintives.
Prenez mieux voſtre ton. Soyez ſimple avec art,
Sublime ſans orgueil, agreable ſans fard.

N'of-

N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille ſevere.
Que toûjours dans vos vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hemiſtiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop haſtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de mots harmonieux:
Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble penſée
Ne peut plaire à l'eſprit, quand l'oreille eſt bleſſée.
Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix.
La Rime, au bout des mots aſſemblez ſans meſure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de céſure.
Villon ſceut le premier, dans ces ſiecles groſſiers,
Débroüiller l'art confus de nos vieux Romanciers.
Marot bien-toſt aprés fit fleurir les Balades,
Tourna des Triolets, rima des Maſcarades,
A des refrains reglez aſſervit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronſard qui le ſuivit, par une autre methode.
Reglant tout, broüilla tout, fit un art à ſa mode:
Et toutefois long-temps eut un heureux deſtin.
Mais ſa Muſe en François parlant Grec & Latin,
Vid dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots le faſte pedanteſque.
Ce Poëte orgueilleux trebuché de ſi haut,
Rendit plus retenus Deſportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint, & le premier en France,
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et reduiſit la Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la Langue reparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps ſert encor de modele.

Mar-

Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.
Si le ſens de vos vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-toſt commence à ſe détendre,
Et de vos vains diſcours promt à ſe détacher,
Ne ſuit point un Auteur qu'il faut toûjours chercher.
Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toûjours embaraſſées.
Le jour de la raiſon ne le ſçauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que noſtre idée eſt plus ou moins obſcure,
L'expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'enonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.
Sur tout, qu'en vos écrits la Langue reverée
Dans vos plus grands excés vous ſoit toûjours ſacrée.
En vain vous me frappez d'un ſon melodieux;
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux,
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux Soleciſme.
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toûjours, quoy qu'il faſſe, un méchant Ecrivain.
Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle viteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruiſſeau qui ſur la molle arene
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promene,
Qu'un torrent debordé qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier ſur un terrain fangeux.
Haſtez-vous lentement, & ſans perdre courage,
Vingt fois ſur le métier remettez voſtre ouvrage.
Poliſſez le ſans ceſſe, & le repoliſſez.
Ajouſtez quelquefois, & ſouvent effacez.
C'eſt peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'eſprit ſemez de temps en temps petillent.
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;

Que

Que d'un art délicat les pieces aſſorties
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties:
Que jamais du ſujet le diſcours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la cenſure publique?
Soyez vous à vous-meſme un ſevere Critique.
L'ignorance toûjours eſt preſte à s'admirer.
Faites-vous des Amis prompts à vous cenſurer.
Qu'ils ſoient de vos écrits les confidens ſinceres,
Et de tous vos defauts les zelez adverſaires.
Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur:
Mais ſçachez de l'Ami diſcerner le Flateur.
Tel vous ſemble applaudir, qui vous raille & vous joüe.
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loüe.
Un Flateur auſſi-toſt cherche à ſe récrier.
Chaque vers qu'il entend le fait extazier.
Tout eſt charmant, divin, aucun mot ne le bleſſe.
Il trépigne de joye, il pleure de tendreſſe,
Il vous comble par tout d'éloges faſtueux.
La Verité n'a point cet air impetueux.
Un ſage Ami toûjours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.
Il ne pardonne point les endroits negligez.
Il renvoye en leur lieu les vers mal arrangez.
Il reprime des mots l'ambitieuſe emphaze.
Ici le ſens le choque, & plus loin c'eſt la phraze.
Voſtre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir:
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un Ami veritable.
Mais ſouvent ſur ſes vers un Auteur intraitable
A les proteger tous ſe croit intereſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah! Monſieur, pour ce vers je vous demande grace;
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me ſemble froid;
Je le retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaiſt pas. Tout le monde l'admire.
Ainſi toûjours conſtant à ne ſe point dédire;

Qu'un

Qu'un mot dans ſon Ouvrage ayt paru vous bleſſer,
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il cherit la critique.
Vous avez ſur ſes vers un pouvoir deſpotique.
Mais tout ce beau diſcours, dont il vient vous flater,
N'eſt rien qu'un piege adroit pour vous les reciter.
Auſſi-toſt il vous quitte, & content de ſa Muſe,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuſe.
Car ſouvent il en trouve. Ainſi qu'en ſots Auteurs,
Noſtre ſiecle eſt fertile en ſots Admirateurs.
Et ſans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en eſt chez le Duc, il en eſt chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat a chez les Courtiſans
De tout temps rencontré de zelez partiſans;
Et, pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toûjours un plus Sot qui l'admire.

CHANT II.

TElle qu'une Bergere, au plus beau jour de feſte,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa teſte,
Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens.
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtile,
Doit éclater ſans pompe une élegante Idylle:
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers preſomptueux.
Il faut que ſa douceur flate, chatoüille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais ſouvent dans ce ſtile un Rimeur aux abois
Jette là de depit la flûte & le hautbois,
Et follement pompeux, dans ſa verve indiſcrete,
Au milieu d'une Eglogue entonne la trompete.
De peur de l'ecouter, Pan fuit dans les roſeaux,
Et les Nymphes d'effroi ſe cachent ſous les eaux.
Au contraire, cet Autre abject en ſon langage
Fait parler ſes Bergers, comme on parle au village.
Ses vers plats & groſſiers dépoüillez d'agrément,
Toûjours baiſent la terre, & rampent triſtement.
On diroit que Ronſard ſur ſes *pipeaux ruſtiques*
Vient encor fredonner ſes Idylles Gothiques,
Et changer, ſans reſpect de l'oreille & du ſon,
Lycidas en Pierrot, & Philis en Thoinon.
Entre ces deux excés la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver, Theocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits par les Graces dictez
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feüilletez.
Seuls dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre,
Par quel art ſans baſſeſſe un Auteur peut deſcendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers,
Des plaiſirs de l'Amour vanter la douce amorce,
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce,

Et

Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un Conſul la campagne & les bois. *
Telle eſt de ce Poëme & la force & la grace.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant ſans audace,
La plaintive Elegie en longs habits de deüil
Sçait les cheveux épars gemir ſur un cercueil.
Elle peint des Amans la joye, & la triſteſſe,
Flate, menace, irrite, appaiſe une Maiſtreſſe:
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'eſt peu d'eſtre Poëte, il faut eſtre amoureux.
Je hais ces vains Auteurs, dont la Muſe forcée
M'entretient de ſes feux toûjours froide & glacée,
Qui s'affligent par art, & fous de ſens raſſis
S'érigent, pour rimer, en Amoureux tranſis.
Leurs tranſports les plus doux ne ſont que phraſes vaines.
Ils ne ſçavent jamais que ſe charger de chaînes,
Que benir leur martyre, adorer leur priſon,
Et faire quereler les ſens & la raiſon.
Ce n'eſtoit pas jadis, ſur ce ton ridicule
Qu'Amour dictoit les vers que ſoûpiroit Tibule:
Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon Art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur ſeul parle dans l'Elegie.
L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie
Elevant juſqu'au Ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes vers commerce avec les Dieux.
Aux Athletes dans Piſe, elle ouvre la barriere,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carriere,
Mene Achille ſanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louïs.
Tantoſt comme une Abeille ardente à ſon ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépoüiller le rivage:
Elle peint les feſtins, les danſes, & les ris,
Vante un baiſer cueilli ſur les levres d'Iris,
Qui mollement reſiſte, & par un doux caprice,
Quelquefois le refuſe, afin qu'on le raviſſe. †

* Virg. Eclog. 4. † Horat. Ode 12. lib. 2.

Son ſtile impetueux ſouvent marche au hazard.
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'art.
Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'eſprit phlegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique:
Qui chantant d'un Heros les progrés éclatans,
Maigres Hiſtoriens, ſuivront l'ordre des temps.
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de veuë.
Pour prendre Dole, il faut que l'Iſle ſoit rendue,
Et que leur vers exact, ainſi que Mezeray,
Ayt fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de ſon feu leur fut toûjours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre
Voulant pouſſer à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuſes loix;
Voulut, qu'en deux Quatrains de meſure pareille
La Rime avec deux ſons frappaſt huit fois l'oreille,
Et qu'enſuite, ſix vers artiſtement rangez
Fuſſent en deux Tercets par le ſens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence:
Lui-meſme en meſura le nombre & la cadence:
Defendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis oſaſt s'y remontrer.
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême.
Un Sonnet ſans defauts vaut ſeul un long Poëme.
Mais en vain mille Auteurs y penſent arriver,
Et cet heureux Phénix eſt encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reſte auſſi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un ſaut chez l'Epicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,
La meſure eſt toûjours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en ſon tour plus borné,
N'eſt ſouvent, qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le Vulgaire ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.

La

La faveur du l'public excitant leur audace,
Leur nombre impetueux inonda le Parnaſſe,
Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le Sonnet orgueilleux lui-meſme en fut frappé.
La Tragedie en fit ſes plus cheres delices.
L'Elegie en orna ſes douloureux caprices.
Un Heros ſur la Scene eut ſoin de s'en parer,
Et ſans Pointe un Amant n'oſa plus ſouſpirer.
On vid tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fideles à la Pointe encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque mot eut toûjours deux viſages divers.
La proſe la receut auſſi bien que les vers.
L'Avocat au Palais en heriſſa ſon ſtile,
Et le Docteur en chaire en ſema l'Evangile.
La Raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſerieux,
Et dans tous ces écrits la declarant infame,
Par grace lui laiſſa l'entrée en l'Epigramme:
Pourveu que ſa fineſſe éclatant à propos
Roulaſt ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les deſordres ceſſerent.
Toutefois à la Cour les Turlupins reſterent,
Inſipides Plaiſans, bouffons infortunez,
D'un jeu de mots groſſier partiſans ſurannez.
Ce n'eſt pas quelquefois qu'une Muſe un peu fine
Sur un mot en paſſant ne jouë & ne badine,
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccés:
Mais fuyez ſur ce point un ridicule excés,
Et n'allez pas toûjours d'une pointe frivole
Aiguiſer par la queuë une Epigramme folle.
Tout Poëme eſt brillant de ſa propre beauté.
Le Rondeau né Gaulois a la naïveté.
La Balade aſſervie à ſes vieilles maximes,
Souvent doit tout ſon luſtre au caprice des rimes.
Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe, & l'amour.
L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Verité du vers de la Satire.

Lucile le premier osa la faire voir :
Aux vices des Romains presenta le miroir :
Vangea l'humble Vertu, de la Richesse altiere,
Et l'Honneste-homme à pié, du Faquin en litiere.
Horace à cette aigreur mesla son enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni sot impunement :
Et, malheur à tout nom, qui propre à la censure,
Pût entrer dans un vers, sans rompre la mesure.
Perse en ses vers obscurs, mais serrez & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvenal élevé dans les cris de l'Ecole
Poussa jusqu'à l'excés sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages tout pleins d'affreuses veritez
Etincelent pourtant de sublimes beautez :
* Soit que sur un Ecrit arrivé de Caprée
Il brise de Sejan la Statuë adorée :
† Soit qu'il fasse au Conseil courir les Senateurs,
D'un Tyran soupçonneux pasles adulateurs :
Ou que, poussant à bout la luxure Latine,
** Aux Portefaix de Rome il vende Messaline.
Ses écrits pleins de feu par tout brillent au yeux.
De ces Maistres sçavans disciple ingenieux
Regnier seul parmi nous formé sur leurs modeles,
Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.
Heureux ! si ses Discours craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux où frequentoit l'Auteur ;
Et si du son hardi de ses rimes Cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.
Le Latin dans les mots brave l'honnesteté :
Mais le lecteur François veut estre respecté :
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce Poëme en bons mots si fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville,

Agrea-

* *Satire.* 10. † *Satire,* 4. ** *Satire.* 6.

Agreable Indiſcret, qui conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche, & s'accroiſt en marchant.
La liberté Françoiſe en ſes vers ſe déploye.
Cet enfant de plaiſir veut naiſtre dans la joye.
Toutefois n'allez pas goguenard dangereux,
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'Atheïſme éleve,
Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Greve:
Il faut meſme en chanſon du bon ſens & de l'art.
Mais pourtant on a veu le vin & le hazard
Inſpirer quelquefois une Muſe groſſiere,
Et fournir ſans genie un couplet à Liniere.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un ſot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'Auteur altier de quelque chanſonnette
Au meſme inſtant prend droit de ſe croire Poëte,
Il ne dormira plus qu'il n'ayt fait un Sonnet.
Il met tous les matins ſix Impromptus au net.
Encore eſt-ce un miracle, en ſes vagues furies,
Si bien-toſt imprimant ſes ſottes rêveries,
Il ne ſe fait graver au devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteüil.

CHANT III.

IL n'eſt point de Serpent, ni de Monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.
D'un pinceau delicat l'artifice agreable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainſi, pour nous charmer, la Tragedie en pleurs
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs,
D'Oreſte parricide exprima les alarmes,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Theatre épris,
Venez en vers pompeux y diſputer le prix,
Voulez-vous ſur la ſcene étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ſes ſuffrages,
Et qui toûjours plus beaux, plus ils ſont regardez,
Soient au bout de vingt ans encor redemandez?
Que dans tous vos diſcours la paſſion émuë
Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë,
Si d'un beau mouvement l'agreable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur*,
Ou n'excite en noſtre ame une *Pitié* charmante,
En vain vous étalez une ſcene ſçavante.
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'atiedir
Un Spectateur toûjours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de voſtre Rhetorique,
Juſtement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher:
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.
Que dés les premiers vers l'Action préparée,
Sans peine, du Sujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un Acteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne ſçait pas m'informer,
Et qui débroüillant mal une penible intrigue,
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il declinaſt ſon nom,
Et diſt: je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon:

Que

Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le Sujet n'eſt jamais aſſez toſt expliqué.
Que le Lieu de la ſcene y ſoit fixe & marqué.
Un Rimeur, ſans peril, de là les Pirenées
Sur la ſcene en un jourrenferme des années,
Là ſouvent le Heros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, eſt barbon au dernier.
Mais nous, que la Raiſon à ſes regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action ſe menage:
Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un ſeul Fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Theatre rempli.
Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le Vrai peut quelquefois n'eſtre pas Vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moy ſans appas.
L'eſprit n'eſt point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'expoſe:
Les yeux en le voyant ſaiſiroient mieux la choſe,
Mais il eſt des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble toûjours croiſſant de ſcene en ſcene
A ſon comble arrivé ſe débroüille ſans peine.
L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frappé,
Que lors qu'en un ſujet d'intrigue enveloppé,
D'un ſecret tout à coup la verité connuë
Change tout, donne à tout une face imprevuë.
La Tragedie informe & groſſiere en naiſſant
N'eſtoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des raiſins entonnant les loüanges,
S'efforcoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joye éveillant les eſprits,
Du plus habile Chantre un Bouc eſtoit le prix.
Theſpis fut le premier qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuſe folie,
Et d'Acteurs mal ornez chargeant un tombereau,
Amuſa les Paſſans d'un ſpectacle nouveau.
Eſchyle dans le Chœur jetta les perſonnages,
D'un Maſque plus honneſte habilla les viſages,

Sur les ais d'un theatre en public exhauſſé,
Fit paroiſtre l'Acteur d'un brodequin chauſſé.
Sophocle enfin donnant l'eſſor à ſon genie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intereſſa le Chœur dans toute l'Action,
Des vers trop rabotteux polit l'expreſſion,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latine.
Chez nos devots Ayeux le Theatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une Troupe groſſiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et ſottement zelée en ſa ſimplicité
Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu, par pieté.
Le ſçavoir à la fin diſſipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la devote imprudence.
On chaſſa ces Docteurs preſchans ſans miſſion.
On vid renaiſtre Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les Acteurs laiſſant le maſque antique,
Le violon tint lieu de Chœur & de muſique.
Bien-toſt l'Amour fertile en tendres ſentimens
S'empara du Theatre, ainſi que des Romans.
De cette Paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.
Peignez donc, j'y conſens, les Heros amoureux.
Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Tyrſis & Philene.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:
Et que l'amour ſouvent de remors combattu
Paroiſſe une foibleſſe & non une vertu.
Des Heros de Roman fuyez les petiteſſes:
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foibleſſes.
Achille déplairoit moins boüillant & moins promt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront.
A ces petits defauts marquez dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoiſt la nature.
Qu'il ſoit ſur ce modele en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, intereſſé.

Que

Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtere.
Conſervez à chacun ſon propre caractere.
Des Siecles, des Païs, etudiez les mœurs.
Les climats font ſouvent les diverſes humeurs.
Gardez donc de donner, ainſi que dans Clelie,
L'air, ni l'eſprit François à l'antique Italie,
Et, ſous des noms Romains faiſant noſtre portrait,
Peindre Caton galant & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aiſément tout s'excuſe.
C'eſt aſſez qu'en courant la fiction amuſe.
Trop de rigueur alors ſeroit hors de ſaiſon:
Mais la Scene demande une exacte raiſon.
L'étroite bienſeance y veut eſtre gardée.
D'un nouveau Perſonnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec ſoi-meſme il ſe montre d'accord,
Et qu'il ſoit juſqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
Souvent, ſans y penſer, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Heros ſemblables à ſoi-meſme.
Tout a l'humeur Gaſconne, en un Auteur Gaſcon.
Calprenede & Juba * parlent du meſme ton.
La nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage.
Chaque paſſion parle un different langage.
La Colere eſt ſuperbe, & veut des mots altiers.
L'Abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troye en flamme Hecube deſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,
Ni ſans raiſon décrire en quels affreux païs,
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanais. **
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un Declamateur amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez.
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſere touche.
Le Theatre fertile en Cenſeurs pointilleux,
Chez nous pour ſe produire eſt un champ perilleux.

* *Heros de la Cleopatre.* ** *Seneque Tragique Troade Sc. 2.*

Un Auteur n'y fait pas de faciles conquestes.
Il trouve à le ſifler des bouches toûjours preſtes.
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'eſt un droit qu'à la porte on achete en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il ſe replie:
Que tantoſt il s'éleve, & tantoſt s'humilie:
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par tout fécond:
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agreable, profond:
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille:
Qu'il coure dans ſes vers de merveille en merveille:
Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi la Tragedie agit, marche, & s'explique.
D'un air plus grand encor la Poëſie Epique,
Dans le vaſte recit d'une longue action,
Se ſoutient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage:
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage.
Chaque vertu devient une Divinité.
Minerve eſt la Prudence, & Venus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe:
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi, dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toûjours écloſes.
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux par le vent écartez
Soient aux bords Africains d'un orage emportez;
Ce n'eſt qu'une aventure ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon conſtante en ſon averſion
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion:
Qu'Eole en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinez les priſons d'Eolie:

Que

Que Neptune en couroux, s'elevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache;
C'eſt là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache:
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur:
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.
C'eſt donc bien vainement que nos Auteurs deceus,
Banniſſant de leurs vers ces ornemens receus,
Penſent faire agir Dieu, ſes Saints, & ſes Prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes:
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzebuth, Lucifer.
De la foi d'un Chreſtien les myſteres terribles
D'ornemens égayés ne ſont point ſuſceptibles.
L'Evangile à l'eſprit n'offre de tous coſtez
Que penitence à faire, & tourmens meritez:
Et de vos fictions le mélange coupable,
Meſme à ſes veritez donne l'air de la Fable.
Et quel objet enfin à preſenter aux yeux,
Que le Diable toûjours heurlant contre les Cieux,
Qui de voſtre Heros veut rabaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire?
Le Taſſe, dira-t-on, l'a fait avec ſuccés.
Je ne veux point ici lui faire ſon procés:
Mais quoy que noſtre Siecle à ſa gloire publie,
Il n'eut point de ſon Livre illuſtré l'Italie;
Si ſon ſage Heros toûjours en oraiſon,
N'euſt fait que mettre enfin Sathan à la raiſon,
Et ſi Renaud, Argant, Tancrede, & ſa Maiſtreſſe
N'euſſent de ſon ſujet égayé la triſteſſe.
Ce n'eſt pas que j'approuve, en un ſujet Chrétien,
Un Auteur follement idolâtre & Payen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oſer de la Fable employer la figure,
De chaſſer les Tritons de l'empire des eaux,
D'oſter à Pan ſa flûte, aux Parques leurs ciſeaux,

D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
Ainſi que le Berger, ne paſſe le Monarque;
C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire ſans agrément.
Bien-toſt ils défendront de peindre la Prudence:
De donner à Themis ni bandeau, ni balance:
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain:
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main:
Et par tout des diſcours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zele, iront chaſſer l'Allegorie.
Laiſſons-les s'applaudir de leur pieuſe erreur:
Mais pour nous, banniſſons une vaine terreur,
Et n'allons point parmi nos ridicules ſonges,
Du Dieu de verité, faire un Dieu de menſonges.
La Fable offre à l'eſprit mille agrémens divers.
Là tous les noms heureux ſemblent nés pour les vers,
Ulyſſe, Agamemnon, Oreſte, Idomenée,
Helène, Menelas, Paris, Hector, Enée.
O le plaiſant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Heros va choiſir Childebrand!
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur, ou bizarre
Rend un Poëme entier, ou burleſque ou barbare.
Voulez-vous long-temps plaire, & jamais ne laſſer?
Faites choix d'un Heros propre à m'intereſſer,
En valeur éclatant, en vertus magnifique:
Qu'en lui, juſqu'aux défauts, tout ſe montre heroïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'eſtre ouis:
Qu'il ſoit tel que Ceſar, Alexandre, ou Louïs,
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuie aux exploits d'un Conquerant vulgaire.
N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé,
Le ſeul couroux d'Achille avec art ménagé
Remplit abondamment une Iliade entiere.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.
Soyez vif & preſſé dans vos narrations.
Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions.
C'eſt là qu'il faut des vers étaler l'élegance.
N'y preſentez jamais de baſſe circonſtance.

N'imi-

N'imitez pas ce Fou, qui décrivant les mers
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
L'Hebreu ſauvé du joug de ſes injuſtes Maiſtres,
Met pour le voir paſſer * les poiſſons aux feneſtres:
Peint le petit Enfant qui *va, ſaute, revient,*
Et joyeux à ſa mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'eſt arreſter la veuë.
Donnez à voſtre ouvrage une juſte étenduë.
Que le debut ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dés l'abord ſur Pegaze monté,
Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre,
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre. **
Que produira l'Auteur, aprés tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une ſouris.
O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adreſſe,
Qui ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux,
Je chante les combats, & cet Homme pieux
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muſe en arrivant ne met pas tout en feu:
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
Bien-toſt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du deſtin des Latins prononcer les oracles,
De Styx & d'Acheron peindre les noirs torrens,
Et déja les Ceſars dans l'Elyſée errans.
De Figures ſans nombre égayez voſtre ouvrage.
Que tout y faſſe aux yeux une riante image.
On peut eſtre à la fois & pompeux & plaiſant,
Et je hais un Sublime ennuyeux & peſant.
J'aime mieux Arioſte, & ſes fables comiques,
Que ces Auteurs toûjours froids & melancoliques,
Qui dans leur ſombre humeur ſe croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature
Homere ait à Venus derobé ſa ceinture.

* *Les poiſſons ébahis les regardent paſſer.* Moyſe Sauvé.
** Alaric. l. 1.

Son livre eſt d'agrémens un fertile treſor.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Il ne s'égare point en de trop longs detours.
Sans garder dans ſes vers un ordre methodique,
Son ſujet de ſoy-meſme & s'arrange & s'explique.
Tout, ſans faire d'appreſts, s'y prépare aiſément.
Chaque vers, chaque mot court à l'évenement.
Aimez donc ſes écrits, mais d'une amour ſincere.
C'eſt avoir profité que de ſçavoir s'y plaire.
Un l'oëme excellent, où tout marche, & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des ſoins, & ce penible ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueil ſon eſprit chimerique,
Fierement prend en main la trompette heroïque.
Sa Muſe déreglée, en ſes vers vagabonds,
Ne s'éleve jamais que par ſauts & par bonds,
Et ſon feu dépourveu de ſens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le Public promt à le mépriſer,
De ſon merite faux le veut deſabuſer:
Lui-meſme applaudiſſant à ſon maigre genie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention.
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arreſt le ſiecle ſe rebelle,
A la poſterité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bon ſens de retour
Ramene triomphans ſes ouvrages au jour,
Leurs tas au magaſin cachez à la lumiere,
Combattent triſtement les vers & la pouſſiere.
Laiſſons-les donc entr'eux s'eſcrimer en repos,
Et ſans nous égarer ſuivons noſtre propos.

Des ſuccés fortunez du ſpectacle tragique,
Dans Athenes nâquit la Comedie antique.
Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaiſans
Diſtila le venin de ſes traits médiſans.
Aux accés inſolens d'une boufonne joye,
La ſageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proye.
On vid, par le Public un Poëte avoüé
S'enrichir aux dépens du merite joüé,
Et Socrate par lui dans *un chœur de Nuées*,*
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arreſta le cours.
Le Magiſtrat, des loix emprunta le ſecours,
Et rendant par édit les Poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms ni les viſages.
Le Theatre perdit ſon antique fureur.
La Comedie apprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin ſceut inſtruire & reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vid avec plaiſir, ou crût ne s'y point voir.
L'avare des premiers rît du tableau fidele
D'un Avare ſouvent tracé ſur ſon modele;
Et mille fois un Fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-meſme formé.
Que la Nature donc ſoit voſtre étude unique,
Auteurs, qui pretendez aux honneurs du Comique.
Quiconque void bien l'Homme, & d'un eſprit profond,
De tant de cœurs cachez a penetré le fond:
Qui ſçait bien ce que c'eſt qu'un Prodigue, un Avare,
Un honneſte homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
Sur une ſcene heureuſe il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.
Preſentez-en par tout les images naïves:
Que chacun y ſoit peint des couleurs les plus vives.
La Nature féconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame eſt marquée à de differens traits.

Un

* *Les Nuées, Comedie d'Ariſtophane.*

Un geſte la découvre, un rien la fait paroiſtre:
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoiſtre.
Le tems qui change tout, change auſſi nos humeurs.
Chaque Age a ſes plaiſirs, ſon eſprit, & ſes mœurs.
Un jeune homme toûjours boüillant dans ſes caprices,
Eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices;
Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes deſirs,
Retif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.
L'Age viril plus meur, inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprés des Grands, s'intrigue, ſe ménage,
Contre les coups du ſort ſonge à ſe maintenir,
Et loin dans le preſent regarde l'avenir.
La Vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe,
Garde, non pas pour ſoy, les treſors qu'elle entaſſe,
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé,
Toûjours plaint le preſent, & vante le paſſé,
Inhabile aux plaiſirs, dont la jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs, que l'âge lui refuſe.
Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la Cour, & connoiſſez la Ville.
L'une & l'autre eſt toûjours en modeles fertile.
C'eſt par là que Moliere illuſtrant ſes écrits
Peut-eſtre de ſon Art euſt remporté le prix;
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'euſt point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agreable & le fin,
Et ſans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où * Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.
Le Comique ennemi des ſoûpirs & des pleurs,
N'admet point en ſes vers de tragiques douleurs:
Mais ſon employ n'eſt pas d'aller dans une place,
De mots ſales & bas charmer la populace.
Il faut que ſes Acteurs badinent noblement:
Que ſon nœud bien formé ſe dénouë aiſément:

Que

* Comedie de Moliere.

Que l'Action marchant où la raiſon la guide,
Ne ſe perde jamais dans une Scene vuide;
Que ſon ſtile humble & doux ſe releve à propos,
Que ſes diſcours par tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de paſſions finement maniées;
Et les ſcenes toûjours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon ſens gardez de plaiſanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un Pere dans Terence
Vient d'un Fils amoureux gourmander l'imprudence:
De quel air cet Amant écoute ſes leçons,
Et court chez ſa Maiſtreſſe oublier ces chanſons.
Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable,
C'eſt un Amant, un Fils, un Pere veritable.
J'aime ſur le Theatre un agreable Auteur
Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaiſt par la raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaiſant, à groſſiere équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la ſaleté;
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux treteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornetes fades,
Aux Laquais aſſemblez joüer ſes Maſcarades.

CHANT IV.

DAns Florence jadis vivoit un Medecin,
Sçavant hableur, dit-on, & celebre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misere.
Là le Fils orphelin lui redemande un Pere,
Ici le Frere pleure un Frere empoisonné.
L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de sené.
Le rhume à son aspect se change en pleuresie;
Et par lui la migraine est bien-tost phrenesie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux detesté.
De tous ses Amis morts un seul Ami resté,
Le mene en sa maison de superbe structure;
C'estoit un riche Abbé fou de l'Architecture.
Le Medecin d'abord semble né dans cet art,
Déja de bâtimens parle comme Mansard:
D'un salon qu'on éleve il condamne la face:
Au vestibule obscur il marque une autre place:
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son Ami le conçoit, & mande son Maçon.
Le Maçon vient, écoute, approuve, & se corrige.
Enfin, pour abreger un si plaisant prodige,
Nostre Assassin renonce à son art inhumain,
Et desormais la regle & l'équierre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant Medecin devient bon Architecte.
Son exemple est pour nous un precepte excellent.
Soyez plûtost Maçon, si c'est vostre talent,
Ouvrier estimé dans un art necessaire,
Qu'Ecrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrez differens.
On peut avec honneur remplir les seconds rangs:
Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrez du mediocre au pire.
Les vers ne souffrent point de mediocre Auteur,
Ses écrits en tous lieux sont l'effroy du Lecteur,

Con-

Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent,
Et les ais chez Billaine * à regret les endurent.
Un Fou du moins fait rire, & peut nous égayer:
Mais un froid Ecrivain ne ſçait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac † & ſa burleſque audace,
Que ces vers où Motin ſe morfond & nous glace.
Ne vous enyvrez point des éloges flateurs
Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs
Vous donne en ces Reduits prompts à crier, merveille!
Tel écrit recité ſe ſouſtint à l'oreille,
Qui dans l'impreſſion au grand jour ſe montrant,
Ne ſouſtient pas des yeux le regard penetrant.
On ſçait de cent Auteurs l'aventure tragique:
Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inſpire,
En tous lieux auſſi-toſt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux,
Qui de ſes vains écrits lecteur harmonieux
Aborde en recitant quiconque le ſaluë,
Et pourſuit de ſes vers les paſſans dans la ruë.
Il n'eſt Temple ſi ſaint des Anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa Muſe un lieu de ſeureté.
Je vous l'ay déja dit, aimez qu'on vous cenſure,
Et ſouple à la raiſon corrigez ſans murmure.
Mais ne vous rendez pas dés qu'un Sot vous reprend.
Souvent dans ſon orgueil un ſubtil Ignorant
Par d'injuſtes dégoûts combat toute une Piece,
Blâme des plus beaux vers la noble hardieſſe.
On a beau refuter ſes vains raiſonnemens:
Son eſprit ſe complaiſt dans ſes faux jugemens,
Et ſa foible raiſon de clarté dépourvuë,
Penſe que rien n'échape à ſa debile veuë.
Ses conſeils ſont à craindre, & ſi vous les croyez,
Penſant fuir un écueil, ſouvent vous vous noyez.

Fai-

* *Fameux Libraire.* † *Cyrano Bergerac, Auteur du Voyage de la Lune.*

Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la raiſon conduiſe, & le ſçavoir éclaire
Et dont le crayon ſeur d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher,
Lui ſeul éclaircira vos doutes ridicules:
De voſtre eſprit tremblant levera les ſcrupules.
C'eſt lui qui vous dira, par quel tranſport heureux,
Quelquefois dans ſa courſe un eſprit vigoureux
Trop reſſerré par l'art, ſort des regles preſcrites,
Et de l'art meſme apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait Cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge ſottement.
Tel s'eſt fait par ſes vers diſtinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.
Auteurs, preſtez l'oreille à mes inſtructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en ſçavantes leçons voſtre Muſe fertile
Par-tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.
Un Lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.
Que voſtre ame & vos mœurs peints dans tous vos ouvrages
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis eſtimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur en vers infames deſerteurs,
Trahiſſant la vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes Eſprits
Qui banniſſant l'amour de tous chaſtes écrits,
D'un ſi riche ornement veulent priver la Scene:
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimene.
L'amour le moins honneſte exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gemir & m'étaler ſes charmes;
Je condamne ſa faute, en partageant ſes larmes.
Un Auteur vertueux dans ſes vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatoüillant les ſens;
Son feu n'allume point de criminelle flâme.
Aimez donc la vertu, nourriſſez-en voſtre ame.

En vain l'eſprit eſt plein d'une noble vigueur,
Le vers ſe ſent toûjours des baſſeſſes du cœur.
Fuyez ſur tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires eſprits malignes phreneſies.
Un ſublime Ecrivain n'en peut eſtre infecté.
C'eſt un vice qui ſuit la Mediocrité.
Du Merite eclatant cette ſombre Rivale
Contre lui chez les Grands inceſſamment cabale,
Et ſur les piés en vain tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à lui, cherche à le rebaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuſes brigues.
Que les vers ne ſoient pas voſtre éternel employ.
Cultivez vos amis, ſoyez homme de foy.
C'eſt peu d'eſtre agreable & charmant dans un livre;
Il faut ſçavoir encore & converſer & vivre.
Travaillez pour la gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Ecrivain.
Je ſçai qu'un noble Eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſon travail un tribut legitime:
Mais je ne puis ſouffrir ces Auteurs renommez,
Qui dégoûtez de gloire, & d'argent affamez,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un art divin un metier mercenaire.
Avant que la Raiſon s'expliquant par la voix,
Euſt inſtruit les Humains, euſt enſeigné des loix:
Tous les Hommes ſuivoient la groſſiere Nature,
Diſperſez dans les bois couroient à la paſture.
La force tenoit lieu de droit & d'équité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du Diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe:
Raſſembla les Humains dans les foreſts épars:
Enferma les citez de murs & de rempars:
De l'aſpect du ſupplice effraya l'inſolence,
Et ſous l'apui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là ſont nés ces bruits receus dans l'Univers,

Qu'aux

Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépoüilloient leur audace:
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,
Et ſur les murs Thebains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naiſſant produiſit ces miracles.
Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles,
Du ſein d'un Preſtre émû d'une divine horreur,
Apollon, par des vers, exhala ſa fureur.
Bien-toſt reſſuſcitant les Heros des vieux âges
Homere aux grands exploits anima les courages.
Heſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint haſter les moiſſons.
En mille écrits fameux la ſageſſe tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux Mortels annoncée,
Et par tout des eſprits ſes preceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muſes reverées
Furent d'un juſte encens dans la Grece honorées,
Et leur Art attirant le culte des Mortels,
A ſa gloire en cent lieux vid dreſſer des autels.
Mais enfin l'Indigence amenant la Baſſeſſe,
Le Parnaſſe oublia ſa premiere nobleſſe.
Un vil amour du gain infectant les eſprits,
De menſonges groſſiers ſoüilla tous les écrits,
Et par tout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du diſcours, & vendit les paroles.
Ne vous flétriſſez point par un vice ſi bas.
Si l'or ſeul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arroſe le Permeſſe.
Ce n'eſt point ſur ſes bords qu'habite la Richeſſe.
Aux plus ſçavans Auteurs, comme aux plus grands Guerriers
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.
Mais, quoy? dans la diſette une Muſe affamée
Ne peut pas, dira-t-on, ſubſiſter de fumée
Un Auteur qui preſſé d'un beſoin importun,
Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun.

Goûte

Goûte peu d'Helicon les douces promenades.
Horace a bû ſon ſaoul quand il void les Ménades,
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le ſuccés d'un Sonnet.
Il eſt vrai: mais enfin cette affreuſe diſgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe.
Et que craindre en ce ſiecle, où toûjours les beaux Arts
D'un Aſtre favorable éprouvent les regards,
Où d'un Prince éclairé la ſage prévoyance
Fait par tout au Merite ignorer l'indigence?
Muſes, dictez ſa gloire à tous vos Nourriſſons.
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ſes Heros ſur lui forme tous les tableaux.
Que de ſon nom chanté par la bouche des Belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les foreſts.
Que pour lui l'Epigramme aiguize tous ſes traits.
Mais quel heureux Auteur, dans une autre Eneïde,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle ſçavante Lyre au bruit de ſes exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois:
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soy-meſme ſe noyant pour ſortir du naufrage:
Dira les bataillons ſous Maſtrich enterrez,
Dans ces affreux aſſauts du Soleil éclairez?
Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déja Dole & Salins ſous le joug ont ployé.
Bezançon fume encor ſur ſon Roc foudroyé.
Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent oppoſer tant de digues?
Eſt-ce encore en fuyant qu'ils penſent l'arreſter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſceu l'éviter?
Que de rempars détruits! que de villes forcées!
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées!

Au-

Auteurs, pour les chanter, redoublez vos tranſports.
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moy, qui juſqu'ici nouri dans la Satire,
N'oſe encor manier la trompette & la lyre:
Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux:
Vous offrir ces leçons que ma Muſe au Parnaſſe
Rapporta jeune encor du commerce d'Horace;
Seconder voſtre ardeur, échauffer vos eſprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais auſſi pardonnez ſi plein de ce beau zele,
De tous vos pas fameux obſervateur fidele,
Quelquefois du bon or je ſepare le faux,
Et des Auteurs groſſiers j'attaque les defauts:
Cenſeur un peu fâcheux, mais ſouvent neceſſaire,
Plus enclin à blâmer, que ſçavant à bien faire.

Fin de l'Art Poëtique.

ODE
SUR LA PRISE DE NAMUR.

DISCOURS
SUR L'ODE.

L'ODE *ſuivante a eſté compoſée à l'occaſion de ces eſtranges Dialogues qui ont paru depuis quelque tems, où tous les plus grands Ecrivains de l'Antiquité ſont traitez d'Eſprits mediocres, de gens à être mis en paralelle avec les Chapelains & avec les Cotins, & où voulant faire honneur à noſtre ſiecle, on l'a en quelque ſorte diffamé, en faiſant voir qu'il s'y trouve des Hommes capables d'écrire des choſes ſi peu ſenſées. Pindare eſt des plus maltraités. Comme les beautés de ce Poëte ſont extrémement renfermées dans ſa langue, l'Auteur de ces Dialogues, qui vraiſemblablement ne ſçait point de Grec, & qui n'a leû Pindare que dans des traductions Latines aſſez défectueuſes, a pris pour galimathias tout ce que la foibleſſe de ſes lumieres ne lui permettoit pas de comprendre. Il a ſur tout traité de ridicules ces endroits merveilleux, où le Poëte, pour marquer un eſprit entierement hors de ſoy, rompt quelquefois de deſſein formé la ſuite de ſon diſcours, & afin de mieux entrer dans la raiſon, ſort, s'il faut ainſi parler, de la raiſon meſme, évitant avec ſoin cet ordre methodique & ces exactes liaiſons de ſens*

qui oſteroient l'ame à la Poëſie lyrique. Le Cenſeur dont je parle n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardieſſes de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais conceu le ſublime des Pſeaumes de David, où, s'il eſt permis de parler de ces ſaints Cantiques à propos de choſes ſi profanes, il y a beaucoup de ces ſens rompus qui ſervent meſme quelquefois à en faire ſentir la Divinité. Ce Critique, ſelon toutes les apparences, n'eſt pas fort convaincu du precepte que j'ay avancé dans mon Art Poëtique, à propos de l'Ode:

Son Stile impetueux ſouvent marche au hazard:
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'Art.

Ce precepte effectivement qui donne pour regle de ne point garder quelquefois de regles, eſt un myſtere de l'Art, qu'il n'eſt pas aiſé de faire entendre à un Homme ſans aucun gouſt, qui croit que la Clelie & les Opera ſont les modeles du Genre ſublime; qui trouve Terence fade, Virgile froid, Homere de mauvais ſens; & qu'une eſpece de bizarrerie d'eſprit rend inſenſible à tout ce qui frappe ordinairement les Hommes. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de lui montrer ſes erreurs. On le fera peut-eſtre plus à propos un de ces jours dans quelque autre Ouvrage.

Pour

Pour revenir à Pindare, il ne ſeroit pas difficile d'en faire ſentir les beautez à des gens qui ſe ſeroient un peu familiariſé le Grec. Mais comme cette Langue eſt aujourd'hui aſſez ignorée de la pluſpart des Hommes, & qu'il n'eſt pas poſſible de leur faire voir Pindare dans Pindare meſme; j'ay crû que je ne pouvois mieux juſtifier ce grand Poëte qu'en taſchant de faire une Ode en François à ſa maniere, c'eſt à dire, pleine de mouvemens & de tranſports, où l'eſprit paruſt plûtoſt entraiſné du Démon de la Poëſie, que guidé par la raiſon. C'eſt le but que je me ſuis propoſé dans l'Ode qu'on va voir. J'ay pris pour ſujet la priſe de Namur, comme la plus grande action de guerre qui ſe ſoit faite de nos jours, & comme la matiere la plus propre à échauffer l'imagination d'un Poëte. J'y ay jetté autant que j'ay pû la magnificence des mots, & à l'éxemple des anciens Poëtes Dithyrambiques, j'y ay employé les figures les plus audacieuſes, juſqu'à y faire un Aſtre de la plume blanche que le Roy porte ordinairement à ſon chapeau, & qui eſt en effet comme une eſpece de Comete fatale à nos Ennemis, qui ſe jugent perdus dès qu'ils l'apperçoivent. Voila le deſſein de ce petit Ouvrage. Je ne réponds pas d'y avoir reüſſi, & je ne ſçay ſi le Public accouſtumé aux ſages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces ſaillies & de ces excés Pindariques. Mais, ſuppoſé que j'y aye échoüé, je m'en conſoleray du

moins par le commencement de cette fameuſe Ode Latine d'Horace, Pindarum quiſquis ſtudet æmulari, &c. *où Horace donne aſſez à entendre que s'il euſt voulu lui-meſme s'élever à la hauteur de Pindare, il ſe ſeroit creû en grand hazard de tomber.*

ODE

ODE
SUR LA PRISE DE NAMUR.

QUelle docte & ſainte yvreſſe
Aujourd'huy me fait la loy?
Chaſtes Nymphes du Permeſſe,
N'eſt-ce pas vous que je voy?
Accourez, Troupe ſçavante,
Des ſons que ma Lyre enfante
Ces arbres ſont réjouïs.
Marquez-en bien la cadence;
Et vous, Vents, faites ſilence:
Je vais parler de LOUIS.

Dans ſes chanſons immorteles,
Comme un Aigle audacieux,
Pindare eſtendant ſes aiſles,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidele Lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Tu peux ſuivre mes tranſports;
Les cheſnes des monts de Thrace
N'ont rien ouï que n'efface
La douceur de tes accords.

Eſt-ce Apollon, & Neptune
Qui ſur ces Rocs ſourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Baſti ces murs orgueilleux?

De leur enceinte fameuſe
La Sambre unie à la Meuſe
Deffend le fatal abord,
Et par cent bouches horribles
L'airain ſur ces monts terribles
Vômit le fer, & la mort.

Dix mille vaillans Alcides
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font petiller leurs remparts:
Et dans ſon ſein infidele
Par tout la terre y recele
Un feu preſt à s'élancer
Qui ſoudain perçant ſon goufre,
Ouvre un ſepulchre de ſoufre
A quiconque oſe avancer.

Namur, devant tes murailles
Jadis la Grece euſt vingt ans
Sans fruit veu les funerailles
De ſes plus fiers Combattans.
Quelle effroiable Puiſſance
Aujourd'hui pourtant s'avance
Preſte à foudroyer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne!
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'eſt Lui-meſme.
Tout brille en Lui, Tout eſt Roy.
Dans Bruxelles Naſſau blême
Commence à trembler pour toy.

En vain il void le Batâve
Deſormais docile eſclave
Rangé ſous ſes étendars
En vain au Lion Belgique
Il void l'Aigle Germanique
Uni ſous les Leopards.

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ſes ſens ſont agités,
A ſon ſecours il appelle
Les Peuples les plus vantés.
Ceux-là viennent du rivage
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qu'il roule en ſes eaux;
Ceux-ci des champs où la nege
Des marais de la Norvege
Neuf mois couvre les roſeaux.

Mais qui fait enfler la Sambre?
Sous les Jumeaux effrayez,
Des froids torrens de Decembre
Les champs par tout ſont noyez.
Cerés s'enfuit éplorée
De voir en proye à Borée
Ses guerets d'épics chargés,
Et ſous les urnes fangeuſes
Des Hyades orageuſes
Tous ſes tréſors ſubmergés.

Déployez toutes vos rages
Princes, Vents, Peuples, Frimats,
Ramaſſez tous vos nuages;
Raſſemblez tous vos Soldatz.

Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber ſous la foudre
Qui dompta l'Iſle, Courtray,
Gand la ſuperbe Eſpagnole,
Saint Omer, Bezançon, Dole,
Ypres, Maſtrich, & Cambray.

Mes préſages s'accompliſſent:
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentiſſent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu qui les domine
Souffle à grand bruit leur ruine,
Et les bombes dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la Terre,
Vouloir s'ouvrir les Enfers.

Accourez, Naſſau, Baviere,
De ces murs l'unique eſpoir:
A couvert d'une riviere
Venez, vous pouvez tout voir.
Conſiderez ces approches:
Voyez grimper ſur ces roches
Ces Athletes belliqueux;
Et dans les eaux, dans la flâme,
LOUIS à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avecque eux.

Contemplez dans la tempeſte
Qui ſort de ces Boulevars,
La Plume qui ſur ſa teſte
Attire tous les regards.

A cet Aſtre redoutable
Toûjours un ſort favorable
S'attache dans les combats:
Et toûjours avec la Gloire
Mars amenant la Victoire,
Vôle, & le ſuit à grands pas.

Grands Deffenſeurs de l'Eſpagne,
Monſtrez-vous, il en eſt temps.
Courage, vers la Mehagne
Voila vos drapeaux flottans.
Jamais ſes ondes craintives
N'ont veu ſur leurs foibles rives
Tant de guerriers s'amaſſer.
Courez donc. Qui vous retarde?
Tout l'Univers vous regarde.
N'oſez-vous la traverſer?

Loin de fermer le paſſage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.
Quoy? leur ſeul aſpect vous glace?
Où ſont ces Chefs pleins d'audace
Jadis ſi prompts à marcher,
Qui devoient de la Tamiſe,
Et de la Drâve ſoûmiſe,
Juſqu'à Paris nous chercher?

Cependant l'effroy redouble
Sur les remparts de Namur.
Son Gouverneur qui ſe trouble
S'enfuit ſous ſon dernier mur.

Déja juſques à ſes portes
Je voy monter nos cohortes
La flâme & le fer en main :
Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en eſt fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un ſignal pour ſe rendre :
Le feu ceſſe. Ils ſont rendus.
Dépoüillez voſtre arrogance,
Fiers Ennemis de la France,
Et deſormais gracieux,
Allez à Liege, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moy, que Phebus anime
De ſes tranſports les plus doux,
Rempli de ce Dieu ſublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que ſur le Parnaſſe,
Des bois frequentés d'Horace
Ma Muſe dans ſon declin,
Sçait encor les avenuës,
Et des ſources inconnuës
A l'Auteur du Saint Paulin. *

* *Poëme Heroïque du ſieur Perrault.*

Fin de l'Ode.

EPIGRAMMES
ET
INSCRIPTIONS.

EPIGRAMME

Sur une méchante Satire que l'Abbé Cotin avoit faite, & qu'il faiſoit courir ſous mon nom.

EN vain par mille & mille outrages
Mes Ennemis dans leurs ouvrages
Ont creu me rendre affreux aux yeux de l'Univers.
Cotin, pour décrier mon ſtile,
A pris un chemin plus facile :
C'eſt de m'attribuer ſes vers.

AUTRE

Contre le meſme.

A Quoi bon tant d'efforts, de larmes, & de cris,
Cotin, pour faire oſter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du Public éviter les outrages ;
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

AUTRE

Contre un Athée.

ALidor aſſis dans ſa chaize,
Mediſant du Ciel à ſon aiſe,
Peut bien médire auſſi de moy.
Je ris de ſes diſcours frivoles :
On ſçait fort bien que ſes paroles
Ne ſont pas articles de foy.

AUTRE

DAns le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Menage,
Qu'il eſtoit faux que Saint Sorlain
Contre Arnaud euſt fait un Ouvrage.
Il en a fait, j'en ſçay le temps,
Dit un des plus fameux Libraires.
Attendés.... C'eſt depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'eſt beaucoup, dis-je en m'approchant;
La piece n'eſt pas ſi publique.
Il faut compter, dit le Marchand,
Tout eſt encor dans ma boutique.

AUTRE

A Monſieur de Racine.

RAcine, plain ma deſtinée.
C'eſt demain la triſte journée,
Où le Prophete Des Marais
Armé de cette meſme foudre
Qui mit le Port-Roial en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en eſt fait, mon heure eſt venuë.
Non que ma Muſe ſoûtenuë
De tes judicieux avis
N'ayt aſſés de quoy le confondre:
Mais, cher Ami, pour lui répondre;
Helas! il faut lire Clovis. *

* *Poëme de Deſmarais entrieux à la mort.*

INSCRIPTIONS.

VERS

Pour mettre ſous le buſte du Roy, fait par Monſieur Girardon, l'année que les Allemans prirent Belgrade.

C'Eſt ce Roy ſi fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui ſeul fait à ſon gré le deſtin de la Terre.
Tout reconnoiſt ſes loix, ou brigue ſon appui.
De ſes nombreux combats le Rhin fremit encore;
Et l'Europe en cent lieux a veû fuir devant lui
Tous ces Heros ſi fiers que l'on void aujourd'hui
Faire fuir l'Othoman au delà du Boſphore.

VERS

Pour mettre au bas du Portrait de Mademoiſelle de Lamoignon.

AUx ſublimes vertus nourie en ſa Famille
Cette admirable & ſainte Fille
En tous lieux ſignala ſon humble pieté:
Juſqu'aux climats * où naiſt, & finit la clarté;
Fit reſſentir l'effet de ſes ſoins ſecourables;
Et jour & nuit pour Dieu pleine d'activité,
Conſuma ſon repos, ſes biens & ſa ſanté,
A ſoulager les maux de tous les Miſerables.

* *Mademoiſelle de Lamoignon faiſoit tenir de l'argent à beaucoup de Miſſionnaires, juſques dans les Indes Orientales & Occidentales.*

EPIGRAMME

A Messieurs Pradon, & Bonnecorse, qui firent en mesme temps paroistre contre moy chacun un volume d'injures.

VEnez, Pradon, & Bonnecorse,
Grands Ecrivains de mesme force,
De vos vers recevoir le prix ;
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent.
Liniere, & Perrin vous attendent.

AUTRE.

A un Medecin.

OUy j'ay dit dans mes vers, qu'un celebre Assassin
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant Medecin devint Maçon habile :
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ;
Lubin, ma Muse est trop correcte.
Vous estes, je l'avouë, ignorant Medecin,
Mais non pas habile Architecte.

EPI-

EPITAPHE

De la Mere de l'Auteur.

EPouſe * d'un Mari doux, ſimple, officieux,
Par la meſme douceur je ſceûs plaire à ſes yeux:
Nous ne ſceûmes jamais ni railler, ni médire.
Paſſant, ne t'enquiers point, ſi de cette bonté
Tous mes enfans ont herité;
Ly ſeulement ces vers, & garde toy d'écrire.

* *C'eſt elle qui parle.*

EPIGRAMME

A Monſieur Perrault, ſur les Livres qu'il a faits contre les Anciens.

POur quelque vain diſcours ſottement avancé
Contre Homere, Platon, Ciceron, ou Virgile,
Caligula par tout fut traité d'inſenſé,
Neron de furieux, Hadrien d'imbecille.
Vous donc, qui dans la meſme erreur,
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez ces Heros de la Grece & de Rome;
Perrault, fuſſiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

AU-

AUTRE

Sur le meſme ſujet.

D'Où vient que Ciceron, Platon, Virgile, Homere,
Et tous ces grands Auteurs que l'Univers revere,
Traduits dans vos écrits nous paroiſſent ſi ſots ?
Perrault, c'eſt qu'en preſtant à ces Eſprits ſublimes
Vos façons de parler, vos baſſeſſes, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

AUTRE

Au meſme.

TOn Frere, dis-tu, l'Aſſaſſin
M'a gueri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon Medecin,
C'eſt que je ſuis encore en vie.

Fin des Epigrammes.

DISCOURS SUR LA SATIRE.

QUand je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'eſtois bien preparé au tumulte que l'impreſſion de mon Livre a excité ſur le Parnaſſe. Je ſçavois que la nation des Poëtes, & ſur tout des mauvais Poëtes, eſt une nation farouche qui prend feu trés aiſément; & que ces Eſprits avides de loüanges ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle puſt eſtre. Auſſi oſerai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux aſſez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait ſemez de ma perſonne; j'ai pardonné ſans peine ces petites vengeances, au déplaiſir d'un Auteur irrité, qui ſe voyoit attaqué par l'endroit le plus ſenſible d'un Poëte, je veux dire par ſes Ouvrages.

Mais j'avouë que j'ai eſté un peu ſurpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui au lieu de ſe divertir d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient eſtre ſpectateurs indifferens, ont mieux aimé

mé prendre parti, & s'affliger avec les Ridicules, que de ſe réjoüir avec les honneſtes gens. C'eſt pour les conſoler que j'ai compoſé ma neuviéme Satire, où je penſe avoir montré aſſez clairement, que ſans bleſſer l'Eſtat ni ſa conſcience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuier de plein droit à la lecture d'un ſot Livre. Mais, puiſque ces Meſſieurs ont parlé de la liberté que je me ſuis donnée de nommer, comme d'un attentat inoüi & ſans exemple, & que des exemples ne ſe peuvent pas mettre en rimes; il eſt bon d'en dire ici un mot, pour les inſtruire d'une choſe qu'eux ſeuls veulent ignorer, & leur faire voir, qu'en comparaiſon de tous mes Confreres les Satiriques j'ai eſté un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire; quelle liberté, ou plutoſt quelle licence, ne s'eſt-il point donnée dans ſes ouvrages ? Ce n'étoit pas ſeulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit : C'étoit des gens de la premiere qualité de Rome : c'eſtoit des perſonnes Conſulaires. Cependant Scipion & Lelius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il eſtoit, indigne de leur amitié, & vraiſemblablement dans les occaſions ils ne lui refuſerent pas leurs conſeils ſur ſes écrits non plus qu'à Terence: ils ne s'aviſerent point de prendre le parti de Lupus & de Metellus, qu'il avoit joüez dans ſes Satires, & ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la Republique:

——*num*

—— ——num Lælius, aut qui
Duxit ab oppreſſâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offenſi aut læſo doluêre Metello,
Famoſisve Lupo cooperto verſibus?

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands: & ſouvent des Nobles & des Patriciens il deſcendoit juſqu'à la lie du peuple.

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une Republique, où ces ſortes de libertez peuvent eſtre permiſes. Voyons donc Horace qui vivoit ſous un Empereur dans les commencemens d'une Monarchie, où il eſt bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ſes Satires? Fabius le grand cauſeur, & Tigellius le Fantaſque, & Naſidienus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de ſa plume. On me répondra que ce ſont des noms ſuppoſez. O la belle réponſe! comme ſi ceux qu'il attaque, n'eſtoient pas des gens connus d'ailleurs: comme ſi l'on ne ſçavoit pas que Fabius eſtoit un Chevalier Romain, qui avoit compoſé un Livre de Droit, que Tigellius fut en ſon tems un Muſicien cheri d'Auguſte: que Naſidienus Rufus eſtoit un ridicule celebre dans Rome, que Caſſius Nomentanus eſtoit un des plus fameux débauchés de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la ſorte, n'ayent pas fort lû les Anciens, & ne

ſoient

ſoient pas fort inſtruits des affaires de la Cour d'Auguſte. Horace ne ſe contente pas d'appeller les gens par leur nom: il a ſi peur qu'on ne les méconnoiſſe, qu'il a ſoin de rapporter juſqu'à leur ſurnom, juſqu'au métier qu'ils faiſoient, juſqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voiez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luſcus Préteur de Fondi:

Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.

Nous abandonnaſmes, dit-il, *avec joie, le Bourg de Fondi, dont eſtoit Préteur un certain Aufidius Luſcus, mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de ce Préteur, auparavant Commis, qui faiſoit le Senateur & l'homme de qualité.* Peut-on deſigner un homme plus preciſément, & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire reconnoitre? On me dira peut-eſtre, qu'Aufidius eſtoit mort alors: Mais Horace parle là d'un voiage fait depuis peu. Et puis comment mes Cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput: hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus égorge Memnon dans ſon Poëme, & s'embourbe dans*

dans la deſcription du Rhin, je me joüe en ces Satires. Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace ſe joüoit en ces Satires; & ſi Alpinus en cet endroit, eſt un nom ſuppoſé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoiſtre? Horace, dira-t-on, vivoit ſous le regne du plus poli de tous les Empereurs: mais vivons-nous ſous un regne moins poli? Et veut-on qu'un Prince qui a tant de qualitez communes avec Auguſte, ſoit moins dégoûté que luy des méchans Livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment?

Examinons pourtant Perſe, qui écrivoit ſous le regne de Neron. Il ne raille pas ſimplement les ouvrages des Poëtes de ſon temps: il attaque les vers de Neron meſme. Car enfin tout le monde ſçait & toute la Cour de Neron le ſçavoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, &c. dont Perſe fait une raillerie ſi amere dans ſa premiere Satire, étoient des vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il eſtoit, ait fait punir Perſe; & ce Tyran ennemi de la raiſon, & amoureux, comme on ſçait, de ſes ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes vers, & ne creût pas que l'Empereur en cette occaſion deuſt prendre les intereſts du Poëte.

Pour Juvenal qui floriſſoit ſous Trajan: il eſt un peu plus reſpectueux envers les grands Seigneurs de ſon ſiecle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes Satires, ſur ceux du regne precedent: mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiecle. A peine eſt-il entré en ma-

tiere, que le voilà en mauvaiſe humeur contre tous les Ecrivains de ſon temps. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Thezeïde* de Codrus, & *l'Oreſte* de celui-ci, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'Aouſt, *& Auguſto recitantes menſe Poëtas.* Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiecles. Que s'il faut venir des Anciens aux Modernes, Regnier qui eſt preſque nôtre ſeul Poëte Satirique, a eſté veritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empeſche pas neanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce celebre joüeur qui *aſſignoit ſes Creanciers ſur ſept & quatorze*, & du Sieur de Provins *qui avoit changé ſon balandran en manteau court*, & du Couſin *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la reparer*, & de Pierre du Puis, & de pluſieurs autres.

Que répondront à cela mes Cenſeurs ? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la Republique des Lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'eſt pas queſtion de Satire, tourne d'un ſeul vers deux Poëtes de ſon temps en ridicule ?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi.

dit un Berger Satirique dans cette Eglogue. Et qu'on

qu'on ne me diſe point que Bavius & Mevius en cet endroit ſont des noms ſuppoſez ; puiſque ce ſeroit donner un trop cruel dementi au docte Servius qui aſſeure poſitivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Cenſeurs de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'Antiquité, qui n'en ont pas uſé avec plus de diſcretion que Virgile? Que penſeront-ils de Voiture, qui n'a point fait conſcience de rire aux dépens du celebre Neuf-Germain, quoi qu'également recommandable par l'antiquité de ſa barbe, & par la nouveauté de ſa Poëſie? Le banniront-ils du Parnaſſe, luy & tous les Poëtes de l'Antiquité, pour établir la ſeûreté des Sots & des Ridicules? Si cela eſt, je me conſolerai aiſément de mon exil: il y aura du plaiſir à eſtre relegué en ſi bonne compagnie. Raillerie à part, ces Meſſieurs veulent-ils eſtre plus ſages que Scipion & Lelius, plus délicats qu'Auguſte, plus cruels que Neron? Mais eux qui ſont ſi rigoureux envers les Critiques; d'où vient cette clemence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs? Je voi bien ce qui les afflige: ils ne veulent pas eſtre détrompez: il leur fâche d'avoir admiré ſerieuſement des Ouvrages, que mes Satires expoſent à la riſée de tout le monde, & de ſe voir condamnez à oublier dans leur vieilleſſe, ces meſmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur, comme des chef-d'œuvres de l'Art. Je les plains ſans doute: mais quel remede? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur gouſt particulier, renoncer au ſens commun? Faudra-t-il applaudir indifferemment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura

répanduës ſur le papier? & au lieu qu'en certains païs on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs écrits avec la langue, les Livres deviendront-ils deſormais un azile inviolable, où toutes les ſottiſes auront droit de bourgeoiſie, où l'on n'oſera toucher ſans profanation ? J'aurois bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet. Mais comme j'ai déja traité de cette matiere dans ma neuviéme Satire, il eſt bon d'y renvoyer le Lecteur.

LETTRE
A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE VIVONE,

Sur ſon entrée dans le Fare de Meſſine.

MONSEIGNEUR,

Sçavez-vous bien qu'un des plus ſeûrs moyens pour empêcher un homme d'eſtre plaiſant, c'eſt de lui dire; Je veux que vous le ſoyez? Depuis que vous m'avez deffendu le ſerieux, je ne me ſuis jamais ſenti ſi grave, & je ne parle plus que par ſentences. Et d'ailleurs voſtre derniere action a quelque choſe de ſi grand, qu'en verité je ferois conſcience de vous en écrire autrement qu'en ſtile heroïque. Cependant je ne ſçaurois me reſoudre à ne vous pas obeïr en tout ce que vous m'ordonnez. Ainſi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un ſerieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaiſanterie. Enfin, mon Apollon m'a ſecouru ce matin, & dans le tems

que j'y penſois le moins, m'a fait trouver ſur mon chevet deux Lettres, qui au defaut de la mienne pourront peut-eſtre vous amuſer agréablement. Elles ſont dattées des champs Elyſées. L'une eſt de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmez du recit de voſtre dernier combat, vous écrivent de l'autre Monde, pour vous en feliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aiſément à ſon ſtile qui ne ſçauroit dire ſimplement les choſes, ni deſcendre de ſa hauteur.

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elyſées, le 2 Juin.

Le bruit de vos actions reſſuſcite les Morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnés à un ſommeil éternel. Il fait parler le ſilence meſme. La belle! l'éclatante! la glorieuſe conqueſte que vous avez faite ſur les Ennemis de la France! Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoûtumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la mere nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flotte qui vous fermoit les avenuës de ſon port, n'ont fait que ſalüer voſtre entrée. Sa reſiſtance ne vous a pas arreſté plus long-temps qu'une reception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de voſtre courſe, elle n'a pas ſeulement interrompu l'ordre de voſtre marche. Vous avez contraint à ſa veuë le Sud & le Nord de vous obéir.

Sans

Sans châtier la mer comme Xerxés, vous l'avez renduë diſciplinable. Vous avez plus fait encore, vous avez rendu l'Eſpagnol humble. Aprés cela que ne peut-on point dire de vous? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune, & du temps qu'elle produiſoit les Alexandres & les Ceſars, n'a rien produit de ſi grand que ſous le regne de LOUIS quatorziéme. Elle a donné aux François ſur ſon déclin ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans ſa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans voſtre ſiecle en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entreveû l'idée dans les Romans & dans les Poëmes Heroïques. N'en déplaiſe à un de vos Poëtes, il n'a pas raiſon d'écrire qu'au delà du Cocyte le merite n'eſt plus connu. Le voſtre, MONSEIGNEUR, eſt vanté ici d'une commune voix des deux coſtez du Styx. Il fait ſans ceſſe reſſouvenir de vous dans le ſéjour meſme de l'oubli. Il trouve des partiſans zelez dans le païs de l'indifference. Il met l'Acheron dans les interêts de la Seine. Diſons plus, il n'y a point d'ombre parmi nous ſi prevenuë des principes du Portique, ſi endurcie dans l'Ecole de Zenon, ſi fortifiée contre la joie & contre la douleur, qui n'entende vos loüanges avec plaiſir, qui ne batte des mains, qui ne crie; miracle! au moment que l'on vous nomme, & qui ne ſoit preſte de dire avec voſtre Malherbe,

A la fin c'eſt trop de ſilence
En ſi beau ſujet de parler.

Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous medite ſans ceſſe dans mon repos; je m'occupe tout entier de voſtre idée, dans les longues heures de noſtre loiſir: je crie continuellement, le grand Perſonnage! & ſi je ſouhaite de revivre, c'eſt moins pour revoir la lumiere, que pour joüir de la ſouveraine felicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche avec combien de reſpect je ſuis de toute l'étenduë de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Voſtre trés-humble, & trés-obéïſſant ſerviteur, BALZAC.

Je ne ſçai, MONSEIGNEUR, ſi ces violentes exaggerations vous plairont, & ſi vous ne trouverez point que le ſtile de Balzac s'eſt un peu corrompu dans l'autre monde. Quoi qu'il en ſoit, jamais à mon avis il n'a prodigué ſes hyperboles plus à propos. C'eſt à vous à en juger. Mais auparavant liſez, je vous prie, la Lettre de Voiture.

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elyſées, le 2 Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intereſt aux affaires des Vivans, & ne ſoyons pas trop portez à rire, je ne ſçaurois pourtant m'em-

m'empêcher de me réjoüir des grandes choſes que vous faites au deſſus de noſtre teſte. Serieuſement voſtre dernier Combat fait un bruit de Diable aux Enfers. Il s'eſt fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoiſtre voſtre gloire, dans un pays où l'on ne connoit point le Soleil. Il eſt venu ici un bon nombre d'Eſpagnols qui y eſtoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne ſçay pas pourquoy on veut faire paſſer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce ſont, je vous aſſûre, de fort bonnes gens, & le Roy depuis quelque temps nous les envoye ici fort doux & fort honneſtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, vous avez bien fait des voſtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la Mer Mediterranée, il ſemble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il eſt dans toute ſon étenduë un ſeul Corſaire en ſeureté, & pour peu que cela dure, je ne voy pas dequoy vous voulez que Thunis & Alger ſubſiſtent. Nous avons ici les Ceſars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez aſſez attrapé leur air dans voſtre maniere de combattre. Sur tout Ceſar vous trouve trés Ceſar. Il n'y a pas juſqu'aux Alarics, aux Genſerics, aux Theodorics, & à tous ces autres Conquerans en *ics* qui ne parlent fort bien de voſtre action: & dans le Tartare meſme, je ne ſçai ſi ce lieu vous eſt connu, il n'y a point de diable, MONSEIGNEUR, qui ne confeſſe ingenûment, qu'à la tête d'une armée vous eſtes beaucoup plus diable que lui. C'eſt une verité dont vos

ennemis tombent d'accord. Neanmoins à voir le bien que vous avez fait à Meſſine, j'eſtime pour moi, que vous tenez beaucoup plus de l'Ange que du Diable: hors que les Anges ont la taille un peu plus legere que vous, & n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer eſt extremément déchaîné en voſtre faveur. On ne trouve qu'une choſe à redire à voſtre conduite; c'eſt le peu de ſoin que vous prenez quelquefois de vôtre vie. On vous aime aſſez en ce païs-ci, pour ſouhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moy, MONSEIGNEUR, je l'ai déja dit en l'autre Monde, c'eſt fort peu de choſe qu'un demi-Dieu, quand il eſt mort. Il n'eſt rien tel que d'eſtre vivant. Et pour moi, qui ſçais maintenant par experience ce que c'eſt que de ne plus eſtre, je fais ici la meilleure contenance que je puis; Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au Monde, ne fuſt-ce que pour avoir le plaiſir de vous y voir. Dans le deſſein même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déja envoyé pluſieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les raſſembler: mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laiſſé en partant à ces ſept Maîtreſſes que je ſervois, comme vous ſçavez, ſi fidelement toutes ſept à la fois. Pour mon eſprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a aſſuré qu'il n'eſtoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous ſoupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjoûment. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de voſtre façon que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour leſquels

leſquels je donnerois volontiers le Panegyrique de Pline & deux de mes meilleures Lettres. Supposé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plûtoſt. Car en verité, vous ne ſçauriez croire quelle incommodité c'eſt, que de n'avoir pas tout ſon eſprit, ſur tout lorſqu'on écrit à un homme comme vous. C'eſt ce qui fait que mon ſtile aujourd'hui eſt ſi changé. Sans cela vous me verriez encore rire comme autrefois avec mon Compere le Brochet, & je ne ſerois pas reduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous diſant que je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Voſtre trés-humble, & trés-obéiſſant ſerviteur, VOITURE.

Voilà les deux Lettres, telles que je les ay receûës. Je vous les envoye écrites de ma main: parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caracteres de l'autre monde, ſi je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce ſoit ici un pur jeu d'eſprit, & une imitation du ſtile de ces deux Ecrivains. Vous ſçavez bien que Balzac & Voiture ſont deux hommes inimitables. Quand il ſeroit vray pourtant que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je ſi grand tort? & ne devroit-on pas au contraire m'eſtimer d'avoir trouvé cette adreſſe pour vous

faire lire des loüanges que vous n'auriez jamais ſouffertes autrement? En un mot pourrois-je mieux faire voir avec quelle ſincerité & quel reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Voſtre, &c.

REMERCÎMENT
A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'hui eſt quelque choſe pour moi de ſi grand, de ſi extraordinaire, de ſi peu attendu, & tant de ſortes de raiſons ſembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment meſme où je vous en fais mes remercîmens, je ne ſçai encore ce que je dois croire. Eſt-il poſſible, eſt-il bien vrai, que vous m'ayez en effet jugé digne d'eſtre admis dans cette illuſtre Compagnie, dont le fameux établiſſement ne fait guere moins d'honneur à la memoire du Cardinal de Richelieu, que tant de choſes merveilleuſes qui ont eſté executées ſous ſon miniſtere? Et que penſeroit ce grand Homme? Que penſeroit ce ſage Chancelier qui a poſſedé aprés lui la dignité de vôtre Protecteur, & aprés lequel vous avez jugé ne pouvoir choiſir d'autre Protecteur que le Roi même? Que penſeroient-ils, dis-je, s'ils me voyoient au-

aujourd'hui entrer dans ce Corps ſi celebre, l'objet de leurs ſoins & de leur eſtime, & où par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenuës, perſonne ne doit eſtre receu qui ne ſoit d'un merite ſans reproche, d'un eſprit hors du commun, en un mot, ſemblable à vous? Mais à qui eſt-ce encore que je ſuccede dans la place que vous m'y donnez? N'eſt-ce pas à un * Homme également conſiderable, & par ſes grands emplois, & par ſa profonde capacité dans les affaires, qui tenoit une des premieres places dans le Conſeil, & qui en tant d'importantes occaſions a eſté honoré de la plus étroite confiance de ſon Prince, à un Magiſtrat non moins ſage, qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion.

Je ſçai bien, MESSIEURS, & perſonne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de voſtre ſçavante Aſſemblée, vous n'avés égard ni au rang ni à la dignité: que la politeſſe, le ſçavoir, la connoiſſance des belles lettres ouvrent chez vous l'entrée aux honneſtes gens, & que vous ne croyez point remplacer indignement un Magiſtrat du premier ordre, un Miniſtre de la plus haute élevation, en lui ſubſtituant un Poëte celebre, un Ecrivain illuſtre par ſes ouvrages, & qui n'a ſouvent d'autre dignité que celle que ſon merite lui donne ſur le Parnaſſe. Mais en qualité meſme d'Homme de lettres, que puis-je vous offrir, qui ſoit digne de la grace

* Monſieur de Bezons, Conſeiller d'Eſtat.

grace dont vous m'honorez? Seroit-ce un foible recüeil de Poëſies qu'une temerité heureuſe, & quelque adroite imitation des Anciens ont fait valoir, plûtoſt que la beauté des penſées ni la richeſſe des expreſſions? Seroit-ce une traduction ſi éloignée de ces grands chef-d'œuvres que vous nous donnés tous les jours, & où vous faites ſi glorieuſement revivre les Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres celebres Heros de la ſçavante Antiquité? Non, MESSIEURS, vous connoiſſés trop bien la juſte valeur des choſes, pour payer d'un ſi grand prix des ouvrages auſſi mediocres que les miens, & pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainſi dire, ſur un ſi leger fondement, un honneur que la connoiſſance de mon peu de merite ne m'a pas laiſſé ſeulement la hardieſſe de demander.

Quelle eſt donc la raiſon qui vous a pû inſpirer ſi heureuſement pour moi en cette rencontre? Je commence à l'entrevoir, & j'oſe me flater que je ne vous ferai point ſouffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde en voulant bien que je m'emploiaſſe avec un de vos plus illuſtres Ecrivains à ramaſſer en un corps le nombre infini de ſes actions immortelles, cette permiſſion, dis-je, qu'il m'a donnée m'a tenu lieu auprés de vous de toutes les qualitez qui me manquent. Elle vous a entierement déterminés en ma faveur. Oüi, MESSIEURS, quelque juſte ſujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de voſtre Academie, vous n'avez pas creû qu'il fuſt de voſtre équité, de ſouffrir qu'un Homme deſtiné à parler de ſi grandes

des choſes, fuſt privé de l'utilité de vos leçons, ni inſtruit en d'autre Ecole qu'en la voſtre. Et en cela vous avés bien fait voir que lorſqu'il s'agit de voſtre auguſte Protecteur, quelqu'autre conſideration qui vous puſt retenir d'ailleurs, voſtre zele ne vous laiſſe plus voir que le ſeul intereſt de ſa gloire.

Permettez pourtant que je vous desabuſe, ſi vous vous eſtes perſuadés que ce grand Prince, en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de ſoûtenir en quelque ſorte par la beauté du ſtile & par la magnificence des paroles, la grandeur de ſes exploits. C'eſt à vous, MESSIEURS, c'eſt à des plumes comme les voſtres, qu'il appartient de faire de tels chef-d'œuvres, & il n'a jamais conceu de moi une ſi avantageuſe penſée. Mais comme tout ce qui s'eſt fait ſous ſon regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'Ecrivains celebres qui s'appreſtent à l'envi à peindre ſes actions dans tout leur éclat & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus ſublime, un Homme ſans fard, & accuſé plûtoſt de trop de ſincerité que de flaterie, contribuaſt de ſon travail & de ſes conſeils à bien faire mettre en jour, & dans toute la naïveté du ſtile le plus ſimple, la verité de ces actions, qui eſtant ſi peu vraiſemblables d'elles-meſmes, ont bien plus beſoin d'eſtre fidelement écrites que fortement exagerées.

En effet, MESSIEURS, lorſque des Orateurs & des Poëtes, ou des Hiſtoriens meſme auſſi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs,

teurs, viendront à deploier sur une matiere si heureuse toutes les hardiesses de leur Art, toute la force de leurs expressions: Quand ils diront de LOUIS LE GRAND à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'Antiquité, qu'il a lui seul plus fait d'exploits que les autres n'en ont lû, qu'il a plus pris de villes que les autres Rois n'ont souhaité d'en prendre: Quand ils assureront, qu'il n'y a point de Potentat sur la terre, quelque ambitieux qu'il puisse estre, qui dans les vœux secrets qu'il fait au Ciel ose lui demander autant de prosperités & de gloire que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince: Quand ils écriront, que sa conduite est maistresse des évenemens, que la Fortune n'oseroit contredire ses desseins: Quand ils le peindront à la teste de ses armées, marchant à pas de Geant au travers des fleuves & des montagnes, foudroyant les remparts, brisant les rocs, terrassant tout ce qui s'oppose à sa rencontre; ces expressions paroîtront sans doute grandes, riches, nobles, accommodées au sujet: mais en les admirant, on ne se croira point obligé d'y ajoûter foi, & la verité sous ces ornemens pompeux pourra aisément estre desavoüée ou méconnuë.

Mais lorsque des Ecrivains sans artifice se contentant de rapporter fidelement les choses, & avec toute la simplicité de témoins qui dépose nt, plûtost mesme que d'Historiens qui racontent, exposeront bien tout ce qui s'est passé en France depuis la fameuse Paix des Pirenées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ses Etats l'ordre, les loix, la disci-

pline:

pline: Quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres ſuivantes il a ajoûtées à ſon Royaume, toutes les villes qu'il a conquiſes, tous les avantages qu'il a eûs, toutes les victoires qu'il a remportées ſur ſes ennemis, l'Eſpagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entiere trop foible contre lui ſeul, une guerre toûjours féconde en proſperités, une paix encore plus glorieuſe. Quand, dis-je, des plumes ſinceres, & plus ſoigneuſes de dire vrai que de ſe faire admirer, articuleront bien tous ces faits diſpoſés dans l'ordre des temps, & accompagnez de leurs veritables circonſtances; Qui eſt-ce qui en pourra diſconvenir, je ne dis pas de nos Voiſins, je ne dis pas de nos Alliez, je dis de nos Ennemis meſmes? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord; leurs puiſſances diminuées, leurs Eſtats reſſerrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalouſies, leurs fureurs, leurs invectives meſmes ne les en convaincront-ils pas malgré eux? Pourront-ils nier que, l'année meſme où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrêtienté, il a tout à coup, & lorſqu'ils le publioient entierement épuiſé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait ſortir comme de terre dans les Païs-bas deux armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait ſubſiſter abondamment malgré la diſette des fourages, & la ſechereſſe de la ſaiſon. Pourront-ils nier que tandis qu'avec une de ces armées il faiſoit aſſieger Luxembourg, lui-meſme avec l'autre tenant toutes les villes du Haynaut & du Brabant com-

comme bloquées ; par cette conduite tout merveilleuſe, ou plûtoſt par une eſpece d'enchantement ſemblable à celui de cette Teſte ſi celebre dans les fables, dont l'aſpect convertiſſoit les hommes en rochers, il a rendu les Eſpagnols immobiles ſpectateurs de la priſe de cette place ſi importante, où ils avoient mis leur derniere reſſource : Que par un effet non moins admirable d'un enchantement ſi prodigieux, cét opiniâtre Ennemi de ſa gloire, cet induſtrieux Artiſan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis ſi long-temps à remuer contre lui toute l'Europe, s'eſt trouvé lui-meſme dans l'impuiſſance, pour ainſi dire, de ſe mouvoir, lié de tous coſtés, & reduit pour toute vengeance à ſemer des libelles, à pouſſer des cris & des injures ? Nos Ennemis, je le repete, pourront-ils nier toutes ces choſes ? Pourront-ils ne pas avoüer, qu'au meſme temps que ces merveilles s'executoient dans les Païs-bas, noſtre armée navale ſur la mer Mediterranée, aprés avoir forcé Alger à demander la paix, faiſoit ſentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juſte punition de ſes inſolences & de ſes perfidies, enſeveliſſoit ſous les ruines de ſes Palais & de ſes Maiſons cette ſuperbe ville plus aiſée à detruire qu'à humilier. Non ſans doute, nos Ennemis n'oſeroient démentir des verités ſi reconnuës ; ſur tout lorſqu'ils les verront écrites avec cet air ſimple & naïf, & dans ce caractere de ſincerité & de vraiſemblance, qu'au défaut des autres choſes, je ne deſeſpere pas abſolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Hiſtoire.

Mais

Mais comme cette ſimplicité meſme, toute ennemie qu'elle eſt de l'oſtentation & du faſte, a pourtant ſon art, ſa methode, ſes agrémens; où pourrois-je mieux puiſer cet art & ces agrémens que dans la ſource meſme de toutes les delicateſſes, dans cette Academie qui tient depuis ſi long-temps en ſa poſſeſſion tous les tréſors, toutes les richeſſes de noſtre Langue? C'eſt donc, MESSIEURS, ce que j'eſpere aujourd'hui trouver parmi vous, c'eſt ce que j'y viens étudier, c'eſt ce que j'y viens apprendre. Heureux! ſi par mon aſſiduité à vous cultiver, par mon adreſſe à vous faire parler ſur ces matieres, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoiſſances & de vos ſecrets. Plus heureux encore! ſi par mes reſpects, & par mes ſinceres ſoûmiſſions je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoiſſance que j'aurai toute ma vie de l'honneur ineſperé que vous m'avés fait.

Fin du premier Tome.

ŒUVRES DIVERSES DU SIEUR D**

OEUVRES DIVERSES

Du Sieur D * * *

AVEC

LE TRAITÉ DU SUBLIME, OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS.

Traduit du Grec de LONGIN.

Et les Reflexions critiques sur ce Rheteur : où l'on répond aux objections faites contre quelques Anciens.

Nouvelle Edition, reveuë & augmentée de diverses Pieces nouvelles.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Chez ANTOINE SCHELTE,
Marchand Libraire prés de la Bourse.

M. DC. XCVII.

Avec Privilege des Etats de Hollande & de West-Frise.

TRAITÉ
DU
SUBLIME
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS.

Traduit du Grec de LONGIN.

PREFACE.

CE petit Traité dont je donne la traduction au Public, eſt une piece échappée du naufrage de pluſieurs autres Livres que Longin avoit compoſez. Encore n'eſt-elle pas venuë à nous toute entiere. Car bien que le volume ne ſoit pas fort gros, il y a pluſieurs endroits defectueux, & nous avons perdu le Traité des Paſſions, dont l'Auteur avoit fait un Livre à part qui eſtoit comme une ſuite naturelle de celui-ci. Neanmoins tout défiguré qu'il eſt, il nous en reſte encore aſſez, pour nous faire concevoir une fort grande idée de ſon Auteur, & pour nous donner un veritable regret de la perte de ſes autres Ouvrages. Le nombre n'en eſtoit pas mediocre. Suidas en conte juſqu'à neuf, dont il ne nous reſte plus que des titres aſſez confus. C'eſtoient tous Ouvrages de critique. Et certainement on ne ſçauroit aſſez plaindre la perte de ces excellens Originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient eſtre autant de chef-d'œuvres de bon ſens, d'érudition, & d'éloquence. Je dis, d'éloquence; parce que Longin ne s'eſt pas contenté, comme Ariſtote & Hermogene, de nous donner des preceptes tout ſecs & depoüillez d'ornemens, il n'a pas voulu tomber dans le défaut, qu'il reproche à Cecilius, qui avoit, dit-il, eſcrit du Sublime en ſtile bas. En traitant des beautez de l'Elocution, il a emploié toutes les fineſſes de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enſeigne,

ZENOBIE REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURELIAN. Perſonne juſques-ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'eſt la vertu, Aurelian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains: comme ſi tu ne ſçavois pas que Cleopatre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le ſecours des Perſes. Les Sarazins arment pour nous. Les Armeniens ſe ſont déclarez en noſtre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge, ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces ſeront jointes. Tu rabatras de cet orgueil avec lequel, comme maiſtre abſolu de toutes choſes, tu m'ordonnes de me rendre. *Cette Lettre, aioûte Vopiſcus, donna encore plus de colere que de honte à Aurelian. La ville de Palmyre fut priſe peu de jours aprés, & Zenobie arreſtée, comme elle s'enfuioit chez les Perſes. Toute l'armée demandoit ſa mort. Mais Aurelian ne voulut pas deshonorer ſa victoire par la mort d'une femme. Il reſerva donc Zenobie pour le triomphe, & ſe contenta de faire mourir ceux qui l'avoient aſſiſtée de leurs conſeils. Entre ceux-là, continuë cet Hiſtorien, le Philoſophe Longin fut extremement regreté. Il avoit eſté apellé auprés de cette Princeſſe pour lui enſeigner le Grec. Aurelian le fit mourir pour avoir eſcrit la Lettre precedente. Car bien qu'elle fuſt eſcrite en langue Syriaque, on le ſoupçonnoit d'en eſtre l'Auteur. L'Hiſtorien Zoſime*

ſime témoigne que ce fut Zenobie elle-meſme qui l'en accuſa. Zenobie, dit-il, ſe voyant arreſtée rejetta toute ſa faute ſur ſes Miniſtres qui avoient, dit-elle, abuſé de la foibleſſe de ſon eſprit. Elle nomma entre autres Longin, celui dont nous avons encore pluſieurs Eſcrits ſi utiles. Aurelian ordonna qu'on l'envoiaſt au ſupplice. Ce grand perſonnage, pourſuit Zoſime, ſouffrit la mort avec une conſtance admirable, juſqu'à conſoler en mourant ceux que ſon malheur touchoit de pitié & d'indignation.

Par là on peut voir que Longin n'eſtoit pas ſeulement un habile Rheteur, comme Quintilien & comme Hermogene, mais un Philoſophe digne d'eſtre mis en parallele avec les Socrates & avec les Catons. Son Livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractere d'honneſte homme y paroiſt par tout; & ſes ſentimens ont je ne ſçai quoi qui marque non ſeulement un eſprit ſublime, mais une ame fort eſlevée au deſſus du commun. Je n'ay donc point de regret d'avoir emploié quelques-unes de mes veilles à débroüiller un ſi excellent Ouvrage, que je puis dire n'avoir eſté entendu juſqu'ici que d'un tres-petit nombre de Sçavans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en Latin à la ſollicitation de Manuce: mais il n'acheva pas cet ouvrage, ſoit parce que les difficultez l'en rebuterent, ou que la mort le ſurprit auparavant. Gabriel de Petra à quelque temps de là fut plus courageux, & c'eſt à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a en-

core deux autres; mais elles ſont ſi informes & ſi groſſieres, que ce ſeroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, que de les nommer. Et meſme celle de Petra, qui eſt infiniment la meilleure, n'eſt pas fort achevée. Car outre que ſouvent il parle Grec en Latin, il y a pluſieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu ſon Auteur. Ce n'eſt pas que je veüille accuſer un ſi ſçavant Homme d'ignorance, ni eſtablir ma reputation ſur les ruines de la ſienne. Je ſçai ce que c'eſt que de debroüiller le premier un Auteur, & j'avouë d'ailleurs que ſon Ouvrage m'a beaucoup ſervi, auſſi-bien que les petites Notes de Langbaine & de Monſieur le Fevre. Mais je ſuis bien aiſe d'excuſer par les fautes de la traduction Latine celles qui pourront m'eſtre échappées dans la Françoiſe. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre auſſi exacte qu'elle pouvoit l'eſtre. A dire vrai je n'y ai pas trouvé de petites difficultez. Il eſt aiſé à un Traducteur Latin de ſe tirer d'affaire aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec mot pour mot, & à debiter des paroles qu'on peut au moins ſoupçonner d'eſtre intelligibles. En effet le Lecteur qui bien ſouvent n'y conçoit rien, s'en prend plûtoſt à ſoi-meſme qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en eſt pas ainſi des traductions en Langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point s'apelle un galimathias dont le Traducteur tout ſeul eſt reſponſable. On lui impute juſqu'aux fautes de ſon Auteur; & il faut en bien

des

des endroits qu'il les rectifie, ſans neanmoins qu'il oſe s'en eſcarter. Quelque petit donc que ſoit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un mediocre preſent au Public ſi je lui en avois donné une bonne traduction en noſtre Langue. Je n'y ai point épargné mes ſoins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver icí une verſion timide & ſcrupuleuſe des paroles de Longin. Bien que je me ſois efforcé de ne me point écarter en pas un endroit des regles de la veritable traduction, je me ſuis pourtant donné une honneſte liberté, ſur tout dans les paſſages qu'il rapporte. J'ai ſongé qu'il ne s'agiſſoit pas ſimplement ici de traduire Longin: mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui puſt eſtre utile. Avec tout cela neanmoins il ſe trouvera peut-êire des gens qui non ſeulement n'approuveront pas ma traduction: mais qui n'épargneront pas même l'Original. Je m'attens bien qu'il y en aura pluſieurs qui declineront la juriſdiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loüeront ce qu'il blâme. C'eſt le traitement qu'il doit attendre de la plûpart des Juges de noſtre ſiecle. Ces hommes accoûtumez aux débauches & aux excés des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne penſent pas qu'un Auteur ſe ſoit élevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de veuë; Ces petits eſprits, dis-je, ne ſeront pas ſans doute fort frappez des hardieſſes judicieuſes des Homeres, des Platons & des Demoſthenes. Ils chercheront ſou-

core deux autres; mais elles ſont ſi informes & ſi groſſieres, que ce ſeroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, que de les nommer. Et meſme celle de Petra, qui eſt infiniment la meilleure, n'eſt pas fort achevée. Car outre que ſouvent il parle Grec en Latin, il y a pluſieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu ſon Auteur. Ce n'eſt pas que je veüille accuſer un ſi ſçavant Homme d'ignorance, ni eſtablir ma reputation ſur les ruines de la ſienne. Je ſçai ce que c'eſt que de debroüiller le premier un Auteur, & j'avouë d'ailleurs que ſon Ouvrage m'a beaucoup ſervi, auſſi-bien que les petites Notes de Langbaine & de Monſieur le Fevre. Mais je ſuis bien aiſe d'excuſer par les fautes de la traduction Latine celles qui pourront m'eſtre échappées dans la Françoiſe. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre auſſi exacte qu'elle pouvoit l'eſtre. A dire vrai je n'y ai pas trouvé de petites difficultez. Il eſt aiſé à un Traducteur Latin de ſe tirer d'affaire aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec mot pour mot, & à debiter des paroles qu'on peut au moins ſoupçonner d'eſtre intelligibles. En effet le Lecteur qui bien ſouvent n'y conçoit rien, s'en prend plûtoſt à ſoi-meſme qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en eſt pas ainſi des traductions en Langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point s'apelle un galimathias dont le Traducteur tout ſeul eſt reſponſable. On lui impute juſqu'aux fautes de ſon Auteur; & il faut en bien

des

des endroits qu'il les rectifie, ſans neanmoins qu'il oſe s'en eſcarter. Quelque petit donc que ſoit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un mediocre preſent au Public ſi je lui en avois donné une bonne traduction en noſtre Langue. Je n'y ai point épargné mes ſoins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver iei une verſion timide & ſcrupuleuſe des paroles de Longin. Bien que je me ſois efforcé de ne me point écarter en pas un endroit des regles de la veritable traduction, je me ſuis pourtant donné une honneſte liberté, ſur tout dans les paſſages qu'il rapporte. J'ai ſongé qu'il ne s'agiſſoit pas ſimplement ici de traduire Longin: mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui puſt eſtre utile. Avec tout cela neanmoins il ſe trouvera peut-êire des gens qui non ſeulement n'approuveront pas ma traduction: mais qui n'épargneront pas même l'Original. Je m'attens bien qu'il y en aura pluſieurs qui decclineront la juriſdiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loüeront ce qu'il blâme. C'eſt le traitement qu'il doit attendre de la plûpart des Juges de noſtre ſiecle. Ces hommes accoûtumez aux débauches & aux excés des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne penſent pas qu'un Auteur ſe ſoit élevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de veuë; Ces petits eſprits, dis-je, ne ſeront pas ſans doute fort frappez des hardieſſes judicieuſes des Homeres, des Platons & des Demoſthenes. Ils chercheront ſou-

vent le Sublime dans le Sublime, & peut-eſtre ſe mocqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois ſur des paſſages, qui, bien que tres-ſublimes, ne laiſſent pas d'eſtre ſimples & naturels, & qui ſaiſiſſent plûtoſt l'ame qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque aſſeurance pourtant que ces Meſſieurs ayent de la netteté de leurs lumieres : Je les prie de conſiderer que ce n'eſt pas ici l'ouvrage d'un Aprenti que je leur offre : mais le chef-d'œuvre d'un des plus ſçavans Critiques de l'Antiquité. Que s'ils ne voient pas la beauté de ces paſſages, cela peut auſſi-toſt venir de la foibleſſe de leur veuë, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis aller je leur conſeille d'en accuſer la traduction : puis qu'il n'eſt que trop vrai, que je n'ai ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens originaux : & je leur declare par avance que, s'il y a quelques défauts, ils ne ſçauroient venir que de moi.

Il ne reſte plus pour finir cette Preface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il eſcrit de cette matiere aprés Cecilius qui avoit preſque emploié tout ſon Livre à montrer ce que c'eſt que Sublime, il n'a pas crû devoir rebaire une choſe qui n'avoit eſté déja que trop diſcutée par un autre. Il faut donc ſçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs apellent le Stile Sublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le Diſcours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, tranſporte.

Le

Le Stile Sublime veut toûjours de grands mots: mais le Sublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Une choſe peut eſtre dans le Stile Sublime, & n'eſtre pourtant pas Sublime; c'eſt à dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de ſurprenant. Par exemple, Le ſouverain Arbitre de la Nature d'une ſeule parole forma la lumiere. *Voilà qui eſt dans le Stile Sublime: cela n'eſt pas neanmoins Sublime: parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'un autre ne puſt aiſément trouver. Mais*, Dieu dit: Que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit. *Ce tour extraordinaire d'expreſſion qui marque ſi bien l'obéiſſance de la Creature aux ordres du Createur, eſt veritablement Sublime & a quelque choſe de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant; & comme je l'ay traduit, le Merveilleux dans le Diſcours.*

J'ai raporté ces paroles de la Geneſe, comme l'expreſſion la plus propre à mettre ma penſée en ſon jour, & je m'en ſuis ſervi d'autant plus volontiers que cette expreſſion eſt citée avec éloge par Longin même, qui au milieu des tenebres du Paganiſme n'a pas laiſſé de reconnoiſtre le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que dirons-nous d'un des plus Sçavans Hommes de noſtre ſiecle qui quoi qu'éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'eſt pas apperceu de la beauté de cet endroit, a oſé, dis-je, avancer dans un Livre

qu'il a fait pour démonſtrer la Religion Chreſtienne, que Longin s'eſtoit trompé lorſqu'il avoit crû que ces paroles eſtoient ſublimes? J'ai la ſatisfaction au moins que des perſonnes non moins conſiderables par leur pieté que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du Livre de la Geneſe, n'ont pas eſté de l'avis de ce ſçavant homme; & dans leur Preface, entre pluſieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'eſt l'Eſprit ſaint qui a dicté ce livre, ont allegué le paſſage de Longin, pour montrer combien les Chrétiens doivent être perſuadez d'une verité ſi claire, & qu'un Payen meſme a ſentie par les ſeules lumieres de la raiſon.

Au reſte dans le temps qu'on travailloit à cette derniere Edition de mon Livre, Monſieur Dacier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes tres-ſçavantes qu'il a faites ſur Longin, où il a cherché de nouveaux ſens inconnus juſqu'ici aux Interpretes. J'en ai ſuivi quelques unes: mais comme dans celles où je ne ſuis pas de ſon ſentiment, je puis m'eſtre trompé, il eſt bon d'en faire les Lecteurs juges. C'eſt dans cette veuë que je les ai miſes à la ſuite de mes Remarques; Monſieur Dacier n'eſtant pas ſeulement un homme de tres-grande érudition, & d'une critique tres-fine, mais d'une politeſſe d'autant plus eſtimable, qu'elle accompagne rarement un grand ſçavoir. Il a eſté diſciple du celebre Monſieur le Févre pere de cette ſçavante fille à qui nous devons la

pre-

premiere traduction qui ait encore paru d'Anacreon en François, qui vient de nous donner tout nouvellement celle des trois plus agreables Comedies de Plaute, & qui travaille maintenant à nous faire voir Ariſtophane, Sophocle & Euripide en la meſme langue.

TRAITÉ
DU
SUBLIME
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de LONGIN.

CHAPITRE PREMIER.

Servant de Preface à tout l'Ouvrage.

VOus ſçavez bien, mon cher Terentianus, que lors que nous leûmes enſemble le petit Traité que Cecilius a fait du Sublime, nous trouvâmes que la baſſeſſe de ſon ſtile répondoit aſſez mal à la dignité de ſon Sujet, que les principaux points de cette matiere n'y eſtoient pas touchez, & qu'en un mot cet Ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui eſt neanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un Art, il y a deux choſes à quoy il ſe faut toûjours eſtudier. La premiere eſt, de bien

bien faire entendre ſon ſujet. La ſeconde, que je tiens au fond la principale, conſiſte à montrer comment & par quels moyens ce que nous enſeignons ſe peut acquerir. Cecilius s'eſtoit fort attaché à l'une de ces deux choſes; car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'eſt que le Grand & le Sublime, comme ſi c'eſtoit un point fort ignoré: mais il ne dit rien des moyens qui peuvent porter l'eſprit à ce Grand & à ce Sublime. Il paſſe cela, je ne ſçai pourquoi, comme une choſe abſolument inutile. Aprés tout, cet Auteur peut-eſtre n'eſt-il pas tant à reprendre pour ſes fautes, qu'à loüer pour ſon travail, & pour le deſſein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puiſque vous voulez que j'écrive auſſi du Sublime, voyons, pour l'amour de vous, ſi nous n'avons point fait ſur cette matiere quelque obſervation raiſonnable, & dont les Orateurs puiſſent tirer quelque ſorte d'utilité.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz voſtre ſentiment avec cette ſincerité que nous devons naturellement à nos amis. Car, comme un Sage * dit fort bien, ſi nous avons quelque voye pour nous rendre ſemblables aux Dieux; c'eſt de *faire du bien* & de *dire la verité*.

*Pythagore.

Au reſte, comme c'eſt à vous que j'écris, c'eſt à dire à un homme inſtruit de toutes les belles connoiſſances, je ne m'arreſte-

reſterai point ſur beaucoup de choſes qu'il m'euſt falu eſtablir avant que d'entrer en matiere, pour montrer que le Sublime eſt en effet ce qui forme l'excellence & la ſouveraine perfection du Diſcours : que c'eſt par lui que les grands Poëtes & les Ecrivains les plus fameux ont remporté le prix, & rempli toute la poſterité du bruit de leur gloire.

Car il ne perſuade pas proprement, mais il ravit, il tranſporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe, qui eſt toute autre choſe que de plaire ſeulement, ou de perſuader. Nous pouvons dire à l'égard de la Perſuaſion, que pour l'ordinaire, elle n'a ſur nous qu'autant de puiſſance que nous voulons. Il n'en eſt pas ainſi du Sublime, il donne au Diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute. Il ne ſuffit pas d'un endroit ou deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la fineſſe de l'*Invention*, la beauté de l'*Oeconomie* & de la *Diſpoſition* : C'eſt avec peine que cette juſteſſe ſe fait remarquer par toute la ſuite meſme du Diſcours. Mais quand le Sublime vient à éclater où il faut, il renverſe tout comme un foudre, & preſente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramaſſées enſemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de ſemblable ſeroit fort inutile pour vous, qui ſçavez ces choſes par experience, & qui m'en feriez au beſoin à moi-même des leçons.

CHA-

CHAPITRE II.

S'il y a un Art particulier du Sublime, & des trois Vices qui luy ſont oppoſez.

IL faut voir d'abord, s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il ſe trouve des gens qui s'imaginent, que c'eſt une erreur de le vouloir reduire en Art, & d'en donner des preceptes. Le Sublime, diſent-ils, naiſt avec nous, & ne s'apprend point. Le ſeul Art pour y parvenir, c'eſt d'y eſtre né. Et meſme, à ce qu'ils prétendent, il y a des Ouvrages que la Nature doit produire toute ſeule. La contrainte des preceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine ſechereſſe qui les rend maigres & décharnez. Mais je ſoûtiens, qu'à bien prendre les choſes, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vray, quoy que la Nature ne ſe montre jamais plus libre que dans les Diſcours ſublimes & pathetiques, il eſt pourtant aiſé de reconnoiſtre qu'elle ne ſe laiſſe pas conduire au hazard, & qu'elle n'eſt pas abſolument ennemie de l'Art & des regles. J'avouë que dans toutes nos productions il la faut toûjours ſuppoſer comme la baze, le principe, & le premier fondement. Mais auſſi il eſt certain que noſtre eſprit a beſoin d'une methode pour luy enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu, & que cette methode peut beaucoup contribuer à nous acquerir la par-

parfaite habitude du Sublime. Car comme les vaiſſeaux ſont en danger de perir, lors qu'on les abandonne à leur ſeule legereté, & qu'on ne ſçait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : Il en eſt ainſi du Sublime, ſi on l'abandonne à la ſeule impetuoſité d'une Nature ignorante & temeraire. Noſtre eſprit aſſez ſouvent n'a pas moins beſoin de bride que d'éperon. Demoſthene dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puiſſe nous arriver dans la vie, c'eſt *d'eſtre heureux* : mais qu'il y en a encore un autre qui n'eſt pas moindre, & ſans lequel ce premier ne ſçauroit ſubſiſter, qui eſt de *Sçavoir ſe conduire avec prudence*. Nous en pouvons dire autant à l'égard du Diſcours. La Nature eſt ce qu'il y a de plus neceſſaire pour arriver au Grand : toutefois ſi l'Art ne prend ſoin de la conduire, c'eſt une aveugle qui ne ſçait où elle va. * Telles ſont ces penſées : *Les torrens de flamme entortillez. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée ſon ſouffleur de flûtes*, & toutes les autres façons de parler dont cette piece eſt pleine. Car elles ne ſont pas grandes & tragiques, mais enflées & extravagantes. Toutes ces phraſes ainſi embarraſſées de vaines imaginations troublent & gâtent plus un Diſcours, qu'elles ne ſervent à l'élever. De ſorte qu'à les regarder de prés & au grand jour, ce qui paroiſſoit d'abord ſi terrible, devient tout-à-coup ſot & ridicule. Que ſi c'eſt un défaut inſupportable dans la Tragedie, qui eſt naturellement pompeuſe & magni-

L'Auteur avoit parlé du Stile enflé, & citoit à propos de cela les ſottiſes d'un Poëte tragique dont voicy quelques reſtes. Voy les Remarques

gnifique, que de s'enfler mal à propos ; à plus forte raiſon doit-il eſtre condamné dans le diſcours ordinaire. De là vient qu'on s'eſt raillé de Gorgias, pour avoir appellé Xerxes, *le Jupiter des Perſes*, & les Vautours, *des Sepulchres animez*. On n'a pas eſté plus indulgent pour Calliſthene, qui en certains endroits de ſes écrits ne s'éleve pas proprement, mais ſe guinde ſi haut qu'on le perd de veuë. De tous ceux-là pourtant je n'en voi point de ſi enflé que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce, il reſſemble à un homme *qui*, pour me ſervir des termes de Sophocle, *ouvre une grande bouche, pour ſouffler dans une petite fluſte*. Il faut faire le même jugement d'Amphicrate, d'Hegeſias & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils ſont épris d'un enthouſiaſme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils penſent, ne font que niaiſer & que badiner comme des enfans.

Et certainement en matiere d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choſes naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons ſur tout d'eſtre accuſez de ſechereſſe ou de peu de force, il arrive, je ne ſçai comment, que la pluſpart tombent dans ce vice : fondez ſur cette maxime commune,

Dans un noble projet on tombe noblement.

Cependant il eſt certain que l'*Enflure* n'eſt pas moins vicieuſe dans le Diſcours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuſe : mais au dedans elle eſt

eſt creuſe & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car comme on dit fort bien; *Il n'y a rien de plus ſec qu'un Hydropique.*

Au reſte le défaut du Stile enflé, c'eſt de vouloir aller au delà du Grand. Il en eſt tout au contraire du Pueril. Car il n'y a rien de ſi bas, de ſi petit, ni de ſi oppoſé à la nobleſſe du Diſcours.

Qu'eſt ce donc que Puerilité? Ce n'eſt viſiblement autre choſe qu'une penſée d'Ecolier, qui pour eſtre trop recherchée devient froide. C'eſt le vice où tombent ceux qui veulent toûjours dire quelque choſe d'extraordinaire & de brillant: mais ſur tout ceux qui cherchent avec tant de ſoin le plaiſant & l'agreable. Parce qu'à la fin, pour s'attacher trop au Stile figuré, ils tombent dans une ſotte affectation.

Il y a encore un troiſiéme défaut oppoſé au Grand, qui regarde le Pathetique. Theodore l'appelle une *fureur hors de ſaiſon*: lors qu'on s'échauffe mal à propos, ou qu'on s'emporte avec excés, quand le ſujet ne permet que de s'échauffer mediocrement. En effet, on voit tres-ſouvent des Orateurs, qui, comme s'ils eſtoient yvres, ſe laiſſent emporter à des paſſions qui ne conviennent point à leur ſujet, mais qui leur ſont propres & qu'ils ont apportées de l'Ecole: ſi bien que comme on n'eſt point touché de ce qu'ils diſent, ils ſe rendent à la fin odieux & inſupportables. Car c'eſt ce qui arrive neceſſairement à ceux qui s'emportent & ſe debattent mal à propos de-

devant des gens qui ne ſont point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les paſſions.

CHAPITRE III.

Du Stile froid.

POur ce qui eſt de ce Froid ou Pueril dont nous parlions, Timée en eſt tout plein. Cet Auteur eſt aſſez habile homme d'ailleurs; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime : il ſçait beaucoup, & dit meſme les choſes d'aſſez bon ſens: ſi ce n'eſt qu'il eſt enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoy qu'aveugle pour ſes propres défauts, & ſi curieux au reſte d'eſtaler de nouvelles penſées, que cela le fait tomber aſſez ſouvent dans la derniere Puerilité. Je me contenteray d'en donner icy un ou deux exemples: parce que Cecilius en a déja rapporté un aſſez grand nombre. En voulant loüer Alexandre le Grand. *Il a*, dit-il, *conquis toute l'Aſie en moins de temps, qu'Iſocrate n'en a employé à compoſer ſon Panegyrique.* Voilà ſans mentir une comparaiſon admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur. Par cette raiſon, Timée, il s'enſuivra que les Lacedemoniens le doivent ceder à Iſocrate: puis qu'ils furent trente ans à prendre la ville de Meſſene, & que celuy-cy n'en mit que dix à faire ſon Panegyrique.

Mais à propos des Atheniens qui eſtoient priſonniers de guerre dans la Sicile, de quelle

le exclamation penſeriez-vous qu'il ſe ſerve. Il dit : *Que c'eſtoit une punition du Ciel, à cauſe de leur impieté envers le Dieu Hermés, autrement Mercure, & pour avoir mutilé ſes ſtatuës. Veu principalement qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, qui tiroit ſon nom d'Hermés de pere en fils, ſçavoir Hermocrate fils d'Hermon.* Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'eſtonne qu'il n'ait dit auſſi de Denys le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fuſt chaſſé de ſon Royaume par *Dion* & par *Heraclide*, à cauſe de ſon peu de reſpect à l'égard de *Dios* & d'*Heraclés*, c'eſt à dire, de *Jupiter* & d'*Hercule*.

Hermés en Grec veut dire Mercure.

Ζεὺς, Διὸς, Jupiter. Ἡρακλὴς, Hercule.

Mais pourquoi m'arreſter aprés Timée? Ces Heros de l'antiquité, je veux dire Xenophon & Platon, ſortis de l'Ecole de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-mêmes, juſqu'à laiſſer échaper dans leurs Ecrits des choſes baſſes & pueriles. Par exemple, ce premier dans le livre qu'il a écrit de la République des Lacedemoniens. *On ne les entend*, dit-il, *non plus parler, que ſi c'eſtoient des pierres : ils ne tournent non plus les yeux, que s'ils eſtoient de bronze. Enfin, vous diriez qu'ils ont plus de pudeur, que ces parties de l'œil que nous appellons en Grec du nom de Vierges.* C'eſtoit à Amphicrate & non pas à Xenophon d'apeller les prunelles des vierges pleines de pudeur. Quelle penſée! bon Dieu! parce que le mot de *Coré* qui ſignifie en Grec la prunelle de l'œil, ſignifie auſſi une vierge, de vouloir que toutes les prunelles univerſellement ſoient des vierges pleines de modeſtie : veu qu'il n'y a peut-

eſtre

eſtre point d'endroit ſur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux, & c'eſt pourquoi Homere, pour exprimer un impudent, *Yvrogne*, dit-il, *avec tes yeux de chien.* Cependant Timée n'a pû voir une ſi froide penſée dans Xenophon, ſans la revendiquer comme un vol qui lui avoit eſté fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'employe dans la Vie d'Agathocle. *N'eſt-ce pas une choſe eſtrange, qu'il ait ravi ſa propre couſine qui venoit d'eſtre mariée à un autre, qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain même de ſes nopces? Car qui eſt-ce qui euſt voulu faire cela; s'il euſt eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques?* Mais que dirons-nous de Platon, quoique divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprés, où l'on devoit écrire les Actes publics, uſe de cette penſée: *Ayant écrit toutes ces choſes, ils poſerent dans les Temples ces Monumens de cyprés.* Et ailleurs à propos des murs: *Pour ce qui eſt des murs*, dit-il, *Megillus, je ſuis de l'avis de Sparte, de les laiſſer dormir à terre, & de ne les point faire lever.* Il y a quelque choſe d'auſſi ridicule dans Herodote, quand il appelle les belles femmes, *le mal des yeux.* Ceci neanmoins ſemble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il eſt: parce que ce ſont des Barbares qui le diſent dans le vin & la débauche: mais ces perſonnes n'excuſent pas la baſſeſſe de la choſe, & il ne faloit pas pour rapporter un méchant mot, ſe mettre au hazard de déplaire à toute la poſterité.

Il n'y avoit point de murailles à Sparte.

CHA-

CHAPITRE IV.

De l'Origine du Stile froid.

TOutes ces affectations cependant ſi baſſes & ſi pueriles ne viennent que d'une ſeule cauſe, c'eſt à ſçavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les penſées, qui eſt la manie ſur tout des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du meſme endroit que vient le bien, aſſez ſouvent vient auſſi le mal. Ainſi voyons nous que ce qui contribuë le plus en de certaines occaſions à embellir nos Ouvrages; ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'Élocution, cela même en d'autres rencontres eſt quelquefois cauſe du contraire: comme on le peut aiſément reconnoiſtre dans les *Hyperboles* & dans ces autres figures qu'on appelle *Pluriels*. En effet nous montrerons dans la ſuite, combien il eſt dangereux de s'en ſervir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices qui ſe gliſſent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout ſans doute, ſi nous nous acquerons d'abord une connoiſſance nette & diſtincte du veritable Sublime, & ſi nous apprenons à en bien juger, qui n'eſt pas une choſe peu difficile: puis qu'enfin de ſçavoir bien juger du fort & du foible d'un Diſcours, ce ne peut eſtre que l'effet d'un long uſage, & le dernier fruict, pour ainſi dire, d'une eſtude conſommée. Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

CHAPITRE V.

Des moyens en géneral pour connoiſtre le Sublime.

IL faut ſçavoir, mon cher Terentianus, que dans la vie ordinaire on ne peut point dire qu'une choſe ait rien de Grand, quand le mépris qu'on fait de cette choſe tient luimeſme du Grand. Telles ſont les Richeſſes, les Dignitez, les Honneurs, les Empires & tous ces autres biens en apparence qui n'ont qu'un certain faſte au dehors, & qui ne paſſeront jamais pour de veritables biens dans l'eſprit d'un Sage: puis qu'au contraire ce n'eſt pas un petit avantage que de les pouvoir mépriſer. D'où vient auſſi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les poſſedent, que ceux qui les pouvant poſſeder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le meſme jugement à l'égard des ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien ſe donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur baſtie ordinairement ſur de grands mots aſſemblez au hazard; & qui n'eſt, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles plus digne en effet de mépris que d'admiration. Car tout ce qui eſt veritablement Sublime a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il éleve l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-meſme, la rempliſſant de joie & de je ne ſçai quel noble orgueil, comme ſi c'eſtoit elle

elle qui euſt produit les choſes qu'elle vient ſimplement d'entendre.

Quand donc un homme de bon ſens & habile en ces matieres nous recitera quelque ouvrage; ſi aprés avoir oüi cet ouvrage pluſieurs fois, nous ne ſentons point qu'il nous éleve l'ame, & nous laiſſe dans l'eſprit une idée qui ſoit meſme au deſſus de ſes paroles: mais ſi au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe & ne ſe ſoûtienne pas; il n'y a point là de Grand: puis qu'enfin ce n'eſt qu'un ſon de paroles qui frappe ſimplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'eſprit. La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un diſcours nous laiſſe beaucoup à penſer, qu'il fait d'abord un effet ſur nous auquel il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de reſiſter, & qu'enſuite le ſouvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une choſe eſt veritablement Sublime, quand vous voyez qu'elle plaiſt univerſellement & dans toutes ſes parties. Car lors qu'en un grand nombre de perſonnes, differentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à eſtre frappé également de quelque endroit d'un Diſcours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'eſprits ſi diſcordans d'ailleurs, eſt une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

CHAPITRE VI.

Des cinq ſources du Grand.

IL y a, pour ainſi dire, cinq ſources principales du Sublime : mais ces cinq ſources préſuppoſent, comme pour fondement commun, *une Faculté de bien parler*; ſans quoi tout le reſte n'eſt rien.

Cela poſé, la premiere & la plus conſiderable eſt *une certaine Elevation d'eſprit qui nous fait penſer heureuſement les choſes :* comme nous l'avons déja montré dans nos Commentaires ſur Xenophon.

La ſeconde conſiſte dans le *Pathetique :* j'entens par *Pathetique*, cet Enthouſiaſme, & cette vehemence naturelle qui touche & qui émeut. Au reſte à l'égard de ces deux premieres, elles doivent preſque tout à la Nature, & il faut qu'elles naiſſent en nous, au lieu que les autres dépendent de l'Art en partie.

La troiſiéme n'eſt autre choſe, que *les Figures tournées d'une certaine maniere.* Or les Figures ſont de deux ſortes : les Figures de Penſée, & les Figures de Diction.

Nous mettons pour la quatriéme, *la Nobleſſe de l'expreſſion*, qui a deux parties, le choix des mots, & la diction élegante & figurée.

Pour la cinquiéme qui eſt celle, à proprement parler, qui produit le Grand & qui renferme en ſoi toutes les autres, c'eſt *la Compoſition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

Exa-

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces Eſpeces en particulier: mais nous avertirons en paſſant que Cecilius en a oublié quelques-unes, & entre autres le Pathetique. Et certainement s'il l'a fait, pour avoir crû que le Sublime & le Pathetique naturellement n'alloient jamais l'un ſans l'autre, & ne faiſoient qu'un, il ſe trompe: puis qu'il y des Paſſions qui n'ont rien de Grand, & qui ont meſme quelque choſe de bas, comme l'Affliction, la Peur, la Triſteſſe: & qu'au contraire il ſe rencontre quantité de choſes grandes & ſublimes, où il n'entre point de paſſion. Tel eſt entre autres ce que dit Homere avec tant de hardieſſe en parlant des Aloïdes.*

Pour déthrôner les Dieux, leur vaſte ambition
Entreprit d'entaſſer Oſſe ſur Pelion.

Ce qui ſuit eſt encore bien plus fort;

Ils l'euſſent fait ſans doute, &c.

Et dans la Proſe les Panegyriques & tous ces Diſcours qui ne ſe font que pour l'oſtentation, ont par tout du Grand & du Sublime: bien qu'il n'y entre point de paſſion pour l'ordinaire. De ſorte qu'entre les Orateurs meſmes, ceux-là communément ſont les moins propres pour le Panegyrique, qui ſont les plus Pathetiques; & au contraire ceux qui réüſſiſſent le mieux dans le Panegyrique, s'entendent aſſez mal à toucher les paſſions.

Que ſi Cecilius s'eſt imaginé que le Pathetique en géneral ne contribuoit point au

* *C'eſtoient des Geants qui croiſſoient tous les jours d'une coudée en largeur, & d'une aulne en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lors qu'ils ſe mirent en état d'eſcalader le Ciel. Ils ſe tuerent l'un l'autre par l'adreſſe de Diane.* Odyſſ. livre XI.

au Grand, & qu'il eſtoit par conſéquent inutile d'en parler; il ne s'abuſe pas moins. Car j'oſe dire, qu'il n'y a peut-eſtre rien qui releve davantage un Diſcours, qu'un beau mouvement & une Paſſion pouſſée à propos. En effet c'eſt comme une eſpece d'enthouſiaſme & de fureur noble qui anime l'oraiſon, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

CHAPITRE VII.

De la Sublimité dans les penſées.

BIen que des cinq parties dont j'ai parlé, la premiere & la plus conſiderable, je veux dire cette *Elevation d'eſprit naturelle*, ſoit plûtôt un préſent du Ciel, qu'une qualité qui ſe puiſſe acquerir; nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, nourrir noſtre eſprit au Grand, & le tenir toûjours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté noble & genereuſe.

Que ſi on demande comme il s'y faut prendre; j'ai déja écrit ailleurs que cette Elevation d'eſprit eſtoit une image de la grandeur d'ame: & c'eſt pourquoi nous admirons quelquefois la ſeule penſée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cauſe de cette grandeur de courage que nous voyons. Par exemple le ſilence d'Ajax aux Enfers, dans l'Odyſſée. Car ce ſilence a je ne ſçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

C'eſt dans l'onziéme liv. de l'Odyſſée, où Ulyſſe fait des ſoûmiſſions à Ajax, mais Ajax ne daigne pas lui répondre.

La premiere qualité donc qu'il faut ſuppoſer en un veritable Orateur; c'eſt qu'il n'ait

n'ait point l'eſprit rampant. En effet il n'eſt pas poſſible qu'un homme qui n'a toute ſa vie que des ſentimens & des inclinations baſſes & ſerviles, puiſſe jamais rien produire qui ſoit fort merveilleux ni digne de la Poſterité. Il n'y a vraiſemblablement que ceux qui ont de hautes & de ſolides penſées qui puiſſent faire des diſcours élevez ; & c'eſt particulierement aux grands Hommes qu'il échappe de dire des choſes extraordinaires. Voyez par exemple ce que répondit Alexandre quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Aſie avec ſa fille en mariage. *Pour moi*, lui diſoit Parmenion, *ſi j'eſtois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi auſſi*, repliqua ce Prince, *ſi j'eſtois Parmenion.* N'eſt-il pas vrai qu'il faloit eſtre Alexandre pour faire cette réponſe?

Et c'eſt en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les penſées ſont toutes ſublimes : comme on le peut voir dans la deſcription de la Déeſſe Diſcorde qui a, dit-il,

La Teſte dans les Cieux, & les piés ſur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui donne eſt moins la meſure de la Diſcorde, que de la capacité & de l'élevation de l'eſprit d'Homere. Heſiode a mis un vers bien different de celui-ci dans ſon Bouclier; s'il eſt vrai que ce Poëme ſoit de lui; quand il dit à propos de la Déeſſe des tenebres,

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet il ne rend pas proprement cette Déeſſe terrible, mais odieuſe & dégoûtante. Au contraire voyez quelle majeſté Homere donne aux Dieux: Iliad. l. 5.

Autant qu'un homme aſſis aux rivages des mers,
Voit d'un Roc élevé d'eſpace dans les airs:
Autant, des Immortels les Courſiers intrepides
En franchiſſent d'un ſaut, &c.

Il meſure l'eſtenduë de leur ſaut à celle de l'Univers. Qui eſt-ce donc qui ne s'écrieroit avec raiſon, en voyant la magnificence de cette Hyberbole, que ſi les Chevaux des Dieux vouloient faire un ſecond ſaut, ils ne trouveroient pas aſſez d'eſpace dans le Monde? Ces peintures auſſi qu'il fait du Combat des Dieux ont quelque choſe de fort grand, quand il dit:

Iliad. l. 21. *Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla.*

Et ailleurs.

Iliad. l. 20. *L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,*
Pluton ſort de ſon troſne, il paſlit, il s'écrie:
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon Trident ne faſſe entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive deſolée;
Ne decouvre aux Vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

Voyez-vous, mon cher Terentianus, la Terre ouverte juſqu'en ſon centre, l'Enfer preſt à paroiſtre, & toute la machine du monde ſur le point d'eſtre détruite & renverſée: pour montrer que dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choſes mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fuſt en danger? Mais il faut prendre toutes ces penſées dans un ſens allegorique: autrement elles ont je ne ſçai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la ma-

majeſté des Dieux. Et pour moy lorſque je voy dans Homere les playes, les ligues, les ſupplices, les larmes, les empriſonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent ſans ceſſe, il me ſemble qu'il s'eſt efforcé autant qu'il a pû de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au ſiége de Troye; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'égard de nous quand nous ſommes malheureux, au moins avons-nous la mort qui eſt comme un port aſſuré pour ſortir de nos miſeres: au lieu qu'en repreſentant les Dieux de cette ſorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement miſerables.

Il a donc bien mieux réüſſi lors qu'il nous a peint un Dieu tel qu'il eſt dans toute ſa majeſté, & ſa grandeur, & ſans mélange des choſes terreſtres: comme dans cet endroit qui a été remarqué par pluſieurs avant moy, où il dit en parlant de Neptune:

Neptune ainſi marchant dans ces vaſtes campagnes Iliad. l. 13.
Fait trembler ſous ſes piés & foreſts & montagnes.

Et dans un autre endroit:

Il attelle ſon char, & montant fierement
Luy fait fendre les flots de l'humide Element.
Dés qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines,
D'aiſe on entend ſauter les peſantes Balaines.
L'eau fremit ſous le Dieu qui luy donne la loy,
Et ſemble avec plaiſir reconnoiſtre ſon Roy.
Cependant le char vole, &c.

Ainſi le Legiſlateur des Juifs, qui n'eſtoit pas un Homme ordinaire, ayant fort bien

conceû la grandeur & la puiſſance de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité, au commencement de ſes Loix, par ces paroles: *Dieu dit: Que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit. Que la Terre ſe faſſe, & la Terre fut faite.*

Je penſe, mon cher Terentianus, que vous ne ſerez pas fâché que je vous rapporte encore ici un paſſage de noſtre Poëte, quand il parle des hommes; afin de vous faire voir combien Homere eſt heroïque lui-meſme en peignant le caractere d'un Heros. Une épaiſſe obſcurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax ne ſçachant plus quelle reſolution prendre, s'écrie:

Iliad. l. 17. *Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux,*
Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

Voilà les veritables ſentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie; un Heros n'eſtoit pas capable de cette baſſeſſe: mais comme il ne voit point d'occaſion de ſignaler ſon courage au milieu de l'obſcurité, il ſe fâche de ne point combattre: il demande donc en haſte que le jour paroiſſe pour faire au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet Homere en cet endroit eſt comme un vent favorable qui ſeconde l'ardeur des Combattans: car il ne ſe remuë pas avec moins de violence, que s'il eſtoit épris auſſi de fureur.

Iliad. l. 15. *Tel que Mars en courroux au milieu des batailles,*
Ou comme on voit un feu, dans la nuit, & l'horreur,
Au travers des foreſts promener ſa fureur,
De colere il eſcume, &c.

Mais

Mais je vous prie de remarquer, pour pluſieurs raiſons, combien il eſt affoibli dans ſon Odyſſée, où il fait voir en effet que c'eſt le propre d'un grand Eſprit, lors qu'il commence à vieillir & à decliner, de ſe plaire aux contes & aux fables. Car qu'il ait compoſé l'Odyſſée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner pluſieurs preuves. Et premierement il eſt certain qu'il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier Ouvrage, comme autant d'Epiſodes de la guerre de Troye. Ajoûtez que les accidens qui arrivent dans l'Iliade ſont déplorez ſouvent par les Heros de l'Odyſſée, comme des malheurs connus & arrivez il y a déja long-temps. Et c'eſt pourquoi l'Odyſſée n'eſt à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade.

* *Là giſt le grand Ajax, & l'invincible Achille.*
Là de ſes ans Patrocle a veu borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils a terminé ſes jours.

* *Ce ſont des paroles de Neſtor dans l'Odyſſée.*

De là vient à mon avis, que comme Homere a compoſé ſon Iliade durant que ſon eſprit eſtoit en ſa plus grande vigueur, tout le corps de ſon Ouvrage eſt dramatique & plein d'action: au lieu que la meilleure partie de l'Odyſſée ſe paſſe en narrations, qui eſt le genie de la vieilleſſe; tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il ſe couche, qui a toûjours ſa meſme grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet il ne parle plus du meſme ton: on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal, ſans que

jamais il s'arreſte, ny ſe repoſe. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de paſſions entaſſées les unes ſur les autres. Il n'a plus cette même force, & s'il faut ainſi parler, cette même volubilité de Diſcours ſi propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choſes. Nous pouvons dire que c'eſt le reflus de ſon eſprit, qui comme un grand Ocean ſe retire & deſerte ſes rivages. A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. Je n'ay pas oublié pourtant les deſcriptions de Tempêtes qu'il fait, les avantures qui arriverent à Ulyſſe chez Polypheme, & quelques autres endroits qui ſont ſans doute fort beaux. Mais cette vieilleſſe dans Homere, aprés tout, c'eſt la vieilleſſe d'Homere: joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me ſuis étendu là-deſſus, comme j'ay déja dit; afin de vous faire voir que les genies naturellement les plus élevez tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur eſprit vient à s'eſteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du ſac où Eole enferma les Vents, & des Compagnons d'Ulyſſe changez par Circé en Pourceau, que Zoile appelle de *petits Cochons larmoyans*. Il en eſt de même des Colombes qui nourrirent Jupiter, comme un pigeon; de la diſette d'Ulyſſe qui fut dix jours ſans manger aprés ſon naufrage, & de toutes ces abſurditez qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'eſt

c'eſt que ce ſont d'aſſez beaux ſonges, &, ſi vous voulez, des ſonges de Jupiter meſme. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyſſée, c'eſt pour vous montrer que les grands Poëtes, & les Ecrivains celebres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le Pathetique, s'amuſent ordinairement à peindre les Mœurs. C'eſt ce que fait Homere, quand il décrit la vie que menoient les Amans de Penelope dans la maiſon d'Ulyſſe. En effet toute cette deſcription eſt proprement une eſpece de Comedie où les differens caracteres des Hommes ſont peints.

CHAPITRE VIII.

De la Sublimité qui ſe tire des Circonſtances.

VOyons ſi nous n'avons point encore quelqu'autre moyen par où nous puiſſions rendre un diſcours ſublime. Je dis donc, que, comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne ſoit toûjours accompagné de certaines circonſtances, ce ſera un ſecret infaillible pour arriver au Grand, ſi nous ſçavons faire à propos le choix des plus conſiderables, & ſi en les liant bien enſemble nous en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, & de l'autre cet amas de circonſtances choiſies attachent fortement l'eſprit.

Ainſi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'Amour, elle ramaſſe de tous coſtez les accidens qui ſuivent & qui ac-

compagnent en effet cette paſſion : mais où ſon adreſſe paroiſt principalement, c'eſt à choiſir de tous ces accidens, ceux qui marquent davantage l'excés & la violence de l'Amour, & à bien lier tout cela enſemble.

Heureux ! qui prés de toi, pour toi ſeule ſoûpire :
Qui joüit du plaiſir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui ſoûrire.
Les Dieux, dans ſon bonheur, peuvent-ils l'égaler ?

* * *

Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme
Courir par tout mon corps, ſi-toſt que je te vois :
Et dans les doux tranſports, où s'égare mon ame,
Je ne ſçaurois trouver de langue, ni de voix.

* * *

Un nuage confus ſe reſpand ſur ma vuë,
Je n'entens plus, je tombe en de douces langueurs ;
Et paſle, ſans haleine, interdite, eſperdue,
Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me meurs.

* * *

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder, &c.

N'admirez-vous point comment elle ramaſſe toutes ces choſes, l'ame, le corps, l'oüie, la langue, la veuë, la couleur, comme ſi c'eſtoient autant de perſonnes differentes, & preſtes à expirer? Voyez de combien de mouvemens contraires elle eſt agitée ; elle géle, elle brûle, elle eſt folle, elle eſt ſage ; ou elle eſt entierement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot on diroit qu'elle n'eſt pas épriſe d'une ſimple paſſion, mais que ſon ame eſt un rendez-vous de toutes les paſſions ; & c'eſt en effet ce qui arrive à ceux qui

qui aiment. Vous voyez donc bien, comme j'ai déja dit, que ce qui fait la principale beauté de son discours, ce sont toutes ces grandes circonstances marquées à propos, & ramassées avec choix. Ainsi quand Homere veut faire la description d'une tempête, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête. Car par exemple l'Auteur du Poëme des * Arimaspiens pense dire des choses fort estonnantes quand il s'écrie :

* C'estoient des peuples de Scythie.

O prodige estonnant : ô fureur incroyable !
Des hommes insensez, sur de fresles vaisseaux,
S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux :
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goustent jamais de paisible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'esprit sur les flots :
Et les bras estendus, les entrailles émues,
Ils font souvent aux Dieux des prieres perduës.

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voye bien que ce discours est en effet plus fardé & plus fleuri que grand & sublime. Voyons donc comment fait Homere, & considerons cet endroit entre plusieurs autres :

Comme l'on voit les flots soûlevez par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage :
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit.
Le matelot troublé, que son art abandonne
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Aratus a tâché d'encherir sur ce dernier vers, en disant :

Un bois mince & leger les defend de la mort.

Mais

Mais en fardant ainſi cette penſée, il l'a renduë baſſe & fleurie, de terrible qu'elle eſtoit. Et puis renfermant tout le peril dans ces mots, *Un bois mince & leger les défend de la mort*, il l'éloigne & le diminuë plûtoſt qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une ſeule fois devant les yeux le danger où ſe trouvent les Matelots; il les repreſente, comme en un tableau, ſur le point d'eſtre ſubmergez à tous les flots qui s'élevent, & imprime juſques dans ſes mots & ſes ſyllabes, l'image du peril. Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon naufrage; non plus que Demoſthene dans cét endroit où il décrit le trouble des Atheniens à la nouvelle de la priſe d'Elatée, quand il dit: *Il eſtoit déja fort tard*, &c. Car ils n'ont fait tous deux que trier, pour ainſi dire, & ramaſſer ſoigneuſement les grandes circonſtances, prenant garde à ne point inſerer dans leurs diſcours de particularitez baſſes, & ſuperfluës, ou qui ſentiſſent l'école. En effet, de trop s'arreſter aux petites choſes, cela gaſte tout, & c'eſt comme du moëlon ou des platras qu'on auroit arrangez & comme entaſſez les uns ſur les autres, pour élever un bâtiment.

Voy les remarques.

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENtre les moyens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime, il faut auſſi donner rang à ce qu'ils appellent *Ampli-*

plification. Car quand la nature des ſujets qu'on traite, ou des Cauſes qu'on plaide, demande des periodes plus eſtenduës, & compoſées de plus de membres, on peut s'élever par degrez, de telle ſorte qu'un mot encheriſſe toûjours ſur l'autre. Et cette adreſſe peut beaucoup ſervir, ou pour traiter quelque lieu d'un diſcours, ou pour exaggerer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un Fait, ou pour manier une Paſſion. En effet l'Amplification ſe peut diviſer en un nombre infini d'eſpeces; mais l'Orateur doit ſçavoir que pas-une de ces eſpeces n'eſt parfaite de ſoy, s'il n'y a du Grand & du Sublime: ſi ce n'eſt lorſqu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque choſe. Par tout ailleurs, ſi vous oſtez à l'Amplification ce qu'elle a de Grand, vous luy arrachez, pour ainſi dire, l'ame du corps. En un mot, dés que cet appui vient à luy manquer, elle languit, & n'a plus ny force ny mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, diſons en peu de mots la difference qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le chapitre précedent; & qui, comme j'ay dit, n'eſt autre choſe qu'un amas de circonſtances choiſies que l'on reünit enſemble: Et voyons par où l'Amplification en general differe du Grand & du Sublime.

CHA-

CHAPITRE X.

Ce que c'eſt qu'Amplification.

JE ne ſçaurois approuver la definition que luy donnent les Maiſtres de l'art. L'Amplification, diſent-ils, eſt *un Diſcours qui augmente & agrandit les choſes.* Car cette definition peut convenir tout de meſme au Sublime, au Pathetique & aux Figures; puiſqu'elles donnent toutes au Diſcours, je ne ſçai quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la difference. Et premiérement le Sublime conſiſte dans la hauteur & l'élevation, au lieu que l'Amplification conſiſte auſſi dans la multitude des paroles. C'eſt pourquoy le Sublime ſe trouve quelquefois dans une ſimple penſée: mais l'Amplification ne ſubſiſte que dans la pompe & dans l'abondance. L'Amplification donc, pour en donner icy une idée generale, eſt *un Accroiſſement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonſtances particulieres des choſes, & de tous les lieux de l'Oraiſon; qui remplit le Diſcours, & le fortifie, en appuyant ſur ce qu'on a déja dit.* Ainſi elle differe de la preuve, en ce qu'on employe celle-ci pour prouver la queſtion, au lieu que l'Amplification ne ſert qu'à étendre & à exaggerer. *****

Voy les remarques.

La même difference, à mon avis, eſt entre Demoſthene & Ciceron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des ouvrages d'un Auteur Latin. En effet Demoſthene eſt grand en ce qu'il

qu'il eſt ſerré & concis, & Ciceron au contraire en ce qu'il eſt diffus & étendu. On peut comparer ce premier à cauſe de la violence, de la rapidité, de la force, & de la vehemence avec laquelle il ravage, pour ainſi dire, & emporte tout, à une tempeſte & à un foudre. Pour Ciceron, on peut dire, à mon avis, que comme un grand embraſement il devore & conſume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diverſement dans ſes Ouvrages ; & qui, à meſure qu'il s'avance, prend toûjours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reſte le Sublime de Demoſthene vaut ſans doute bien mieux dans les exaggerations fortes, & dans les violentes paſſions, quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'Auditeur. Au contraire l'abondance eſt meilleure, lors qu'on veut, ſi j'oſe me ſervir de ces termes, répandre une roſée agreable dans les eſprits. Et certainement un diſcours diffus eſt bien plus propre pour les lieux communs, les Peroraiſons, les Digreſſions, & generalement pour tous ces diſcours qui ſe font dans le Genre demonſtratif. Il en eſt de meſme pour les Hiſtoires, les Traitez de Phyſique & pluſieurs autres ſemblables matieres.

CHAPITRE XI.

De l'Imitation.

POur retourner à noſtre diſcours, Platon dont le ſtile ne laiſſe pas d'eſtre fort élevé, bien qu'il coule ſans eſtre rapide & ſans faire

faire du bruit, nous a donné une idée de ce ſtile que vous ne pouvez ignorer ſi vous avez lû les livres de ſa Republique. *Ces hommes malheureux*, dit-il quelque part, *qui ne ſçavent ce que c'eſt que de ſageſſe ny de vertu, & qui ſont continuellement plongez dans les feſtins & dans la débauche, vont toûjours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La Verité n'a point pour eux d'attraits ny de charmes: Ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder; En un mot ils n'ont jamais goûté de pur ny de ſolide plaiſir. Ils ſont comme des beſtes qui regardent toûjours en bas, & qui ſont courbées vers la Terre: ils ne ſongent qu'à manger, & à repaiſtre, qu'à ſatisfaire leurs paſſions brutales, & dans l'ardeur de les raſſaſier, ils regimbent, ils égratignent, ils ſe battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & periſſent à la fin par leur gourmandiſe inſatiable.*

Au reſte ce Philoſophe nous a encore enſeigné un autre chemin, ſi nous ne voulons point le negliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel eſt ce chemin? c'eſt l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illuſtres qui ont veſcu devant nous. Car c'eſt le but que nous devons toûjours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'eſprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une ſainte fureur ſaiſit la Preſtreſſe d'Apollon ſur le ſacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre d'où ſort un ſouffle & une vapeur toute celeſte qui la remplit ſur le champ d'une vertu divine & lui fait prononcer des oracles. De mê-

même ces grandes beautez que nous remarquons dans les ouvrages des Anciens, ſont comme autant de ſources ſacrées d'où il s'éleve des vapeurs heureuſes qui ſe répandent dans l'ame de leurs Imitateurs, & animent les eſprits mêmes naturellement les moins échauffez: ſi bien que dans ce moment ils ſont comme ravis & emportez de l'enthouſiaſme d'autrui. Ainſi voyons-nous qu'Herodote & devant luy Steſichore & Archiloque ont eſté grands Imitateurs d'Homere. Platon neanmoins eſt celui de tous qui l'a le plus imitié; car il a puiſé dans ce Poëte comme dans une vive ſource, dont il a détourné un nombre infini de ruiſſeaux: & j'en donnerois des exemples ſi Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.

Au reſte on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a euë, & qu'il s'eſt formée ſur les mœurs, l'invention, & les ouvrages d'autrui. En effet jamais, à mon avis, il n'euſt meſlé tant de ſi grandes choſes dans ſes traitez de Philoſophie, paſſant comme il fait du ſimple diſcours à des expreſſions & à des matieres poëtiques, s'il ne fût venu, pour ainſi dire, comme un nouvel Athlete, diſputer de toute ſa force le prix à Homere, c'eſt-à dire à celuy qui avoit déja receu les applaudiſſemens de tout le monde. Car bien qu'il ne le faſſe peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main, cela ne laiſſe pas neanmoins de luy ſervir beaucoup, puiſqu'enfin, ſelon Heſiode,

La noble jalouſie eſt utile aux Mortels.

Et

Et n'eſt-ce pas en effet quelque choſe de bien glorieux & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précedez? puiſque dans ces ſortes de combats on peut même eſtre vaincu ſans honte.

CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter.

TOutes les fois donc que nous voulons travailler à un ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il eſt bon de faire cette reflexion. Comment eſt-ce qu'Homere auroit dit cela? Qu'auroient fait Platon, Demoſthene ou Thucydide meſme, s'il eſt queſtion d'Hiſtoire, pour eſcrire ceci en ſtile Sublime? Car ces grands Hommes que nous nous propoſons à imiter, ſe préſentant de la ſorte à noſtre imagination, nous ſervent comme de flambeau, & ſouvent nous eſlevent l'ame preſque auſſi haut que l'idée que nous avons conceuë de leur genie. Sur tout ſi nous nous imprimons bien ceci en nous mêmes. Que penſeroient Homere ou Demoſthene de ce que je dis s'ils m'écoutoient, & quel jugement feroient-ils de moi? En effet, nous ne croirons pas avoir un mediocre prix à diſputer, ſi nous pouvons nous figurer que nous allons, mais ſerieuſement, rendre compte de nos écrits devant un ſi celebre Tribunal, & ſur un Theatre où nous avons de tels Heros pour juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puiſſant pour

pour nous exciter, c'eſt de ſonger au jugement que toute la poſterité fera de nos écrits. Car ſi un Homme, dans la deffiance de ce jugement, a peur, pour ainſi dire, d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, ſon eſprit ne ſçauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits; & il ne ſe donnera jamais la peine d'achever des ouvrages, qu'il ne fait point pour paſſer juſqu'à la derniere poſterité.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

CEs *Images*, que d'autres apellent *Peintures* ou *Fictions*, ſont auſſi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au diſcours. Ce mot d'*Image* ſe prend en general, pour toute penſée propre à produire une expreſſion, & qui fait une peinture à l'eſprit de quelque maniere que ce ſoit. Mais il ſe prend encore dans un ſens plus particulier & plus reſſerré, pour ces diſcours que l'on fait, *lorſque par un enthouſiaſme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il ſemble que nous voyons les choſes dont nous parlons, & que nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.*

Au reſte vous devez ſçavoir que les *Images* dans la Rhetorique, ont tout un autre uſage que parmi les Poëtes. En effet le but qu'on s'y propoſe dans la poëſie, c'eſt l'étonnement & la ſurpriſe: au lieu que dans la proſe c'eſt de bien peindre les choſes, & de les

les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir en l'une & en l'autre rencontre.

* Paroles d'Oreſte dans Euripide.

* *Mere cruelle, arreſte, éloigne de mes yeux*
Ces Filles de l'Enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent : je les voy : mon ſupplice s'appreſte.
Quels horribles ſerpents leur ſiflent ſur la teſte ?

Et ailleurs :

Où fuirai-je ? Elle vient. Je la voy. Je ſuis mort.

Le Poëte en cét endroit ne voyoit pas les Furies : cependant il en fait une image ſi naïve, qu'il les fait preſque voir aux Auditeurs. Et veritablement je ne ſçaurois pas bien dire ſi Euripide eſt auſſi heureux à exprimer les autres paſſions : mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'eſt à quoy il s'eſt étudié particulierement, & il y a fort bien réuſſi. Et même en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardieſſe à peindre les choſes. Car bien que ſon eſprit de luy-même ne ſoit pas porté au Grand, il corrige ſon naturel, & le force d'eſtre tragique & relevé ; principalement dans les grands ſujets : de ſorte qu'on luy peut appliquer ces vers du Poëte :

A l'aſpect du peril, au combat il s'anime :
Et le poil heriſſé, les yeux étincelans,
De ſa queuë il ſe bat les coſtez & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit où le Soleil parle ainſi à Phaëton, en luy mettant entre les mains les reſnes de ſes chevaux :

Pren garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie
Ne t'emporte au deſſus de l'aride Libye ;

Là

Là jamais d'aucune eau le ſillon arroſé
Ne rafraîchit mon char dans ſa courſe embrazé.

Et dans ces vers ſuivans :

Auſſi-toſt devant toi s'offriront ſept étoiles.
Dreſſe par là ta courſe, & ſuy le droit chemin.
Phaeton, à ces mots, prend les reſnes en main.
De ſes chevaux aiſlez il bat les flancs agi.es,
Les courſiers du Soleil à ſa voix ſont dociles.
Ils vont; le char s'éloigne & plus promt qu'un éclair
Penetre en un moment les vaſtes champs de l'air.
Le Pere cependant plein d'un trouble funeſte,
Le voit rouler de loin ſur la pleine celeſte,
Luy montre encor ſa route, & du plus haut des Cieux,
Le ſuit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux.
Va par là, luy dit-il: Revien: Deſtourne: Arreſte.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte ſur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous ſes perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux? car s'il ne les ſuivoit dans les Cieux, s'il n'aſſiſtoit à tout ce qui s'y paſſe; pourroit-il peindre la choſe comme il fait? il en eſt de même de cet endroit de ſa Caſſandre qui commence par

Mais ô braves Troyens, &c.

Eſchyle a quelquefois auſſi des hardieſſes & des imaginations tout à fait nobles & heroïques, comm on le peut voir dans ſa Tragedie intitulée, *Les ſept devant Thebes*, où un Courier venant apporter à Eteocle la nouvelle de ces ſept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainſi dire, leur propre mort, s'explique ainſi :

Sur un Bouclier noir ſept Chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de ſermens effroyables :
Prés d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le ſang jurent de ſe vanger,
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reſte, bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe aſſez ſouvent dans des penſées rudes, groſſieres & mal polies : Toutefois Euripide, par une noble émulation, s'expoſe quelquefois aux mêmes perils. Par exemple, dans Eſchyle, le Palais de Lycurgue eſt émû, & entre en fureur à la vuë de Bacchus.

Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.

Euripide employe cette même penſée d'une autre maniere, en l'adouciſſant neanmoins.

La montagne à leurs cris reſpond en mugiſſant.

Sophocle n'eſt pas moins excellent à peindre les choſes, comme on le peut voir dans la deſcription qu'il nous a laiſſée d'Oedipe mourant & s'enſeveliſſant lui-même au milieu d'une tempeſte prodigieuſe ; & dans cet autre endroit où il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute neanmoins pour cette apparition, que jamais perſonne en ait fait une deſcription plus vive que Simonide : mais nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions eſtaler ici tous les exemples que nous pourrions raporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous diſions ; les *Images* dans la Poëſie ſont pleines ordinaire-

ment

ment d'accidens fabuleux, & qui paſſent toute ſorte de créance, au lieu que dans la Rhetorique le beau des *Images*, c'eſt de repreſenter la choſe comme elle s'eſt paſſée; & telle qu'elle eſt dans la verité. Car une invention poëtique & fabuleuſe dans une Oraiſon, traîne neceſſairement avec ſoi des digreſſions groſſieres & hors de propos, & tombe dans une extréme abſurdité. C'eſt pourtant ce que cherchent aujourd'huy nos Orateurs. Ils voyent quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, auſſi bien que les Poëtes Tragiques, & les bonnes gens ne prennent pas garde que lors qu'Oreſte dit dans Euripide:

Toy qui dans les Enfers me veux précipiter,
Déeſſe, ceſſe enfin de me perſecuter;

il ne s'imagine voir toutes ces choſes, que parce qu'il n'eſt pas dans ſon bon ſens. Quel eſt donc l'effet des *Images* dans la Rhetorique? C'eſt qu'outre pluſieurs autres proprietez, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le diſcours. Si bien qu'eſtant mêlées avec art dans les preuves, elles ne perſuadent pas ſeulement; mais elles domtent, pour ainſi dire, elles ſoûmettent l'Auditeur. *Si un homme*, dit un Orateur, *a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à même temps vienne annoncer que les priſons ſont ouvertes, & que les priſonniers de guerre ſe ſauvent: il n'y a point de vieillard ſi chargé d'années, ni de jeune homme ſi indifferent, qui ne coure de toute ſa force au ſecours. Que ſi quelqu'un ſur ces entrefaites leur montre l'Au-*

teur de ce desordre : c'est fait de ce malheureux; il faut qu'il perisse sur le champ, & on ne luy donne pas le temps de parler.

Hyperide s'est servi de cét artifice dans l'Oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire aprés la défaite de Cheronée, qu'on donneroit la liberté aux esclaves. *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a fait passer cette loi : c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* Au mesme temps qu'il prouve la chose par raison, il fait une *Image*, & par cette proposition qu'il avance, il fait plus que persuader & que prouver. Car comme en toutes choses on s'arreste naturellement à ce qui brille & éclate davantage, l'esprit de l'Auditeur est aisément entraîné par cette Image qu'on luy présente au milieu d'un raisonnement, & qui luy frappant l'imagination, l'empesche d'examiner de si prés la force des preuves, à cause de ce grand éclat dont elle couvre & environne le Discours. Au reste il n'est pas extraordinaire que cela fasse cét effet en nous, puisqu'il est certain que de deux corps meslez ensemble celuy qui a le plus de force, attire toûjours à soy la vertu & la puissance de l'autre. Mais c'est assez parlé de cette Sublimité qui consiste dans les pensées, & qui vient, comme j'ai dit, ou *de la Grandeur d'ame*, ou de *l'Imitation*, ou de *l'Imagination.*

CHA-

CHAPITRE XIV.

Des Figures, & premierement de l'Apoſtrophe.

IL faut maintenant parler des Figures, pour ſuivre l'ordre que nous nous ſommes preſcrit. Car, comme j'ay dit, elles ne ſont pas une des moindres parties du Sublime, lorſqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce ſeroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, ſi nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les Figures qui peuvent avoir place dans le diſcours. C'eſt pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire, celles qui contribuent le plus au Sublime; ſeulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vrai. Demoſthene veut juſtifier ſa conduite, & prouver aux Atheniens, qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Quel eſtoit l'air naturel d'énoncer la choſe? *Vous n'avez point failli*, pouvoit-il dire, *Meſſieurs, en combattant au peril de vos vies pour la liberté & le ſalut de toute la Grece, & vous en avez des exemples qu'on ne ſçauroit dementir. Car on ne peut pas dire que ces grands Hommes ayent failli, qui ont combattu pour la meſme cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine & devant Platées.* Mais il en uſe bien d'une autre ſorte, & tout d'un coup, comme s'il eſtoit inſpiré d'un Dieu, & poſſedé de l'eſprit

d'Apollon même, il s'écrie, en jurant, par ces vaillans défenſeurs de la Grece. *Non, Meſſieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par les Manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la meſme cauſe dans les plaines de Marathon.* Par cette ſeule forme de ſerment, que j'appelleray icy *Apoſtrophe*, il déifie ces anciens Citoyens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la ſorte, comme autant de Dieux par le nom deſquels on doit jurer. Il inſpire à ſes Juges l'eſprit & les ſentimens de ces illuſtres Morts, & changeant l'air naturel de la Preuve en cette grande & pathetique maniere d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires, ſi nouveaux, ſi dignes de foy, il fait entrer dans l'ame de ſes Auditeurs comme une eſpece de contrepoiſon & d'antidote qui en chaſſe toutes les mauvaiſes impreſſions. Il leur éleve le courage par des loüanges. En un mot, il leur fait concevoir qu'ils ne doivent pas moins s'eſtimer de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine, & par tous ces differens moyens renfermez dans une ſeule Figure, il les entraîne dans ſon parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce ſerment ſe trouve dans Eupolis, quand il dit:

On ne me verra plus affligé de leur joye.
J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

Mais il n'y a pas grande fineſſe à jurer ſimplement. Il faut voir où, comment, en quelle occaſion, & pourquoy on le fait.

Or

Or dans le paſſage de ce Poëte il n'y a rien autre choſe qu'un ſimple ſerment. Car il parle là aux Atheniens heureux, & dans un temps où ils n'avoient pas beſoin de conſolation. Ajoûtez que dans ce ſerment il ne jure pas, comme Demoſthene, par des Hommes qu'il rende immortels, & ne ſonge point à faire naître dans l'ame des Atheniens, des ſentimens dignes de la vertu de leurs Anceſtres: veu qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuſe à jurer par une choſe inanimée, telle qu'eſt un combat. Au contraire dans Demoſthene ce ſerment eſt fait directement pour rendre le courage aux Atheniens vaincus, & pour empeſcher qu'ils ne regardaſſent d'orenavant, comme un malheur, la bataille de Cheronée. De ſorte que, comme j'ay déja dit, dans cette ſeule Figure, il leur prouve par raiſon qu'ils n'ont point failli; il leur en fournit un exemple; il le leur confirme par des ſermens; il fait leur éloge; & il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit répondre à nôtre Orateur; il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe, durant que vous maniez les affaires de la Republique, & vous jurez par les victoires que nos Anceſtres ont remportées. Afin donc de marcher ſeurement, il a ſoin de régler ſes paroles, & n'employe que celles qui luy ſont avantageuſes: faiſant voir, que même dans les plus grands emportemens il faut eſtre ſobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs Anceſtres, il dit, *ceux qui ont combattu*

par terre à Marathon, & par mer à Salamine; ceux qui ont donné bataille prés d'Artemiſe & de Platées. Il ſe garde bien de dire *ceux qui ont vaincu.* Il a ſoin de taire l'évenement qui avoit eſté auſſi heureux en toutes ces batailles, que funeſte à Cheronée; & prévient meſme l'Auditeur en pourſuivant ainſi. *Tous ceux, ô Eſchyne, qui ſont peris en ces rencontres, ont eſté enterrez aux dépens de la Republique, & non pas ſeulement ceux dont la fortune a ſecondé la valeur.*

CHAPITRE XV.

Que les Figures ont beſoin du Sublime pour les ſoûtenir.

IL ne faut pas oublier ici une reflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots: c'eſt que ſi les Figures naturellement ſoûtiennent le Sublime, le Sublime de ſon coſté ſoûtient merveilleuſement les Figures: mais où, & comment; c'eſt ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il eſt certain qu'un diſcours, où les Figures ſont employées toutes ſeules, eſt de ſoi-même ſuſpect d'adreſſe, d'artifice, & de tromperie. Principalement lorſqu'on parle devant un Juge ſouverain, & ſur tout ſi ce Juge eſt un grand Seigneur, comme un Tyran, un Roi, ou un General d'Armée: car il conçoit en lui-meſme une certaine indignation contre l'Orateur, & ne ſçauroit ſouffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper, comme un en-

enfant, par de groſſieres fineſſes. Il eſt même à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une eſpece de mépris, il ne s'effarouche entierement : & bien qu'il retienne ſa colere, & ſe laiſſe un peu amollir aux charmes du diſcours, il a toûjours une forte repugnance à croire ce qu'on lui dit. C'eſt pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui eſt tout à fait cachée, & lorſqu'on ne reconnoiſt point que c'eſt une Figure. Or il n'y a point de ſecours ni de remede plus merveilleux pour l'empêcher de paroiſtre, que le Sublime & le Pathetique, parce que l'Art ainſi renfermé au milieu de quelque choſe de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'eſt plus ſuſpect d'aucune tromperie. Je ne vous en ſçaurois donner un meilleur exemple que celuy que j'ai déja raporté : *J'en jure par les manes de ces grands Hommes*, &c. Comment eſt-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il ſe ſert ? N'eſt-il pas aiſé de reconnoiſtre que c'eſt par l'éclat même de ſa penſée ? Car comme les moindres lumieres s'évanoüiſſent, quand le Soleil vient à éclairer ; de même toutes ces ſubtilitez de Rhetorique diſparoiſſent à la veuë de cette grandeur qui les environne de tous coſtez. La même choſe à peu prés arrive dans la peinture. En effet, qu'on tire pluſieurs lignes paralleles ſur un meſme plan, avec les jours & les ombres, il eſt certain que ce qui ſe préſentera d'abord à la veuë, ce ſera le lumineux à cauſe de ſon grand éclat qui fait qu'il ſemble ſortir hors du tableau, &

s'approcher en quelque façon de nous. Ainſi le Sublime & le Pathetique, ſoit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de noſtre ame, ſoit à cauſe de leur brillant, paroiſſent davantage & ſemblent toucher de plus prés noſtre eſprit que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUe dirai-je des Demandes & des Interrogations? Car qui peut nier que ces ſortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au diſcours? *Ne voulez-vous jamais faire autre choſe*, dit Demoſthene aux Atheniens, *qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres? Que dit-on de nouveau? Que peut-on vous apprendre de plus nouveau, que ce que vous voyez? Un Homme de Macedoine ſe rend maiſtre des Atheniens, & fait la loy à toute la Grece. Philippe eſt-il mort: dira l'un: Non, répondra l'autre, il n'eſt que malade. Hé, que vous importe, Meſſieurs, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit delivrez, vous vous feriez bien-toſt vous-mêmes un autre Philippe.* Et ailleurs. *Embarquons-nous pour la Macedoine, mais où aborderons-nous*, dira quelqu'un, *malgré Philippe? La guerre même, Meſſieurs, nous découvrira par où Philippe eſt facile à vaincre.* S'il euſt dit la choſe ſimplement, ſon diſcours n'euſt point répon-

du

du à la Majesté de l'affaire dont il parloit: au lieu que par cette divine & violente maniere de se faire des interrogations & de se répondre sur le champ à soy même, comme si c'estoit une autre personne, non seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plausible & plus vray-semblable. Car le Pathetique ne fait jamais plus d'effet que lorsqu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naistre. Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces sortes d'Interrogations & de Réponses. Car ceux qu'on interroge, sentent naturellement une certaine émotion qui fait que sur le champ ils se precipitent de répondre, & de dire ce qu'ils sçavent de vray, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus meditez pour des choses dites sur l'heure & dans la chaleur *. *. *. *. *. Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au Discours que d'en oster les liaisons. En effet, un Discours que rien ne lie & n'embarrasse, marche & coule de soy-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vîte que la pensée mesme de l'Orateur. *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xenophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble.* Il en est de mesme de ces paroles d'Euriloque à Ulysse dans Homere; *Voy les remarques.*

Nous avons par ton ordre à pas precipitez
Parcouru de ces bois les sentiers écartez.

Nous avons dans le fond d'une ſombre vallée
Découvert de Circé la maiſon reculée.

Car ces Periodes ainſi coupées & prononcées neanmoins avec précipitation, ſont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même temps & le force de parler. C'eſt ainſi qu'Homere ſçait oſter où il faut, les liaiſons du diſcours.

CHAPITRE XVII.

Du meſlange des Figures.

IL n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir, que de ramaſſer enſemble pluſieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainſi mêlées entrant par ce moyen dans une eſpece de ſocieté ſe communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement : comme on le peut voir dans ce paſſage de l'Oraiſon de Demoſthene contre Midias, où en même temps il oſte les liaiſons de ſon Diſcours & mêle enſemble les Figures de Repetition & de Deſcription. *Car tout homme*, dit cét Orateur, *qui en outrage un autre, fait beaucoup de choſes du geſte, des yeux, de la voix, que celui qui a eſté outragé ne ſçauroit peindre dans un recit.* Et de peur que dans la ſuite, ſon diſcours ne vinſt à ſe relaſcher, ſçachant bien que l'ordre appartient à un eſprit raſſis, & qu'au contraire le deſordre eſt la marque de la paſſion, qui n'eſt en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame,

il

il pourſuit dans la même diverſité de Figure. *Tantoſt il le frappe comme ennemi ; tantoſt pour lui faire inſulte, tantoſt avec les poings, tantoſt au viſage.* Par cette violence de paroles ainſi entaſſées les unes ſur les autres l'Orateur ne touche & ne remuë pas moins puiſſamment ſes Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur preſence. Il revient à la charge & pourſuit, comme une tempeſte. *Ces affronts émeuvent, ces affronts tranſportent un Homme de cœur, & qui n'eſt point accoûtumé aux injures. On ne ſçauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action.* Par ce changement continuel, il conſerve par tout le caractere de ces Figures turbulentes: tellement que dans ſon ordre il y a un deſordre, & au contraire dans ſon deſordre il y a un ordre merveilleux. Qu'ainſi ne ſoit, mettez par plaiſir, les conjonctions à ce paſſage, comme font les Diſciples d'Iſocrate. *Et certainement il ne faut pas oublier, que celui qui en outrage un autre fait beaucoup de choſes, premierement par le geſte, en ſuite par les yeux, & enfin par la voix même*, &c... Car en égalant & applaniſſant ainſi toutes choſes par le moyen des liaiſons, vous verrez que d'un Pathetique fort & violent, vous tomberez dans une petite affeterie de langage qui n'aura ni pointe ni éguillon, & que toute la force de vôtre diſcours s'éteindra auſſi tôt d'elle-même. Et comme il eſt certain, que ſi on lioit le corps d'un homme qui court, on lui feroit perdre toute ſa force ; de même ſi vous allez embarraſſer une paſſion de ces liaiſons & de ces particules inutiles, elle les ſouffre

avec peine, vous lui ostez la liberté de sa course, & cette impetuosité qui la faisoit marcher avec la mesme violence, qu'un trait lancé par une machine.

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'est autre chose que *la Transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un discours.* Et cette Figure porte avec soi le caractere veritable d'une passion forte & violente. En effet, voyez tous ceux qui sont émus de colere, de frayeur, de dépit, de jalousie, ou de quelqu'autre passion que ce soit; car il y en a tant que l'on n'en sçait pas le nombre, leur esprit est dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein qu'ils en conçoivent aussi-tost un autre, & au milieu de celui-ci s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur premiere resolution. La passion en eux est comme un vent leger & inconstant qui les entraîne, & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre: si bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de sentimens opposez, ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre, ni suite dans leurs discours.

Les habiles Ecrivains, pour imiter ces mouvemens de la nature, se servent des Hy-

Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'eſt jamais dans un plus haut degré de perfection, que lors qu'il reſſemble ſi fort à la Nature, qu'on le prend pour la Nature même : & au contraire la Nature ne reüſſit jamais mieux que quand l'Art eſt caché.

Nous voyons un bel exemple de cette Tranſpoſition dans Herodote, où Denys Phocéen parle ainſi aux Ioniens. *En effet nos affaires ſont reduites à la derniere extremité, Meſſieurs. Il faut neceſſairement que nous ſoions libres ou eſclaves, & eſclaves miſerables. Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut ſans differer embraſſer le travail & la fatigue, & acheter voſtre liberté par la defaite de vos ennemis.* S'il euſt voulu ſuivre l'ordre naturel, voici comme il euſt parlé: *Meſſieurs, il eſt maintenant temps d'embraſſer le travail & la fatigue : Car enfin nos affaires ſont reduites à la derniere extremité, &c.* Premierement donc il tranſporte ce mot *Meſſieurs*, & ne l'inſere qu'immediatement aprés leur avoir jetté la frayeur dans l'ame: comme ſi la grandeur du peril lui avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle, en commençant un diſcours. Enſuite il renverſe l'ordre des penſées. Car avant que de les exhorter au travail, qui eſt pourtant ſon but, il leur donne la raiſon qui les y doit porter : *En effet nos affaires ſont reduites à la derniere extremité ;* afin qu'il ne ſemble pas que ce ſoit un diſcours eſtudié qu'il leur apporte: mais que c'eſt la paſſion qui le force à parler ſur le champ. Thucydide a auſſi

des

des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir estre separées.

Demosthene est en cela bien plus retenu que lui. En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a respanduës avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en saoule ses Lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'Auditeur par les dangereux détours de ses longues transpositions. Assez souvent donc il suspend sa premiere pensée, comme s'il affectoit tout exprés le desordre, & entremêlant au milieu de son discours plusieurs choses differentes qu'il va quelquefois chercher, mesme hors de son sujet, il met la frayeur dans l'ame de l'Auditeur qui croit que tout ce discours va tomber, & l'interesse malgré lui dans le peril où il pense voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lors qu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-temps, qu'on cherchoit; par cette Transposition également hardie & dangereuse, il touche bien davantage que s'il eust gardé un ordre dans ses paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenseray d'en rapporter.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Du Changement de nombre.

IL n'en faut pas moins dire de ce qu'on appelle, *Diverſitez de cas*, *Collections*, *Renverſemens*, *Gradations*, & de toutes ces autres Figures, qui eſtant comme vous ſçavez, extrémement fortes & vehementes, peuvent beaucoup ſervir par conſéquent à orner le diſcours, & contribuent en toutes manieres au Grand & au Pathetique. Que dirai-je des Changemens de Cas, de Temps, de Perſonnes, de Nombre, & de Genre? En effet qui ne voit combien toutes ces choſes ſont propres à diverſifier & à ranimer l'expreſſion? Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre; ces Singuliers dont la terminaiſon eſt ſinguliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels.

Auſſi-tôt un grand Peuple accourant ſur le port
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces Singuliers ſont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du ſon & de l'emphaſe. Tels ſont ces Pluriels qui ſortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle:

Hymen, funeſte Hymen tu m'as donné la vie:
Mais dans ces mêmes flancs, où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avois formé.

Et

Et par là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Tous ces differens noms ne veulent dire qu'une ſeule perſonne; c'eſt à ſçavoir, Oedipe d'une part, & ſa mere Jocaſte de l'autre. Cependant par le moyen de ce nombre ainſi répandu & multiplié en differens pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'eſt par un même pleonaſme qu'un Poëte a dit:

On vit les Sarpedons & les Hectors paroiſtre.

Il en faut dire autant de ce paſſage de Platon à propos des Atheniens, que j'ay rapporté ailleurs. *Ce ne ſont point des Pelops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaus, ni des hommes nez barbares qui demeurent avec nous. Nous ſommes tous Grecs, éloignez du commerce & de la frequentation des Nations eſtrangeres, qui habitons une même ville*, &c.

En effet tous ces Pluriels ainſi ramaſſez enſemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choſes. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exaggerer, & dans la paſſion; c'eſt à dire, quand le ſujet eſt ſuſceptible d'une de ces choſes ou de pluſieurs. Car d'attacher par tout ces cymbales & ces ſonnettes, cela ſentiroit trop ſon Sophiſte.

CHA-

CHAPITRE XX.

Des Pluriels reduits en Singuliers.

ON peut auſſi tout au contraire reduire les Pluriels en Singuliers, & cela a quelque choſe de fort grand. *Tout le Peloponeſe*, dit Demoſthene, *eſtoit alors diviſé en factions.* Il en eſt de meſme de ce paſſage d'Herodote. *Phrynicus faiſant repreſenter ſa Tragedie intitulée la priſe de Milet, tout le Theatre ſe fondit en larmes.* Car de ramaſſer ainſi pluſieurs choſes en une, cela donne plus de corps au diſcours. Au reſte je tiens que pour l'ordinaire c'eſt une même raiſon qui fait valoir ces deux differentes Figures. En effet ſoit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une ſeule choſe vous en faſſiez pluſieurs: ſoit qu'en ramaſſant des Pluriels dans un ſeul nom Singulier qui ſonne agreablement à l'oreille, de pluſieurs choſes vous n'en faſſiez qu'une, ce changement impréveu marque la paſſion.

CHAPITRE XXI.

Du Changement de Temps.

IL en eſt de même du changement de Temps; lorſqu'on parle d'une choſe paſſée, comme ſi elle ſe faiſoit preſentement: parce qu'alors ce n'eſt plus une narration que vous faites, c'eſt une action qui ſe paſſe

paſſe à l'heure même. *Un Soldat*, dit Xenophon, *eſtant tombé ſous le cheval de Cyrus, & eſtant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'eſpée dans le ventre. Le Cheval bleſſé ſe démene & ſecouë ſon maiſtre. Cyrus tombe.* Cette Figure eſt fort frequente dans Thucydide.

CHAPITRE XXII.

Du Changement de Perſonnes.

LE Changement de Perſonnes n'eſt pas moins pathetique. Car il fait que l'Auditeur aſſez ſouvent ſe croit voir lui meſme au milieu du peril.

Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur ſi belle,
Qu'ils retrouvent toûjours une vigueur nouvelle:
Que rien ne les ſçauroit ni vaincre ni laſſer,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et dans Aratus.

Ne t'embarque jamais durant ce triſte mois.

Cela ſe voit encore dans Herodote. *A la ſortie de la ville d'Elephantine*, dit cet Hiſtorien, *du coſté qui va en montant, vous rencontrerez d'abord une colline, &c. Delà vous deſcendrez dans une plaine: Quand vous l'aurez traverſée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours vous arriverez à une grande ville qu'on appelle Meroé.* Voyez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend vôtre eſprit avec lui, & le conduit dans tous ces differens païs, vous faiſant plûtôt voir qu'entendre. Toutes ces choſes ainſi pratiquées à propos, arreſtent l'Au-

l'Auditeur, & lui tiennent l'eſprit attaché ſur l'action préſente. Principalement lors qu'on ne s'adreſſe pas à pluſieurs en general, mais à un ſeul en particulier.

Tu ne ſçaurois connoiſtre au fort de la meſlée,
Quel parti ſuit le fils du courageux Tydee.

Car en réveillant ainſi l'Auditeur par ces Apoſtrophes, vous le rendez plus émû, plus attentif, & plus plein de la choſe dont vous parlez.

CHAPITRE XXIII.

Des Tranſitions impreveües.

IL arrive auſſi quelquefois qu'un Eſcrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup ſe met à ſa place, & jouë ſon perſonnage: & cette Figure marque l'impetuoſité de la Paſſion.

Mais Hector qui les voit épars ſur le rivage,
Leur commande à grands cris de quitter le pillage;
De courir aux vaiſſeaux avec rapidité.
Car quiconque ces bords m'offriront carté,
Moy-même dans ſon ſang j'irai laver ſa honte.

Le Poëte retient la narration pour ſoi, comme celle qui lui eſt propre, & met tout d'un coup, & ſans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier boüillant & furieux. En effet ſon diſcours auroit langui s'il y euſt entremeſlé: *Hector dit alors de telles ou ſemblables paroles.* Au lieu que par cette Tranſition impréveuë il prévient le Lecteur, & la Tranſition eſt faite avant que le Poëte même ait ſon-

ſongé qu'il la faiſoit. Le veritable lieu donc où l'on doit uſer de cette Figure, c'eſt quand le temps preſſe, & que l'occaſion qui ſe preſente ne permet pas de differer : lorſque ſur le champ il faut paſſer d'une perſonne à une autre, comme dans Hecatée. *Ce Heraut ayant aſſez peſé la conſéquence de toutes ces choſes, il commande aux Deſcendans des Heraclides de ſe retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que ſi je n'eſtois point au monde. Vous eſtes perdus, & vous me forcerez bien-toſt moy-même d'aller chercher une retraite chez quelque autre peuple.* Demoſthene dans ſon Oraiſon contre Ariſtogiton a encore employé cette Figure d'une maniere differente de celle-cy, mais extremement forte & pathetique. *Et il ne ſe trouvera perſonne entre vous*, dit cet Orateur, *qui ait du reſſentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infame violer inſolemment les choſes les plus ſaintes ? un ſcelerat, dis-je, qui . . . . O le plus méchant de tous les hommes, rien n'aura pû arreſter ton audace effrenée ? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toy.* Il laiſſe là ſa penſée imparfaite, la colere le tenant comme ſuſpendu & partagé ſur un mot, entre deux differentes perſonnes. *Qui . . . . O le plus méchant de tous les hommes !* Et enſuite tournant tout d'un coup contre Ariſtogiton ce meſme diſcours qu'il ſembloit avoir laiſſé là ; il touche bien davantage, & fait une bien plus forte impreſſion. Il en eſt de meſme de cet emportement de Pene-

Penelope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle un Heraut de la part de ſes Amans :

De mes fâcheux Amans miniſtre injurieux,
Heraut, que cherches-tu ? Qui t'amene en ces lieux ?
Y viens-tu de la part de cette Troupe avare,
Ordonner qu'à l'inſtant le Feſtin ſe prepare ?
Faſſe le juſte Ciel, avançant leur trepas,
Que ce repas pour eux ſoit le dernier repas.
Lâches, qui pleins d'orgueil & foibles de courage,
Conſumez de ſon fils le fertile heritage,
Vos Peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel Homme eſtoit Ulyſſe, &c.

CHAPITRE XXIV.

De la Periphraſe.

IL n'y a perſonne, comme je croy, qui puiſſe douter que la Periphraſe ne ſoit encore d'un grand uſage dans le Sublime. Car, comme dans la Muſique le ſon principal devient plus agreable à l'oreille, lors qu'il eſt accompagné de ces differentes parties qui lui répondent : De meſme la Periphraſe tournant à l'entour du mot propre, forme ſouvent par rapport avec luy une conſonance & une harmonie fort belle dans le diſcours. Sur tout lors qu'elle n'a rien de diſcordant ou d'enflé, mais que toutes choſes y ſont dans un juſte temperament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de ſon Oraiſon funebre. *Enfin*, dit-il, *nous leur avons rendu les derniers devoirs, & maintenant ils achevent ce fatal voyage, &*

ils

ils s'en vont tous glorieux de la magnificence avec laquelle toute la ville en general, & leurs parens en particulier, les ont conduits hors de ce monde. Premierement il apelle la Mort, *ce fatal voyage.* Enſuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique que leur pais leur avoit preparée exprés, pour les conduire hors de cette vie. Dirons-nous que toutes ces choſes ne contribuent que mediocrement à relever cette penſée ? Avoüons plûtoſt que par le moyen de cette Periphraſe melodieuſement répanduë dans le diſcours, d'une diction toute ſimple, il a fait une eſpece de concert & d'harmonie. De même Xenophon. *Vous regardez le travail comme le ſeul guide qui vous peut conduire à une vie heureuſe & plaiſante. Au reſte voſtre ame eſt ornée de la plus belle qualité que puiſſent jamais poſſeder des hommes nez pour la guerre; c'eſt qu'il n'y a rien qui vous touche plus ſenſiblement que la loüange.* Au lieu de dire: *Vous vous adonnez au travail*, il uſe de cette circonlocution ; *Vous regardez le travail, comme le ſeul guide qui vous peut conduire à une vie heureuſe.* Et eſtendant ainſi toutes choſes, il rend ſa penſée plus grande, & releve beaucoup cet éloge. Cette Periphraſe d'Herodote me ſemble encore inimitable. *La Déeſſe Venus, pour chaſtier l'inſolence des Scythes qui avoient pillé ſon Temple, leur envoya la maladie des Femmes.**

* Voy les Remarques.

Au reſte, il n'y a rien dont l'uſage s'étende plus loin que la Periphraſe, pourveû qu'on

qu'on ne la répande pas par tout ſans choix & ſans meſure. Car auſſi-toſt elle languit, & a je ne ſçay quoy de niais & de groſſier. Et c'eſt pourquoy Platon, qui eſt toûjours figuré dans ſes expreſſions, & quelquefois même un peu mal à propos, au jugement de quelques uns, a eſté raillé pour avoir dit dans ſa Republique; *Il ne faut point ſouffrir que les richeſſes d'or & d'argent prennent pié, ni habitent dans une Ville.* S'il euſt voulu, pourſuivent-ils, introduire la poſſeſſion du beſtail; aſſurément qu'il auroit dit par la même raiſon, *les richeſſes de bœufs & de moutons.*

Mais ce que nous avons dit en géneral ſuffit pour faire voir l'uſage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il eſt certain qu'elles rendent toutes le Diſcours plus animé & plus Pathetique: or le Pathetique participe du Sublime, autant que le Sublime participe du Beau & de l'Agreable.

CHAPITRE XXV.

Du Choix des Mots.

PUiſque la Penſée & la Phraſe s'expliquent ordinairement l'une par l'autre: Voyons ſi nous n'avons point encore quelque choſe à remarquer dans cette partie du diſcours, qui regarde l'expreſſion. Or que le choix des grands mots & des termes propres, ſoit d'une merveilleuſe vertu pour attacher & pour émouvoir, c'eſt ce que per-

ſonne n'ignore, & ſur quoy par conſéquent il ſeroit inutile de s'arreſter. En effet, il n'y a peut-eſtre rien d'où les Orateurs & tous les Ecrivains en general qui s'eſtudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élegance, de netteté, de poids, de force, & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'eſt par elles que toutes ces beautez éclatent dans le diſcours, comme dans un riche tableau, & elles donnent aux choſes une eſpece d'ame & de vie. Enfin les beaux mots ſont, à vrai dire, la lumiere propre & naturelle de nos penſées. Il faut prendre garde neanmoins à ne pas faire perdre par tout d'une vaine enflûre de paroles. Car d'exprimer une choſe baſſe en termes grands & magnifiques, c'eſt tout de même que ſi vous appliquiez un grand maſque de Theatre ſur le viſage d'un petit enfant : ſi ce n'eſt à la verité dans la Poëſie. * * * * * * * * * * * * * * *

L'Auteur aprés avoir montré combien les grands mots ſont impertinens dans le Stile ſimple, faiſoit voir que les termes ſimples avoient place quelquefois dans le Stile noble. *Voy les remarques.*

Cela ſe peut voir encore dans un paſſage de Theopompus, que Cecilius blâme, je ne ſçay pourquoy, & qui me ſemble au contraire fort à loüer pour ſa juſteſſe, & parce qu'il dit beaucoup. *Philippes*, dit cet Hiſtorien, *boit ſans peine les affronts que la neceſſité de ſes affaires l'oblige de ſouffrir.* En effet, un diſcours tout ſimple exprimera quelquefois mieux la choſe que toute la pompe, & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoûtez qu'une choſe énoncée d'une façon ordinaire, ſe fait auſſi plus aiſément croire. Ainſi en parlant d'un Homme qui, pour

pour s'agrandir ſouffre ſans peine, & même avec plaiſir, des indignitez, ces termes, *Boire les affronts*, me ſemblent ſignifier beaucoup. Il en eſt de même de cette expreſſion d'Herodote. *Cleomene eſtant devenu furieux, il prit un coûteau dont il ſe hacha la chair en petits morceaux; & s'eſtant ainſi déchiqueté luy-même, il mourut.* Et ailleurs : *Pithés demeurant toûjours dans le vaiſſeau, ne ceſſa point de combattre, qu'il n'euſt eſté haché en pieces.* Car ces expreſſions marquent un homme qui dit bonnement les choſes, & qui n'y entend point de fineſſe, & renferment neanmoins en elles un ſens qui n'a rien de groſſier ni de trivial.

CHAPITRE XXVI.

Des Metaphores.

POur ce qui eſt du nombre des Metaphores, Cecilius ſemble eſtre de l'avis de ceux qui n'en ſouffrent pas plus de deux ou trois au plus, pour exprimer une ſeule choſe. Mais Demoſthene nous doit encore ici ſervir de regle. Cet Orateur nous fait voir qu'il y a des occaſions où l'on en peut employer pluſieurs à la fois ; quand les Paſſions, comme un torrent rapide, les entraînent avec elles neceſſairement, & en foule. *Ces Hommes malheureux*, dit-il quelque part, *ces lâches Flateurs, ces Furies de la Republique ont cruellement déchiré leur patrie. Ce ſont eux qui dans la débau-*

che ont autrefois vendu à Philippe noſtre liberté & qui la vendent encore aujourd'huy à Alexandre: qui meſurant, dis-je, tout leur bon-heur aux ſales plaiſirs de leur ventre, à leurs infames débordemens, ont renverſé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmi nous, cette regle où les anciens Grecs faiſoient conſiſter toute leur felicité; de ne ſouffrir point de maiſtre. Par cette foule de Metaphores, prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entierement la bouche à ces Traiſtres. Neanmoins Ariſtote & Theophraſte, pour excuſer l'audace de ces Figures, penſent qu'il eſt bon d'y apporter ces adouciſſemens: *Pour ainſi dire. Pour parler ainſi. Si j'oſe me ſervir de ces termes. Pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoûtent-ils, l'excuſe eſt un remede contre les hardieſſes du diſcours, & je ſuis bien de leur avis. Mais je ſoûtiens pourtant toûjours ce que j'ay déja dit, que le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardieſſe, ſoit des Metaphores, ſoit des autres Figures, c'eſt de ne les employer qu'à propos: je veux dire, dans les grandes paſſions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathetique par leur violence & leur impetuoſité emportent naturellement, & entraînent tout avec eux; ils demandent neceſſairement des expreſſions fortes, & ne laiſſent pas le temps à l'Auditeur de s'amuſer à chicaner le nombre des Metaphores, parce qu'en ce moment il eſt épris d'une commune fureur avec celuy qui parle.

Et

Et même pour les lieux communs & les deſcriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choſes qu'une ſoule de Metaphores continuées. C'eſt par elles que nous voyons dans Xenophon une deſcription ſi pompeuſe de l'édifice du corps humain. Platon neanmoins en a fait la peinture d'une maniere encore plus divine. Ce dernier appelle la teſte *une Citadelle.* Il dit que le cou eſt *un Iſthme, qui a eſté mis entre elle & la poitrine.* Que les Vertebres ſont, *comme des gonds ſur leſquels elle tourne.* Que la Volupté eſt *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux Hommes.* Que la langue eſt *le Juge des ſaveurs.* Que le Cœur eſt *la ſource des veines, la fontaine du ſang qui de là ſe porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il eſt diſpoſé comme une fortereſſe gardée de tous coſtez.* Il appelle les Pores, *des Ruës étroites. Les Dieux,* pourſuit-il, *voulant ſoûtenir le battement du cœur, que la veuë inopinée des choſes terribles, ou le mouvement de la colere qui eſt de feu, luy cauſent ordinairement; ils ont mis ſous luy le poulmon dont la ſubſtance eſt molle, & n'a point de ſang: mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il ſert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colere eſt enflammée, il ne ſoit point trouble dans ſes fonctions.* Il appelle la partie concupiſcible *l'appartement de la Femme*; & la Partie iraſcible, *l'appartement de l'Homme.* Il dit que la Rate eſt *la Cuiſine des Inteſtins, & qu'eſtant pleine des ordures du foye, elle s'enfle & devient bouffie. Enſuite*

continuë-t-il, *les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair qui leur ſert comme de rempart & de défenſe contre les injures du chaud & du froid, & contre tous les autres accidens. Et elle eſt*, ajoûte-t-il, *comme une laine molle & ramaſſée qui entoure doucement le corps.* Il dit que le Sang eſt *la paſture de la chair. Et afin*, pourſuit-il, *que toutes les parties pûſſent recevoir l'aliment; ils y ont creuſé, comme dans un Jardin, pluſieurs canaux, afin que les ruiſſeaux des veines ſortant du cœur, comme de leur ſource, pûſſent couler dans ces étroits conduits du corps humain.* Au reſte, quand la mort arrive, il dit, *que les organes ſe denoüent comme les cordages d'un vaiſſeau, & qu'ils laiſſent aller l'ame en liberté.* Il y en a encore une infinité d'autres enſuite, de la même force: mais ce que nous avons dit ſuffit pour faire voir, combien toutes ces Figures ſont ſublimes d'elles-mêmes: combien, dis-je, les Metaphores ſervent au Grand, & de quel uſage elles peuvent eſtre dans les endroits pathetiques, & dans les deſcriptions.

Or que ces Figures, ainſi que toutes les autres élegances du Diſcours, portent toûjours les choſes dans l'excés; c'eſt ce que l'on remarque aſſez ſans que je le diſe. Et c'eſt pourquoy Platon meſme n'a pas eſté peu blâmé, de ce que ſouvent, comme par une fureur de diſcours, il ſe laiſſe emporter à des Metaphores dures & exceſſives, & à une vaine pompe allegorique. *On ne concevra pas aiſément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit eſtre de même d'une ville comme d'un*

d'un vaſe, où le vin qu'on verſe, & qui eſt d'abord boüillant & furieux, tout d'un coup entrant en ſocieté avec une autre Divinité ſobre qui le chaſtie, devient doux & bon à boire. D'appeller l'eau *une Divinité ſobre*, & de ſe ſervir du terme de *chaſtier* pour temperer: En un mot de s'eſtudier ſi fort à ces petites fineſſes, cela ſent, diſent-ils, ſon Poëte qui n'eſt pas luy-meſme trop ſobre. Et c'eſt peut-eſtre ce qui a donné ſujet à Cecilius de decider ſi hardiment dans ſes Commentaires ſur Lyſias: que Lyſias valoit mieux en tout que Platon, pouſſé par deux ſentimens auſſi peu raiſonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimaſt Lyſias plus que ſoy-meſme, il haïſſoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lyſias: ſi bien que porté de ces deux mouvemens, & par un eſprit de contradiction, il a avancé pluſieurs choſes de ces deux Auteurs, qui ne ſont pas des deciſions ſi ſouveraines qu'il s'imagine. De fait accuſant Platon d'eſtre tombé en pluſieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, & qui n'a point de défauts: ce qui bien loin d'eſtre vray, n'a pas meſme une ombre de vray-ſemblance. Et en effet où trouverons-nous un Ecrivain qui ne peche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre?

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préferer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques défauts.

PEut-eſtre ne ſera-t-il pas hors de propos d'examiner icy cette queſtion en général, ſçavoir lequel vaut mieux, ſoit dans la Proſe, ſoit dans la Poëſie, d'un Sublime qui a quelques défauts, ou d'une Mediocrité parfaite & ſaine en toutes ſes parties qui ne tombe & ne ſe dément point: & enſuite lequel, à juger équitablement des choſes, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautez, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces queſtions eſtant naturelles à noſtre Sujet, il faut neceſſairement les réſoudre. Premierement donc je tiens pour moy qu'une Grandeur au deſſus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du mediocre. En effet dans un diſcours ſi poli & ſi limé, il faut craindre la baſſeſſe: & il en eſt de même du Sublime que d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi prés, & où il faut, malgré qu'on en ait, negliger quelque choſe. Au contraire il eſt preſque impoſſible, pour l'ordinaire, qu'un eſprit bas & mediocre faſſe des fautes: Car comme il ne ſe hazarde & ne s'éleve jamais, il demeure toûjours en ſeureté, au lieu que le Grand de ſoy même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux. Je n'ignore pas pour-

pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des ouvrages des Hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le ſouvenir des fautes qu'on y remarque, dure toûjours, & ne s'efface jamais: au lieu que ce qui eſt beau paſſe vîte, & s'écoule bien-toſt de noſtre eſprit. Mais bien que j'aye remarqué pluſieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus celebres Auteurs, & que je ſois peut-eſtre l'homme du monde à qui elles plaiſent le moins; j'eſtime aprés tout que ce ſont des fautes dont ils ne ſe ſont pas ſouciez, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit ſimplement regarder comme des mépriſes & de petites negligences qui leur ſont échappées: parce que leur eſprit qui ne s'eſtudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arreſter aux petites choſes. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne ſe ſoûtienne pas également par tout, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſa grandeur, l'emporte ſur tout le reſte. Qu'ainſi ne ſoit, Apollonius, celuy qui a compoſé le Poëme des Argonautes, ne tombe jamais: & dans Theocrite, oſté quelques endroits, où il ſort un peu du caractere de l'Eglogue, il n'y a rien qui ne ſoit heureuſement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux eſtre Apollonius ou Theocrite, qu'Homere? L'Erigone d'Eratoſthene eſt un Poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratoſthene eſt plus grand Poëte qu'Archiloque, qui ſe broüille à la verité, & manque d'ordre & d'œconomie en pluſieurs

endroits de ſes écrits : mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il ne ſçauroit regler comme il veut? Et meſme pour le Lyrique, choiſiriez-vous plûtoſt d'eſtre Bacchylide, que Pindare? où pour la Tragedie, Ion ce Poëte de Chio, que Sophocle? En effet ceux-là ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne ſoit écrit avec beaucoup d'élegance & d'agrément. Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle: car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre & ils tombent malheureuſement. Et toutefois y a-t-il un Homme de bon ſens qui daignât comparer tous les ouvrages d'Ion enſemble au ſeul Oedipe de Sophocle?

CHAPITRE XXVIII.

Comparaiſon d'Hyperide & de Demoſthene.

QUe ſi au reſte l'on doit juger du merite d'un Ouvrage par le nombre plûtoſt que par la qualité & l'excellence de ſes beautez; il s'enſuivra qu'Hyperide doit eſtre entierement préferé à Demoſthene. En effet, outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſede preſque toutes en un dégré éminent, ſemblable à ces Athletes qui reüſſiſſent aux cinq ſortes d'Exercices, & qui n'eſtant les premiers en pas un de ces Exercices, paſſent en tous l'or-

di-

dinaire & le commun. En effet, il a imité Demoſthene en tout ce que Demoſthene a de beau, excepté pourtant dans la compoſition & l'arrangement des paroles. Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias: il ſçait adoucir, où il faut, la rudeſſe & la ſimplicité du diſcours, & ne dit pas toutes les choſes d'un même air comme Demoſthene. Il excelle à peindre les mœurs: ſon ſtile a dans ſa naïveté une certaine douceur agreable & fleurie. Il y a dans ſes Ouvrages un nombre infini de choſes plaiſamment dites. Sa maniere de rire & de ſe mocquer eſt finie, & a quelque choſe de noble. Il a une facilité merveilleuſe à manier l'Ironie. Ses railleries ne ſont point froides ni recherchées, comme celles de ces faux imitateurs du Stile Attique, mais vives & preſſantes. Il eſt adroit à éluder les objections qu'on luy fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaiſant & de comique, & eſt tout plein de jeux & de certaines pointes d'eſprit, qui frappent toûjours où il viſe. Au reſte, il aſſaiſonne toutes ces choſes d'un tour & d'une grace inimitable. Il eſt né pour toucher & émouvoir la pitié. Il eſt étendu dans ſes narrations fabuleuſes. Il a une flexibilité admirables pour les digreſſions, il ſe détourne, il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces Fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraiſon funebre, qui eſt écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne ſçay ſi pas un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire Demoſthene ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'eſt point étendu dans ſon ſtile : il a quelque choſe de dur, & n'a ni pompe ni oſtentation. En un mot, il n'a preſque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'eſtre plaiſant il ſe rend ridicule, plûtoſt qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus du plaiſant qu'il tâche d'en approcher. Cependant parce qu'à mon avis, toutes ces beautez qui ſont en foule dans Hyperide, n'ont rien de grand : qu'on y voit, pour ainſi dire, un Orateur toûjours à jeun, & une langueur d'eſprit qui n'échauffe, qui ne remuë point l'ame, perſonne n'a jamais eſté fort tranſporté de la lecture de ſes Ouvrages. Au lieu que Demoſthene ayant ramaſſé en ſoy toutes les qualitez d'un Orateur veritablement né au Sublime, & entierement perfectionné par l'eſtude, ce ton de majeſté & de grandeur, ces mouvemens animez, cette fertilité, cette adreſſe, cette promptitude, & ce qu'on doit ſur tout eſtimer en luy, cette force & cette vehemence dont jamais perſonne n'a ſceu approcher : par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares preſens qu'il avoit receus des Dieux, & qu'il ne m'eſt pas permis d'appeller des qualitez humaines, il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs celebres dans tous les ſiécles : les laiſſant comme abbattus & ébloüis, pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs. Car dans les parties où il excelle, il eſt tellement élevé au-deſſus d'eux, qu'il

qu'il repare entierement par là celles qui luy manquent. Et certainement, il eſt plus aiſé d'enviſager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du Ciel, que de n'eſtre point émû des violentes paſſions qui régnent en foule dans ſes Ouvrages.

CHAPITRE XXIX.

De Platon, & de Lyſias, & de l'excellence de l'eſprit humain.

POur ce qui eſt de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la difference. Car il ſurpaſſe Lyſias non ſeulement par l'excellence, mais auſſi par le nombre de ſes beautez. Je dis plus, c'eſt que Platon n'eſt pas tant au deſſus de Lyſias, par un plus grand nombre de beautez, que Lyſias eſt au deſſous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'eſt-ce donc qui a porté ces Eſprits divins à mépriſer cette exacte & ſcrupuleuſe délicateſſe, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Ecrits? En voicy une raiſon. C'eſt que la Nature n'a point regardé l'homme comme un animal de baſſe & de vile condition: mais elle luy a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande aſſemblée, pour eſtre ſpectateur de toutes les choſes qui s'y paſſent, elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlete qui ne doit reſpirer que la gloire. C'eſt pourquoy elle

a engendré d'abord en nos ames une paſſion invincible, pour tout ce qui nous paroiſt de plus grand & de plus divin. Auſſi voyons nous que le monde entier ne ſuffit pas à la vaſte eſtenduë de l'eſprit humain. Nos penſées vont ſouvent plus loin que les Cieux, & penetrent au delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choſes.

Et certainement ſi quelqu'un fait un peu de reflexion ſur un Homme dont la vie n'ait rien eu dans tout ſon cours, que de grand & d'illuſtre, il peut connoiſtre par là, à quoy nous ſommes nez. Ainſi nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparente, & utile même pour noſtre uſage: mais nous ſommes veritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Ocean ſur tout. Nous ne ſommes pas fort eſtonnez de voir une petite flamme que nous avons allumée, conſerver long-temps ſa lumiere pure: mais nous ſommes frappez d'admiration quand nous contemplons ces feux qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanoüiſſent en naiſſant: & nous ne trouvons rien de plus eſtonnant dans la nature que ces fournaiſes du mont Etna, qui quelquefois jette du profond de ſes abyſmes

Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.

Pindar. Pith. 1.

De tout cela il faut conclure, que ce qui eſt utile & meſme neceſſaire aux Hommes ſouvent n'a rien de merveilleux, comme eſtant

eſtant aiſé à acquerir, mais que tout ce qui eſt extraordinaire eſt admirable & ſurprenant.

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime ſe peuvent excuſer.

A L'égard donc des grands Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux ſe rencontre joint avec l'Utile & le neceſſaire, il faut avoûer, qu'encore que ceux dont nous parlions n'ayent point eſté exempts de fautes, ils avoient neanmoins quelque choſe de ſurnaturel & de divin. En effet d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui paſſe la portée de l'homme : mais le Sublime nous éleve preſque auſſi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'eſt qu'on ne peut eſtre repris: mais le Grand ſe fait admirer. Que vous diray-je enfin? un ſeul de ces beaux traits & de ces penſées ſublimes qui ſont dans les ouvrages de ces excellens Auteurs, peut payer tous leurs défauts. Je dis bien plus; c'eſt que ſi quelqu'un ramaſſoit enſemble toutes les fautes qui ſont dans Homere, dans Demoſthene, dans Platon, & dans tous ces autres celebres Heros, elles ne feroient pas la moindre, ni la milliéme partie des bonnes choſes qu'ils ont dites. C'eſt pourquoy l'Envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les ſiecles, & perſonne juſqu'icy n'a eſté en eſtat de leur enlever ce prix,

prix, qu'ils conſervent encore aujourd'huy, & que vrai-ſemblablement ils conſerveront toûjours,

Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois depoüillez au Printemps refleurir.

On me dira peut-eſtre qu'un Coloſſe qui a quelques défauts n'eſt pas plus à eſtimer qu'une petite Statuë achevée, comme par exemple, le Soldat de Polyclete*. A cela je répons, que dans les ouvrages de l'Art c'eſt le travail & l'achevement que l'on conſidere: au lieu que dans les ouvrages de la Nature c'eſt le Sublime & le prodigieux. Or, diſcourir, c'eſt une operation naturelle à l'homme. Ajoûtez que dans une Statuë on ne cherche que le rapport & la reſſemblance: mais dans le Diſcours on veut, comme j'ay dit, le ſurnaturel & le divin. Toutefois pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, comme c'eſt le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il eſt bien difficile qu'une haute élevation à la longue ſe ſoûtienne, & garde toûjours un ton égal, il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature: parce qu'en effet c'eſt leur parfaite alliance qui fait la ſouveraine perfection. Voilà ce que nous avons crû eſtre obligez de dire ſur les queſtions qui ſe ſont preſentées. Nous laiſſons pourtant à chacun ſon jugement libre & entier.

* *Le Doryphore petite ſtatuë de Polyclete.*

CHA-

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaiſons, & des Hyperboles.

POur retourner à noſtre Diſcours, les Paraboles & les Comparaiſons approchent fort des Metaphores, & ne different d'elles qu'en un ſeul point. ********** ********** * *Cet endroit eſt fort defectueux, & ce que l'Auteur avoit dit de ces Figures manque tout entier.*

Telle eſt cette Hyperbole. *Suppoſé que voſtre eſprit ſoit dans voſtre teſte, & que vous ne le fouliez pas ſous vos talons.* C'eſt pourquoy il faut bien prendre garde juſqu'où toutes ces Figures peuvent eſtre pouſſées: parce qu'aſſez ſouvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'eſt comme une corde d'arc qui pour eſtre trop tenduë ſe relâche; & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainſi Iſocrate dans ſon Panegyrique, par une ſotte ambition de ne vouloir rien dire qu'avec emphâſe, eſt tombé, je ne ſçay comment, dans une faute de petit Ecolier. Son deſſein dans ce Panegyrique, c'eſt de faire voir que les Atheniens ont rendu plus de ſervice à la Grece, que ceux de Lacedemone: & voicy par où il débute. *Puiſque le Diſcours a naturellement la vertu de rendre les choſes grandes, petites, & les petites, grandes: qu'il ſçait donner les graces de la nouveauté aux choſes les plus vieilles, & qu'il fait paroître vieilles celles qui ſont nouvellement faites.*

Eſt-

Eſt-ce ainſi, dira quelqu'un, ô Iſocrate, que vous allez changer toutes choſes à l'égard des Lacedemoniens & des Atheniens? En faiſant de cette ſorte l'éloge du Diſcours, il fait proprement un exorde pour exhorter ſes Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'eſt pourquoy il faut ſuppoſer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en general: que celles-là ſont les meilleures qui ſont entierement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir ſoin que ce ſoit toûjours la paſſion qui les faſſe produire au milieu de quelque grande circonſtance. Comme, par exemple, l'Hyperbole de Thucydide, à propos des Atheniens qui perirent dans la Sicile. *Les Siciliens eſtant deſcendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage de ceux ſur tout qui s'eſtoient jettez dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompuë du ſang de ces miſerables: & neanmoins toute bourbeuſe & toute ſanglante qu'elle eſtoit, ils ſe battoient pour en boire.* Il eſt aſſez peu croyable que des hommes boivent du ſang & de la bouë, & ſe battent meſme pour en boire: & toutefois la grandeur de la paſſion, au milieu de cette étrange circonſtance, ne laiſſe pas de donner une apparence de raiſon à la choſe. Il en eſt de même de ce que dit Herodote de ces Lacedemoniens qui combattirent au Pas des Thermopyles. *Ils ſe deffendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur reſtoient, & avec les mains & les dents, juſqu'à ce que les Barbares,*

res, tirant toûjours, les euſſent comme enſevelis ſous leurs traits. Que dites-vous de cette Hyperbole? Quelle apparence que des hommes ſe défendent avec les mains & les dents contre des gens armez, & que tant de perſonnes ſoyent enſevelies ſous les traits de leurs ennemis? Cela ne laiſſe pas neanmoins d'avoir de la vrai-ſemblance: parce que la choſe ne ſemble pas recherchée pour l'Hyperbole; mais que l'Hyperbole ſemble naître du ſujet même. En effet, pour ne me point de partir de ce que j'ay dit, un remede infaillible, pour empêcher que les hardieſſes ne choquent; c'eſt de ne les employer que dans la paſſion, & aux endroits à peu prés qui ſemblent les demander. Cela eſt ſi vray que dans le Comique on dit des choſes qui ſont abſurdes d'elles-mêmes, & qui ne laiſſent pas toutefois de paſſer pour vrai-ſemblables, à cauſe qu'elles émeuvent la paſſion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le Rire eſt une paſſion de l'ame cauſée par le plaiſir. Tel eſt ce trait d'un Poëte Comique: *Il poſſedoit une terre à la campagne qui n'eſtoit pas plus grande qu'une Epiſtre de Lacedemonien.*

Au reſte, on ſe peut ſervir de l'Hyperbole auſſi bien pour diminuer les choſes, que pour les agrandir: Car l'Exaggeration eſt propre à ces deux differens effets: & le *Diaſyrme*, qui eſt une eſpece d'Hyperbole, n'eſt à le bien prendre, que l'exaggeration d'une choſe baſſe & ridicule.

CHA-

CHAPITRE XXXII.

De l'Arrangement des Paroles.

DEs cinq Parties qui produiſent le Grand, comme nous avons ſuppoſé d'abord, il reſte encore la cinquiéme à examiner: c'eſt à ſçavoir la Compoſition & l'Arrangement des paroles. Mais comme nous avons déja donné deux volumes de cette matiere, où nous avons ſuffiſamment expliqué tout ce qu'une longue ſpeculation nous en a pû apprendre: Nous nous contenterons de dire icy ce que nous jugeons abſolument neceſſaire à noſtre ſujet; Comme, par exemple, que l'Harmonie n'eſt pas ſimplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'Homme pour perſuader & pour inſpirer le plaiſir: mais que dans les inſtrumens même inanimez, c'eſt un moyen merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions.

Et de vrai, ne voyons-nous pas que le ſon des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent & les remplit de fureur, comme s'ils eſtoient hors d'eux-mêmes? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de ſa cadence, il les contraint de la ſuivre, & d'y conformer en quelque ſorte le mouvement de leur corps? Et non ſeulement le ſon des flûtes, mais presque tout ce qu'il y a de differens ſons au monde, comme, par exemple, ceux de

de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne ſignifient rien d'eux-mêmes : Neanmoins par ces changemens de tons qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le meſlange de leurs accords, ſouvent, comme nous voyons, ils cauſent à l'ame un tranſport, & un raviſſement admirable. Cependant ce ne ſont que des images & de ſimples imitations de la voix, qui ne diſent & ne perſuadent rien, n'eſtant, s'il faut parler ainſi, que des ſons baſtards, & non point, comme j'ay dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la Compoſition, qui eſt en effet comme l'harmonie du diſcours dont l'uſage eſt naturel à l'homme, qui ne frappe pas ſimplement l'oreille, mais l'eſprit : qui remuë tout à la fois tant de differentes ſortes de noms, de penſées, de choſes, tant de beautez, & d'élegances avec leſquelles noſtre ame a comme une eſpece de liaiſon & d'affinité : qui par le meſlange & la diverſité des ſons inſinuë dans les eſprits, inſpire à ceux qui écoutent, les paſſions mêmes de l'Orateur, & qui bâtit ſur ce ſublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons ? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majeſté, à la magnificence du diſcours, & à toutes ces autres beautez qu'elle renferme en ſoy, & qu'ayant un empire abſolu ſur les eſprits, elle ne puiſſe en tout temps les ravir, & les enlever ? Il y auroit de la folie à douter d'une verité ſi univer-

verſellement reconnuë, & l'experience en fait foy.*

* *L'Auteur, pour donner icy un exemple de l'arrangement des paroles, raporte un paſſage de Demoſthene. Mais comme ce qu'il en dit eſt entierement attaché à la Langue Grecque, je me ſuis contenté de le traduire dans les Remarques. Voy les Remarques.*

Au reſte, il en eſt de même des Diſcours que des corps qui doivent ordinairement leur principale excellence à l'aſſemblage, & à la juſte proportion de leurs membres: De ſorte même qu'encore qu'un membre ſeparé de l'autre n'ait rien en ſoy de remarquable, tous enſemble ne laiſſent pas de faire un corps parfait. Ainſi les parties du Sublime eſtant diviſées, le Sublime ſe diſſipe entierement: au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'aſſemblage qu'on en fait, & par cette liaiſon harmonieuſe qui les joint, le ſeul tour de la Periode leur donne du ſon & de l'emphâſe. C'eſt pourquoy on peut comparer le Sublime dans les Periodes à un feſtin par écot auquel pluſieurs ont contribué. Juſques-là qu'on voit beaucoup de Poëtes & d'Ecrivains qui n'eſtant point nez au Sublime, n'en ont jamais manqué neanmoins, bien que pour l'ordinaire ils ſe ſerviſſent de façons de parler baſſes, communes & fort peu élegantes. En effet ils ſe ſoûtiennent par ce ſeul arrangement de paroles qui leur enfle & groſſit en quelque ſorte la voix: Si bien qu'on ne remarque point leur baſſeſſe. Philiſte eſt de ce nombre. Tel eſt auſſi Ariſtophane en quelques endroits, & Euripide en pluſieurs, comme nous l'avons déja ſuffiſamment montré. Ainſi quand Hercule dans cet Auteur aprés avoir tué ſes enfans dit;

Tant de maux à la fois ſont entrez dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs:

Cet-

Cette penſée eſt fort triviale. Cependant il la rend noble par le moyen de ce tour qui a quelque choſe de muſical & d'harmonieux : Et certainement, pour peu que vous renverſiez l'ordre de ſa periode, vous verrez manifeſtement combien Euripide eſt plus heureux dans l'arrangement de ſes paroles, que dans le ſens de ſes penſées. De même, dans ſa Tragedie intitulée Dircé emportée par un Taureau :

Il tourne aux environs dans ſa route incertaine ;
Et courant en tous lieux où ſa rage le meine,
Traîne aprés ſoy la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette penſée eſt fort noble à la verité : mais il faut avoüer que ce qui lui donne plus de force, c'eſt cette harmonie qui n'eſt point precipitée, ni emportée comme une maſſe peſante : mais dont les paroles ſe ſoûtiennent les unes les autres, & où il y a pluſieurs pauſes. En effet, ces pauſes ſont comme autant de fondemens ſolides ſur leſquels ſon diſcours s'appuye & s'éleve.

CHAPITRE XXXIII.

De la Meſure des Periodes.

AU contraire il n'y a rien qui rabaiſſe davantage le Sublime que ces nombres rompus ; & qui ſe prononcent vîte, tels que ſont les Pyrrhiques, les Trochées & les Dichorées que ne ſont bons que pour la danſe. En effet, toutes ces ſortes de piez & de meſures n'ont qu'une certaine mignardiſe & un pe-

petit agrément qui a toûjours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire ; c'eſt que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arreſtent point au ſens des paroles, & ſont entraînez par le chant : de même ces paroles meſurées n'inſpirent point à l'eſprit les paſſions qui doivent naître du diſcours, & impriment ſimplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prevoit d'ordinaire cette cheute qui doit arriver, il va au devant de celuy qui parle, & le previent, marquant comme en une danſe, la cheute avant qu'elle arrive.

C'eſt encore un vice qui affoiblit beaucoup le diſcours, quand les Periodes ſont arrangées avec trop de ſoin, ou quand les membres en ſont trop courts, & ont trop de ſyllabes breves, eſtant d'ailleurs comme joints & attachez enſemble avec des cloux, aux endroits où ils ſe deſuniſſent. Il n'en faut pas moins dire des Periodes qui ſont trop coupées. Car il n'y a rien qui eſtropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit eſpace. Quand je défens neanmoins de trop couper les periodes, je n'entens pas parler de celles qui ont leur juſte eſtenduë, mais de celles qui ſont trop petites, & comme mutilées. En effet de trop couper ſon ſtile, cela arreſte l'eſprit : au lieu que de le diviſer en periodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en même temps apparoiſt des periodes trop longues, & toutes ces paroles recherchées, pour

pour allonger mal à propos un diſcours, ſont mortes & languiſſantes.

CHAPITRE XXXIV.

De la baſſeſſe des Termes.

UNe des choſes encore qui avilit autant le Diſcours, c'eſt la baſſeſſe des termes. Ainſi nous voyons dans Herodote une deſcription de tempeſte, qui eſt divine pour le ſens : mais il y a meſlé des mots extremement bas; comme quand il dit : *La mer commençant à bruire.* Le mauvais ſon de ce mot *bruire* fait perdre à ſa penſée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent diſperſez par la tempeſte firent une fin peu agreable.* Ce mot *balotter* eſt bas; & l'epithete de *peu agreable* n'eſt point propre pour exprimer un accident comme celuy-là.

De même l'Hiſtorien Theopompus a fait une peinture de la deſcente du Roy de Perſe dans l'Egypte, qui eſt miraculeuſe d'ailleurs: mais il a tout gâté par la baſſeſſe des mots qu'il y mêle. *Y a-t-il une ville*, dit cet Hiſtorien, *& une nation dans l'Aſie qui n'ait envoyé des Ambaſſadeurs au Roy? Y a-t-il rien de beau & de precieux qui croiſſe, ou qui ſe fabrique en ces païs, dont on ne luy ait fait des preſens? combien de tapis & de veſtes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres hiſtoriées de couleurs? combien de tentes dorées & garnies de toutes les choſes neceſ-*

ſaires pour la vie? combien de robes & de licts ſomptueux? combien de vaſes d'or & d'argent enrichis de pierres precieuſes, ou artiſtement travaillez? Ajoûtez à cela un nombre infini d'armes eſtrangeres & à la Grecque: une foule incroyable de beſtes de voiture & d'animaux deſtinez pour les ſacrifices: des boiſſeaux remplis de toutes les choſes propres à réjoüir le gouſt: des armoires & des ſacs pleins de papier, & de pluſieurs autres utenſiles, & une ſi grande quantité de viandes ſalées de toutes ſortes d'animaux, que ceux qui les voyoient de loin penſoient que ce fuſſent des collines qui s'élevaſſent de terre.

De la plus haute élevation il tombe dans la derniere baſſeſſe, à l'endroit juſtement où il devoit le plus s'élever. Car mêlant mal à propos dans la pompeuſe deſcription de cet appareil, des boiſſeaux, des ragouſts, & des ſacs: il ſemble qu'il faſſe la peinture d'une cuiſine. Et comme ſi quelqu'un avoit toutes ces choſes à arranger, & que parmi des tentes, & des vaſes d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il miſt en parade des ſacs & des boiſſeaux; cela feroit un vilain effet à la vûë: Il en eſt de même des mots bas dans le diſcours, & ce ſont comme autant de taches & de marques honteuſes qui flétriſſent l'expreſſion. Il n'avoit qu'à détourner un peu la choſe, & dire en géneral, à propos de ces montagnes de viandes ſalées & du reſte de cet appareil: qu'on envoya au Roy, des chameaux & pluſieurs beſtes de voiture chargées de toutes les choſes neceſſaires pour la bonne chere & pour le plaiſir.

Ou,

Ou, des monceaux de viandes les plus exquiſes, & tout ce qu'on ſçauroit s'imaginer de plus ragouſtant & de plus delicieux. Ou, ſi vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuiſine pouvoient ſouhaiter de meilleur, pour la bouche de leur maiſtre. Car il ne faut pas d'un diſcours fort élevé paſſer à des choſes baſſes & de nulle conſideration, à moins qu'on y ſoit forcé par une neceſſité bien preſſante. Il faut que les paroles répondent à la majeſté des choſes dont on traite: & il eſt bon en cela d'imiter la Nature, qui en formant l'homme, n'a point expoſé à la veûë ces parties qu'il n'eſt pas honneſte de nommer, & par où le corps ſe purge: mais, pour me ſervir des termes de Xenophon, *a caché, & détourné ces égouſts le plus loin qu'il luy a eſté poſſible: de peur que la beauté de l'animal n'en fuſt ſoüillée.* Mais il n'eſt pas beſoin d'examiner de ſi prés toutes les choſes qui rabaiſſent le diſcours. En effet, puiſque nous avous montré ce qui ſert à l'élever & à l'ennoblir, il eſt aiſé de juger qu'ordinairement le contraire eſt ce qui l'avilit & le fait ramper.

CHAPITRE XXXV.

Des cauſes de la décadence des Eſprits.

IL ne reſte, plus, mon cher Terentianus, qu'une choſe à examiner. C'eſt la queſtion que me fit, il y a quelques jours, un Philoſophe. Car il eſt bon de l'éclaircir, &

je veux bien, pour voſtre ſatisfaction particuliere, l'ajoûter encore à ce Traité.

Je ne ſçaurois aſſez m'étonner, me diſoit ce Philoſophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans noſtre ſiecle il ſe trouve aſſez d'Orateurs qui ſçavent manier un raiſonnement, & qui ont même le ſtile Oratoire: qu'il s'en void, dis-je, pluſieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & ſur tout de l'agrément dans leurs diſcours: mais qu'il s'en rencontre ſi peu qui puiſſent s'élever fort haut dans le Sublime. Tant la ſterilité maintenant eſt grande parmi les eſprits. N'eſt-ce point, pourſuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement? que c'eſt le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands genies: puis qu'enfin juſqu'icy tout ce qu'il y a preſque eu d'Orateurs habiles ont fleuri, & ſont morts avec luy? En effet, ajoûtoit-il, il n'y a peut-eſtre rien qui éleve davantage l'ame des grands Hommes que la liberté, ni qui excite, & réveille plus puiſſamment en nous ce ſentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de ſe voir élevé au deſſus des autres. Ajoûtez que les prix qui ſe propoſent dans les Republiques aiguiſent, pour ainſi dire, & achevent de polir l'eſprit des Orateurs: leur faiſant cultiver avec ſoin les talens qu'ils ont receus de la Nature. Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur païs.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dés nos premieres années à ſouffrir le joug d'une domination legitime: qui avons eſté comme enveloppez par les coûtumes & les fa-

façons de faire de la Monarchie, lorſque nous avions encore l'imagination tendre, & capable de toutes ſortes d'impreſſions: En un mot, qui n'avons jamais goûté de cette vive & feconde ſource de l'éloquence, je veux dire de la liberté: ce qui arrive ordinairement de nous, c'eſt que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs. C'eſt pourquoy il eſtimoit, diſoit-il, qu'un homme même né dans la ſervitude eſtoit capable des autres ſciences: mais que nul Eſclave ne pouvoit jamais eſtre Orateur. Car un eſprit, continua-t-il, abattu & comme domté par l'accoûtumance au joug, n'oſeroit plus s'enhardir à rien: tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de ſoy-même, & il demeure toûjours comme en priſon. En un mot, pour me ſervir des termes d'Homere:

Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Luy ravit la moitié de ſa vertu premiere.

De même donc que, ſi ce qu'on dit eſt vray, ces boëtes, où l'on enferme les Pygmées, vulgairement appellez Nains, les empêchent non ſeulement de croître, mais les rendent même plus petits, par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps. Ainſi la ſervitude, je dis, la ſervitude la plus juſtement établie, eſt une eſpece de priſon, où l'ame décroiſt & ſe rapetiſſe en quelque ſorte. Je ſçay bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme & que c'eſt ſon naturel de blâmer toûjours les choſes preſentes: mais prenez garde que *. Et certainement, pourſuivis-je, ſi

les delices d'une trop longue paix ſont capables de corrompre les plus belles ames ; cette guerre ſans fin qui trouble depuis ſi long-temps toute la terre, n'eſt pas un moindre obſtacle à nos deſirs.

Ajoûtez à cela ces paſſions qui aſſiégent continuellement noſtre vie, & qui portent dans noſtre ame la confuſion & le desordre. En effet, continuay-je, c'eſt le deſir des richeſſes, dont nous ſommes tous malades par excés, c'eſt l'amour des plaiſirs, qui, à bien parler, nous jette dans la ſervitude, &, pour mieux dire, nous traine dans le précipice, où tous nos talens ſont comme engloutis. Il n'y a point de paſſion plus baſſe que l'Avarice, il n'y a point de vice plus infame que la Volupté. Je ne voy donc pas comment ceux qui font ſi grand cas des Richeſſes, & qui s'en font comme une eſpece de Divinité, pourroient eſtre atteints de cette maladie, ſans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle eſt naturellement accompagnée ? Et certainement la Profuſion & les autres mauvaiſes habitudes ſuivent de prés les richeſſes exceſſives: elles marchent, pour ainſi dire, ſur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maiſons, elles y entrent, elles s'y établiſſent. Mais à peine y ont-elles ſejourné quelque temps, qu'elles y *font leur nid*, ſuivant la penſée des Sages, & travaillent à ſe multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produiſent. Elles y engendrent le Faſte & la Molleſſe qui ne ſont point des enfans baſtards, mais leurs vrayes & legitimes productions. Que

ſi

ſi nous laiſſons une fois croiſtre en nous ces dignes enfans des Richeſſes, ils y auront bien-toſt fait éclore l'inſolence, le déreglement, l'effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

Si-toſt donc qu'un homme oubliant le ſoin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choſes frivoles & periſſables: il faut de neceſſité que tout ce que nous avons dit arrive en luy: il ne ſçauroit plus lever les yeux, pour regarder au deſſus de ſoy, ni rien dire qui paſſe le commun: il ſe fait en peu de temps une corruption generale dans toute ſon ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand ſe flêtrit & ſe ſeche de ſoy-même, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'eſt pas poſſible qu'un Juge qu'on a corrompu, juge ſainement & ſans paſſion de ce qui eſt juſte & honneſte: parce qu'un eſprit qui s'eſt laiſſé gagner aux preſens, ne connoiſt de juſte & d'honneſte, que ce qui luy eſt utile: Comment voudrions-nous que dans ce temps où la corruption regne ſur les mœurs & ſur les eſprits de tous les hommes; où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-cy; qu'à tendre des piéges à cet autre, pour nous faire écrire dans ſon teſtament; qu'à tirer un infame gain de toutes choſes, vendant pour cela juſqu'à noſtre ame, miſerables eſclaves de nos propres paſſions: Comment, dis-je, ſe pourroit-il faire que dans cette contagion générale, il ſe trouvât un homme ſain de jugement & libre de paſſion, qui n'eſtant point aveuglé, ni ſeduit par l'amour du gain, puſt

diſcerner ce qui eſt veritablement grand, & digne de la poſterité? En un mot, eſtant tous faits de la maniere que j'ay dit, ne vaut-il pas mieux, qu'un autre nous commande, que de demeurer en noſtre propre puiſſance: de peur que cette rage inſatiable d'acquerir, comme un Furieux qui a rompu ſes fers, & qui ſe jette ſur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre? Enfin, luy dis-je, c'eſt l'amour du luxe qui eſt cauſe de cette faineantiſe, où tous les eſprits, excepté un petit nombre, croupiſſent aujourd'huy. En effet ſi nous étudions quelquefois, on peut dire que c'eſt comme des gens qui relevent de maladie, pour le plaiſir & pour avoir lieu de nous vanter, & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit loüable & ſolide. Mais c'eſt aſſez parlé là-deſſus. Venons maintenant aux Paſſions dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car, à mon avis, elles ne ſont pas un des moindres ornemens du Diſcours, ſur tout, pour ce qui regarde le Sublime.

FIN.

REMARQUES.

Mon cher Terentianus.] Le Grec porte, *mon cher Posthumius Terentianus* : mais j'ay retranché *Posthumius*, le nom de *Terentianus* n'eſtant déja que trop long. Au reſte on ne ſçait pas trop bien qui eſtoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que c'eſtoit un Latin, comme ſon nom le fait aſſez connoître, & comme Longin le témoigne luy-même dans le Chapitre 10. *Chap.* 1. *pag.* 15.

Cecilius.] C'eſtoit un Rheteur Sicilien. Il vivoit ſous Auguſte, & eſtoit contemporain de Denys d'Halycarnaſſe, avec qui il fut lié même d'une amitié aſſez étroite. *Ibid.*

La baſſeſſe de ſon ſtile, &c.] C'eſt ainſi qu'il faut entende ταπεινότητα. Je ne me ſouviens point d'avoir jamais vû ce mot employé dans le ſens que luy veut donner Monſieur Dacier, & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toûjours, à mon avis, revenir au ſens le plus naturel, qui eſt celuy que je luy ay donné. Car pour ce qui eſt des paroles qui ſuivent ἡ ὅλης ὑποθέσεως, cela veut dire, *que ſon ſtile eſt par tout inferieur à ſon ſujet.* Y ayant beaucoup d'exemples en Grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe. *Ibid.*

Pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.] Il faut prendre icy le mot d'ἐπίνοια comme il eſt pris en beaucoup d'endroits pour une ſimple penſée. *Cecilius n'eſt pas tant à blâmer pour ſes défauts qu'à loüer pour la penſée qu'il a euë, pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.* Il ſe prend auſſi quelquefois pour *Invention* ; mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de Rhetorique : c'eſt de la raiſon & du bon ſens dont il eſt beſoin. *Pag.* 16.

Ibid. *Et dont les Orateurs.*] Le Grec porte ἀνδράσι πολιτικοῖς, *viris Politicis* : c'eſt à dire, les Orateurs, entant qu'ils ſont oppoſez aux Declamateurs & à ceux qui font des diſcours de ſimple oſtentation. Ceux qui ont lû Hermogene, ſçavent ce que c'eſt que πολιτικὸς λόγος, qui veut proprement dire un ſtile d'uſage & propre aux affaires, à la difference du ſtile des Declamateurs, qui n'eſt qu'un ſtile d'apparat, où ſouvent l'on ſort de la Nature, pour ébloüir les yeux. L'Auteur donc par *viros Politicos* entend ceux qui mettent en pratique *ſermonem politicum.*

Ibid. *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances.*] Je n'ay point exprimé φιλόκαλον: parce qu'il me ſemble tout à fait inutile en cet endroit.

Pag. 17. *Et rempli toute la poſterité du bruit de leur gloire.*] Gerard Langbaine, qui a fait de petites Notes tres ſçavantes ſur Longin, prétend qu'il y a icy une faute, & qu'au lieu de περιέβαλον ὀνλείας τὰ αἰῶνα, il faut mettre ὑπερέβαλον ὀνλείας. Ainſi dans ſon ſens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au delà de leurs ſiecles.* Mais il ſe trompe: περιέβαλον veut dire *ont embraſſé, ont rempli toute la poſterité de l'étenduë de leur gloire.* Et quand on voudroit même entendre ce paſſage à ſa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction: puiſque περιέβαλον ſignifie quelquefois ὑπερέβαλον, comme on le voit dans ce vers d'Homere, Il. Ψ. Ἵππος γὰρ ὄσσον ἐμοὶ ἀρείῃ περιβάλλεται ἵπποι.

Ibid. *Il donne au Diſcours une certaine vigueur noble, &c.*] Je ne ſçay pourquoy Monſr. le Févre veut changer cet endroit, qui, à mon avis, s'entend fort bien, ſans mettre παντῶς au lieu de παντὸς. *Surmonte tous ceux qui l'écoutent. Se met au deſſus de tous ceux qui l'écoutent.*

Chap. 11. *pag.* 19. *Car comme les vaiſſeaux, &c.*] Il faut ſuppléer au Grec, ou ſous entendre πλοῖα, qui veut dire

dire des vaiſſeaux de charge, καὶ ὡς ἐπικινδυνότερα αὐτὰ, πλοῖα, &c. & expliquer ἀνεμμάτωτα, dans le ſens de Monſieur le Févre & de Suidas, des vaiſſeaux qui flottent manque de ſable & de gravier dans le fond qui les ſoûtienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir, auſquels on n'a pas donné le leſt. Autrement il n'y a point de ſens.

Nous en pouvons dire autant, &c.] J'ay ſupplée la reddition de la comparaiſon, qui manque en cet endroit dans l'original. *** *Telles ſont ces penſées*, &c. Il y a icy une Lacune conſiderable. L'Auteur aprés avoir montré qu'on peut donner des regles du Sublime, commençoit à traiter des Vices qui luy ſont oppoſés, & entre autres du ſtile enflé, qui n'eſt autre choſe que le Sublime trop pouſſé. Il en faiſoit voir l'extravagance par le paſſage d'un je ne ſçay quel Poëte Tragique, dont il reſte encore icy quatre vers: mais comme ces vers eſtoient déja fort galimathias d'eux-mêmes, au rapport de Longin, ils le ſont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les precedoient. J'ay donc crû que le plus court eſtoit de les paſſer: n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la ſuite. En voilà pourtant le ſens confuſément. C'eſt quelque Capanée qui parle dans une Tragedie. *Et qu'ils arreſtent la flamme qui ſort à longs flots de la fournaiſe. Car ſi je trouve le Maître de la maiſon ſeul; alors d'un ſeul torrent de flammes entortillé, j'embraſeray la maiſon & la reduiray toute en cendre. Mais cette noble Muſique ne s'eſt pas encore fait oüir.* J'ay ſuivi icy l'interpretation de Langbaine. Comme cette Tragedie eſt perduë, on peut donner à ce paſſage tel ſens qu'on voudra, mais je doute qu'on attrape le vray ſens. Voyés les Notes de Mr. Dacier. *Ibid.*

Pag. 20. *Des ſepulchres animez.*] Hermogene va plus loin, & trouve celuy qui a dit cette penſée digne des ſepulchres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poëtes de noſtre ſiecle, & elle ne ſeroit pas en effet ſi condamnable dans les vers.

Ibid. *Ouvre une grande bouche pour ſoufler dans une petite flûte.*] J'ay traduit ainſi φορβείας δ' ἄπερ, afin de rendre la choſe intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειὰ, il faut ſçavoir que la flûte chez les Anciens eſtoit fort differente de la flûte d'aujourd'huy. Car on en tiroit un ſon bien plus éclatant, & pareil au ſon de la trompette, *tubæque æmula*, dit Horace. Il faloit donc pour en joüer employer une bien plus grande force d'haleine, & par conſéquent s'enfler extremément les joües, qui eſtoit une choſe desagreable à la vuë. Ce fut en effet ce qui en dégouſta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginerent une eſpece de laniere ou courroye qui s'appliquoit ſur la bouche, & ſe lioit derriere la teſte, ayant au milieu un petit trou par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque prétend que Marſias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette laniere, φορβειὰν; & elle faiſoit deux differens effets : car outre qu'en ſerrant les joües, elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui étant repouſſée ſortoit avec beaucoup plus d'impetuoſité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poëte enflé, qui ſoufle & ſe démene ſans faire de bruit, le compare à un Homme qui joue de la flûte ſans cette laniere. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'huy, puiſqu'à peine on ſerre les lévres quand on en joüe, j'ay crû qu'il valoit mieux mettre une penſée équivalente, pourvû qu'elle ne s'éloignaſt point trop de la cho-

choſe, afin que le Lecteur, qui ne ſe ſoucie pas tant des antiquailles, puiſſe paſſer, ſans eſtre obligé pour m'entendre d'avoir recours aux remarques.

Il dit les choſes d'aſſez bon ſens.] Ἐπινοητικὸς veut dire un homme qui imagine, qui penſe ſur toutes choſes ce qu'il faut penſer, & c'eſt proprement ce qu'on appelle un homme de bon ſens. *Chap.* III. *pag.* 22.

A compoſer ſon Panegyrique.] Le Grec porte *à compoſer ſon Panegyrique pour la guerre contre les Perſes.* Mais ſi je l'avois traduit de la ſorte; on croiroit qu'il s'agiroit icy d'un autre Panegyrique que du Panegyrique d'Iſocrate, qui eſt un mot conſacré en noſtre Langue. *Ibid.*

Voilà ſans mentir, une comparaiſon admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur.] Il y a dans le Grec *du Macedonien avec un Sophiſte.* A l'égard *du Macedonien* il faloit que ce mot euſt quelque grace en Grec, & qu'on appellaſt ainſi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron l'Orateur Romain. Mais le Macedonien en François pour Alexandre ſeroit ridicule. Pour le mot de Sophiſte, il ſignifie bien plûtoſt en Grec un Rheteur qu'un Sophiſte, qui en François ne peut jamais eſtre pris en bonne part, & ſignifie toûjours un homme qui trompe par de fauſſes raiſons, qui fait des Sophiſmes, *Cavillatorem:* au lieu qu'en Grec c'eſt ſouvent un nom honorable. *Ibid.*

Qui tiroit ſon nom d'Hermés.] Le Grec porte, *qui tiroit ſon nom du Dieu qu'on avoit offenſé;* mais j'ay mis *d'Hermés*, afin qu'on vit mieux le jeu de mots. Quoique puiſſe dire Monſr. Dacier, je ſuis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que ὃς ἀπὸ τοῦ Ἑρμοπείθου ἦν veuille dire autre choſe que *qui tiroit ſon nom de pere en fils du Dieu qu'on avoit offenſé.* *Pag.* 23.

Ibid. *Que ces parties de l'œil, &c.*] Ce paſſage eſt corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xenophon, où l'on a mis θαλαμοῖς pour ὀφθαλμοῖς; faute d'avoir entendu l'équivoque de κόρη. Cela fait voir qu'il ne faut pas aiſément changer le texte d'un Auteur.

Pag. 24. *Sans la revendiquer comme un vol.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ὡς φωρίᾳ τινὸς ἐφαπτόμενος, & non pas, *ſans luy en faire une eſpece de vol. Tanquam furtum quoddam attingens.* Car cela auroit bien moins de ſel.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Ce ſont des Ambaſſadeurs Perſans qui le diſent dans Herodote chez le Roy de Macedoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribuë à Alexandre le Grand; & le met au rang des Apophtegmes de ce Prince. Si cela eſt, il faloit qu'Alexandre l'euſt pris à Herodote. Je ſuis pourtant du ſentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre.

Chap. v. *pag.* 27. *Qui nous laiſſe beaucoup à penſer.*] Οὗ πολλὴν μὲν ἀναθεώρησις, *dont la contemplation eſt fort eſtenduë, qui nous remplit d'une grande idée.* A l'égard de κατεξανάστησις, il eſt vray que ce mot ne ſe rencontre nulle part dans les Auteurs Grecs: mais le ſens que je luy donne eſt celuy, à mon avis, qui luy convient le mieux, & lorſque je puis trouver un ſens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte.

Ibid. *De quelque endroit d'un diſcours.*] Λόγου ἔν τι, c'eſt ainſi que tous les Interpretes de Longin ont joint ces mots. Monſieur Dacier les arrange d'une autre ſorte; mais je doute qu'il ait raiſon.

Chap. VI. *pag.* 29. *En parlant des Aloïdes.*] Aloüs eſtoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimedie, elle fut violée par Neptune dont elle eut deux enfans, Otus & Ephialte, qui furent

rent appellés Aloïdes ; à cauſe qu'ils furent nourris & elevés chez Aloüs, comme ſes enfans. Virgile en a parlé dans le 6. de l'Eneïde :

Hic & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora.

Voyez par exemple, &c.] Tout cecy juſqu'à *cette grandeur qu'il luy donne*, &c. eſt ſuppléé au texte Grec qui eſt defectueux en cet endroit. *Chap.* VII. *pag.* 31.

L'eau fremit ſous le Dieu qui luy donne la loy.] Il y a dans le Grec, *que l'eau en voyant Neptune ſe ridoit & ſembloit ſoûrire de joye*, Mais cela ſeroit trop fort en noſtre Langue. Au reſte, j'ay crû que *l'eau reconnoiſt ſon Roy*, ſeroit quelque choſe de plus ſublime que de mettre, comme il y a dans le Grec, que *les Baleines reconnoiſſent leur Roy*. J'ay tâché dans les paſſages qui ſont rapportez d'Homere, à encherir ſur luy, plûtoſt que de le ſuivre trop ſcrupuleuſement à la piſte.

Et combats contre nous, &c.] Il y a dans Homere : *Et aprés cela fais nous perir ſi tu veux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit eſté foible en noſtre Langue, & n'auroit pas ſi bien mis en jour la remarque de Longin, que, *Et combats contre nous*, &c. Ajoûtés que de dire à Jupiter, *Combats contre nous :* c'eſt preſque la même choſe que *fais nous perir :* puiſque dans un combat contre Jupiter, on ne ſçauroit éviter de perir. *Pag.* 34.

Ajoûtez que les accidens, &c.] La remarque de Monſr. Dacier ſur cet endroit eſt fort ſçavante & fort ſubtile : mais je m'en tiens pourtant toûjours à mon ſens. *Pag.* 35.

A tous propos il s'égare dans des imaginations, &c.] Voilà, à mon avis, le veritable ſens de πλάνῳ. Car pour ce qui eſt de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accuſé *Pag.* 36.

Ho-

Homere de tant d'abſurditez, cela n'eſt pas vray, puis qu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces abſurditez. Au reſte quand il dit, *des fables incroyables*, il n'entend pas des fables qui ne ſont point vrai ſemblables; mais des fables qui ne ſont point vraiſemblablement contées, comme la diſette d'Ulyſſe qui fut dix jours ſans manger, &c.

Chap. VIII. *pag.* 38. *Et paſle.*] Le Grec ajoûte, *comme l'herbe*; mais cela ne ſe dit point en François.

Ibid. *Un friſſon me ſaiſit, &c.*] Il y a dans le Grec *une ſueur froide*; mais le mot de *ſueur* en François ne peut jamais eſtre agreable; & laiſſe une vilaine idée à l'eſprit.

Ibid. *Où elle eſt entierement hors d'elle.*] C'eſt ainſi que j'ay traduit φοβέεται, & c'eſt ainſi qu'il le faut entendre, comme je le prouveray aiſément s'il eſt neceſſaire. Horace, qui eſt amoureux des Helleniſmes, employe le mot de *metus* en ce même ſens dans l'Ode *Bacchum in remotis*, quand il dit, *Evoë recenti mens trepidat metu*; car cela veut dire, *Je ſuis encore plein de la ſainte horreur du Dieu qui m'a tranſporté.*

Pag. 40. *Il imprime juſques dans ſes mots.*] Il y a dans le Grec, *& joignant par force enſemble des prépoſitions qui naturellement n'entrent point dans une même compoſition*, ὡς ὁ δυνάτοιο: *par cette violence qu'il leur fait, il donne à ſon vers le mouvement même de la tempeſte, & exprime admirablement la paſſion. Car par la rudeſſe de ces Syllabes qui ſe heurtent l'une & l'autre, il imprime juſques dans ſes mots l'image du peril*, ὡς ὁ δυνάτοιο φέρηται. Mais j'ay paſſé tout cela, parce qu'il eſt entierement attaché à la Langue Grecque.

Ibid. *Il eſtoit déja fort tard.*] L'Auteur n'a pas rapporté tout le paſſage, parce qu'il eſt un peu long-

long. Il eſt tiré de l'Oraiſon pour Cteſiphon. Le voicy. *Il eſtoit déja fort tard, lorſqu'un Courier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée eſtoit priſe. Les Magiſtrats qui ſoupoient dans ce moment, quittent auſſi-toſt la table. Les uns vont dans la place publique. Ils en chaſſent les Marchands, & pour les obliger de ſe retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoyent avertir les Officiers de l'Armée : On fait venir le Heraut public. Toute la ville eſt pleine de tumulte. Le lendemain dés le point du jour les Magiſtrats aſſemblent le Senat. Cependant, Meſſieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Senat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple eſtoit deja aſſis. Dés que les Senateurs furent entrez, les Magiſtrats firent leur rapport. On entend le Courier. Il confirme la nouvelle. Alors le Heraut commence à crier. Quelqu'un veut-il haranguer le peuple ? mais perſonne ne luy répond. Il a beau repeter la même choſe pluſieurs fois. Aucun ne ſe leve. Tous les Officiers, tous les Orateurs eſtant preſens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier : N'y a-t-il perſonne qui ait un conſeil à me donner pour mon ſalut ?*

Ne ſert qu'à exaggerer.] Cet endroit eſt fort defectueux. L'Auteur aprés avoir fait quelques remarques encore ſur l'*Amplification* venoit enſuite à comparer deux Orateurs, dont on ne peut pas deviner les noms : il reſte même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaiſon que j'ay ſupprimées dans la Traduction : parce que cela auroit embaraſſé le Lecteur, & auroit eſté inutile ; puiſqu'on ne ſçait point qui ſont ceux dont l'Auteur parle. Voicy pourtant les paroles qui en reſtent : *Chap. x. pag. 42.*

Celuy-

Celuy-ci eſt plus abondant & plus riche. On peut comparer ſon Eloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'eſpace, & ſe répand en pluſieurs endroits. L'un, à mon avis, eſt plus Pathetique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toûjours dans une certaine gravité pompeuſe n'eſt pas froid à la verité, mais n'a pas auſſi tant d'activité, ni de mouvement. Le Traducteur Latin a crû que ces paroles regardoient Ciceron & Demoſthene : mais il ſe trompe.

Pag. 43. *Une roſée agreable, &c.*] Monſieur le Févre & Monſieur Dacier donnent à ce paſſage une interpretation fort ſubtile : mais je ne ſuis point de leur avis, & je rens icy le mot de καταυλῆσαι dans ſon ſens le plus naturel, *arroſer, rafraichir,* qui eſt le propre du ſtile abondant oppoſé *au ſtile ſec.*

Chap. XI. pag. 45. *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.*] Il y a dans le Grec εἰ μὴ τὰ ἐπ' Ἰνδοῖς, καὶ οἱ περὶ Ἀμμώνιον. Mais cet endroit vraiſemblablement eſt corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au ſujet dont il s'agit ?

Chap. XII. pag. 47. *Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage. Le ſens que luy donne Monſr. Dacier s'accommode aſſez bien au Grec : mais il fait dire une choſe de mauvais ſens à Longin : puiſqu'il n'eſt point vray qu'un Homme qui ſe défie que ſes ouvrages aillent à la poſterité, ne produira jamais rien qui en ſoit digne, & qu'au contraire cette défiance même luy fera faire des efforts, pour mettre ces oûvrages en eſtat d'y paſſer avec éloge.

Pag. 48. *Les yeux étincelans.*] J'ay ajoûté ce vers que j'ay pris dans le texte d'Homere.

Pag. 49. *Et du plus haut des Cieux*] Le Grec porte,

an

au deſſus de la Canicule; ὅπισθε τῶτα Σειρεὶς βεβὼς, ἵππασε. *Le Soleil à cheval monta au deſſus de la Canicule.* Je ne voy pas pourquoy Rutgerſius ni Monſr. le Févre veulent changer cet endroit, puiſqu'il eſt fort clair, & ne veut dire autre choſe, ſinon que le Soleil monta au deſſus de la Canicule, c'eſt à dire, dans le centre du Ciel, où les Aſtrologues tiennent que cet Aſtre eſt placé, & comme j'ay mis, *au plus haut des Cieux*; pour voir marcher Phaëton, & que de là il luy crioit encore: *Va par là, revien, détourne*, &c.

Et dans la chaleur.] Le Grec ajoûte: *Il y a encore un autre moyen; car on le peut voir dans le paſſage d'Herodote, qui eſt extremément ſublime.* Mais je n'ay pas crû devoir mettre ces paroles à cet endroit qui eſt fort défectueux: puiſqu'elles ne forment aucun ſens, & ne ſerviroient qu'à embaraſſer le Lecteur. *Chap.* XVI. *pag.* 59.

Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au diſcours, que d'en oſter les liaiſons.] J'ay ſuppléé cela au texte: parce que le ſens y conduit de luy-même. *Ibid.*

Nous avons dans le fond.] Tous les exemplaires de Longin mettent icy des étoiles, comme ſi l'endroit eſtoit défectueux; mais ils ſe trompent. La remarque de Longin eſt fort juſte, & ne regarde que ces deux periodes ſans conjonction: *Nous avons par ton ordre*, &c. & enſuite: *Nous avons dans le fond*, &c. *Pag.* 90.

Et le force de parler.] La reſtitution de Monſieur le Févre eſt fort bonne, συνδιωκόσης & non pas συνδιοικόσης. J'en avois fait la remarque avant luy. *Ibid.*

Auſſi-toſt un grand peuple, &c.] Quoy qu'en veüille dire Monſieur le Févre, il y a icy deux vers, & la Remarque de Langbaine eſt fort juſte. Car je ne voy pas pourquoy en mettant *Chap.* XIX. *pag.* 65.

tant θεῶν il eſt abſolument neceſſaire de mettre κὴν.

Chap. XX. pag. 67. *Le Theatre ſe fondit en larmes.*] Il y a dans le Grec οἱ θεώμενοι. C'eſt une faute. Il faut mettre comme il y a dans Herodote, θέητρον. Autrement Longin n'auroit ſceu ce qu'il vouloit dire.

Ch. XXIII. pag. 70. *Ce Heraut ayant peſé, &c.*] Monſieur le Févre & Monſieur Dacier donnent un autre ſens à ce paſſage d'Hecatée, & font même une reſtitution ſur ὡς μὴ ὤν, dont ils changent ainſi l'accent ὡς μὴ ὦν: prétendant que c'eſt un Ioniſme pour ὡς μὴ ὄν. Peut-être ont-ils raiſon, mais peut-être auſſi qu'ils ſe trompent: puiſqu'on ne ſçait dequoy il s'agit en cet endroit, le livre d'Hecatée eſtant perdu. En attendant donc que ce Livre ſoit retrouvé, j'ay crû que le plus ſeur eſtoit de ſuivre le ſens de Gabriel de Petra, & des autres Interpretes, ſans y changer ni accent ni virgule.

Ch. XXIV. pag. 71. *De ces differentes parties qui luy répondent.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ἀδιαφώνων. Ces mots φθόγγοι παραφώνοι ne voulant dire autre choſe que les parties faites ſur le ſujet, & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphraſe, qui n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage de mots qui reſpondent differemment au mot propre, & par le moyen deſquels, comme l'Auteur le dit dans la ſuite, d'une diction toute ſimple on fait une eſpece de concert & d'harmonie. Voilà le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner à ce paſſage. Car je ne ſuis pas de l'avis de ces Modernes qui ne veulent pas que dans la Muſique des Anciens, dont on nous raconte des effets ſi prodigieux, il y ait eu des parties, puiſque ſans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en rapporte pourtant aux Sçavans en Muſique: & je n'ay pas aſſez de connoiſſance

ce de cet Art, pour decider ſouverainement là-deſſus.

La maladie des femmes.] Ce paſſage a fort exercé juſqu'icy les Sçavans & entre autres Monſr. Coſtar & Monſr. de Girac. C'eſt ce dernier dont j'ay ſuivi le ſens qui m'a paru beaucoup le meilleur, y ayant un fort grand raport de la maladie naturelle qu'ont les femmes, avec les Hemorroïdes. Je ne blâme pas pourtant le ſens de Monſieur Dacier. *Pag.* 72.

Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.] Il y a avant cecy dans le Grec, ἀπηκόπεν γὰρ γένιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος ἔτι ἤρηκίης ἐπιστρέφομαι. Mais je n'ay point exprimé ces paroles où il y aſſeurément de l'erreur; le mot ἀπηκόπεν n'eſtant point Grec: & du reſte, que peuvent dire ces mots, *Cette fécondité d'Anacreon? Je ne me ſoucie plus de la Thracienne.* *Chap.* XXV. *pag.* 74.

Qui ont vendu à Philippe noſtre liberté.] Il y a dans le Grec πεπωκότες, comme qui diroit, *ont beu noſtre liberté à la ſanté de Philippe.* Chacun ſçait ce que veut dire πεπίνειν en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François. *Ch.* XXVI. *pag.* 76.

Au lieu que Demoſthene.] Je n'ay point exprimé ἔνθεν & ἔνθενδε: de peur de trop embaraſſer la periode. *Ch.* XXVIII *pag.* 84.

Ils ſe defendirent encore quelque temps.] Ce paſſage eſt fort clair. Cependant c'eſt une choſe ſurprenante qu'il n'ait eſté entendu ni de Laurent Valle qui a traduit Herodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes ſur cet Auteur. Tout cela faute d'avoir pris garde que le verbe κατέχω veut quelquefois dire enterrer. Il faut voir les peines que ſe donne Monſieur le Févre, pour reſtituer ce paſſage, auquel, aprés bien du changement, il ne ſçauroit trouver de ſens qui s'accommo- *Ch.* XXXI. *pag.* 90.

de

de à Longin, pretendant que le texte d'Herodote eſtoit corrompu dés lè tems de noſtre Rheteur, & que cette beauté qu'un ſi ſçavant Critique y remarque, eſt l'ouvrage d'un mauvais Copiſte, qui y a meſlé des paroles qui n'y eſtoient point. Je ne m'arreſteray point à refuter un diſcours ſi peu vrai ſemblable Le ſens que j'ay trouvé eſt ſi clair & ſi infaillible qu'il dit tout.

Pag. 91. *Qui n'eſtoit pas plus grande qu'une Epiſtre de Lacedemonien.*] J'ay ſuivi la reſtitution de Caſaubon.

Ch. XXXII. pag. 92. *N'eſt pas ſimplement un agrement que la Nature a mis dans la voix de l'homme.*] Les Traducteurs n'ont point conçu ce paſſage, qui ſeurement doit eſtre entendu dans mon ſens, comme la ſuite du Chapitre le fait aſſez connoiſtre. Ἐνέργημα veut dire un effet & non pas un moyen, *n'eſt pas ſimplement un effet de la nature de l'homme.*

Ibid. *Pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions.*] Il y a dans le Grec μετ' ἐλαθηρίας καὶ πάθους: c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non point ἐπ ἐλαθηρίας, &c. Ces paroles veulent dire; *Qu'il eſt merveilleux de voir des inſtrumens inanimez avoir en eux un charme, pour émouvoir les paſſions & pour inſpirer la nobleſſe de courage.* Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ἐλαθηρία. En effet, il eſt certain que la trompette, qui eſt un inſtrument, ſert à reveiller le courage dans la guerre; J'ay ajoûté le mot *d'inanimez*, pour éclaircir la penſée de l'Auteur, qui eſt un peu obſcure en cet endroit. Ὄργανον, abſolument pris, veut dire toutes ſortes d'inſtrumens muſicaux & inanimés, comme le prouve fort bien Henri Eſtienne.

Pag. 94. *Et l'experience en fait foy.*] L'Auteur juſtifie icy ſa penſée par une periode de Demoſthe-

ne,

ſe, dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais comme ce qu'il en dit, eſt entierement attaché à la langue Grecque: J'ay crû qu'il valoit mieux le paſſer dans la Traduction & le renvoyer aux Remarques, pour ne point effrayer ceux qui ne ſçavent point le Grec. En voicy donc l'explication. *Ainſi cette penſée que Demoſthene ajoûte, aprés la lecture de ſon Decret, paroit fort ſublime & eſt en effet merveilleuſe. Ce Decret*, dit-il, *a fait évanoüir le peril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui ſe diſſipe de luy-même.* Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει φοβερὸν κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. *Mais il faut avoüer que l'harmonie de la periode ne cede point à la beauté de la penſée. Car elle va toûjours de trois temps, en trois temps, comme ſi c'eſtoient tous Dactyles, qui ſont les piés les plus nobles & les plus propres au Sublime: & c'eſt pourquoy le vers Heroique, qui eſt le plus beau de tous les vers, en eſt compoſé. En effet, ſi vous oſtez un mot de ſa place, comme ſi vous mettiez* τοῦτο τὸ ψήφισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, *ou ſi vous en retranchez une ſeule ſyllabe, comme* ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, *vous connoiſtrez aiſément, combien l'harmonie contribuë au Sublime. En effet, ces paroles,* ὥσπερ νέφος, *s'appuiant ſur la premiere ſyllabe qui eſt longue, ſe prononcent à quatre repriſes: De ſorte que, ſi vous en oſtez une ſyllabe, ce retranchement fait que la periode eſt tronquée. Que ſi au contraire vous en ajoûtez une, comme* παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ τε νέφος, *c'eſt bien le même ſens; mais ce n'eſt plus la même cadence: parce que la periode s'arreſtant trop long-temps ſur les dernieres ſyllabes, le Sublime qui eſtoit ſerré auparavant, ſe relâche & s'affoiblit.* Au reſte, j'ay ſuivi dans ces derniers mots

mots l'explication de Monſieur le Févre, & j'ajoûte comme luy, Α τε ὥσπερ.

Ch. XXXIV. *pag.* 97. *La mer commençant à bruire.*] Il y a dans le Grec, *commençant à boüillonner* ζεσάσης: mais le mot de *boüillonner* n'a point de mauvais ſon en noſtre langue, & eſt au contraire agréable à l'oreille. Je me ſuis donc ſervi du mot *bruire*, qui eſt bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à boüillonner.

Ch. XXXV. *pag.* 101. *Mais premez garde que.*] Il y a beaucoup de choſes qui manquent en cet endroit. Aprés pluſieurs autres raiſons de la décadence des eſprits, qu'apportoit ce Philoſophe introduit icy par Longin: Noſtre Auteur vrai-ſemblablement reprenoit la parole & en établiſſoit de nouvelles cauſes; c'eſt à ſçavoir la guerre qui eſtoit alors par toute la Terre & l'amour du luxe, comme la ſuite le fait aſſez connoître.

Chap. III. *pag.* 24. *Monumens de Cyprés.*] J'ay oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée qui ſont rapportées dans le troiſiéme Chapitre, que je ne ſuis point du ſentiment de Monſr Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce paſſage, conſiſte dans le terme de *Monument* mis avec *Cyprés*. C'eſt comme qui diroit à propos des Regiſtres du Parlement, *ils poſeront dans le Greffe ces monumens de parchemin.*

FIN.

REMARQUES SUR LONGIN.

PREFACE.

*DE tous les Auteurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rheteurs, ſur toût quand on débroüille le premier leurs ouvrages. Cela n'a pas empeſché que Monſieur D*** en nous donnant Longin en François, ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayons en noſtre Langue. Il a non ſeulement pris la naïveté & la ſimplicité du ſtile Didactique de cet excellent Auteur, il en a même ſi bien attrapé le Sublime qu'il fait valoir auſſi heureuſement que luy toutes les grandes figures dont il traite, & qu'il employe en les expliquant. Comme j'avois eſtudié ce Rheteur avec ſoin, je fis quelques découvertes, en le reliſant ſur la traduction, & je trouvay de nouveaux ſens dont les Interpretes ne s'eſtoient point aviſez. Je me crus obligé de les communiquer à Monſieur D***. J'allay donc chez luy, quoique je n'euſſe pas l'avantage de le connoiſtre. Il ne receut pas mes Critiques en Auteur, mais en homme d'eſprit & en gâlant homme; il convint de quelques endroits, nous diſputâmes long-temps ſur d'autres; mais dans ces endroits même dont il ne tomboit pas d'accord, il ne laiſſa*

*pas de faire quelque eſtime de mes Remarques, & il me témoigna que ſi je voulois, il les feroit imprimer avec les ſiennes dans une ſeconde édition. C'eſt ce qu'il fait aujourd'huy. Mais de peur de groſſir ſon Livre, j'ay abregé le plus qu'il m'a eſté poſſible & j'ay tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit icy que de trouver la verité, & comme Monſieur D*** conſent que ſi j'ay raiſon l'on ſuive mes Remarques, je ſeray ravi que s'il a mieux trouvé le ſens de Longin, on laiſſe mes Remarques pour s'attacher à ſa traduction, que je prendrois moy-même pour modelle ſi j'avois entrepris de traduire un ancien Rheteur.*

RE-

REMARQUES.

QUand nous leusmes ensemble le petit Traité que Cecilius a fait du Sublime; nous trouvâmes que la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet.] C'est le sens que tous les Interpretes ont donné à ce passage, mais comme le Sublime n'est point necessaire à un Rheteur pour nous donner des regles de cet art, il me semble que Longin n'a pû parler icy de cette prétenduë bassesse du stile de Cecilius. Il luy reproche seulement deux choses; la premiere que son Livre est beaucoup plus petit que son sujet, que ce Livre ne contient pas toute sa matiere, & la seconde qu'il n'en a pas même touché les principaux poïnts: *συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως*, ne peut pas signifier à mon avis, *le stile de ce Livre est trop bas*, mais *ce Livre est plus petit que son sujet*, ou *trop petit pour tout son sujet*. Le seul mot ὅλης le détermine entierement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce même sens. Longin en disant que Cecilius n'avoit executé qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire aprés luy sur le même sujet. *Chap. 1. pag. 15.*

Cet Auteur peut-être n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes qu'à loüer pour son travail & pour le dessein qu'il a eu de bien faire.] Dans le texte il y a deux mots ἐπίνοια & πρόθεσις. Monsr. D * * * ne s'est attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit que *Cecilius n'est peut-être pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'il est à loüer pour* *Pag. 16.*

ſon invention, & pour le deſſein qu'il a eu de bien faire. Ἔννοια ſignifie *deſſein, invention*, & par ce ſeul mot Longin a voulu nous apprendre que Cecilius eſtoit le premier qui euſt entrepris d'écrire du Sublime.

Pag. 17. *Il donne au diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute.*] Tous les Interpretes ont traduit de même; mais je croy qu'ils ſe ſont fort éloignés de la penſée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout ſuivi la figure qu'il employe ſi heureuſement. Τὰ ὑπερφυᾶ πρὸς φέρονται βίαν, eſt ce qu'Horace diroit *adhibere vim*, au lieu de παντὸς, il faut πάντως avec un omega comme Monſr. le Févre l'a remarqué. Πάντως ἐπαίνου καὶ ἀκροωμένου κρατήσαντα, eſt une metaphore priſe du manege & pareille à celle dont Anacreon s'eſt ſervi, σὺ δ' οὐκ ἔχεις τὸν εἰδῶς ὅτι τ' ἐμῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις. *Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne ſais point que tu es le maiſtre de mon cœur.* Longin dit donc, *il n'en eſt pas ainſi du Sublime, par un effort auquel on ne peut reſiſter, il ſe rend entierement maiſtre de l'Auditeur.*

Ibid. *Quand le Sublime vient à éclater.*] Noſtre Langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot ἐξενεχθὲν, qui eſt emprunté de la tempeſte & qui donne une idée merveilleuſe à peu prés comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes.* Longin a voulu donner icy une image de la foudre que l'on voit plûtoſt tomber que partir.

Chap. 11. *pag.* 19. *Telles ſont ces penſées, &c.*] Dans la Lacune ſuivante Longin raportoit un paſſage d'un Poëte tragique, dont il ne reſte que cinq vers. Monſieur D*** les a rejettez dans ſes Remarques, & il les a expliquez comme tous les autres Interprétes; mais je croy que le dernier

vers

vers auroit dû eſtre traduit ainſi, *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agreable Muſique?* Ce n'eſt pas quelque Capanée, mais Borée qui parle & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a recitez.

Toutes ces phraſes ainſi embaraſſées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un diſcours.] Monſieur D * * * a ſuivi icy quelques exemplaires où il y a πθόλοτας γὰρ τὴν Φρᾴσιν, du verbe θολόω, qui ſignifie *gâter, barboüiller, obſcurcir*; mais cela ne me paroiſt pas aſſez fort pour la penſée de Longin, qui avoit écrit ſans doute πτύλωτας, comme je l'ay vû ailleurs. De cette maniere le mot *gâter* me ſemble trop général, & il ne détermine point aſſez le vice que ces phraſes ainſi embarraſſées cauſent ou apportent au diſcouts, au lieu que Longin en ſe ſervant de ce mot, en marque preciſement le défaut, car il dit que *ces phraſes & ces imaginations vaines bien loin d'élever & d'agrandir un diſcours, le troublent & le rendent dur.* Et c'eſt ce que j'aurois voulu faire entendre, puiſque l'on ne ſçauroit eſtre trop ſcrupuleux ni trop exact, lorſqu'il s'agit de donner une idée nette & diſtincte des vices ou des vertus du diſcours. *Ibid.*

Je n'en voy point de ſi enflé que Clitarque.] Ce jugement de Longin eſt fort juſte, & pour le confirmer il ne faut que rapporter un paſſage de ce Clitarque, qui dit d'une gueſpe, κρέμεται τῷ ὀρεινῷ, εἰσίπταται δὲ εἰς τὰς κοίλας ὀρῦς, *Elle paiſt ſur les montagnes, & vole dans les creux des cheſnes.* Car en parlant ainſi de ce petit animal comme s'il parloit du Lion de Némée ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui eſt en même temps & deſagreable & froide, & il tombe manifeſtement dans le vice que Longin luy a reproché. Pag. 20.

Pag. 20. *Elle n'a que de faux dehors.*] Tous les Interpretes ont ſuivi icy la leçon corrompuë de ἀναλήθεις *faux* pour ἀναλθεῖς, comme Monſieur le Févre a corrigé, qui ſe dit proprement de ceux qui ne peuvent croiſtre, & dans ce dernier ſens le paſſage eſt tres-difficile à traduire en noſtre Langue. Longin dit: *Cependant il eſt certain que l'enflure dans le diſcours auſſi bien que dans le corps, n'eſt qu'une tumeur vuide & un défaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois*, &c. Dans les Anciens on trouvera pluſieurs paſſages où ἀναλήθεις a eſté mal pris pour ἀναλθεῖς.

Pag. 21. *Pour s'attacher trop au ſtile figuré, ils tombent dans une ſotte affectation.*] Longin dit d'une maniere plus forte & par une figure. *Ils échoüent dans le ſtile figuré & ſe perdent dans une affectation ridicule.*

Chap. III. pag. 22. *Il ſait beaucoup & dit même les choſes d'aſſez bon ſens*] Longin dit de Timée πολυΐστωρ & ἐπιτονητικός. Mais ce dernier mot ne me paroit pas pouvoir ſignifier un homme, *qui dit les choſes d'aſſez bon ſens*, & il me ſemble qu'il veut bien plûtoſt dire un homme *qui a de l'imagination*, &c. Et c'eſt le caractere de Timée dans ces deux mots. Longin n'a fait que traduire ce que Ciceron a dit de cet Auteur dans le ſecond Livre de ſon Orateur, *Rerum copia & ſententiarum varietate abundantiſſimus*, πολυΐστωρ répond à *rerum copia*, & ἐπιτονητικὸς à *ſententiarum varietate*.

Ibid. *Qu'Iſocrate n'en a employé à compoſer ſon Panegyrique.*] J'aurois mieux aimé traduire *qu'Iſocrate n'en a employé à compoſer le Panegyrique.* Car le mot *ſon* m'a ſemblé faire icy une équivoque, comme ſi c'eſtoit le Panegyrique d'Alexandre. Ce Panegyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Per-

Perſes ; cependant les Interpretes Latins s'y ſont trompez, & ils ont explique ce paſſage comme ſi ce Diſcours d'Iſocrate avoit eſté l'éloge de Philippe pour avoir déja vaincu les Perſes.

Puiſqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Meſſene.] Longin parle icy de cette expedition des Lacedemoniens qui fut la cauſe de la naiſſance des Partheniens, dont j'ay expliqué l'Hiſtoire dans Horace. Cette guerre ne dura que vingt ans; c'eſt pourquoy, comme Monſieur le Févre l'a fort bien remarqué, il faut neceſſairement corriger le texe de Longin, où les copiſtes ont mis un λ qui ſignifie *trente* pour un κ qui ne marque que *vingt*, Monſieur le Févre ne s'eſt pas amuſé à le prouver, mais voicy un paſſage de Tyrtée qui confirme la choſe fort clairement. Ibid.

Ἄμφω πώεσ' ἐμάχοντ' ἐυκνήμιδες Ἀχαιοὶ
Νωλεμέως αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες
Αἰχμηταὶ πατέρων ἠμητέρων πατέρες,
Εἰκοστῷ δ' οἱ μὲν κτῆνα ἔργα λιπόντες
Φεύγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων.

Nos braves ayeux aſſiégerent pendant dix-neuf ans ſans aucun relâche la ville de Meſſene, & à la vingtiéme année les Meſſeniens quitterent leur citadelle d'Ithome. Les Lacedemoniens eurent encore d'autres guerres avec les Meſſeniens, mais elles ne furent pas ſi longues.

Parce qu'il y avoit un des chefs de l'armée ennemie qui tiroit ſon nom d'Hermes de pere en fils, ſçavoir Hermocrate fils d'Hermon] Cela n'explique point à mon avis la penſée de Timée, qui dit, *Parce qu'il y avoit un des chefs de l'armée ennemie, ſçavoir Hermocrate fils d'Hermon, qui deſcendoit en droite ligne* Pag. 23.

de celuy qu'ils avoient ſi mal-traité. Timée avoit pris la genealogie de ce General des Syracuſains dans les Tables qui eſtoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien prés de Syracuſe, & qui furent ſurpriſes par les Atheniens au commencement de cette guerre, comme cela eſt expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des ſtatuës de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui eſtoient dans les Temples, que celles qui eſtoient à l'entrée des maiſons des particuliers.

Pag. 24. *S'il euſt eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques.*] L'oppoſition qui eſt dans le texte entre κόρας & πόρνας n'eſt pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*, cependant comme c'eſt l'oppoſition qui fait le ridicule que Longin a trouvé dans ce paſſage de Timée, j'aurois voulu la conſerver & traduire, *S'il euſt eu des vierges aux yeux & non pas des courtiſanes.*

Ibid. *Ayant écrit toutes ces choſes ils poſeront dans les temples ces monumens de Cyprés.*] De la maniere dont Monſieur D * * * a traduit ce paſſage je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer; car pourquoy *des Tablettes de Cyprés*, ne pourroient-elles pas eſtre appellées des *monumens de Cyprés?* Platon dit, *ils poſeront dans les temples ces memoires de Cyprés.* Et ce ſont ces memoires de Cyprés que Longin blâme avec raiſon; car en Grec, comme en noſtre Langue, on dit fort bien *des memoires*, mais le ridicule eſt d'y joindre la matiere & de dire *des memoires de Cyprés.*

Platon.

Ibid. *Il y a quelque choſe d'auſſi ridicule dans Herodote quand il appelle les belles femmes le mal des*

des yeux.] Ce paſſage d'Herodote eſt dans le cinquiéme Livre, ſi l'on prend la peine de le lire, je m'aſſure que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop ſevere; car les Perſes, dont Herodote rapporte ce mot, n'appelloient point en général les belles femmes *le mal des yeux*, ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du feſtin, & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de maniere qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces Barbares qui n'eſtoient pas gens à ſe contenter de cela, ſe plaignirent à Amyntas, & luy dirent qu'il ne faloit point faire venir ces femmes, ou qu'aprés les avoir fait venir, il devoit les faire aſſeoir à leurs côtez, & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me ſemble que cela change un peu l'eſpece. Dans le reſte il eſt certain que Longin a eu raiſon de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs declineront pourtant icy ſa juriſdiction ſur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choſes ſemblables. Ovide en eſt plein. Dans Plutarque un homme appelle un beau garçon *la fiévre de ſon fils.* Terence a dit *tuos mores morbum illi eſſe ſcio.* Et pour donner des exemples plus conformes à celuy dont il s'agit, un Grec a appellé les fleurs ἑορτὴν ὄψεως, *la feſte de la vuë*, & la verdure πυνήγειν ὀφθαλμῶν.

Parce que ce ſont des barbares qui le diſent dans le vin & la débauche.] Longin rapporte deux choſes qui peuvent en quelque façon excuſer Herodote d'avoir appellé les belles femmes *le mal des yeux*, la premiere, que ce ſont des barbares qui le diſent, & la ſeconde, qu'ils le diſent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une, & il me ſemble que cela affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin qui a écrit, *Ibid.*

parce que ce ſont des Barbares qui le diſent, & qui le diſent même dans le vin & dans la debauche.

Chap. V. pag. 27. *La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un diſcours laiſſe beaucoup à penſer, &c.*] Si Longin avoit defini de cette maniere le Sublime, il me ſemble que ſa definition ſeroit vitieuſe, parce qu'elle pourroit convenir auſſi à d'autres choſes qui ſont fort éloignées du Sublime. Monſieur D*** a traduit ce paſſage comme tous les autres Interpretes; mais je croy qu'ils ont confondu le mot κατεξανάϛηϛις avec κατεξανάϛαϛις. Il y a pourtant bien de la difference entre l'un & l'autre. Il eſt vray que le κατεξανάϛηϛις de Longin ne ſe trouve point ailleurs. Heſychius marque ſeulement ἀνάϛημα, ὕψωμα. Où, ἀνάϛημα eſt la même choſe qu'ἀνάϛηϛις, d'où ἐξανάϛηϛις & κατεξανάϛηϛις ont eſté formés. Κατεξανάϛηϛις n'eſt donc icy que αὔξησις, *augmentum*: ce paſſage eſt tres-important, & il me paroiſt que Longin a voulu dire: *Le veritable Sublime eſt celuy, auquel, quoique l'on medite, il eſt difficile, ou plûtoſt impoſſible, de rien ajoûter, qui ſe conſerve dans noſtre memoire & qui n'en peut eſtre qu'à peine effacé.*

Ibid. *Car lors qu'en un grand nombre de perſonnes differentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport, &c.*] C'eſt l'explication que tous les Interpretes ont donnée à ce paſſage; mais il me ſemble qu'ils ont beaucoup oſté de la force & du raiſonnement de Longin pour avoir joint λόγων ἕνϖ, qui doivent eſtre ſeparez. Λόγων n'eſt point icy *le diſcours*, mais *le langage*. Longin dit, *car lors qu'en un grand nombre de perſonnes dont le inclinations, l'âge, l'humeur, la profeſſion, & le langage ſont differens, tout le monde vient à eſtre frappé également d'un*

d'un même endroit, ce jugement, &c. Je ne doute pas que ce ne ſoit le veritable ſens. En effet, comme chaque nation dans ſa Langue a une maniere de dire les choſes, & même de les imaginer, qui luy eſt propre; il eſt conſtant qu'en ce genre, ce qui plaira en même temps à des perſonnes de langage different, aura veritablement ce Merveilleux & ce Sublime.

Mais ces cinq ſources préſuppoſent comme pour fondement commun] Longin dit, *mais ces cinq ſources préſuppoſent comme pour fond, comme pour lict commun la faculté de bien parler.* Monſieur D * * * n'a pas voulu ſuivre la figure, ſans doute de peur de tomber dans l'affectation. *Chap.* VI. *pag.* 28.

Et le tenir toûjours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté &c.] Il me ſemble que le mot *plein* & le mot *enflé* ne demandent pas cette modification, *pour ainſi dire*, nous diſons tous les jours, *c'eſt un eſprit plein de fierté, cet homme eſt enflé d'orgueil.* Mais la figure dont Longin s'eſt ſervi la demandoit neceſſairement. J'aurois voulu la conſerver & traduire, *& le tenir toûjours, pour ainſi dire, gros d'une fierté noble & genereuſe.* *Chap.* VII. *pag.* 30.

Quand il a dit à propos de la Déeſſe des tenebres.] Je ne ſçai pas pourquoi les interpretes d'Heſiode & de Longin ont voulu que Α'χλὺς ſoit icy la Déeſſe des tenebres. C'eſt ſans doute la Triſteſſe, comme Mr. le Fevre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Heſiode en fait dans le Bouclier au vers 264. *la Triſteſſe ſe tenoit prés de là toute baignee de pleurs, paſle, ſeche, défaite, les genoux fort gros & les ongles fort longs. Ses narines eſtoient une fontaine d'humeur, le ſang couloit de ſes joües, elle grinçoit les dents, & couvroit ſes épaules de pouſſiere.* Il ſeroit bien difficile que cela puſt convenir à la Déeſſe des *Pag.* 31.

Tenebres. Lors qu'Heſychius a marqué ἀχλύμῳ λυπήμῳ, il a fait aſſez voir que ἀχλὺς peut fort bien eſtre pris pour λύπη triſteſſe. Dans ce meſme chapitre Longin s'eſt ſervi de ἀχλὺς pour dire *les tenebres, une épaiſſe obſcurité*: & c'eſt peut-eſtre ce qui a trompé les Interpretes.

Pag. 33. *Dés qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines.*] Ces vers ſont fort nobles & fort beaux; mais ils n'expriment pas la penſée d'Homere, qui dit que lorſque Neptune commence à marcher, les Baleines ſautent de tous coſtez devant luy & reconnoiſſent leur Roy, que de joye la mer ſe fend pour luy faire place. Monſieur D * * * dit de l'eau ce qu'Homere a dit des Baleines, & il s'eſt contenté d'exprimer un petit fremiſſement qui arrive ſous les moindres barques comme ſous les plus grands vaiſſeaux, au lieu de nous repreſenter aprés Homere des flots entr'ouverts & une mer qui ſe ſépare.

Pag. 35. *Ajoûtez que les accidens qui arrivent dans l'Iliade ſont déplorez ſouvent par les Heros de l'Odyſſée.*] Je ne croy point que Longin ait voulu dire, que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade, ſont deplorez par les Heros de l'Odyſſée. Mais il dit: *Ajoûtez, qu'Homere rapporte dans l'Odyſſée, des plaintes & des lamentations, comme connuës dés long temps à ſes Heros.* Longin a égard icy à ces chanſons qu'Homere fait chanter dans l'Odyſſée ſur les malheurs des Grecs, & ſur toutes les peines qu'ils avoient euës dans ce long ſiege. On n'a qu'à lire le Livre VIII.

Pag. 36. *Nous pouvons dire que c'eſt le reflux de ſon eſprit, &c.*] Les Interpretes n'ont point rendu toute la penſée de Longin, qui, à mon avis, n'auroit eu garde de dire d'Homere qu'il s'éga-

s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. Monſieur le Févre eſt le premier qui ait connu la beauté de ce paſſage; car c'eſt luy qui a découvert que le Grec eſtoit defectueux, & qu'aprés ἀμπώπεις,, il faloit ſuppléer, ὅτε ὁ παρ' Ὀμήρῳ. Dans ce ſens-là on peut traduire ainſi ce paſſage: *Mais comme l'Ocean eſt toûjours grand, quoy qu'il ſe ſoit retiré de ſes rivages, & qu'il ſe ſoit reſſerré dans ſes bornes, Homere auſſi aprés avoir quitté l'Iliade, ne laiſſe pas d'eſtre grand dans les narrations méme incroyables & fabuleuſes de l'Odyſſée.*

Je n'ay pas oublié pourtant les deſcriptions des tempeſtes.] De la maniere dont Monſieur D * * * a traduit ce paſſage, il ſemble que Longin en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuſes de l'Odyſſée, n'y comprenne point ces tempeſtes & ces avantures d'Ulyſſe avec le Cyclope, & c'eſt tout le contraire, ſi je ne me trompe, car Longin dit: *Quand je vous parle de ces narrations incroyables & fabuleuſes, vous pouvez bien croire que je n'ay pas oublié ces tempeſtes de l'Odyſſée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits*, &c. Et ce ſont ces endroits mêmes qu'Horace appelle *Specioſa miracula.* *Ibid.*

Il en eſt de même des Colombes qui nourrirent Jupiter.] Le paſſage d'Homere eſt dans le XII Livre de l'Odyſſ. v. 62. *Ibid.*

——— ——— ἠδὲ πέλειαι
Τρήρωνες, ταὶ τ' ἀμβροσίῳ Διὶ πατρὶ φέρουσιν.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambroſie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, ſur laquelle Alexandre conſulta Ariſtote & Chiron. On peut voir Athe-

Athenée Livre II pag. 490. Longin la traite de ſonge ; mais peut-eſtre Longin n'eſtoit-il pas ſi ſavant dans l'Antiquité qu'il eſtoit bon Critique. Homere avoit pris cecy des Pheniciens, qui appelloient preſque de la même maniere une Colombe & une Preſtreſſe ; ainſi quand ils diſoient que des Colombes nourriſſoient Jupiter, ils parloient des Preſtres & des Preſtreſſes qui luy offroient des ſacrifices que l'on a toûjours appellez la viande des Dieux. On doit expliquer de la même maniere la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon.

Chap. VIII. *pag.* 38. *Mais que ſon ame eſt un rendez-vous de toutes les paſſions.*] Noſtre Langue ne ſauroit bien dire cela d'une autre maniere, cependant il eſt certain que le mot *rendez-vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec συρροδος, qui ne ſignifie pas ſeulement *aſſemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin luy donne icy toute cette étenduë ; car il dit que *Sapho a ramaſſé & uni toutes ces circonſtances, pour faire paroiſtre non pas une ſeule paſſion, mais une aſſemblée de toutes les paſſions, qui s'entrechoquent*, &c.

pag. 40. *Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon Naufrage.*] Je ſçay bien que par *ſon naufrage* Monſieur D*** a entendu le naufrage qu'Archiloque avoit décrit, &c. Neanmoins comme le mot *ſon* fait une équivoque, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque luy-même auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la deſcription du naufrage.* Archiloque avoit decrit le naufrage de ſon beau-frere.

Chap. X. *pag.* 43. *Pour Ciceron, &c.*] Longin en conſervant l'idée des embraſemens qui ſemblent quelquefois ne ſe rallentir que pour éclater avec plus de violence, definit tres-bien le caractere de Ciceron

ron, qui conſerve toûjours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorſqu'il ſemble qu'il va s'éteindre.

Quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'Auditeur.] Cette modification *pour ainſi dire* ne me paroiſt pas neceſſaire icy, & il me ſemble qu'elle affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin, qui ne ſe contente pas de dire *que le Sublime de Demoſthene vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur*, mais qui ajoûte, *quand il faut entiérement étonner*, &c. Je ne croy pas que le mot François *étonner* demande de luy-même cette excuſe, puiſqu'il n'eſt pas ſi fort que le Grec ἐκπλῆξαι, quoiqu'il ſerve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'eſprit de ceux qu'elle a preſque touchez. *Ibid.*

Au contraire l'abondance eſt meilleure lorſqu'on veut, ſi j'oſe me ſervir de ces termes, répandre une roſée agreable dans les eſprits.] Outre que cette expreſſion *repandre une roſée* ne répond pas bien à l'abondance dont il eſt icy queſtion, il me ſemble qu'elle obſcurcit la penſée de Longin, qui oppoſe icy καταντλῆσαι à ἐκπλῆξαι, & qui aprés avoir dit que *le Sublime concis de Demoſthene doit eſtre employé lorſqu'il faut entiérement étonner l'Auditeur*, ajoûte, *qu'on doit ſe ſervir de cette riche abondance de Ciceron lorſqu'il faut l'adoucir.* Ce καταντλῆσαι eſt emprunté de la Medecine, il ſignifie proprement *fovere*, *fomenter*, *adoucir*, & cette idée eſt venuë à Longin du mot ἐκπλῆξαι. Le Sublime concis eſt pour frapper, mais cette heureuſe abondance eſt pour guerir les coups que ce Sublime a portez. De cette maniere Longin explique fort bien les deux genres de diſcours que les anciens Rheteurs ont établis, dont l'un, qui eſt pour toucher & pour frap- *Ibid.*

frapper, eſt appellé proprement *Oratio vehemens*, & l'autre qui eſt pour adoucir, *Oratio lenis.*

Chap. XI. *pag.* 45. *Et j'en donnerois des exemples, ſi Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.*] Le Grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de ſinguliers*, τὰ ἐπ' ἴδιας, comme Monſieur le Févre a corrigé.

Ibid. *En effet, jamais à mon avis.*] Il me ſemble que cette periode n'exprime pas toutes les beautez de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit: *En effet Platon ſemble n'avoir entaſſé de ſi grandes choſes dans ſes traitez de Philoſophie, & ne s'eſtre jetté ſi ſouvent dans des expreſſions, & dans des matieres poëtiques, que pour diſputer de toute ſa force le prix à Homere, comme un nouvel athlete à celuy qui a déja receu toutes les acclamations, & qui a eſté l'admiration de tout le monde.* Cela conſerve l'image que Longin a voulu donner des combats des Athletes, & c'eſt cette image qui fait la plus grande beauté de ce paſſage.

Chap. XII. *pag.* 46. *En effet nous ne croirons pas avoir un mediocre prix à diſputer.*] Le mot Grec ἀγώνισμα ne ſignifie point icy à mon avis *prix*, mais *ſpectacle.* Longin dit, *En effet de nous figurer que nous allions rendre compte de nos écrits devant un ſi celebre tribunal, & ſur un Theatre où nous avons de tels Heros pour juges ou pour témoins, ce ſera un ſpectacle bien propre à nous animer.* Thucydide s'eſt ſervi plus d'une fois de ce mot dans le même ſens. Je ne rapporteray que ce paſſage du Livre VII. Ὁ γὰρ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνόμιζεν οἱ εἶναι ἐπὶ τοῖς ἄλλοις καὶ τοῖς ἀντιστρατήγοις καμίσαι Λακεδαιμονίοις. *Gylippe eſtimoit que ce ſeroit un ſpectacle bien glorieux pour luy, de mener com-*

comme en triomphe les deux Generaux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat. Il parle de Nicias & de Demoſthene chefs des Atheniens.

Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement a peur, pour ainſi dire, d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que luy, &c.] A mon avis aucun Interprete n'eſt entré ici dans le ſens de Longin, qui n'a jamais eu cette penſée qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que luy, ni même qu'il ne ſe donnera pas la peine d'achever ſes ouvrages: au contraire il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en eſtat de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui ſurvive, quand il travailleroit ſans ceſſe & qu'il feroit les plus grands efforts; *car ſi un homme*, dit-il, *aprés avoir enviſagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui luy ſurvive, il eſt impoſſible que les conceptions de ſon eſprit ne ſoient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainſi dire, ſans pouvoir jamais parvenir à la derniere poſterité.* Un homme qui écrit doit avoir une noble hardieſſe, ne ſe contenter pas d'écrire pour ſon ſiécle, mais enviſager toute la poſterité. Cette idée luy élevera l'ame & animera ſes conceptions, au lieu que ſi dés le moment que cette poſterité ſe preſentera à ſon eſprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui ſoit digne d'elle, ce découragement & ce deſeſpoir luy feront perdre toute ſa force, & quelque peine qu'il ſe donne, ſes écrits ne ſeront jamais que des avortons. C'eſt manifeſtement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriſer par là une confiance aveu-

Pag. 47.

gle

gle & temeraire, comme il ſeroit facile de le prouver.

Ch. XIII. pag. 48. *Pren garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie.*] Je trouve quelque choſe de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers, il me ſemble pourtant, que lors que le Soleil dit, *au deſſus de la Libye, le ſillon n'eſtant point arroſé d'eau, n'a jamais rafraichi mon char*, il parle plûtoſt comme un homme qui pouſſe ſon char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. Monſieur D * * * a ſuivi icy tous les autres Interpretes, qui ont expliqué ce paſſage de la meſme maniere; mais je croy qu'ils ſe ſont fort éloignez de la penſée d'Euripide, qui dit: *Marche & ne te laiſſe point emporter dans l'air de Libye, qui n'ayant aucun mélange d'humidité laiſſera tomber ton char.* C'eſtoit l'opinion des Anciens qu'un mêlange humide fait la force & la ſolidité de l'air. Mais ce n'eſt pas icy le lieu de parler de leurs Principes de Phyſique.

Pag. 49. *Luy montre encor ſa route & du plus haut des cieux.*] Monſieur D * * * dit dans ſa Remarque; que le Grec porte *que le Soleil à cheval monta au deſſus de la Canicule*, ὅπερ νῦν ἐς Σειρίου βεβώς· & il ajoûte; qu'il ne voit pas pourquoy Rutgerſius & Monſieur le Févre veulent changer cet endroit qui eſt fort clair. Premierement ce n'eſt point Monſr. le Févre qui a voulu changer cet endroit: au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgerſius, qui liſoit σειρᾶιον, au lieu de Σειρίου. Il a dit ſeulement qu'il faut lire Σειρεῖον, & cela eſt ſans difficulté, parce que le penultiéme pied de ce vers doit eſtre un iambe, εἷον. Mais cela ne change rien au ſens. Au reſte Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que *le Soleil à cheval monta au deſſus de la Canicule*; mais plû-

plûtoſt, que le Soleil pour ſuivre ſon fils, monta à cheval ſur un aſtre qu'il appelle Σειριον, *Sirium*, qui eſt le nom general de tous les aſtres, & qui n'eſt point du tout icy la Canicule: ὅπιστε ne doit point eſtre conſtruit avec νῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers ſuivant, de cette maniere: Πατὴρ ὁ βεβὼς νῶτα Σειρίου ἵππευε ὅπιστε, παῖδα νουθετῶν; *Le Soleil monté ſur un aſtre alloit aprés ſon fils, en luy criant, &c.* & cela eſt beaucoup plus vrayſemblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller ſeulement au centre du ciel au deſſus de la Canicule, & pour crier de là à ſon fils & luy enſeigner le chemin. Ce centre du ciel eſt un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëton.

Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.] Le mot *mugir* ne me paroiſt pas aſſez fort pour exprimer ſeul le εὐθυτίαν & le βακχεύειν d'Eſchyle; car ils ne ſignifient pas ſeulement *mugir*, mais *ſe remuer avec agitation, avec violence.* Quoique ce ſoit une folie de vouloir faire un vers aprés Monſieur D***, je ne laiſſeray pas de dire que celuy * d'Eſchyle ſeroit peut-eſtre mieux de cette maniere pour le ſens : Pag. 50.

* *Dans le Penthée.*

Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugiſſant.

Et celuy * d'Euripide :

* *Dans les Bacchantes.*

La Montagne s'ébranle, & répond à leurs cris.

Les images dans la Poëſie ſont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.] C'eſt le ſens que tous les Interpretes ont donné à ce paſſage: mais je ne croy pas que ç'ait eſté la penſée de Longin; car il n'eſt pas vray que dans la poëſie les images ſoient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur ſoit com- Ibid.

commun avec les images de la Rhetorique. Longin dit ſimplement, *que dans la poëſie les images ſont pouſſées à un excés fabuleux & qui paſſe toute ſorte de créance.*

Pag. 52. *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a fait paſſer cette Loy, c'eſt la bataille, c'eſt la défaite de Cheronée.*] Pour conſerver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce paſſage d'Hypéride, je croy qu'il auroit falu traduire : *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loy, c'eſt la bataille, c'eſt la defaite de Cheronée.* Car c'eſt en cela que conſiſte l'image. *La bataille a écrit cette Loy.* Au lieu qu'en diſant, *la bataille a fait paſſer cette Loy*, on ne conſerve plus l'image, ou elle eſt au moins fort peu ſenſible. C'eſtoit même chez les Grecs le terme propre *écrire une Loy*, *une Ordonnance*, *un Edit*, &c. Monſieur D * * * a évité cette expreſſion *écrire une Loy*, parce qu'elle n'eſt pas Françoiſe dans ce ſens-là ; mais il auroit pû mettre *ce n'eſt pas un Orateur qui a fait cette Loy*, &c. Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoiſie à tous les habitans d'Athenes indifferemment, la liberté aux eſclaves, & qu'on envoieroit au Pyrée, les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance dans la vie d'Hyperide, & il cite même un paſſage, qui n'eſt pourtant pas celuy dont il eſt icy queſtion. Il eſt vray que le même paſſage rapporté par Longin eſt cité fort differemment par Demetrius Phalereus, *Ce n'eſt pas moy*, dit-il, *qui ay écrit cette Loy, c'eſt la guerre qui l'a eſcrite avec l'épée d'Alexandre.* Mais pour moy je ſuis perſuadé que ces derniers mots *qui l'a eſcrite avec l'épée d'Alexandre*, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράφων, ne ſont point d'Hyperide ; elles ſont apparemment de quelqu'un qui

qui aura crû ajoûter quelque choſe à la penſée de cet Orateur, & l'embellir même en expliquant par une eſpece de pointe le mot πόλεμος ἔγραψεν, *la guerre a eſcrit*, & je m'aſſure que cela paroiſtra à tous ceux qui ne ſe laiſſent point ébloüir par de faux brillans.

Mais il n'y a pas grande fineſſe à jurer ſimplement, il faut voir où, comment, en quelle occaſion & pourquoy on le fait.] Ce jugement eſt admirable, & Longin dit plus luy ſeul que tous les autres Rheteurs qui ont examiné le paſſage de Demoſthene. Quintilien avoit pourtant bien vû que les ſermens ſont ridicules, ſi l'on n'a l'adreſſe de les emploier auſſi heureuſement que cet Orateur; mais il n'avoit point fait ſentir tous les defauts que Longin nous explique ſi clairement dans le ſeul examen qu'il fait de ce ſerment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX. *Chap.* XIV. *pag.* 54.

Et ne ſçauroit ſouffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper comme un enfant par de groſſieres fineſſes.] Il me ſemble que ces deux expreſſions *chetif Rhetoricien* & *fineſſes groſſieres* ne peuvent s'accorder avec ces charmes du diſcours dont il eſt parlé ſix lignes plus bas. Longin dit, *& ne ſçauroit ſouffrir qu'un ſimple Rhetoricien*, τεχνίτης ῥήτωρ, *entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites fineſſes*, χαμαιτύπαις. *Chap.* XV. *pag.* 56.

Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent.] Tous les interpretes d'Herodote & ceux de Longin ont expliqué ce paſſage comme Monſieur D * * *. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec ἐνδέχεσθαι ne peut pas ſignifier *éviter*, mais *prendre*, & que παλαιπωρία n'eſt pas plus ſouvent employé *Ch.* XXVIII. *pag.* 63.

pour

pour *miſere*, *calamité*, que pour *travail*, *peine*. Herodote oppoſe manifeſtement ταλαιπωρίας ἐνδέχεσθαι *prendre de la peine, n'apprehender point la fatigue*, à μαλακίῃ ἁλῶναι *eſtre lache, pareſſeux*, & il dit, *ſi donc vous voulez ne point apprehender la peine & la fatigue, commencez dés ce moment à travailler, & aprés la défaite de vos ennemis vous ſerez libres.* Ce que je dis paroiſtra plus clairement, ſi on prend la peine de lire le paſſage dans le ſixiéme Livre d'Herodote à la Seſſion x i.

Pag. 65. *Auſſi-toſt un grand peuple accourant ſur le port.*] Voicy le paſſage Grec, αὐτίκα λαὸς ἀπείρων θύνων ἐπ' ἠιόνεσσι δϊϊξάμενοι κελάδησαν. Langbaine corrige θῦνον pour θύνων, & il fait une fin de vers avec un vers entier,

——— ——— αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
Θῦνον ἐπ' ἠιόνεσσι δϊϊξάμενοι κελάδησαν.

Mais Monſieur le Févre ſoûtient que c'eſt de la proſe, qu'il n'y faut rien changer & que ſi l'on mettoit θῦνον, il faudroit auſſi ajoûter un κὴ, κὴ δϊϊξάμενοι. Monſieur D * * * ſe détermine ſur cela, & il ſuit la remarque de Langbaine, qui luy a paru plus juſte; parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoy en mettant θῦνον, on eſt obligé de mettre la liaiſon κὴ. Il veut dire ſans doute, & cela eſt vray, que deux verbes ſe trouvent tres-ſouvent ſans liaiſon, comme dans le paſſage d'Homere, que Longin rapporte dans le Chap. xvi. mais il devoit prendre garde que dans ce paſſage chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'icy il n'y auroit qu'un ſeul vers pour les deux verbes, ce qui eſt entierement oppoſé au genie de la Langue Grecque, qui ne ſouffre pas qu'un ſeul vers renferme deux verbes de même temps & un participe ſans aucune liaiſon.

ſon. Cela eſt certain. D'ailleurs on pourroit faire voir que cet aſyndeton que l'on veut faire dans ce pretendu vers au lieu de luy donner de la force & de la viteſſe, l'énerve & le rend languiſſant.

Car d'attacher par tout ces cymbales & ces ſonnettes, cela ſentiroit trop ſon Sophiſte.] Les Anciens avoient accoûtumé de mettre des ſonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occaſions extraordinaires, c'eſt à dire, les jours où l'on faiſoit des revûës ou des tournois, il paroiſt même par un paſſage d'Eſchyle, qu'on en garniſſoit les boucliers tout autour ; c'eſt de cette coûtume que dépend l'intelligence de ce paſſage de Longin, qui veut dire que comme un homme qui mettroit ces ſonnettes tous les jours ſeroit pris pour un Charlatan ; un Orateur qui employeroit par tout ces pluriels paſſeroit pour un Sophiſte. *Chap.* XI. *pag.* 66.

Ce Heraut ayant aſſez peſé la conſéquence de toutes ces choſes, il commande aux deſcendans des Heraclides de ſe retirer.] Ce paſſage d'Hecatée a eſté expliqué de la même maniere par tous les Interpretes ; mais ce n'eſt guere la couſtume qu'un Heraut peſe la conſequence des ordres qu'il a receus, ce n'eſt point auſſi la penſée de cet Hiſtorien. Monſieur le Févre avoit fort bien vû que τῶν τε δεινὰ ποιεύμενος ne ſignifie point du tout *peſant la conſéquence de ces choſes*, mais *eſtant bien fâché de ces choſes*, comme mille exemples en font foy, & que ὢν n'eſt point icy un participe ; mais ὢν pour ἂν dans le ſtile d'Ionie, qui eſtoit celuy de cet Auteur ; c'eſt à dire, que ὢν μὴ ὢν ne ſignifie point *comme ſi je n'eſtois point au monde* ; mais *afin donc*, & cela dépend de la ſuite. Voicy le paſſage entier : *Le Heraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit receu, fait commande-* *Ch.* XXIII. *pag.* 70.

ment aux deſcendans des Heraclides de ſe retirer. Je ne ſaurois vous aider, afin donc que vous ne periſſiez entiérement, & que vous ne m'envelopiez dans voſtre ruine en me faiſant exiler, partez, retirez-vous chez quelqu'autre peuple.

Chap. XXIV. pag. 72. *La Déeſſe Venus pour châtier l'inſolence des Scythes qui avoient pillé ſon Temple, leur envoya la maladie des femmes.*] Par cette maladie des femmes tous les Interpretes ont entendu les Hemorroïdes ; mais il me ſemble qu'Herodote auroit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui eſt auſſi commun aux hommes, & que la periphraſe, dont il s'eſt ſervi ne ſeroit pas fort juſte. Ce paſſage a embarraſſé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas eſté ſeul en peine. Pour moy je ſuis perſuadé que la pluſpart pour avoir voulu trop fineſſer ne ſont point entrez dans la penſée d'Herodote, qui n'entend point d'autre maladie qui celle qui eſt particuliere aux femmes. C'eſt en cela auſſi que ſa periphraſe paroiſt admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit pluſieurs autres manieres de circonlocution, mais qui auroient eſté toutes ou rudes, ou mal honneſtes, au lieu que celle qu'il a choiſie eſt tres-propre & ne choque point. En effet le mot νοῦσος *maladie* n'a rien de groſſier, & ne donne aucune idée ſale, on peut encore ajoûter pour faire paroiſtre davantage la delicateſſe d'Herodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit νοῦσον γυναικῶν, *la maladie des femmes*; mais par l'Adjectif θήλειαν νοῦσον, *la maladie feminine*, ce qui eſt beaucoup plus doux dans le Grec, & n'a point du tout de grace dans noſtre Langue, où il ne peut eſtre ſouffert.

pag. 74. *Si ce n'eſt à la verité dans la poëſie* * * * *.*] Monſieur D * * * a fort bien vû que dans la Lacune

cune ſuivante Longin faiſoit voir que les mots ſimples avoient place quelquefois dans le ſtile noble, & que pour le prouver il rapportoit ce paſſage d'Anacreon, ἀχέη Θρηϊκίης ἐπισρέφομαι. Il a vû encore que dans le texte de Longin, ἀπλωϊζάτου καὶ γόνιμον τὸ τοῦ Ἀνακρέοντος, le mot ἀπλωϊζάτου eſt corrompu & qu'il ne peut eſtre Grec. Je n'ajoûteray que deux mots à ce qu'il a dit, c'eſt qu'au lieu d'ἀπλωϊκώτατον Longin avoit écrit ἀπλωϊζάτου, & qu'il l'avoit rapporté au paſſage d'Anacreon ἀπλωϊζάτου, καὶ γόνιμον τὸ τοῦ Ἀνακρέοντος [ἀχέη Θρηϊκίης ἐπισρέφομαι] il falloit traduire, *cet endroit d'Anacreon eſt tres-ſimple quoique pur, je ne me ſoucie plus de la Thracienne.* Γόνιμον ne ſignifie point icy *fécond*, comme Monſr. D**** l'a crû avec tous les autres Interpretres, mais *pur* comme quelquefois le *Genuinum* des Latins. La reſtitution de ἀπλωϊζάτου eſt tres-certaine, & on pourroit la prouver par Hermogene, qui a auſſi appellé ἀπλότητα λόγου, cette ſimplicité du diſcours. Dans le paſſage d'Anacreon cette ſimplicité conſiſte dans le mot ἐπισρέφομαι, qui eſt fort ſimple & du ſtile ordinaire. Au reſte, par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace dont Anacreon avoit eſté amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII. Πῶλε Θρηϊκίη, *jeune cavale de Thrace*, &c.

Le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardieſſe ſoit des metaphores, ſoit des autres figures, c'eſt de ne les employer qu'à propos, &c.] J'aimerois mieux traduire, *mais je ſoutiens toûjours que l'abondance & la hardieſſe des metaphores, comme je l'ay deja dit, les figures employées à propos, les paſſions vehementes & le grand, ſont les plus naturels adouciſſemens du Sublime.* Longin veut dire, que Ch. XXVI. pag. 76.

pour excuſer la hardieſſe du diſcours dans le Sublime, on n'a pas beſoin de ces conditions *pour ainſi dire, ſi je l'oſe dire, &c.* & qu'il ſuffit que les metaphores ſoient frequentes & hardies, que les figures ſoient employées à propos, que les paſſions ſoient fortes, & que tout enfin ſoit noble & grand.

Pag. 77. *Il dit que la rate eſt la cuiſine des inteſtins.*] Le paſſage de Longin eſt corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont ſans doute d'accord; car la rate ne peut jamais eſtre appellée raiſonnablement *la cuiſine des inteſtins*, & ce qui ſuit détruit manifeſtement cette metaphore. Longin avoit écrit comme Platon ἀμμαγεῖον, & non pas μαγειρεῖον. On peut voir le paſſage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tome III. de l'édition de Serranus: ἀμμαγεῖον ſignifie proprement χειρόμακτρον, *une ſerviette à eſſuyer les mains.* Platon dit *que Dieu a placé la rate au voiſinage du foye, afin qu'elle luy ſerve comme de torchon*, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, *& qu'elle le tienne toûjours propre & net; c'eſt pourquoy lorſque dans une maladie le foye eſt environné d'ordures, la rate, qui eſt une ſubſtance creuſe, molle, & qui n'a point de ſang, le nettoye & prend elle-même toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient boufie; comme au contraire aprés que le corps eſt purgé, elle ſe deſenfle & retourne à ſon premier eſtat.* Je m'étonne que perſonne ne ſe ſoit apperçu de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée ſur le texte même de Platon, & ſur le témoignage de Pollux, qui cite ce paſſage dans le chap. 4. du Livre II.

Pag. 79. *De fait accuſant Platon d'eſtre tombé en pluſieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, &c.*] Il me ſemble que cela n'ex-

n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit: *En effet il préfere à Platon qui est tombé en beaucoup d'endroits, il luy préfere, dis-je, Lysias comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défauts, &c.*

Et dans Théocrite osté quelques endroits où il sort un peu du caractere de l'Eglogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé.] Les Anciens ont remarqué, que la simplicité de Théocrite estoit tres-heureuse dans les Bucoliques; cependant il est certain, comme Longin l'a fort bien vû, qu'il y a quelques endroits qui ne suivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette simplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ay faits sur ce Poëte les endroits que Longin me paroit avoir entendus. *Ch.* XXVII. *p.* 81.

Mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin, dont il est entrainé, & qu'il ne sauroit regler comme il veut.] Longin dit en général, *mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il est bien difficile de regler.* *pag.* 82.

Outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il possede presque toutes en un degré éminent.] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hyperide qu'il possede presque toutes les parties d'Orateur en un degré éminent, il dit seulement qu'il a plus de parties d'Orateur que Demosthene, & que dans toutes ces parties, *il est presque éminent, qu'il les possede toutes en un degré presque éminent,* ἐν σχεδὸν ὑπερφυῶς πᾶσιν. *ch.* XXVIII. *pag.* 82.

Semblable à ces Athletes qui reüssissent aux cinq sortes d'exercices, & qui n'estant les premiers en pas un de ces exercices, passent en tous l'ordinaire & le commun.] De la maniere que ce passage est traduit, Longin ne place Hype- *Ibid.*

ride qu'au deſſus de l'ordinaire, & du commun, ce qui eſt fort éloigné de ſa penſée. A mon avis, Monſieur D * * * & les autres Interpretes n'ont pas bien pris ni le ſens ni les paroles de ce Rheteur. Ἰδιῶται ne ſignifie point icy *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils l'ont crû, mais des gens qui ſe meſlent des mêmes exercices; d'où vient qu'Heſychius a fort bien marqué ἰδιώτας, ὁπλίτας, je traduirois, *Semblable à un Athlete que l'on appelle Pentathle, qui veritablement eſt vaincu par tous les autres Athletes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui eſt au deſſus de tous ceux qui s'attachent comme luy à cinq ſortes d'exercices.* Ainſi la penſée de Longin eſt fort belle de dire que ſi l'on doit juger du merite par le nombre des vertus plûtoſt que par leur excellence, & que l'on commette Hyperide avec Demoſthene comme deux Pentathles qui combattent dans cinq ſortes d'exercices, le premier ſera beaucoup au deſſus de l'autre, au lieu que ſi l'on juge des deux par un ſeul endroit, celuy-cy l'emportera de bien loin ſur le premier, comme un Athlete qui ne ſe meſle que de la courſe ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ſes compagnons pour courir ou pour lutter contre lui. C'eſt tout ce que je puis dire ſur ce paſſage, qui eſtoit aſſurément tres-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore eſté entendu, Monſieur le Févre avoit bien vû que c'eſtoit une imitation d'un paſſage de Platon dans le Dialogue intitulé ἱππίας, mais il ne s'eſtoit pas donné la peine de l'expliquer.

Pag. 83. *Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias*] Pour ne ſe tromper pas à ce paſſage, il faut ſavoir qu'il y a deux ſortes de graces, les

les unes majeſtueuſes & graves, qui ſont propres aux Poëtes, & les autres ſimples & ſemblables aux railleries de la Comedie. Ces dernieres entrent dans la compoſition du ſtile poly que les Rheteurs ont appellé γλαφυρὸν λόγον, & c'eſtoit-là les Graces de Lyſias qui au jugement de Denys d'Halycarnaſſe excelloit dans ce ſtile poly; c'eſt pourquoy Ciceron l'appelle *venuſtiſſimum Oratorem*. Voicy un exemple des graces de ce charmant Orateur, en parlant un jour contre Eſchine, qui eſtoit amoureux d'une vieille, *il aime*, dit-il, *une femme dont il eſt plus facile de compter les dents que les doigts*. C'eſt par cette raiſon que Demetrius a mis les Graces de Lyſias dans le même rang que celles de Sophron, qui faiſoit des mimes.

Ou y voit, pour ainſi dire, un Orateur toûjours à jeun.] Je ne ſçay ſi cette expreſſion exprime bien la penſée de Longin. Il y a dans le Grec καρδίᾳ νήφοντος, & par là ce Rheteur a entendu un Orateur, *toûjours égal & moderé*; car νῆφειν eſt oppoſé à μαίνεσθαι *eſtre furieux*. Monſieur D*** a cru conſerver la même idée, parce qu'un Orateur veritablement ſublime reſſemble en quelque maniere à un homme qui eſt échauffé par le vin. Pag. 84

Que Lyſias eſt au deſſous de Platon par un plus grand nombre de fautes.] Le jugement que Longin fait icy de Lyſias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXVI. pour faire voir que Cecilius avoit eu tort de croire que Lyſias fuſt ſans défaut; mais il s'accorde fort bien auſſi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un paſſage remarquable dans le Livre, *De optimo genere Oratorum*, où Ciceron parle & juge en même temps Ch. XXIX. pag. 85.

des Orateurs qu'on doit ſe propoſer pour modele.

Chap. XXX. pag. 87. *A l'égard donc des grands Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux ſe rencontre joint avec l'utile & le neceſſaire, &c.*] Le texte Grec eſt entierement corrompu en cet endroit, comme Monſieur le Fevre l'a fort bien remarqué ; il me ſemble pourtant que le ſens que Monſieur D * * * en a tiré ne s'accorde pas bien avec celuy de Longin. En effet ce Rheteur venant de dire à la fin du Chapitre precedent, qu'il eſt aiſé d'acquerir l'utile & le neceſſaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroiſt pas poſſible qu'il joigne icy ce merveilleux avec ce neceſſaire & cet utile. Cela eſtant, je croy que la reſtitution de ce paſſage n'eſt pas ſi difficile que l'a crû Monſieur le Févre, & quoique ce ſavant homme ait deſeſperé d'y arriver ſans le ſecours de quelque Manuſcrit, je ne laiſſeray pas de dire icy ma penſée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν δὲ ἔτ' ἔξω τ χρείας, &c. Et je ne doute point que Longin n'euſt écrit, ἐφ' ὧν δ δῆτ' ἔσω τ χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος, &c. C'eſt à dire : *A l'égard donc des grands Orateurs en qui ſe trouve ce Sublime & ce merveilleux qui n'eſt point reſſerré dans les bornes de l'utile & du neceſſaire, il faut avoüer*, &c. Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le précedent, j'eſpere que l'on trouvera cette reſtitution tres-vraiſemblable & tres-bien fondée.

Ch. XXXI. pag. 89. *Les paraboles & les comparaiſons approchent fort des metaphores, & ne different d'elles qu'en un ſeul point * * *.*] Ce que Longin diſoit icy de la difference qu'il y a des paraboles & des comparaiſons aux metaphores, eſt entierement perdu ; mais on en peut fort bien ſuppléer

pléer le ſens par Ariſtote, qui dit comme Longin, qu'elles ne different qu'en une choſe, c'eſt en la ſeule énonciation, par exemple, quand Platon dit, *que la teſte eſt une citadelle*, c'eſt une metaphore, dont on fera aiſement une comparaiſon, en diſant, *que la teſte eſt comme une citadelle.* Il manque encore aprés cela quelque choſe de ce que Longin diſoit de la juſte borne des hyperboles, & juſques où il eſt permis de les pouſſer. La ſuite & le paſſage de Demoſthene ou plutoſt d'Hegeſippe ſon collegue, font aſſez comprendre quelle eſtoit ſa penſée. Il eſt certain que les Hyperboles ſont dangereuſes; & comme Ariſtote l'a fort bien remarqué, elles ne ſont preſque jamais ſupportables que dans la colere & dans la paſſion.

Telle eſt cette hyperbole: *Suppoſé que vôtre eſprit ſoit dans vôtre teſte, & que vous ne le fouliez pas ſous vos talons.*] C'eſt dans l'Oraiſon *de Haloneſo* que l'on attribuë vulgairement à Demoſthene, quoy qu'elle ſoit d'Hegeſippe ſon collegue. Longin cite ce paſſage, ſans doute pour en condamner l'Hyperbole qui eſt en effet tres-vicieuſe; car *un eſprit foulé ſous les talons* eſt une choſe bien étrange. Cependant Hermogene n'a pas laiſſé de la loüer. Mais ce n'eſt pas ſeulement par ce paſſage que l'on peut voir que le jugement de Longin eſt ſouvent plus ſeur que celuy d'Hermogene & de tous les autres Rheteurs. *Ibid.*

Les Siciliens eſtant deſcendus en ce lieu, &c.] Ce paſſage eſt pris du ſeptiéme Livre. Thucydide parle icy des Atheniens, qui en ſe retirant ſous la conduite de Nicias furent attrapez par l'armée de Gylippe & par les troupes des Siciliens prés du fleuve Aſinarus aux environs de *Pag.* 90.

la ville *Neetum*; mais dans le texte au lieu de dire *les Siciliens eſtant deſcendus*, il faut, *les Lacedemoniens eſtant deſcendus.* Thucydide écrit οἵ τε Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες, & non pas, οἵ τε γὰρ Συρακόσιοι, comme il y a dans Longin. Par *ces Peloponneſiens*, Thucydide entend les troupes de Lacedemone conduites par Gylippe, & il eſt certain que dans cette occaſion les Siciliens tiroient ſur Nicias de deſſus les bords du fleuve, qui eſtoient hauts & eſcarpez, les ſeules troupes de Gylippe deſcendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Atheniens.

Ibid. *Ils ſe deffendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur reſtoient & avec les mains & les dents, juſqu'à ce que les Barbares tirant toûjours les euſſent comme enſevelis ſous leurs traits.*] Monſieur D * * * a expliqué ce paſſage au pied de la lettre, comme il eſt dans Longin, & il aſſure dans ſa remarque qu'il n'a point eſté entendu, ni par les Interpretes d'Herodote, ni par ceux de Longin, & que Monſieur le Fevre, aprés bien du changement, n'y a ſçu trouver de ſens. Nous allons voir ſi l'explication qu'il luy a donnée luy-même, eſt auſſi ſeure & auſſi infaillible qu'il l'a crû. Herodote parle de ceux qui au détroit des Thermopyles, aprés s'eſtre retranchez ſur un petit poſte élevé, ſoûtinrent tout l'effort des Perſes, juſques à ce qu'ils furent accablez, & comme enſevelis ſous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens poſtez & retranchez ſur une hauteur ſe deffendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toûjours & qui ne les attaquent que de loin. Monſieur le Fevre à qui cela n'a pas paru poſſible, a mieux aimé ſuivre toutes les éditions de cet Hiſtorien, où ce paſſage eſt pon-

ponctué d'une autre maniere, & comme je le mets icy: ἐν τούτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένους μαχαίρησι τῇσιν αὐτέων, ταὶ ἐτύγχανον ἔτι σῳζεσθαι, καὶ χερσὶ καὶ σώμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες. Et au lieu de χερσὶ καὶ σώμασι, il a crû qu'il faloit corriger χερμαδίοις καὶ δόρασι, en le raportant à κατέχωσαν; *Comme ils ſe deffendoient encore dans le même lieu avec les épées qui leur reſtoient, les Barbares les accablerent de pierres & de traits.* Je trouve pourtant plus vrai-ſemblable qu'Herodote avoit écrit λάεσι καὶ δόρασι, il avoit ſans doute en vuë ce vers d'Homere du 111 de l'Iliade:

Τοῖσίν τε πετυκόμβοι λάεσσι τ' ἔβαλλον.

Ils les chargeoient à coups de pierres & de traits. La corruption de λάεσι en χερσὶ eſtant tres-facile. Quoyqu'il en ſoit, on ne peut pas douter que ce ne ſoit le veritable ſens. Et ce qu'Herodote ajoûte le prouve viſiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 225. du Liv. VII. D'ailleurs Diodore, qui a décrit ce combat, dit que les Perſes environnerent les Lacedemoniens, & qu'en les attaquant de loin, ils les percerent tous à coups de fléches & de traits. A toutes ces raiſons Monſieur D * * * ne ſauroit oppoſer que l'authorité de Longin, qui a écrit & entendu ce paſſage de la même maniere dont il l'a traduit; mais je réponds, comme Monſieur le Févre, que dés le temps même de Longin, ce paſſage pouvoit eſtre corrompu: que Longin eſtoit homme & que par conſéquent il a pû faillir auſſi-bien que Demoſthene, Platon & tous ces grands Heros de l'Antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils eſtoient hommes que par quelques fautes & par leur mort. Si on veut encore ſe donner la peine d'examiner ce paſſage, on

cherchera, ſi je l'oſe dire, Longin dans Longin même. En effet il ne rapporte ce paſſage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes ſe deffendent avec les dents contre des gens armez*, & cependant cette hyperbole eſt puerile, puiſque lors qu'un homme a approché ſon ennemi & qu'il l'a ſaiſi au corps, comme il faut neceſſairement en venir aux priſes pour employer les dents; il luy a rendu ſes armes inutiles, ou même plûtoſt incommodes. De plus cecy, *des hommes ſe deffendent avec les dents contre des gens armez*, ne preſuppoſe pas que les uns ne puiſſent eſtre armez comme les autres, & ainſi la penſée de Longin eſt froide, parce qu'il n'y a point d'oppoſition ſenſible entre des gens qui ſe deffendent avec les dents & des hommes qui combatent armez. Je n'ajoûteray plus que cette ſeule raiſon, c'eſt que ſi l'on ſuit la penſée de Longin, il y aura encore une fauſſeté dans Herodote, puiſque les Hiſtoriens remarquent que les Barbares eſtoient armez à la legere avec de petits Boucliers, & qu'ils eſtoient par conſéquent expoſez aux coups des Lacedemoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-cy eſtoient bien armez, ſerrez en peloton & tous converts de leurs larges boucliers.

Pag. 91. *Et que tant de perſonnes ſoient enſevelies ſous les traits de leurs ennemis.*] Les Grecs dont parle icy Herodote eſtoient en fort petit nombre, Longin n'a donc pû écrire *& que tant de perſonnes*, &c. D'ailleurs de la maniere que cela eſt écrit, il ſemble que Longin trouve cette metaphore exceſſive, plûtoſt à cauſe du nombre des perſonnes qui ſont enſevelies ſous les traits, qu'à cauſe de la choſe même, & cela n'eſt point; car au contraire Longin dit clairement,

ment, *quelle hyperbole, combattre avec les dents contre des gens armez, & celle-cy encore, eſtre accablé ſous les traits? cela ne laiſſe pas neanmoins*, &c.

Que l'harmonie n'eſt pas ſimplement un agrément que la nature a mis dans la voix de l'homme pour perſuader & pour inſpirer le plaiſir, mais que dans les inſtrumens même inanimés, &c.] Monſieur D * * * aſſeure dans ſes Remarques que ce paſſage doit eſtre entendu comme il l'a expliqué; mais je ne ſuis pas de ſon avis, & je trouve qu'il s'eſt éloigné de la penſée de Longin en prenant le mot Grec *organum* pour un inſtrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre dans le ſens de Longin pour *un organe*; comme nous diſons pour *une cauſe, un moyen*. Longin dit clairement, *l'harmonie n'eſt pas ſeulement un moyen naturel à l'homme pour perſuader & pour inſpirer le plaiſir, mais encore un organe, un inſtrument merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions*. C'eſt, à mon avis, le veritable ſens de ce paſſage. Longin vient enſuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoyque ces organes pour émouvoir & pour perſuader n'approchent point des moyens qui ſont propres & naturels à l'homme, &c. Ch. XXXII. pag. 92.

Cependant ce ne ſont que des images & de ſimples imitations de la voix, qui ne diſent & ne perſuadent rien.] Longin, à mon ſens, n'a garde de dire que les inſtrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, *ne diſent & ne perſuadent rien*. Il dit, *Cependant ces images & ces imitations ne ſont que des organes bâtards pour perſuader, & n'approchent point du tout de ces moyens, qui comme j'ay déja dit, ſont propres & naturels à l'homme*. Longin veut Pag. 93.

dire, que l'harmonie qui ſe tire des differens ſons d'un inſtrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'eſt qu'une foible image de celle qui ſe forme par les differens ſons, & par la differente flexion de la voix, & que cette derniere harmonie, qui eſt naturelle à l'homme a beaucoup plus de force que l'autre pour perſuader & pour émouvoir. C'eſt ce qu'il ſeroit fort aiſé de prouver par des exemples.

Pag. 94. *Et l'experience en fait foy* * * * *.] Longin rapporte aprés cecy un paſſage de Demoſthene que Monſieur D * * * a rejetté dans ſes Remarques, parce qu'il eſt entierement attaché à la langue Grecque, le voicy: τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τόπτε τῇ πόλει ἀσφαλῆ Κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. Comme ce Rheteur aſſeure que l'harmonie de la periode ne cede point à la beauté de la penſée, parce qu'elle eſt toute compoſée de nombres dactyliques; je croy qu'il ne ſera pas inutile d'expliquer icy cette harmonie & ces nombres, vû même que le paſſage de Longin eſt un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre, ſans entendre la penſée de Longin, & ſans connoiſtre la beauté du paſſage de Demoſthene. Je vay donc tâcher d'en donner au lecteur une intelligence nette & diſtincte, & pour cet effet je diſtribueray d'abord la periode de Demoſthene dans ces nombres dactyliques, comme Longin les a entendus,

\- ∪ ∪ | - ∪ ∪ | - ∪ ∪ | - ∪ ∪
[τοῦτο τὸ] | ψήφισμα] | τὸν τόπτε] | τῇ πόλει]
∪ ∪ - ∪ | - ∪ ∪ | ∪ ∪ - ∪ ∪ - ∪
ἀσφαλῆ] πα] | Κίνδωνον] | παρελθεῖν] | ἐποίη] σιν]
\- ∪ ∪ ∪
[ὥσπερ νέφος.] Voilà neuf nombres dactyliques en tout. Avant que de paſſer plus avant, il eſt bon de remarquer que beaucoup de gens

ont

ont fort mal entendu ces nombres dactyliques pour les avoir confondus avec les metres ou les pieds que l'on appelle dactyles. Il y a pourtant bien de la difference. Pour le nombre Dactylique on n'a égard qu'au temps & à la prononciation ; & pour le dactyle on a égard à l'ordre & à la position des lettres, de sorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique sans estre pourtant un Dactyle, comme cela paroist par [ψήφισμα] τῇ πόλει] παρελθεῖν.] Mais revenons à nostre passage. Il n'y a plus que trois difficultez qui se presentent : la premiere que ces nombres devant estre de quatre temps, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts, le second nombre de cette periode ψήφισμα, le quatriéme, le cinquiéme & quelques autres paroissent en avoir cinq, parce que dans ψήφισμα, la premiere syllabe estant longue, en vaut deux, la seconde estant aussi longue en vaut deux autres, & la troisiéme breve, un, &c. A cela je réponds, que dans les Rythmes, ou nombres, comme je l'ay déja dit, on n'a égard qu'au temps & à la voyelle, & qu'ainsi φι̃ς est aussi bref que μα. C'est ce qui paroistra clairement par ce seul exemple de Quintilien, qui dit, que la seconde syllabe d'*agrestis* est breve. La seconde difficulté naist de ce precepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV. du Livre IX. *Que quand la periode commence par une sorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le même rythme jusques à la fin.* Or dans cette periode de Demosthene le nombre semble changer, puisque tantost les longues & tantost les breves sont les premieres ; mais le même Quintilien ne laisse aucun doute là dessus, si l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant, *Qu'il est indifferent au rythme dactylique d'avoir les deux premieres ou les deux dernie-*

nieres breves, parce que l'on n'a égard qu'au temps & à ce que ſon élevation ſoit de même nombre que ſa poſition. Enfin, la troiſiéme & derniere difficulté vient du dernier rythme ὥσπερ νέφος que Longin fait de quatre ſyllabes, & par conſéquent de cinq temps, quoique Longin aſſure qu'il ſe meſure par quatre. Je réponds, que ce nombre ne laiſſe pas d'eſtre dactylique comme les autres, parce que le temps de la derniere ſyllabe eſt ſuperflu & compté pour rien, comme les ſyllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui de là ſont appellez *hypermetres.* On n'a qu'à écouter Quintilien : *Les rythmes reçoivent plus facilement des temps ſuperflus, quoyque la même choſe arrive auſſi quelquefois aux metres.* Cela ſuffit pour éclaircir la periode de Demoſthene & la penſée de Longin. J'ajoûteray pourtant encore que Demetrius Phalereus cite ce même paſſage de Démoſthene, & qu'au lieu de φέρεται, il a lû ἐπίσυρε, ce qui fait le même effet pour le nombre.

Ibid. *Philiſte eſt de ce nombre.*] Le nom de ce Poëte eſt corrompu dans Longin, il faut lire *Philiſcus* & non pas *Philiſtus.* C'eſtoit un Poëte Comique, mais on ne ſauroit dire préciſément en quel temps il a vêcu.

Pag. 95. *Dircé emportée par un Taureau.*] Longin dit *trainée par un taureau*, & il faloit conſerver ce mot, parce qu'il explique l'hiſtoire de Dircé, que Zethus & Amphion attacherent par les cheveux à la queuë d'un Taureau, pour ſe vanger des maux qu'elle & ſon mary Lycus avoient faits à Antiope leur mere.

Ch. XXXIII. pag. 96. *De même ces paroles meſurées n'inſpirent point à l'eſprit les paſſions qui doivent naître du diſcours, &c.*] Longin dit, *De même quand les periodes ſont ſi meſurées l'Auditeur n'eſt*

point

point touché du diſcours, il n'eſt attentif qu'au nombre & à l'harmonie, juſques là que prévoyant les cadences qui doivent ſuivre, & batant toûjours la meſure comme en une dance, il prévient même l'Orateur, & marque la chute avant qu'elle arrive. Au reſte ce que Longin dit icy, eſt pris tout entier de la Rhetorique d'Ariſtote, & il peut nous ſervir fort utilement à corriger l'endroit même d'où il a eſté tiré. Ariſtote aprés avoir parlé des periodes meſurées, ajoûte τὸ μὲν γὰρ ἀπίθανον, πεπλάσθαι γὰρ δοκεῖ καὶ ἅμα *** ἐξίστησι, πρόσεχειν γὰρ ποιεῖ τοῦ ὁμοίου πότε πάλιν ἥξει * * * * * * * ὥσπερ ἂν τῶ κηρύκων προλαμβάνωσι τὰ παιδία τό, τινα αἱρῶται ἐπὶ τρόπον ὁ ἀπελεύθερούμενος, Κλέωνα. Dans la premiere Lacune il faut ſuppléer aſſurément καὶ ἅμα τὰς ἀκροάσεις ἐξίστησι, & dans la ſeconde, aprés ἥξει ajouter ὁ καὶ φθάνοντες προαποδίδοσι ὥσπερ ἂν, &c. & aprés ἀπελεύθερούμενος, il faut un point interrogatif. Mais c'eſt ce qui paroîtra beaucoup mieux par cette traduction: *Ces periodes meſurées ne perſuadent point, car outre qu'elles paroiſſent étudiées, elles détournent l'Auditeur & le rendent attentif ſeulement au nombre & aux chutes, qu'il marque même par avance, comme on voit les enfans ſe haſter de répondre Cleon, avant que les Huiſſiers ayent achevé de crier, qui eſt le Patron que veut prendre l'affranchy?* Le ſavant Victorius eſt le ſeul qui ait ſoupçonné que ce paſſage d'Ariſtote eſtoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moyens de le corriger. *Chap. VIII. Liv. III.*

Des armoires & des ſacs pleins de papier.] Theopompus n'a point dit *des ſacs pleins de papier*, car ce papier n'eſtoit point dans les ſacs; mais il a dit *des armoires, des ſacs, des rames de papier, &c.* & par ce papier il entend du gros papier pour enveloper les drogues & les épiceries dont il a parlé. *Ch. XXXIV. pag. 98.*

La

Pag. 99. *La nature a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il luy a eſté poſſible, de peur que la beauté de l'animal n'en fuſt ſoüillée.*] La Nature ſavoit fort bien, que ſi elle expoſoit en vûë ces parties qu'il n'eſt pas honneſte de nommer, la beauté de l'homme en ſeroit ſoüillée; mais de la maniére que Monſieur D * * * a traduit ce paſſage, il ſemble que la nature ait eu quelque eſpece de doute ſi cette beauté en ſeroit ſoüillée, ou ſi elle ne le ſeroit point, car c'eſt à mon avis l'idée que donnent ces mots *de peur que, &c.* & cela déguiſe en quelque maniere la penſée de Xenophon, qui dit, *La nature a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il luy a eſté poſſible, pour ne point ſoüiller la beauté de l'animal.*

Ch. XXXV. pag. 100. *Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur païs.*] Longin dit, *tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la même liberté que dans leurs actions.* Il veut dire, que comme ces gens-là ſont les maiſtres d'eux-mêmes, leur eſprit accoûtumé à cet empire & à cette indépendance, ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté qui eſt le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toûjours dans le mouvement. Cela meritoit d'eſtre bien éclaircy; car c'eſt ce qui fonde en partie la réponſe de Longin, comme nous l'allons voir dans la ſeconde Remarque aprés celle-cy.

Ibid. *Qui avons eſté comme enveloppez par les coûtumes & par les façons de faire de la Monarchie.*] *Eſtre enveloppé par les coûtumes* me paroît obſcur. Il ſemble même que cette expreſſion dit tout autre choſe que ce que Longin a pretendu. Il y a dans le Grec, *qui avons eſté comme emmaillotez*, &c. Mais comme cela n'eſt pas François, j'aurois voulu traduire pour ap-

approcher de l'idée de Longin, *qui avons comme ſuccé avec le lait les coûtumes*, &c.

Les rendent même plus petits par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps.] Par cette bande Longin entend ſans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la teſte juſques aux pieds. Ces bandelettes eſtoient à peu prés comme celles dont les filles ſe ſervoient pour empêcher leur gorge de croiſtre. C'eſt pourquoy Terence appelle ces filles *vincto pectore*, ce qui répond fort bien au mot Grec δεσμὸς, que Longin employe ici & qui ſignifie *bande, ligature*. Encore aujourd'huy en beaucoup d'endroits de l'Europe, les femmes mettent en uſage ces bandes pour avoir les pieds petits. Pag. 101.

Je ſay bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme, & que c'eſt ſon naturel, &c.] Monſieur D*** ſuit ici tous les Interpretes qui attribuent encore ceci au Philoſophe qui parle à Longin. Mais je ſuis perſuadé que ce ſont les paroles de Longin, qui interrompt en cet endroit le Philoſophe & commence à luy répondre. Je croy même que dans la Lacune ſuivante il ne manque pas tant de choſes qu'on a crû, & peut-eſtre n'eſt-il pas ſi difficile d'en ſuppléer le ſens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit, *Je ſay bien, luy répondis-je alors, qu'il eſt fort aiſé à l'homme, & que c'eſt même ſon naturel de blâmer les choſes préſentes. Mais prenez y bien garde, ce n'eſt point la Monarchie qui eſt cauſe de la décadence des eſprits, & les delices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames, que cette guerre ſans fin qui trouble depuis ſi long-temps toute la terre, & qui oppoſe des obſtacles inſurmontables à nos plus genereuſes inclinations.* C'eſt aſſurément le veritable ſens de ce paſſage, & il ſeroit aiſé Ibid.

de

de le prouver par l'hiſtoire même du ſiecle de Longin. De cette maniere ce Rheteur répond fort bien aux deux objections du Philoſophe, dont l'une eſt que le gouvernement Monarchique cauſoit la grande ſterilité qui eſtoit alors dans les eſprits, & l'autre que dans les Republiques l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Républiquains dans un mouvement continuel qui élevoit leur courage, qui aiguiſoit leur eſprit & qui leur inſpiroit cette grandeur & cette nobleſſe dont les hommes veritablement libres ſont ſeuls capables.

Pag. 103. *Où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celuy-cy.*] Le Grec dit quelque choſe de plus atroce, *où l'on ne ſonge qu'à haſter la mort de celuy-cy*, &c. ἀπόθεσιν ἡμῖν θανάτων. Il a égard aux moyens dont on ſe ſervoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la ſucceſſion, on voit aſſez d'exemples de cette horrible coûtume dans les Satires des Anciens.

RE-

REFLEXIONS CRITIQUES SUR LONGIN,

Où, par occaſion, on répond à quelques objections de Monſieur Perrault contre Homere & contre Pindare.

REFLEXIONS CRITIQUES SUR LONGIN.

Reflexion Premiere.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz voſtre ſentiment avec cette ſincerité que nous devons naturellement à nos amis. Longin, chap. 1.] Longin nous donne ici, par ſon exemple, un des plus importans preceptes de la Rhetorique; qui eſt de conſulter nos amis ſur nos ouvrages, & de les accoûtumer de bonne heure à ne nous point flatter. Horace & Quintilien nous donnent le meſme conſeil en pluſieurs endroits; & Vaugelas, le plus ſage, à mon avis, des Ecrivains de noſtre Langue confeſſe que c'eſt à cette ſalutaire pratique qu'il doit ce qu'il y a de meilleur dans ſes écrits. Nous avons beau eſtre éclairez par nous-meſmes, les yeux d'autrui voyent toûjours plus loin que nous dans nos defauts, & un Eſprit mediocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une mépriſe qu'il ne voyoit pas. On dit que Malherbe conſultoit ſur ſes vers juſqu'à l'o-

l'oreille de ſa Servante; & je me ſouviens que Moliere m'a montré auſſi pluſieurs fois une vieille Servante qu'il avoit chez lui, à qui il liſoit, diſoit-il, quelquefois ſes Comedies; & il m'aſſeuroit que lorſque des endroits de plaiſanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit, parce qu'il avoit pluſieurs fois éprouvé ſur ſon Theatre que ces endroits n'y réüſſiſſoient point. Ces exemples ſont un peu ſinguliers, & je ne voudrois pas conſeiller à tout le monde de les imiter. Ce qui eſt de certain, c'eſt que nous ne ſçaurions trop conſulter nos Amis.

Il paroiſt neanmoins que Monſieur Perrault n'eſt pas de ce ſentiment. S'il croioit ſes Amis, on ne les verroit pas tous les jours dans le monde nous dire, comme ils font: Monſieur P. eſt de mes amis, & c'eſt un fort honneſte homme. Je ne ſçai pas comment il s'eſt allé mettre en teſte de heurter ſi lourdement la raiſon, en attaquant dans ſes Paralleles tout ce qu'il y a de livres anciens eſtimez & eſtimables. Veut il perſuader à tous les hommes que depuis deux mille ans ils n'ont pas eu le ſens commun? Cela fait pitié: auſſi ſe garde-t-il bien de nous montrer ſes ouvrages. Je ſouhaiterois qu'il ſe trouvaſt quelque honneſte homme qui lui vouluſt ſur cela charitablement ouvrir les yeux.

Je veux bien eſtre cet homme charitable; Monſr. P. m'a prié de ſi bonne grace lui-meſme de lui montrer ſes erreurs, qu'en verité je ferois conſcience de ne lui pas donner ſur cela quelque ſatisfaction. J'eſpere donc

donc de lui en faire voir plus d'une dans le cours de ces remarques. C'eſt la moindre choſe que je lui dois, pour reconnoiſtre les grands ſervices que feu Monſr. ſon frere le Medecin m'a, dit-il, rendus, en me gueriſſant de deux grandes maladies. La verité eſt pourtant que Monſr. ſon frere ne fut jamais mon medecin. Il eſt vrai qu'eſtant encore tout jeune, une de mes parentes, chez qui je logeois, & dont il eſtoit medecin, me l'amena malgré moy, & me força de le conſulter ſur une difficulté de reſpirer, que j'avois alors, & que j'ay encore. Il me taſta le pouls, & me trouva la fiévre que ſeurement je n'avois point. Cependant il me conſeilla de me faire ſaigner du pié, remede aſſez bizarre pour l'aſthme dont j'eſtois menacé. Je fus toutefois aſſez fou pour faire ſon ordonnance dés le ſoir même. Ce qui arriva de cela, c'eſt que ma difficulté de reſpirer augmenta conſiderablement, & que le lendemain ayant marché mal à propos, le pié m'enfla de telle ſorte, que j'en fus trois ſemaines dans le lict. C'eſt là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre monde.

Je n'entendis plus parler de lui depuis cette belle conſultation, ſinon lorſque mes Satires parurent, qu'il me revint de tous coſtez qu'il ſe déchaiſnoit à outrance contre moy; ne m'accuſant pas ſimplement d'avoir écrit contre des Auteurs, mais d'avoir gliſſé dans mes ouvrages des choſes dangereuſes & qui regardoient l'Etat. Je n'apprehendois guere ces calomnies, mes Satires n'atta-

quant que les méchans livres, & eſtant toutes pleines des loüanges du Roy, & ces loüanges meſme en faiſant le plus bel ornement. Je fis neanmoins avertir Monſr. le Medecin qu'il priſt garde à parler avec un peu plus de retenuë: mais cela ne ſervit qu'à l'aigrir encore davantage. Je m'en plaignis meſme alors à Monſr. ſon frere l'Academicien, qui ne me jugea pas digne de réponſe. J'avouë que c'eſt ce qui me fit faire dans mon Art Poëtique la metamorphoſe du Medecin de Florence en Architecte; vangeance aſſez mediocre de toutes les infamies que ce Medecin avoit dites de moy. Je ne nierai pas cependant qu'il ne fuſt homme de merite. Meſſieurs de l'Academie des Sciences ne conviennent pas pourtant de l'excellence de ſa Traduction de Vitruve, ni de toutes les choſes avantageuſes que Monſieur ſon frere rapporte de lui. Je lui puis meſme nommer * un des plus celebres de l'Academie d'Architecture, qui s'offre de lui faire voir, quand il voudra, demonſtrativement, & papiers ſur table, que c'eſt le deſſein du fameux Monſieur le Vau qu'on a ſuivi dans la façade du Louvre, & qu'il n'eſt point vrai que ni ce grand Ouvrage d'Architecture, ni l'Obſervatoire, ni l'Arc de Triomphe, ſoient des ouvrages d'un Medecin de la Faculté. C'eſt une querelle que je leur laiſſe démeſler entr'eux. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ce Medecin eſtoit de meſme goût que Monſieur ſon frere ſur les Anciens, & qu'il avoit pris en haine, auſſi-bien que lui, tout ce qu'il y a de grands Perſonnages dans l'Antiqui-

* *Monſieur d'Orbay.*

tiquité. On aſſûre que ce fut lui qui compoſa cette belle deffenſe de l'Opera d'Alceſte, où voulant tourner Euripide en ridicule, il fit ces étranges beveuës, que Monſieur Racine a ſi bien relevées dans la Préface de ſon Iphigenie. C'eſt donc de lui, & d'un autre frere encore qu'ils avoient, grand ennemi comme eux de Platon, d'Euripide & de tous les autres bons Auteurs, que j'ay voulu parler, quand j'ay dit qu'il y avoit de la bizarrerie d'eſprit dans leur famille, que je reconnois d'ailleurs pour une famille pleine d'honneſtes gens, & où il y en a même pluſieurs, je croy, qui ſouffrent Homere & Virgile.

On me pardonnera, ſi je prens encore ici l'occaſion de deſabuſer le Public d'une autre fauſſeté que Monſr. P. a avancée dans la Lettre bourgeoiſe qu'il m'a écrite, & qu'il a fait imprimer, où il prétend qu'il a autrefois beaucoup ſervi à un de mes freres auprés de Monſieur Colbert, pour lui faire avoir l'agrément de la charge de Contrôleur de l'Argenterie. Il allegue pour preuve, que mon frere, depuis qu'il eut cette Charge, venoit tous les ans lui rendre une viſite, qu'il appelloit de devoir, & non pas d'amitié. C'eſt une vanité dont il eſt aiſé de faire voir le menſonge; puiſque mon frere mourut dans l'année qu'il obtint cette charge, qu'il n'a poſſedée, comme tout le monde ſçait, que quatre mois; & que meſme, en conſideration de ce qu'il n'en avoit point joûi, mon autre frere, pour qui nous obtinmes l'agrément de la meſme charge, ne paya

point le marc d'or, qui montoit à une ſomme aſſez conſiderable. Je ſuis honteux de conter de ſi petites choſes au Public; mais mes Amis m'ont fait entendre que ces reproches de Monſr. P. regardant l'honneur, j'eſtois obligé d'en faire voir la fauſſeté.

REFLEXION. II.

Longin, chap. 11. *NOſtre eſprit, meſme dans le Sublime, a beſoin d'une methode, pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu.*] Cela eſt ſi vrai, que le Sublime hors de ſon lieu, non ſeulement n'eſt pas une belle choſe; mais devient quelquefois une grande puerilité. C'eſt ce qui eſt arrivé à Scuderi dés le commencement de ſon Poëme d'Alaric, lors qu'il dit:

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Ce vers eſt aſſez noble, & eſt peut-eſtre le mieux tourné de tout ſon ouvrage: mais il eſt ridicule de crier ſi haut, & de promettre de ſi grandes choſes dés le premier vers. Virgile auroit bien pû dire, en commençant ſon Eneïde; *Je chante ce fameux Heros fondateur d'un Empire qui s'eſt rendu maiſtre de toute la terre.* On peut croire qu'un auſſi grand Maiſtre que lui auroit aiſément trouvé des expreſſions pour mettre cette penſée en ſon jour. Mais cela auroit ſenti ſon Declamateur. Il s'eſt contenté de dire: *Je chante cet Homme rempli de pieté, qui, aprés bien des travaux, aborda en Italie.* Un exorde doit eſtre ſimple & ſans affectation. Cela eſt

eſt auſſi vrai dans la Poëſie que dans les Discours oratoires, parce que c'eſt une regle fondée ſur la nature qui eſt la même par tout; & la comparaiſon du frontiſpice d'un Palais, que Monſr. P. allegue pour deffendre ce vers de l'Alaric, n'eſt point juſte. Le frontiſpice d'un Palais doit eſtre orné, je l'avoüe: mais l'exorde n'eſt point le frontiſpice d'un Poëme. C'eſt plûtoſt une avenuë, une avant-cour qui y conduit, & d'où on le découvre. Le frontiſpice fait une partie eſſentielle du Palais, & on ne le ſçauroit oſter qu'on n'en détruiſe toute la ſymetrie: mais un Poëme ſubſiſtera fort bien ſans exorde; & meſme nos Romans, qui ſont des eſpeces de Poëmes, n'ont point d'exorde.

Il eſt donc certain qu'un exorde ne doit point trop promettre: & c'eſt ſur quoy j'ay attaqué le vers de l'Alaric, à l'exemple d'Horace, qui a auſſi attaqué dans le meſme ſens le début du Poëme d'un Scuderi de ſon temps, qui commençoit par

Fortunam Priami cantabo & nobile bellum:

Je chanterai les diverſes fortunes de Priam, & toute la noble guerre de Troye. Car le Poëte, par ce début, promettoit plus que l'Iliade & l'Odyſſée enſemble. Il eſt vrai que par occaſion Horace ſe moque auſſi fort plaiſamment de l'épouvantable ouverture de bouche qui ſe fait en prononçant ce futur *cantabo*: mais au fond c'eſt de trop promettre qu'il accuſe ce vers. On void donc où ſe reduit la critique de Monſr. P. qui ſuppoſe que j'ay accuſé le vers d'Alaric d'eſtre mal

tourné, & qui n'a entendu ni Horace ni moy. Au reſte, avant que de finir cette remarque, il trouvera bon que je lui apprenne qu'il n'eſt pas vrai que l'*ă* de *căno* dans *Arma virumque căno*, ſe doive prononcer comme l'*ā* de *cantābo*, & que c'eſt une erreur qu'il a ſucée dans le College, où l'on a cette mauvaiſe methode de prononcer les breves dans les Diſſyllabes Latins, comme ſi c'étoient des longues: mais c'eſt un abus qui n'empêche pas le bon mot d'Horace; car il a écrit pour des Latins qui ſçavoient prononcer leur langue, & non pas pour des François.

REFLEXION III.

Longin, ch. III. *Il eſtoit enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoy qu'aveugle pour ſes propres defauts.* Il n'y a rien de plus inſupportable qu'un Auteur mediocre, qui ne voyant point ſes propres defauts, veut trouver des defauts dans tous les plus habiles Ecrivains. Mais c'eſt encore bien pis, lors qu'accuſant ces Ecrivains de fautes qu'ils n'ont point faites, il fait lui-meſme des fautes, & tombe dans des ignorances groſſieres. C'eſt ce qui eſtoit arrivé quelquefois à Timée, & ce qui arrive toûjours à Monſr. P. Il commence la cenſure qu'il fait d'Homere par la choſe du monde la plus fauſſe, qui eſt, que beaucoup d'excellens Critiques ſoûtiennent qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homere qui ayt compoſé l'Iliade & l'Odyſſée; & que ces deux Poëmes ne ſont qu'une collection de pluſieurs petits Poë-

Parall. de Monſr. P. To. III. pag. 33.

Poëmes de differens Auteurs, qu'on a joints enſemble. Il n'eſt point vray que jamais perſonne ayt avancé, au moins ſur le papier, une pareille extravagance: & Elien que Monſieur P. cite pour ſon garant, dit poſitivement le contraire, comme nous le ferons voir dans la ſuite de cette Remarque.

Tous ces excellens Critiques donc ſe reduiſent à feu Monſieur l'Abbé d'Aubignac, qui avoit, à ce que prétend Monſieur P. préparé des Memoires pour prouver ce beau paradoxe. J'ay connu Monſieur l'Abbé d'Aubignac. Il eſtoit homme de beaucoup de merite, & fort habile en matiere de Poëtique, bien qu'il ſceuſt mediocrement le Grec. Je ſuis ſeur qu'il n'a jamais conceu un ſi étrange deſſein, à moins qu'il ne l'ayt conceu les dernieres années de ſa vie, où l'on ſçait qu'il eſtoit tombé en une eſpece d'enfance. Il ſçavoit trop qu'il n'y eut jamais deux Poëmes ſi bien ſuivis, & ſi bien liez, que l'Iliade & l'Odyſſée; ni où le meſme genie éclate davantage par tout, comme tous ceux qui les ont leus en conviennent. Monſieur P. neanmoins pretend qu'il y a de fortes conjectures pour apuier le pretendu paradoxe de cet Abbé; & ces fortes conjectures ſe reduiſent à deux, dont l'une eſt, qu'on ne ſçait point la ville qui a donné naiſſance à Homere. L'autre eſt, que ſes ouvrages s'appellent Rhapſodies, mot qui veut dire un amas de chanſons couſuës enſemble, d'où il conclut, que les ouvrages d'Homere ſont des pieces ramaſſées de differens Auteurs, jamais aucun autre Poëte n'ayant in-

titulé, dit-il, ſes ouvrages Rhapſodies. Voila d'étranges preuves. Car pour le premier point, combien n'avons-nous pas d'écrits fort celebres qu'on ne ſoupçonne point d'eſtre faits par pluſieurs Ecrivains differens: bien qu'on ne ſçache point les villes où ſont nés leurs Auteurs, ni meſme le temps où ils vivoient ? témoin Quinte-Curce, Petrone, &c. A l'égard du mot de Rhapſodies, on étonneroit peut-eſtre bien Monſieur P. ſi on lui faiſoit voir que ce mot ne vient point de ῥάπτειν qui ſignifie joindre, coudre enſemble: mais de ῥάβδος, qui veut dire une branche, & que les Livres de l'Iliade & de l'Odyſſée ont eſté ainſi appellez, parce qu'il y avoit autrefois des gens qui les chantoient une branche de laurier à la main, & qu'on appelloit à cauſe de cela les *Chantres de la branche.* *

* Ραβδώδες.

La plus commune opinion pourtant eſt que ce mot vient de ῥάπτειν ᾠδὰς, & que Rhapſodie veut dire un amas de vers d'Homere qu'on chantoit, y ayant des gens qui gagnoient leur vie à les chanter, & non pas à les compoſer comme noſtre Cenſeur ſe le veut bizarrement perſuader. Il n'y a qu'à lire ſur cela Euſtathius. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'aucun autre Poëte qu'Homere n'ayt intitulé ſes vers Rhapſodies, parce qu'il n'y a jamais eu que les vers d'Homere qu'on ayt chantez de la ſorte. Il paroiſt neanmoins que ceux qui dans la ſuite ont fait de ces Parodies qu'on appelloit Centons d'Homere, ont auſſi nommé ces Centons Rhapſodies, & c'eſt peut-eſtre ce qui a ren-

Ὁμηρόκεντρα.

du

du le mot de Rhapſodie odieux en François, où il veut dire un amas de méchantes pieces recouſuës. Je viens maintenant au paſſage d'Elien que cite Monſieur P. & afin qu'en faiſant voir ſa mépriſe & ſa mauvaiſe foy ſur ce paſſage, il ne m'accuſe pas à ſon ordinaire de lui impoſer, je vais raporter ſes propres mots. Les voici. *Elien dont le témoignage n'eſt pas frivole, dit formellement, que l'opinion des anciens Critiques eſtoit qu'Homere n'avoit jamais compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux ſans unité de deſſein, & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverſes parties qu'il avoit compoſées ſans ordre, & ſans arrangement, dans la chaleur de ſon imagination, que les noms des matieres dont il traitoit: qu'il avoit intitulé la Colere d'Achille le Chant, qui a depuis eſté le premier Livre de l'Iliade: Le Dénombrement des Vaiſſeaux celui qui eſt devenu le ſecond Livre: Le Combat de Paris & de Menelas celui dont on a fait le troiſiéme, & ainſi des autres. Il ajoûte que Lycurgue de Lacedemone fut le premier qui apporta d'Ionie dans la Grece ces diverſes parties ſeparées les unes des autres, & que ce fut Piſiſtrate qui les arrangea, comme je viens de dire, & qui fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée en la maniere que nous les voyons aujourd'hui, de vingt-quatre Livres chacune en l'honneur des vingt-quatre lettres de l'Alphabet.* Parall. de Monſr. P. To. III.

A en juger par la hauteur dont Monſieur P. étale ici toute cette belle erudition, pourroit-on ſoupçonner qu'il n'y a rien de tout cela dans Elien? Cependant il eſt trés-

viritable qu'il n'y en a pas un mot. Elien ne disant autre chose, sinon que les Oeuvres d'Homere qu'on avoit completes en Ionie ayant couru d'abord par pieces détachées dans la Grece, où on les chantoit sous differens titres, elles furent enfin apportées toutes entieres d'Ionie par Lycurgue, & données au Public par Pisistrate qui les revit. Mais pour faire voir que je dis vrai, il faut rapporter ici les propres termes d'Elien. * *Les Poësies d'Homere*, dit cet Auteur, *courant d'abord en Grece par pieces détachées estoient chantées chés les anciens Grecs sous de certains titres qu'ils leur donnoient. L'une s'appelloit le Combat proche des Vaisseaux, l'autre Dolon surpris, l'autre la valeur d'Agamemnon, l'autre le Denombrement des Vaisseaux, l'autre la Patroclée, l'autre le corps d'Hector racheté, l'autre les Combats faits en l'honneur de Patrocle, l'autre les sermens violez. C'est ainsi à peu prés que se distribuoit l'Iliade. Il en estoit de mesme des parties de l'Odyssée; l'une s'appelloit le voyage à Pyle, l'autre le passage à Lacedemone, l'Antre de Calypso, le Vaisseau, la Fable d'Alcinous, le Cyclope, la descente aux Enfers, les bains de Circé, le meurtre des Amans de Penelope, la visite renduë à Laerte dans son champ, &c. Lycurgue Lacedemonien fut le premier qui venant d'Ionie apporta assez tard en Grece toutes les œuvres completes d'Homere, & Pisistrate les ayant ramassées ensemble dans un volume, fut celui qui donna au Public l'Iliade & l'Odyssée en l'estat que nous les avons.* Y a-t-il là un seul mot dans le sens que lui donne Monsieur

* *Livre xiij. des diverses histoires ch. 14.*

ſieur P. ? Où Elien dit-il formellement que l'opinion des anciens Critiques eſtoit qu'Homere n'avoit compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux, & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverſes parties qu'il avoit compoſées ſans ordre & ſans arrangement, dans la chaleur de ſon imagination, que les noms des matieres dont il traitoit ? Eſt-il ſeulement parlé là de ce qu'a fait, ou penſé Homere en compoſant ſes Ouvrages ? & tout ce qu'Elien avance ne regarde-t-il pas ſimplement ceux qui chantoient en Grece les Poëſies de ce divin Poëte, & qui en ſçavoient par cœur beaucoup de pieces détachées, auſquelles ils donnoient les noms qu'il leur plaiſoit ? ces pieces y eſtant toutes, long-temps meſmes avant l'arrivée de Lycurgue. Où eſt-il parlé que Piſiſtrate fit l'Iliade & l'Odyſſée ? Il eſt vrai que le Traducteur Latin a mis *confecit :* mais outre que *confecit* en cet endroit ne veut point dire fit, mais ramaſſa, cela eſt fort mal traduit ; & il y a dans le Grec ἀπέφηνε, qui ſignifie les montra, les fit voir au Public. Enfin bien loin de faire tort à la gloire d'Homere, y-t-il rien de plus honorable pour lui que ce paſſage d'Elien, où l'on void que les ouvrages de ce grand Poëte avoient d'abord couru en Grece dans la bouche de tous les hommes qui en faiſoient leurs delices, & ſe les apprenoient les uns aux autres, & qu'enſuite ils furent donnez complets au Public par un des plus galants hommes de ſon ſiecle, je veux dire, par Piſiſtrate, celuy qui ſe rendit maiſtre de la ville d'Athenes ?

Euſtathius cite encore, outre Piſiſtrate, trois des plus fameux Grammairiens d'alors qui contribuerent, dit-il, à ce travail; de ſorte qu'il n'y a peut-eſtre point d'ouvrages de l'Antiquité qu'on ſoit ſi ſeur d'avoir complets & en bon ordre que l'Iliade & l'Odyſſée. Ainſi voila plus de vingt beveûës que Monſr. P. a faites ſur le ſeul paſſage d'Elien. Cependant c'eſt ſur ce paſſage qu'il fonde toutes les abſurditez qu'il dit d'Homere, prenant de là occaſion de traiter de haut en bas l'un des meilleurs Livres de Poëtique qui, du conſentement de tous les habiles gens, ayt eſté fait en noſtre langue, c'eſt à ſçavoir, le Traité du Poëme Epique du Pere le Boſſu, & où ce ſçavant Religieux fait ſi bien voir l'unité, la beauté, & l'admirable conſtruction des Poëmes de l'Iliade, de l'Odyſſée, & de l'Eneide. Monſieur P. ſans ſe donner la peine de refuter toutes les choſes ſolides que ce Pere a écrites ſur ce ſujet, ſe contente de le traiter d'homme à chimeres & à viſions creuſes. On me permettra d'interrompre ici ma remarque, pour lui demander de quel droit il parle avec ce mépris d'un Auteur approuvé de tout le monde: lui qui trouve ſi mauvais que je me ſois moqué de Chapelain & de Cotin, c'eſt-à-dire, de deux Auteurs univerſellement décriez. Ne ſe ſouvient-il point que le Pere le Boſſu eſt un Auteur moderne, & un Auteur moderne excellent? Aſſeurément il s'en ſouvient, & c'eſt vraiſemblablement ce qui le lui rend inſupportable. Car ce n'eſt pas ſimplement aux Anciens qu'en veut Monſr. P.

c'eſt

c'eſt à tout ce qu'il y a jamais eu d'Ecrivains d'un merite élevé dans tous les ſiecles, & meſme dans le noſtre: n'ayant d'autre but que de placer, s'il lui eſtoit poſſible, ſur le throſne de belles Lettres ſes chers amis les Auteurs mediocres, afin d'y trouver ſa place avec eux. C'eſt dans cette veuë qu'en ſon dernier Dialogue il a fait cette belle apologie de Chapelain, Poëte à la verité un peu dur dans ſes expreſſions, & dont il ne fait point, dit-il, ſon Heros: mais qu'il trouve pourtant beaucoup plus ſenſé qu'Homere, & que Virgile, & qu'il met du moins en meſme rang que le Taſſe, affectant de parler de la Jeruſalem délivrée & de la Pucele, comme de deux Ouvrages modernes qui ont la meſme cauſe à ſoûtenir contre les Poëmes anciens.

Que s'il loüe en quelques endroits Malherbe, Racan, Moliere & Corneille, & s'il les met au deſſus de tous les Anciens: Qui ne void, que ce n'eſt qu'afin de les mieux avilir dans la ſuite, & pour rendre plus complet le triomphe de Monſr. Quinaut, qu'il met beaucoup au deſſus d'eux; & *qui eſt*, dit-il, en propres termes, *le plus grand Poëte que la France ayt jamais eu pour le Lyrique, & pour le Dramatique?* Je ne veux point ici offenſer la memoire de Monſieur Quinaut, qui malgré tous nos démêlez Poëtiques, eſt mort mon ami. Il avoit, je l'avouë, beaucoup d'eſprit, & un talent tout particulier pour faire des vers bons à mettre en chant. Mais ces vers n'eſtoient pas d'une grande force ni d'une grande éle-

vation, & c'eſtoit leur foibleſſe meſme qui les rendoit d'autant plus propres pour le Muſicien auquel ils doivent leur principale gloire: puiſqu'il n'y a en effet de tous ſes ouvrages que les Opera qui ſoient recherchez. Encore eſt il bon, que les notes de Muſique les accompagnent. Car pour les autres pieces de Theatre qu'il a faites en fort grand nombre, il y a long temps qu'on ne les jouë plus, & on ne ſe ſouvient pas meſme qu'elles ayent eſté faites.

Du reſte, il eſt certain que Monſr. Quinaut eſtoit un trés-honneſte homme, & ſi modeſte, que je ſuis perſuadé que s'il eſtoit encore en vie, il ne ſeroit gueres moins choqué des loüanges outrées que lui donne ici Monſr. P. que des traits qui ſont contre lui dans mes Satires. Mais pour revenir à Homere on trouvera bon, puiſque je ſuis en train, qu'avant que de finir cette remarque, je faſſe encore voir ici cinq énormes béveûës que noſtre Cenſeur a faites en ſept ou huit pages, voulant reprendre ce grand Poëte.

La premiere eſt à la page 72. où il le raille d'avoir, par une ridicule obſervation anatomique écrit, dit-il, dans le quatriéme Livre de l'Iliade, que Menelas avoit les talons à l'extremité des jambes. C'eſt ainſi qu'avec ſon agrément ordinaire il traduit un endroit tres-ſenſé & tres-naturel d'Homere, où le Poëte à propos du ſang qui ſortoit de la bleſſure de Menelas, ayant apporté la comparaiſon de l'yvoire qu'une femme de Carie à teint en couleur de pourpre, *De meſme*, dit-il, *Menelas, Ta cuiſſe & ta jambe juſqu'à l'ex-*

l'extremité du talon furent alors teintes de ton ſang.

Τοῖοί τοι Μενέλαε, μιάνθην αἵματι μηροὶ
Εὐφυέες, κνῆμαί τε ἰδὲ σφυρὰ καλὰ ὑπένερθε.

Talia tibi, Menelae, fœdata ſunt cruore femora
Solida, tibiæ, talique pulchri infra.

Eſt-ce là dire anatomiquement que Menelas avoit les talons à l'extremité des jambes? & le Cenſeur eſt-il excuſable de n'avoir pas au moins veu dans la verſion Latine que l'adverbe *infra* ne ſe conſtruiſoit pas avec *talus*, mais avec *fœdata ſunt?* Si Monſieur P. veut voir de ces ridicules obſervations anatomiques, il ne faut pas qu'il aille feüilleter l'Iliade: il faut qu'il reliſe la Pucele. C'eſt-là qu'il en pourra trouver un bon nombre: & entr'autres celle-ci, où ſon cher Monſr. Chapelain met au rang des agrémens de la belle Agnés, qu'elle avoit les doigts inégaux: ce qu'il exprime en ces jolis termes.

On void hors des deux bouts de ſes deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches:
Dont les doigts inegaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

La ſeconde béveuë eſt à la page ſuivante, où noſtre Cenſeur accuſe Homere de n'avoir point ſceu les Arts. Et cela, pour avoir dit dans le troiſiéme de l'Odyſſée, que le Fondeur que Neſtor fit venir pour dorer les cornes du Taureau qu'il vouloit ſacrifier, vint avec ſon enclume, ſon marteau, & ſes tenail-

nailles : A-t-on beſoin, dit Monſieur P. d'enclume ni de marteau pour dorer? Il eſt bon premierement de lui apprendre qu'il n'eſt point parlé là d'un Fondeur, mais d'un Forgeron*, & que ce Forgeron qui eſtoit en meſme temps & le Fondeur & le Batteur d'or de la petite ville de Pyle, ne venoit pas ſeulement pour dorer les cornes du Taureau: mais pour battre l'or dont il les devoit dorer, & que c'eſt pour cela qu'il avoit apporté ſes inſtrumens comme le Poëte le dit en propres termes, οἷσίν τε χρυσὸν ἐεργάζετο, *inſtrumenta quibus aurum fabricabat.* Il paroiſt meſme que ce fut Neſtor qui lui fournit l'or qu'il battit. Il eſt vrai qu'il n'avoit pas beſoin pour cela d'une fort groſſe enclume. Auſſi celle qu'il apporta eſtoit-elle ſi petite, qu'Homere aſſûre qu'il la tenoit à la main. Ainſi on void qu'Homere a parfaitement entendu l'art dont il parloit. Mais comment juſtifierons-nous Monſieur P. cet homme d'un ſi grand gouſt, & ſi habile en toute ſorte d'arts, ainſi qu'il s'en vante luimeſme dans la lettre qu'il m'a écrite, comment, dis-je, l'excuſerons-nous d'eſtre encore à apprendre que les feüilles d'or dont on ſe ſert pour dorer, ne ſont que de l'or extrêmement battu?

* χαλκεύς.

La troiſiéme béveûë eſt encore plus ridicule: Elle eſt à la meſme page, où il traite noſtre Poëte de groſſier, d'avoir fait dire à Ulyſſe par la Princeſſe Nauſicaa dans l'Odyſſée, *qu'elle n'approuvoit point qu'une fille couchaſt avec un homme, avant que de l'avoir épouzé.* Si le mot Grec, qu'il explique de la ſorte,

ſorte, vouloit dire en cet endroit *coucher*, la choſe ſeroit encore bien plus ridicule que ne dit noſtre Critique: puiſque ce mot eſt joint en cet endroit à un pluriel, & qu'ainſi la Princeſſe Nauſicaa diroit, *qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec pluſieurs hommes, avant que d'eſtre mariée.* Cependant c'eſt une choſe tres-honneſte & pleine de pudeur, qu'elle dit ici à Ulyſſe. Car dans le deſſein qu'elle a de l'introduire à la Cour du Roy ſon pere; elle lui fait entendre qu'elle va devant préparer toutes choſes: mais qu'il ne faut pas qu'on la voye entrer avec lui dans la ville, à cauſe des Phéaciens, peuple fort médiſant, qui ne manqueroient pas d'en faire de mauvais diſcours: ajoûtant, qu'elle n'approuveroit pas elle meſme la conduite d'une fille qui, ſans le congé de ſon pere & de ſa mere, frequenteroit des hommes avant que d'eſtre mariée. C'eſt ainſi que tous les Interpretes ont expliqué en cet endroit les mots, εὐδείσῃ μίσγεσθαι, *miſceri hominibus:* y en ayant meſme qui ont mis à la marge du texte Grec, pour prévenir les P. *Gardez-vous de croire que μίσγεσθαι en cet endroit veüille dire coucher.* En effet ce mot eſt preſque employé par tout dans l'Iliade, & dans l'Odyſſée, pour dire frequenter; & il ne veut dire coucher avec quelqu'un, que lorſque la ſuite naturelle du diſcours, quelque autre mot qu'on y joint, & la qualité de la perſonne qui parle, ou dont on parle, le determinent infailliblement à cette ſignification, qu'il ne peut jamais avoir dans la bouche d'une Princeſſe auſſi ſage, & auſſi hon-

honneſte qu'eſt repreſentée Nauſicaa.

Ajoûtez l'étrange abſurdité qui s'enſuivroit de ſon diſcours, s'il pouvoit eſtre pris ici dans ce ſens: puiſqu'elle conviendroit en quelque ſorte, par ſon raiſonnement, qu'une femme mariée peut coucher honneſtement avec tous les hommes qu'il lui plaira. Il en eſt de meſme de *μίσγεσθαι* en Grec, que des mots *cognoſcere* & *commiſceri* dans le langage de l'Ecriture; qui ne ſignifient d'eux-meſmes que *connoiſtre* & *ſe meſler*, & qui ne veulent dire figurément *coucher*, que ſelon l'endroit où on les applique: ſi bien que toute la groſſiereté prétenduë du mot d'Hómere appartient entierement à nôtre Cenſeur, qui ſalit tout ce qu'il touche, & qui n'attaque les Auteurs anciens que ſur des interpretations fauſſes qu'il ſe forge à ſa fantaiſie, ſans ſçavoir leur langue, & que perſonne ne leur a jamais données.

La quatriéme bévuë eſt auſſi ſur un paſſage de l'Odyſſée. Eumée dans le neuviéme Livre de ce Poëme raconte qu'il eſt né dans une petite Iſle appellée Syros, qui eſt au couchant de l'Iſle d'Ortygie. Ce qu'il explique par ces mots:

Ὀρτυγίης καθύπερθεν ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο.

Ortygiâ deſuper quâ parte ſunt converſiones Solis.

petite Iſle ſituée au deſſus de l'Iſle d'Ortygie, du coſté que le Soleil ſe couche. Il n'y a jamais eû de difficulté ſur ce paſſage: tous les Interpretes l'expliquent de la ſorte, & Euſtathius meſme apporte des exemples, où il fait voir que le verbe *τρέπεσθαι* d'où vient

τρο-

τροπαὶ est employé dans Homere pour dire que le Soleil se couche. Cela est confirmé par Hesychius, qui explique le terme de τροπαὶ par celui de δύσεις, mot qui signifie incontestablement le Couchant. Il est vrai qu'il y a un vieux Commentateur qui a mis dans une petite note, qu'Homere, par ces mots, a voulu aussi marquer ; *qu'il y avoit dans cette Isle un antre, où l'on faisoit voir les tours ou conversions du Soleil.* On ne sçait pas trop bien ce qu'a voulu dire par là ce Commentateur aussi obscur qu'Homere est clair. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ni lui ni pas un autre n'ont jamais pretendu qu'Homere ayt voulu dire; que l'Isle de Syros estoit située sous le Tropique : & que l'on n'a jamais attaqué ni deffendu ce grand Poëte sur cette erreur: parce qu'on ne la lui a jamais imputée. Le seul Monsr. P. qui, comme je l'ay montré par tant de preuves, ne sçait point de Grec, & qui sçait si peu la Geographie, que dans un de ses ouvrages il a mis le fleuve de Meandre, & par conséquent la Phrygie & Troye dans la Grece, le seul Monsr. P. dis-je, vient, sur l'idée chimerique qu'il s'est mise dans l'esprit, & peut-estre sur quelque miserable note d'un Pédant, accuser un Poëte regardé par tous les anciens Geographes comme le pere de la Geographie, d'avoir mis l'Isle de Syros, & la mer Mediterranée, sous le Tropique, faute qu'un petit Ecolier n'auroit pas faite: & non seulement il l'en accuse, mais il suppose que c'est une chose reconnuë de tout le monde, & que les Interpretes ont taché

en

en vain de ſauver en expliquant, dit-il, ce paſſage du Cadran que Pherecydés, qui vivoit trois cens ans depuis Homere, avoit fait dans l'Iſle de Syros: quoy qu'Euſtathius, le ſeul Commentateur qui a bien entendu Homere, ne diſe rien de cette interpretation, qui ne peut avoir eſte donnée à Homere que par quelque ridicule Commentateur de Diogene de Laërce, que je ne connois point. Voila les belles preuves par où nôtre Cenſeur prétend faire voir qu'Homere ne ſçavoit point les arts; & qui ne font voir autre choſe, ſinon que Monſieur P. ne ſçait point de Grec, entend mediocrement le Latin, & ne connoiſt lui-meſme en aucune ſorte les arts.

Il a fait les autres bévûes pour n'avoir pas entendu le Grec; mais il eſt tombé dans la cinquiéme erreur, pour n'avoir pas entendu le Latin. La voici. *Ulyſſe dans l'Odyſſée eſt*, dit-il, *reconnu par ſon Chien qui ne l'avoit point vû depuis vingt ans. Cependant Pline aſſeure, que les Chiens ne paſſent jamais quinze ans.* Monſieur P. ſur cela fait le procez à Homere, comme ayant infailliblement tort d'avoir fait vivre un chien vingt ans, Pline aſſeûrant que les chiens n'en peuvent vivre que quinze. Il me permettra de lui dire que c'eſt condamner un peu legerement Homere; puiſque non ſeulement Ariſtote, ainſi qu'il l'avouë lui meſme, mais tous les Naturaliſtes modernes, comme Jonſton, Aldroand, &c. aſſeûrent qu'il y a des chiens qui vivent vingt années: que meſme je pourrois lui citer des exemples dans noſtre

ſiecle

ſiecle de chiens qui en ont vécu juſqu'à vingt-deux, & qu'enfin Pline, quoy qu'Ecrivain admirable, a eſté convaincu, comme chacun ſçait, de s'eſtre trompé plus d'une fois ſur les choſes de la Nature: au lieu qu'Homere, avant les Dialogues de Monſieur P. n'a jamais eſté meſme accuſé ſur ce point d'aucune erreur. Mais quoy? Monſieur P. eſt reſolu de ne croire aujourd'hui que Pline, pour lequel il eſt, dit-il, preſt à parier. Il faut donc le ſatisfaire & lui apporter l'autorité de Pline lui-meſme, qu'il n'a point leû, ou qu'il n'a point entendu, & qui dit poſitivement la meſme choſe qu'Ariſtote & tous les autres Naturaliſtes, c'eſt à ſçavoir, que les chiens ne vivent ordinairement que quinze ans, mais qu'il y en a quelquefois qui vont juſques à vingt. Voici ſes termes: * *Cette eſpece de chiens qu'on appelle chiens de Laconie, ne vivent que dix ans: Toutes les autres eſpeces de chiens vivent ordinairement quinze ans, & vont quelquefois juſques à vingt. Canes Laconici vivunt annis denis, cætera genera quindecim annos, aliquando viginti.* Qui pourroit croire que noſtre Cenſeur voulant, ſur l'autorité de Pline, accuſer d'erreur un auſſi grand perſonnage qu'Homere, ne ſe donne pas la peine de lire le paſſage de Pline, ou de ſe le faire expliquer? & qu'enſuite de tout ce grand nombre de béveuës entaſſées les unes ſur les autres dans un ſi petit nombre de pages, il ayt la hardieſſe de conclure, comme il fait: *qu'il ne trouve point d'inconvenient* (ce ſont ſes termes) *qu'Homere qui eſt mauvais Aſtronome & mauvais*

* *Pline Hiſt. nat. l. x.*

Parall. To. II.

vais Geographe, ne ſoit pas bon Naturaliſte. Y a-t-il un homme ſenſé qui liſant ces abſurditez dites avec tant de hauteur dans les Dialogues de Monſieur P. puiſſe s'empeſcher de jetter de colere le livre, & de dire comme Demiphon dans Terence: *Cuperem mihi dari in conſpectum hunc hominem.*

Je ferois un gros volume, ſi je voulois lui montrer toutes les autres béveuës qui ſont dans les ſept ou huit pages, que je viens d'examiner, y en ayant preſque encore un auſſi grand nombre que je paſſe, & que peut-eſtre je lui feray voir dans la premiere edition qui ſe fera de mon livre: ſi je voy que les hommes daignent jetter les yeux ſur ces eruditions Grecques, & lire des remarques faites ſur un livre que perſonne ne lit.

REFLEXION IV.

Longin, ch. VII. C'*Eſt ce qu'on peut voir dans la deſcription de la Déeſſe Diſcorde, qui a, dit-il, La teſte dans les Cieux, & les piés ſur la Terre.*] Virgile a traduit ce vers preſque mot pour mot dans le quatriéme Livre de l'Eneïde, appliquant à la Renommée ce qu'Homere dit de la Diſcorde.

Ingrediturque ſolo & caput inter nubila condit.

Un ſi beau vers imité par Virgile & admiré par Longin, n'a pas eſté neanmoins à couvert de la critique de Monſieur P. qui trouve cette hyperbole outrée, & la met au rang des contes de peau d'aſne. Il n'a pas pris garde que meſme dans le diſcours ordinaire il nous

Parall. tom. III. pag. 117.

nous échappe tous les jours des hyperboles plus fortes que celle-là, qui ne dit au fond que ce qui eſt tres-veritable; c'eſt à ſçavoir, que la Diſcorde regne par tout ſur la terre, & meſme dans le Ciel entre les Dieux; c'eſt à dire, entre les Dieux d'Homere. Ce n'eſt donc point la deſcription d'un Geant, comme le prétend noſtre Cenſeur, que fait ici Homere; c'eſt une allegorie tres-juſte: & bien qu'il faſſe de la Diſcorde un perſonnage, c'eſt un perſonnage allegorique qui ne choque point, de quelque taille qu'il le faſſe; parce qu'on le regarde comme une idée & une imagination de l'eſprit, & non point comme un eſtre materiel ſubſiſtant dans la Nature. Ainſi cette expreſſion du Pſeaume, *J'ay veu l'Impie élevé comme un cedre du Liban*, ne veut pas dire que l'impie eſtoit un geant grand comme un cedre du Liban. Cela ſignifie que l'Impie eſtoit au faiſte des grandeurs humaines; & Monſieur Racine eſt fort bien entré dans la penſée du Pſalmiſte, par ces deux vers de ſon Eſther, qui ont du rapport au vers d'Homere,

Pareil au cedre il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux.

Il eſt donc aiſé de juſtifier les paroles avantageuſes que Longin dit du vers d'Homere ſur la Diſcorde. La verité eſt pourtant, que ces paroles ne ſont point de Longin: puiſque c'eſt moy qui, à l'imitation de Gabriel de Petra, les lui ay en partie preſtées. Le Grec en cet endroit eſtant fort defectueux, & meſme le vers d'Homere n'y eſtant point rap-

rapporté. C'eſt ce que Monſr. P. n'a eu garde de voir : parce qu'il n'a jamais leu Longin, ſelon toutes les apparences, que dans ma traduction. Ainſi penſant contredire Longin, il a fait mieux qu'il ne penſoit, puiſque c'eſt moy qu'il a contredit. Mais en m'attaquant, il ne ſçauroit nier qu'il n'ayt auſſi attaqué Homere, & ſur tout Virgile qu'il avoir tellement dans l'eſprit, quand il a blâmé ce vers ſur la Diſcorde, que dans ſon diſcours, au lieu de la Diſcorde, il a écrit, ſans y penſer, la Renommée.

Parall. To. III. *pag.* 118.

C'eſt donc d'elle qu'il fait cette belle critique. *Que l'exageration du Poëte en cet endroit ne ſçauroit faire une idée bien nette. Pourquoy? C'eſt*, ajoûte-t-il, *que tant qu'on pourra voir la teſte de la Renommée, ſa teſte ne ſera point dans le Ciel; & que ſi ſa teſte eſt dans le Ciel, on ne ſçait pas trop bien ce que l'on void.* O l'admirable raiſonnement! Mais où eſt-ce qu'Homere & Virgile diſent qu'on void la teſte de la Diſcorde, ou de la Renommée? & afin qu'elle ayt la teſte dans le Ciel, qu'importe qu'on l'y voye ou qu'on ne l'y voye pas? N'eſt-ce pas ici le Poëte qui parle, & qui eſt ſuppoſé voir tout ce qui ſe paſſe meſme dans le Ciel; ſans que pour cela les yeux des autres hommes le découvrent? En verité j'ay peur que les Lecteurs ne rougiſſent pour moy, de me voir refuter de ſi étranges raiſonnemens. Noſtre Cenſeur attaque enſuite une autre hyperbole d'Homere à propos des chevaux des Dieux : Mais comme ce qu'il dit contre cette hyperbole, n'eſt qu'une fade plaiſanterie, le peu que je viens

de

de dire contre l'objection précedente, ſuffira, je croy, pour répondre à toutes les deux.

REFLEXION V.

IL en eſt de meſme de ces compagnons d'Ulyſſe changez en pourceaux, que Zoile appelle de petits cochons larmoyans.] Il paroiſt par ce paſſage de Longin, que Zoile, auſſi bien que Monſr. P. s'eſtoit égayé à faire des railleries ſur Homere. Car cette plaiſanterie *des petits cochons larmoyans*, a aſſez de rapport avec *les comparaiſons à longue queuë*, que noſtre Critique moderne reproche à ce grand Poëte: & puiſque dans noſtre ſiecle, la liberté que Zoile s'eſtoit donnée de parler ſans reſpect des plus grands Ecrivains de l'Antiquité, ſe met aujourd'hui à la mode parmi beaucoup de petits Eſprits auſſi ignorans qu'orgueilleux, & pleins d'eux-mêmes; il ne ſera pas hors de propos de leur faire voir ici de quelle maniere cette liberté a réüſſi autrefois à ce Rheteur, homme fort ſçavant, ainſi que le témoigne Denys d'Halycarnaſſe, & à qui je ne voy pas qu'on puiſſe rien reprocher ſur les mœurs: puiſqu'il fut toute ſa vie tres-pauvre, & que malgré l'animoſité que ſes critiques ſur Homere & ſur Platon avoient excitée contre lui, on ne l'a jamais accuſé d'autre crime que de ſes critiques mêmes, & d'un peu de miſanthropie. *Longin. ch. vij.*

Il faut donc premierement voir ce que dit de lui Vitruve le celebre Architecte: car c'eſt celui qui en parle le plus au long: & afin que Monſr. P. ne m'accuſe pas d'alterer

le texte de cet Auteur, je mettray ici les mots meſmes de Monſieur ſon frere le Medecin qui nous a donné Vitruve en François. *Quelques années aprés* (c'eſt Vitruve qui parle dans la traduction de ce Medecin) *Zoile qui ſe faiſoit appeller le fleau d'Homere, vint de Macedoine à Alexandrie, & preſenta au Roy les livres qu'il avoit compoſez contre l'Iliade & contre l'Odyſſée. Ptolemée indigné que l'on attaquaſt ſi inſolemment le Pere de tous les Poëtes, & que l'on maltraitaſt ainſi celui que tous les Sçavans reconnoiſſent pour leur Maiſtre, dont toute la Terre admiroit les écrits, & qui n'eſtoit pas là preſent pour ſe deffendre, ne fit point de réponſe. Cependant Zoile ayant long-temps attendu, & eſtant preſſé de la neceſſité, fit ſupplier le Roy de lui faire donner quelque choſe: à quoy l'on dit qu'il fit cette réponſe; que puis qu'Homere, depuis mille ans qu'il y avoit qu'il eſtoit mort, avoit nouri pluſieurs milliers de perſonnes, Zoile devoit bien avoir l'induſtrie de ſe nourir non ſeulement lui, mais pluſieurs autres encore: lui qui faiſoit profeſſion d'eſtre beaucoup plus ſçavant qu'Homere. Sa mort ſe raconte diverſement. Les uns diſent que Ptolemée le fit mettre en croix: d'autres, qu'il fut lapidé; & d'autres, qu'il fut brûlé tout vif à Smyrne. Mais de quelque façon que cela ſoit, il eſt certain qu'il a bien merité cette punition: puiſqu'on ne la peut pas meriter par un crime plus odieux qu'eſt celui de reprendre un Ecrivain qui n'eſt pas en état de rendre raiſon de ce qu'il a écrit.*

Je ne conçoy pas comment Monſr. P. le Medecin, qui penſoit d'Homere & de Platon

ton à peu prés les meſmes choſes que Monſr. ſon frere, & que Zoile, a pû aller juſqu'au bout, en traduiſant ce paſſage. La verité eſt qu'il l'a adouci, autant qu'il lui a eſté poſſible, taſchant d'inſinuer que ce n'eſtoit que les Sçavans, c'eſt à dire, au langage de Meſſieurs P. les Pédans, qui admiroient les ouvrages d'Homere. Car dans le texte Latin il n'y a pas un ſeul mot qui revienne au mot de ſçavant: & à l'endroit où Monſr. le Medecin traduit: *Celui que tous les Sçavans reconnoiſſent pour leur Maiſtre*, il y a, *celui que tous ceux qui aiment les belles letres, reconnoiſſent pour leur chef.* * En effet, bien qu'Homere ayt ſceu beaucoup de choſes, il n'a jamais paſſé pour le Maiſtre des Sçavans. Ptolemée ne dit point non plus à Zoile dans le texte Latin, *qu'il devoit bien avoir l'induſtrie de ſe nourir, lui qui faiſoit profeſſion d'eſtre beaucoup plus ſçavant qu'Homere.* Il y a, *lui qui ſe vantoit d'avoir plus d'eſprit qu'Homere.* * D'ailleurs Vitruve ne dit pas ſimplement; que Zoile *preſenta ſes livres contre Homere à Ptolemée*: mais *qu'il les lui recita.* † Ce qui eſt bien plus fort, & qui fait voir que ce Prince les blâmoit avec connoiſſance de cauſe.

* *Philologiæ omnis ducem.*

* *Qui meliori ingenio ſe præſtaturum ſe profiteretur.*

† *Regi recitavit.*

Monſr. le Medecin ne s'eſt pas contenté de ces adouciſſemens; il a fait une note, où il s'efforce d'inſinuer qu'on a preſté ici beaucoup de choſes à Vitruve, & cela fondé, ſur ce que c'eſt un raiſonnement indigne de Vitruve, de dire: qu'on ne puiſſe reprendre un Ecrivain qui n'eſt pas en état de rendre raiſon de ce qu'il a écrit; & que par cette

raiſon ce ſeroit un crime digne du feu, que de reprendre quelque choſe dans les écrits que Zoile a faits contre Homere, ſi on les avoit à preſent. Je répons premierement, que dans le Latin il n'y a pas ſimplement, reprendre un Ecrivain; mais citer, * appeller en jugement des Ecrivains, c'eſt à dire, les attaquer dans les formes ſur tous leurs ouvrages. Que d'ailleurs par ces Ecrivains Vitruve n'entend pas des Ecrivains ordinaires; mais des Ecrivains qui ont eſté l'admiration de tous les ſiecles, tels que Platon & Homere, & dont nous devons préſumer, quand nous trouvons quelque choſe à redire dans leurs écrits, que, s'ils eſtoient là preſens pour ſe deffendre, nous ſerions tout étonnez, que c'eſt nous qui nous trompons. Qu'ainſi il n'y a point de parité avec Zoile homme décrié dans tous les ſiecles, & dont les ouvrages n'ont pas meſme eû la gloire que, grace à mes Remarques, vont avoir les écrits de Monſr. P. qui eſt, qu'on leur ayt répondu quelque choſe.

* *Qui citat eos quorum, &c.*

Mais pour achever le portrait de cet Homme, il eſt bon de mettre auſſi en cet endroit ce qu'en a écrit l'Auteur que Monſr. P. cite le plus volontiers, c'eſt à ſçavoir Elien. C'eſt au onziéme livre de ſes Hiſtoires diverſes. *Zoile, celui qui a écrit contre Homere, contre Platon, & contre pluſieurs autres grands perſonnages, eſtoit d'Amphipolis, * & fut diſciple de ce Polycrate qui a fait un Diſcours en forme d'accuſation contre Socrate. Il fut appellé le Chien de la Rhetorique. Voici à peu prés ſa figure. Il avoit une grande barbe qui*

* *Ville de Thrace.*

qui lui deſcendoit ſur le menton, mais nul poil à la teſte qu'il ſe razoit juſqu'au cuir. Son manteau lui pendoit ordinairement ſur les genoux. Il aimoit à mal parler de tout, & ne ſe plaiſoit qu'à contredire. En un mot il n'y eût jamais d'homme ſi hargneux que ce Miſerable. Un tres ſçavant homme lui ayant demandé un jour, pourquoy il s'acharnoit de la ſorte à dire du mal de tous les grands Ecrivains: C'eſt, repliqua-t-il, que je voudrois bien leur en faire, mais je n'en puis venir à bout.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois ramaſſer ici toutes les injures qui lui ont eſté dites dans l'Antiquité, où il eſtoit par tout connu ſous le nom du *vil Eſclave de Thrace*. On prétend que ce fut l'envie qui l'engagea à écrire contre Homere, & que c'eſt ce qui a fait, que tous les Envieux ont eſté depuis appellez du nom de Zoiles: témoin ces deux vers d'Ovide:

Ingenium magni livor detrectat Homeri:
Quiſquis es ex illo, Zoile, nomen habes.

Je rapporte ici tout exprés ce paſſage, afin de faire voir à Monſr. P. qu'il peut fort bien arriver, quoy qu'il en puiſſe dire, qu'un Auteur vivant ſoit jaloux d'un Ecrivain mort pluſieurs ſiecles avant lui. Et en effet je connois plus d'un Demi-ſçavant qui rougit lorſqu'on louë devant lui avec un peu d'excés ou Ciceron, ou Demoſthene, prétendant qu'on lui fait tort.

Mais pour ne me point écarter de Zoile, j'ay cherché pluſieurs fois en moy-meſme ce qui a pû attirer contre luy cette animoſité &

ce deluge d'injures. Car il n'eſt pas le ſeul qui ayt fait des critiques ſur Homere & ſur Platon. Longin dans ce Traité meſme, comme nous le voions, en a fait pluſieurs, & Denys d'Halycarnaſſe n'a pas plus épargné Platon que lui. Cependant on ne voit point que ces critiques ayent excité contre eux l'indignation des hommes. D'où vient cela? En voici la raiſon, ſi je ne me trompe. C'eſt qu'outre que leurs critiques ſont fort ſenſées, il paroiſt viſiblement qu'ils ne les font point pour rabaiſſer la gloire de ces grands Hommes: mais pour établir la verité de quelque precepte important. Qu'au fond, bien loin de diſconvenir du merite de ces Heros, c'eſt ainſi qu'ils les appellent, ils nous font par tout comprendre, meſme en les critiquant, qu'ils les reconnoiſſent pour leurs Maiſtres en l'art de parler, & pour les ſeuls modeles que doit ſuivre tout homme qui veut écrire: Que s'ils nous y découvrent quelques taches, ils nous y font voir en même temps un nombre infini de beautez; tellement qu'on ſort de la lecture de leurs critiques, convaincu de la juſteſſe d'eſprit du Cenſeur, & encore plus de la grandeur du genie de l'Ecrivain cenſuré. Ajoutez, qu'en faiſant ces critiques ils s'énoncent toûjours avec tant d'égards, de modeſtie, & de circonſpection, qu'il n'eſt pas poſſible de leur en vouloir du mal.

Il n'en eſtoit pas ainſi de Zoile, homme fort atrabilaire, & extrêmement rempli de la bonne opinion de lui meſme. Car, autant que nous en pouvons juger par quelques fragmens

gmens qui nous reſtent de ces critiques, & par ce que les Auteurs nous en diſent, il avoit directement entrepris de rabaiſſer les ouvrages d'Homere & de Platon, en les mettant l'un & l'autre au deſſous des plus vulgaires Ecrivains. Il traitoit les fables de l'Iliade & de l'Odyſſée de contes de Vieille, appellant Homere un diſeur de fornetes. Il faiſoit de fades plaiſanteries des plus beaux endroits de ces deux Poëmes, & tout cela avec une hauteur ſi pédanteſque, qu'elle revoltoit tout le monde contre lui. Ce fut, à mon avis, ce qui lui attira cette horrible diffamation, & qui lui fit faire une fin ſi tragique. φιλόμυθον.

Mais à propos de hauteur pédanteſque, peut-eſtre ne ſera-t-il pas mauvais d'expliquer ici ce que j'ay voulu dire par là, & ce que c'eſt proprement qu'un Pédant. Car il me ſemble que Monſieur P. ne conçoit pas trop bien toute l'étenduë de ce mot. En effet, ſi l'on en doit juger par tout ce qu'il inſinuë dans ſes Dialogues: un Pédant, ſelon lui, eſt un Sçavant nourri dans un College, & rempli de Grec & de Latin, qui admire aveuglément tous les Auteurs anciens; qui ne croit pas qu'on puiſſe faire de nouvelles découvertes dans la Nature, ni aller plus loin qu'Ariſtote, Epicure, Hippocrate, Pline; qui croiroit faire une eſpece d'impieté, s'il avoit trouvé quelque choſe à redire dans Virgile: qui ne trouve pas ſimplement Terence un joli Auteur, mais le comble de toute perfection: qui ne ſe pique point de politeſſe: qui non ſeulement ne blâme jamais aucun Auteur ancien; mais

qui reſpecte ſur tout les Auteurs, que peu de gens liſent, comme Jaſon, Barthole, Lycophron, Macrobe, &c.

Voila l'idée du Pédant qu'il paroiſt que Monſr. P. s'eſt formée. Il ſeroit donc bien ſurpris ſi on lui diſoit : qu'un Pédant eſt preſque tout le contraire de ce tableau : qu'un Pédant eſt un homme plein de lui meſme, qui avec un mediocre ſçavoir décide hardiment de toutes choſes : qui ſe vante ſans ceſſe d'avoir fait de nouvelles découvertes : qui traite de haut en bas Ariſtote, Epicure, Hippocrate, Pline : qui blâme tous les Auteurs anciens : qui publie que Jaſon & Barthole eſtoient deux ignorans, Macrobe un Ecolier : qui trouve à la verité quelques endroits paſſables dans Virgile ; mais qui y trouve auſſi beaucoup d'endroits dignes d'eſtre ſiflez : qui croit à peine Terence digne du nom de joli : qui au milieu de tout cela ſe pique ſur tout de politeſſe : qui tient que la pluſpart des Anciens n'ont ni ordre, ni œconomie dans leurs diſcours : En un mot, qui compte pour rien de heurter ſur cela le ſentiment de tous les hommes.

Monſieur P. me dira peut-eſtre que ce n'eſt point là le veritable caractere d'un Pédant. Il faut pourtant lui montrer que c'eſt le portrait qu'en fait le celebre Regnier, c'eſt à dire le Poëte François, qui, du conſentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Moliere, les mœurs & les caracteres des hommes. C'eſt dans ſa dixiéme Satire, où décrivant cet énorme Pédant qui, dit-il,

Fai-

Faiſoit par ſon ſçavoir, comme il faiſoit entendre,
La figue ſur le nez au Pédant d'Alexandre.

Il lui donne enſuite ces ſentimens.

Qu'il a pour enſeigner, une belle maniere:
Qu'en ſon globe il a veu la matiere premiere:
Qu'Epicure eſt yvrogne, Hippocrate un bourreau:
Que Barthole & Jaſon ignorent le barreau:
Que Virgile eſt paſſable, encor qu'en quelques pages
Il meritaſt au Louvre eſtre ſiflé des Pages:
Que Pline eſt inégal; Terence un peu joli:
Mais ſur tout il eſtime un langage poli.
Ainſi ſur chaque Auteur il trouve de quoy mordre.
L'un n'a point de raiſon, & l'autre n'a point d'ordre:
L'un avorte avant temps les œuvres qu'il conçoit:
Souvent il prend Macrobe, & lui donne le foüet, &c.

Je laiſſe à Monſr. P. le ſoin de faire l'application de cette peinture, & de juger qui Regnier a décrit par ces vers, ou un homme de l'Univerſité, qui a un ſincere reſpect pour tous les grands Ecrivains de l'Antiquité, & qui en inſpire autant qu'il peut l'eſtime à la Jenneſſe qu'il inſtruit; ou un Auteur preſomptueux qui traite tous les Anciens d'ignorans, de groſſiers, de viſionaires, d'inſenſez, & qui eſtant déja avancé en âge, employe le reſte de ſes jours, & s'occupe uniquement à contredire le ſentiment de tous les hommes.

REFLEXION VI.

EN effet, *de trop s'arreſter aux petites choſes cela gaſte tout.*] Il n'y a rien de plus vrai, ſur tout dans les vers: & c'eſt un des

grands défauts de S. Amand. Ce Poëte avoit assez de genie pour les ouvrages de débauche, & de Satire outrée ; & il a mesme quelquefois des boutades assez heureuses dans le serieux : mais il gaste tout par les basses circonstances qu'il y mesle. C'est ce qu'on peut voir dans son Ode intitulée *la Solitude*, qui est son meilleur ouvrage, où parmi un fort grand nombre d'images tres-agreables, il vient presenter mal à propos aux yeux les choses du monde les plus affreuses, des crapaux, & des limaçons qui bavent, le squelete d'un Pendu, &c.

Là branſle le ſquelete horrible
D'un pauvre Amant qui ſe pendit.

Il est sur tout bizarrement tombé dans ce défaut en son *Moïse sauvé* à l'endroit du passage de la mer rouge, où, au lieu de s'étendre sur tant de grandes circonstances qu'un sujet si majestueux lui presentoit, il perd le temps à peindre le petit Enfant qui va, saute, revient, & ramassant une coquille, la va montrer à sa Mere, & met en quelque sorte, comme j'ay dit dans ma Poëtique, les poissons aux fenestres par ces deux vers :

Et là, près des rempart: que l'œil peut tranſpercer,
Les poiſſons ebahis les regardent paſſer.

Il n'y a que Monsr. P. au monde qui puisse ne pas sentir le comique qu'il y a dans ces deux vers, où il semble en effet que les poissons ayent loüé des fenestres pour voir passer le peuple Hebreu. Cela est dautant plus ridicule que les poissons ne voyent presque rien au

au travers de l'eau, & ont les yeux placez d'une telle maniere, qu'il eſtoit bien difficile, quand ils auroient eu la teſte hors de ces remparts, qu'ils puſſent découvrir cette marche. Monſr. P. prétend neanmoins juſtifier ces deux vers, mais c'eſt par des raiſons ſi peu ſenſées, qu'en verité je croirois abuſer du papier ſi je l'employois à y repondre. Je me contenterai donc de le renvoyer à la comparaiſon que Longin rapporte ici d'Homere. Il y pourra voir l'adreſſe de ce grand Poëte à choiſir, & à ramaſſer les grandes circonſtances. Je doute pourtant qu'il convienne de cette verité. Car il en veut ſur tout aux comparaiſons d'Homere, & il en fait le principal objet de ſes plaiſanteries dans ſon dernier Dialogue. On me demandera peut-eſtre ce que c'eſt que ces plaiſanteries, Monſr. P. n'eſtant pas en reputation d'eſtre fort plaiſant: & comme vraiſemblablement on n'ira pas les chercher dans l'original, je veux bien pour la curioſité des Lecteurs, en rapporter ici quelque trait. Mais pour cela il faut commencer par faire entendre ce que c'eſt que les Dialogues de Monſieur P.

C'eſt une converſation qui ſe paſſe entre trois Perſonnages, dont le premier grand ennemi des Anciens, & ſur tout de Platon, eſt Monſr. P. lui-même, comme il le declare dans ſa Préface. Il s'y donne le nom d'Abbé, & je ne ſçai pas trop pourquoi il a pris ce titre Eccleſiaſtique: puiſqu'il n'eſt parlé dans ce Dialogue que de choſes tres-profânes: que les Romains y ſont loüez par excés;

& que l'Opera y eſt regardé comme le comble de la perfection, où la poëſie pouvoit arriver en noſtre Langue. Le ſecond de ces Perſonnages eſt un Chevalier admirateur de Monſr. l'Abbé, qui eſt là comme ſon Tabarin pour appuier ſes deciſions, & qui le contredit, meſmes quelquefois à deſſein, pour le faire mieux valoir. Monſr. P. ne s'offenſera pas ſans doute de ce nom de Tabarin, que je donne ici à ſon Chevalier: puiſque ce Chevalier lui meſme declare en un endroit qu'il eſtime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin, que ceux de Platon. Enfin le troiſiéme de ces Perſonnages, qui eſt beaucoup le plus ſot des trois, eſt un Preſident protecteur des Anciens qui les entend encore moins que l'Abbé, ni que le Chevalier; qui ne ſçauroit ſouvent repondre aux objections du monde les plus frivoles, & qui défend quelquefois ſi ſottement la raiſon, qu'elle devient plus ridicule dans ſa bouche, que le mauvais ſens En un mot, il eſt là comme le Faquin de la Comedie pour recevoir toutes les nazardes. Ce ſont là les Acteurs de la Piece : il faut maintenant les voir en action.

Monſr. l'Abbé, par exemple, declare en un endroit qu'il n'approuve point ces comparaiſons d'Homere, où le Poëte non content de dire preciſément ce qui ſert à la comparaiſon, s'étend ſur quelque circonſtance hiſtorique de la choſe, dont il eſt parlé: comme lors qu'il compare la cuiſſe de Menelas bleſſé à de l'yvoire teint en pourpre par une femme de Mœonie & de Carie, &c.

Cette

Cette femme de Mœonie ou de Carie déplaiſt à Monſieur l'Abbé; & il ne ſçauroit ſouffrir ces ſortes de *comparaiſons à longue queuë*, mot agreable qui eſt d'abord admiré par Monſr. le Chevalier, lequel prend de là occaſion de raconter quantité de jolies choſes qu'il dît auſſi à la campagne l'année derniere à propos de ces *comparaiſons à longue queuë*.

Ces plaiſanteries étonnent un peu Monſr. le Preſident, qui ſent bien la fineſſe qu'il y a dans ce mot de longue queuë. Il ſe met pourtant à la fin en devoir de répondre. La choſe n'eſtoit pas ſans doute fort mal-aiſée: puiſqu'il n'avoit qu'à dire, ce que tout homme qui ſçait les elemens de la Rhetorique auroit dit d'abord: Que les comparaiſons dans les Odes & dans les Poëmes Epiques ne ſont pas ſimplement miſes pour éclaircir, & pour orner le diſcours; mais pour amuſer & pour delaſſer l'eſprit du Lecteur, en le détachant de temps en temps du principal ſujet, & le promenant ſur d'autres images agreables à l'eſprit: Que c'eſt en cela qu'a principalement excellé Homere, dont non ſeulement toutes les comparaiſons, mais tous les diſcours ſont pleins d'images de la Nature ſi vrayes & ſi variées, qu'eſtant toûjours le meſme, il eſt neanmoins toûjours different, inſtruiſant ſans ceſſe le Lecteur, & lui faiſant obſerver dans les objets meſmes, qu'il a tous les jours devant les yeux, des choſes qu'il ne s'aviſoit pas d'y remarquer. Que c'eſt une verité univerſellement reconnuë, qu'il n'eſt point neceſſaire en matiere de

poëſie que les points de la comparaiſon ſe répondent ſi juſte les uns aux autres: qu'il ſuffit d'un rapport general, & qu'une trop grande exactitude ſentiroit ſon Rheteur.

C'eſt ce qu'un homme ſenſé auroit pû dire ſans peine à Monſr. l'Abbé, & à Monſr. le Chevalier: mais ce n'eſt pas ainſi que raiſonne Monſr. le Preſident. Il commence par avoûer ſincerement que nos Poëtes ſe feroient moquer d'eux, s'ils mettoient dans leurs Poëmes de ces comparaiſons étenduës; & n'excuſe Homere, que parce qu'il avoit le gouſt Oriental, qui eſtoit, dit-il, le gouſt de ſa nation. Là-deſſus il explique ce que c'eſt que le gouſt des Orientaux, qui à cauſe du feu de leur imagination, & de la vivacité de leur eſprit, veulent toûjours, pourſuit-il, qu'on leur diſe deux choſes à la fois, & ne ſçauroient ſouffrir un ſeul ſens dans un diſcours: Au lieu que nous autres Européans nous nous contentons d'un ſeul ſens, & ſommes bien aiſes qu'on ne nous diſe qu'une ſeule choſe à la fois. Belles obſervations que Monſr. le Preſident a faites dans la nature, & qu'il a faites tout ſeul! Puiſqu'il eſt tres faux que les Orientaux ayent plus de vivacité d'eſprit que les Européans, & ſur tout que les François, qui ſont fameux par tout païs, pour leur conception vive & promte: le ſtile figuré, qui regne aujourd'hui dans l'Aſie mineure & dans les païs voiſins, & qui n'y regnoit point autrefois, ne venant que de l'irruption des Arabes, & des autres nations Barbares, qui peu de temps aprés Heraclius inonderent ces païs, & y porterent

rent avec leur Langue & avec leur Religion ces manieres de parler empoulées. En effet, on ne void point que les Peres Grecs de l'Orient, comme S. Juſtin, S. Baſile, S. Chryſoſtome, S. Gregoire de Nazianze, & tant d'autres, ayent jamais pris ce ſtile dans leurs écrits: & ni Herodote, ni Denys d'Halycarnaſſe, ni Lucien, ni Joſephe, ni Philon le Juif, ni aucun Auteur Grec n'a jamais parlé ce langage.

Mais pour revenir aux *comparaiſons à longue queuë*: Monſieur le Preſident rappelle toutes ſes forces, pour renverſer ce mot, qui fait tout le fort de l'argument de Monſieur l'Abbé, & répond enfin: Que comme dans les ceremonies on trouveroit à redire aux queuës des Princeſſes, ſi elles ne traînoient juſqu'à terre, de meſme les comparaiſons dans le Poëme Epique ſeroient blaſmables, ſi elles n'avoient des queuës fort traînantes. Voilà peut-eſtre une des plus extravagantes réponſes qui ayent jamais eſté faites. Car quel rapport ont les comparaiſons à des Princeſſes? Cependant Monſr. le Chevalier, qui juſqu'alors n'avoit rien approuvé de tout ce que le Preſident avoit dit, eſt ébloüi de la ſolidité de cette réponſe, & commence à avoir peur pour Monſr. l'Abbé, qui frappé auſſi du grand ſens de ce diſcours, s'en tire pourtant, mais avec aſſez de peine, en avoûant, contre ſon premier ſentiment: qu'à la verité on peut donner de longues queuës aux comparaiſons, mais ſoûtenant qu'il faut, ainſi qu'aux robbes des Princeſſes, que ces queuës ſoient de meſme

étoffe

étoffe que la robbe : Ce qui manque, dit-il, aux comparaiſons d'Homere, où les queuës ſont de deux étoffes differentes ; de ſorte que s'il arrivoit qu'en France, comme cela peut fort bien arriver, la mode vint de coudre des queuës de differente étoffe aux robbes des Princeſſes, voilà le Preſident qui auroit entierement cauſe gagnée ſur les compariſons. C'eſt ainſi que ces trois Meſſieurs manient entre eux la raiſon humaine ; l'un faiſant toûjours l'objection qu'il ne doit point faire ; l'autre approuvant ce qu'il ne doit point approuver ; & l'autre répondant ce qu'il ne doit point répondre.

Que ſi le Preſident a eû ici quelque avantage ſur l'Abbé, celui-ci a bien-toſt ſa revanche à propos d'un autre endroit d'Homere. Cet endroit eſt dans le douziéme Livre de l'Odyſſée, où Homere, ſelon la traduction de Monſr. P. raconte : *qu'Ulyſſe eſtant porté ſur ſon maſt briſé, vers la Charybde, juſtement dans le temps que l'eau s'elevoit, & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendroit à redeſcendre, il ſe prit à un figuier ſauvage qui ſortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une chauve-ſouris, & où il attendit ainſi ſuſpendu que ſon maſt, qui eſtoit allé à fond, revinſt ſur l'eau ; ajoutant que lors qu'il le vid revenir, il fut auſſi aiſe qu'un Juge qui ſe leve de deſſus ſon Siege pour aller diſner aprés avoir jugé pluſieurs procés.* Monſr. l'Abbé inſulte fort à Monſr. le Preſident, ſur cette comparaiſon bizarre du Juge qui va dîner, & voyant le Preſident embarraſſé : *Eſt-ce*, ajoûte-t-il, *que je ne traduis pas fidelement*

lement le Texte d'Homere? Ce que ce grand Défenſeur des Anciens n'oſeroit nier. Auſſitoſt Monſr. le Chevalier revient à la charge, & ſur ce que le Preſident répond: que le Poëte donne à tout cela un tour ſi agreable, qu'on ne peut pas n'en eſtre point charmé: *Vous vous moquez*, pourſuit le Chevalier: *Dés le moment qu'Homere, tout Homere qu'il eſt, veut trouver de la reſſemblance entre un homme qui ſe réjoüit de voir ſon maſt revenir ſur l'eau, & un Juge qui ſe leve pour aller diſner, aprés avoir jugé pluſieurs procés, il ne ſçauroit dire qu'une impertinence.*

Voila donc le pauvre Preſident fort accablé; & cela faute d'avoir ſceû que Monſieur l'Abbé fait ici une des plus enormes béveûës qui ayent jamais eſté faites, prenant une date pour une comparaiſon. Car il n'y a en effet aucune comparaiſon en cet endroit d'Homere. Ulyſſe y raconte que voyant le maſt, & la quille de ſon vaiſſeau, ſur leſquels il s'eſtoit ſauvé, qui s'engloutiſſoient dans la Charybde, il s'acrocha, comme un oyſeau de nuit, à un grand figuier qui pendoit là d'un rocher, & qu'il y demeura long-temps attaché, dans l'eſperance que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir le debris de ſon vaiſſeau; qu'en effet ce qu'il avoit preveu arriva, & qu'environ vers l'heure qu'un Magiſtrat ayant rendu la juſtice, quitte ſa ſeance pour aller prendre ſa refection, c'eſt-à-dire, environ ſur les trois heures aprés midy, ces débris parurent hors de la Charybde, & qu'il ſe remit deſſus. Cette date eſt d'autant plus juſte qu'Euſta-

thius

thius asseure, que c'est le temps d'un des reflux de la Charybde, qui en a trois en vingt-quatre heures, & qu'autrefois en Grece on datoit ordinairement les heures de la journée par le temps où les Magistrats entroient au Conseil, par celui où ils y demeuroient, & par celui où ils en sortoient. Cet endroit n'a jamais esté entendu autrement par aucun Interprete, & le Traducteur Latin l'a fort bien rendu. Par là on peut voir à qui appartient l'impertinence de la comparaison pretenduë, ou à Homere qui ne l'a point faite, ou à Monsr. l'Abbé qui la lui fait faire si mal à propos.

Mais avant que de quitter la conversation de ces trois Messieurs, Monsr. l'Abbé trouvera bon, que je ne donne pas les mains à la réponse décisive qu'il fait à Monsr. le Chevalier, qui lui avoit dit : *Mais à propos de comparaisons, on dit qu'Homere compare Ulysse qui se tourne dans son lit, au boudin qu'on rôtit sur le gril.* A quoi Monsr. l'Abbé répond : *Cela est vrai*; & à quoi je répons: Cela est si faux que mesme le mot Grec, qui veut dire boudin, n'estoit point encore inventé du temps d'Homere, où il n'y avoit, ni boudins, ni ragoûts. La verité est que dans le vingtiéme Livre de l'Odyssée, il compare Ulysse qui se tourne çà & là dans son lit, brûlant d'impatience de se saouler, comme dit Eustathius, du sang des Amans de Penelope, à un homme affamé, qui s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ventre sanglant, & plein de graisse d'un animal, dont il brûle de se rassazier, le tournant sans cesse de côté & d'autre. En

En effet, tout le monde ſçait que le ventre de certains animaux chez les Anciens eſtoit un de leurs plus delicieux mets : que le *ſumen*, c'eſt-à-dire, le ventre de la truye parmi les Romains, eſtoit vanté par excellence, & défendu même par une ancienne Loy Cenſorienne, comme trop voluptueux. Ces mots *plein de ſang & de graiſſe*, qu'Homere a mis en parlant du ventre des animaux, & qui ſont ſi vrais de cette partie du corps, ont donné occaſion à un miſerable Traducteur, qui a mis autrefois l'Odyſſée en François, de ſe figurer qu'Homere parloit là de boudin : parce que le boudin de pourceau ſe fait communément avec du ſang & de la graiſſe, & il l'a ainſi ſottement rendu dans ſa traduction. C'eſt ſur la foi de ce Traducteur, que quelques Ignorans, & Monſr. l'Abbé du Dialogue, ont crû qu'Homere comparoit Ulyſſe à un boudin : quoique ni le Grec ni le Latin n'en diſent rien, & que jamais aucun Commentateur n'ayt fait cette ridicule béveuë. Cela montre bien les étranges inconveniens qui arrivent à ceux qui veulent parler d'une Langue qu'ils ne ſçavent point.

REFLEXION VII.

IL faut ſonger au jugement que toute la Poſterité fera de nos écrits.] Il n'y a en effet que l'approbation de la Poſterité, qui puiſſe établir le vrai merite des Ouvrages. Quelque éclat qu'ayt fait un Ecrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il ayt receûs, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que

Longin, chap. XII.

que ſes Ouvrages ſoyent excellens. De faux brillans, la nouveauté du ſtile, un tour d'eſprit qui eſtoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir; & il arrivera peut-eſtre que dans le ſiecle ſuivant on ouvrira les yeux, & qu'on mépriſera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronſard, & dans ſes imitateurs, comme Du-Bellay, Du Bartas, Des-Portes, qui dans le ſiecle precedent ont eſté l'admiration de tout le monde, & qui aujourd'hui ne trouvent pas meſme de Lecteurs.

La meſme choſe eſtoit arrivée chez les Romains à Nævius, à Livius, & à Ennius, qui du temps d'Horace, comme nous l'apprenons de ce Poëte, trouvoient encore beaucoup de gens qui les admiroient; mais qui à la fin furent entierement décriez. Et il ne faut point s'imaginer que la cheute de ces Auteurs, tant les François que les Latins, ſoit venuë de ce que les Langues de leurs pays ont changé. Elle n'eſt venuë, que de ce qu'ils n'avoient point atrappé dans ces Langues le point de ſolidité & de perfection, qui eſt neceſſaire pour faire durer, & pour faire à jamais priſer des ouvrages. En effet la Langue Latine, par exemple, qu'ont écrite Ciceron & Virgile eſtoit déja fort changée du temps de Quintilien, & encore plus du temps d'Aulugelle. Cependant Ciceron & Virgile y eſtoient encore plus eſtimez que de leur temps meſme; parce qu'ils avoient comme fixé la Langue par leurs écrits, ayant atteint le point de perfection que j'ay dit.

Ce

Ce n'eſt donc point la vieilleſſe des mots & des expreſſions dans Ronſard qui a décrié Ronſard ; c'eſt qu'on s'eſt apperceû tout d'un coup que les beautez qu'on y croyoit voir n'eſtoient point des beautez : Ce que Bertaut, Malherbe, De Lingendes, & Racan qui vinrent aprés lui contribuerent beaucoup à faire connoître, ayant attrappé dans le genre ſerieux le vrai genie de la Langue Françoiſe, qui bien loin d'eſtre en ſon point de maturité du temps de Ronſard, comme Paſquier ſe l'eſtoit perſuadé fauſſement, n'eſtoit pas meſme encore ſortie de ſa premiere enfance. Au contraire le vrai tour de l'Epigramme, du Rondeau & des Epiſtres naïves ayant eſté trouvé, meſme avant Ronſard, par Marot, par Saint-Gelais, & par d'autres ; non ſeulement leurs ouvrages en ce genre ne ſont point tombés dans le mépris, mais ils ſont encore aujourd'hui generalement eſtimés : juſques là meſme, que pour trouver l'air naïf en François, on a encore quelquefois recours à leur ſtile ; & c'eſt ce qui a ſi bien réuſſi au celebre Monſr. de la Fontaine. Concluons donc qu'il n'y a qu'une longue ſuite d'années qui puiſſe établir la valeur & le vrai merite d'un Ouvrage.

Mais lors que des Ecrivains ont eſté admirez durant un fort grand nombre de ſiecles, & n'ont eſté mépriſez que par quelques gens de gouſt bizarre, car il ſe trouve toûjours des gouſts dépravez : alors non ſeulement il y a de la temerité, mais il y a de la folie à vouloir douter du merite de ces Ecrivains. Que ſi vous ne voyez point les beautez de

eurs

leurs écrits, il ne faut pas conclure qu'elles n'y ſont point mais que vous eſtes aveugle, & que vous n'avez point de gouſt. Le gros des Hommes à la longue ne ſe trompe point ſur les ouvrages d'eſprit. Il n'eſt plus queſtion, à l'heure qu'il eſt de ſçavoir ſi Homere, Platon, Ciceron, Virgile ſont des hommes merveilleux; c'eſt une choſe ſans conteſtation, puiſque vingt ſiecles en ſont convenus: il s'agit de ſçavoir en quoy conſiſte ce merveilleux, qui les a fait admirer de tant de ſiecles, & il faut trouver moyen de le voir, ou renoncer aux belles lettres auſquelles vous devez croire que vous n'avez ni gouſt ni genie, puiſque vous ne ſentez point ce qu'ont ſenti tous les hommes.

Quand je dis cela neanmoins, je ſuppoſe que vous ſçachiez la langue de ces Auteurs. Car ſi vous ne la ſçavez point, & ſi vous ne vous l'eſtes point familiarizée, je ne vous blaſmerai pas de n'en point voir les beautez: je vous blaſmerai ſeulement d'en parler. Et c'eſt en quoy on ne ſçauroit trop condamner Monſieur P. qui ne ſçachant point la langue d'Homere vient hardiment lui faire ſon procés ſur les baſſeſſes de ſes Traducteurs, & dire au Genre humain qui a admiré les ouvrages de ce grand Poëte durant tant de ſiecles: Vous avez admiré des ſottiſes. C'eſt à peu prés la meſme choſe qu'un Aveugle-né qui s'en iroit crier par toutes les ruës: Meſſieurs je ſçais que le Soleil que vous voyez vous paroiſt fort beau; mais moy qui ne l'ay jamais veû, je vous déclare qu'il eſt fort laid.

Mais

Mais pour revenir à ce que je diſois: Puis que c'eſt la Poſterité ſeule qui met le veritable prix aux ouvrages, il ne faut pas, quelque admirable que vous paroiſſe un Ecrivain Moderne, le mettre aiſément en parallele avec ces Ecrivains admirez durant un ſi grand nombre de ſiecles: puiſqu'il n'eſt pas meſme ſeûr que ſes ouvrages paſſent avec gloire aux ſiecles ſuivans. En effet, ſans aller chercher des exemples éloignez, combien n'avons-nous point veû d'Auteurs admirez dans noſtre ſiecle, dont la gloire eſt déchûe en tres-peu d'années? Dans quelle eſtime n'ont point eſté il y a trente ans les ouvrages de Balzac? On ne parloit pas de lui ſimplement comme du plus éloquent homme de ſon ſiecle, mais comme du ſeul éloquent. Il a effectivement des qualitez merveilleuſes. On peut dire que jamais perſonne n'a mieux ſçeû ſa langue que lui, & n'a mieux entendu la proprieté des mots, & la juſte meſure des periodes. C'eſt une loüange que tout le monde lui donne encore. Mais on s'eſt apperceû tout d'un coup, que l'art où il s'eſt employé toute ſa vie eſtoit l'art qu'il ſçavoit le moins; je veux dire, l'art de faire une Lettre. Car bien que les ſiennes ſoyent toutes pleines d'eſprit, & de choſes admirablement dites; on y remarque par tout les deux vices les plus oppoſez au Genre Epiſtolaire; c'eſt à ſçavoir, l'affectation & l'enfleure, & on ne peut plus lui pardonner ce ſoin vicieux qu'il a de dire toutes choſes autrement que ne le diſent les autres hommes: De ſorte que tous les jours on retorque contre lui ce meſme

meſme vers que Maynard a fait autrefois à ſa louange :

Il n'eſt point de Mortel qui parle comme lui.

Il y a pourtant encore des gens qui le liſent ; mais il n'y a plus perſonne qui oſe imiter ſon ſtile : ceux qui l'ont fait s'eſtant rendus la riſée de tout le monde.

Mais pour chercher un exemple encore plus illuſtre que celui de Balzac. Corneille eſt celui de tous nos Poëtes qui a fait le plus d'éclat en noſtre temps, & on ne croyoit pas qu'il pûſt jamais y avoir en France un Poëte digne de lui eſtre égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eû plus d'élevation de genie, ni qui ayt plus compoſé. Tout ſon merite pourtant à l'heure qu'il eſt, ayant eſté mis par le temps, comme dans un creuzet, ſe reduit à huit ou neuf Pieces de Theatre qu'on admire, & qui ſont, s'il faut ainſi parler, comme le Midi de ſa Poëſie, dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu. Encore dans ce petit nombre de bonnes Pieces, outre les fautes de langue qui y ſont aſſez frequentes, on commence à s'appercevoir de beaucoup d'endroits de declamation qu'on n'y voyoit point autrefois. Ainſi non ſeulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui Monſr. Racine ; mais il ſe trouve meſme quantité de gens qui le lui préferent. La Poſterité jugera qui vaut le mieux des deux : Car je ſuis perſuadé que les Ecrits de l'un & de l'autre paſſeront aux ſiecles ſuivans. Mais juſques là ni l'un ni l'autre ne doit eſtre mis en parallele avec Euripide, &

avec

avec Sophocle: Puiſque leurs Ouvrages n'ont point encore le ſceau qu'ont les Ouvrages d'Euripide & de Sophocle, je veux dire, l'approbation de pluſieurs ſiecles.

Au reſte il ne faut pas s'imaginer que dans ce nombre d'Ecrivains approuvez de tous les ſiecles, je veüille ici comprendre ces Auteurs, à la verité anciens, mais qui ne ſe ſont acquis qu'une mediocre eſtime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'Auteur des Tragedies attribuées à Seneque, & pluſieurs autres à qui on peut non ſeulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, juſtement préferer beaucoup d'Ecrivains Modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'Ecrivains merveilleux dont le nom ſeul fait l'éloge, comme Homere, Platon, Ciceron, Virgile, &c. & je ne regle point l'eſtime que je fais d'eux par le temps qu'il y a que leurs Ouvrages durent: mais par le temps qu'il y a qu'on les admire. C'eſt de quoy il eſt bon d'avertir beaucoup de gens qui pouroient mal à propos croire ce que veut inſinuer noſtre Cenſeur; qu'on ne loüe les Anciens, que parce qu'ils ſont Anciens, & qu'on ne blaſme les Modernes que parce qu'ils ſont Modernes: ce qui n'eſt point du tout veritable, y ayant beaucoup d'Anciens qu'on n'admire point, & beaucoup de Modernes que tout le monde loüe. L'antiquité d'un Ecrivain n'eſt pas un titre certain de ſon merite: mais l'antique & conſtante admiration qu'on a toûjours eûë pour ſes Ouvrages eſt une preuve ſeure & infaillible qu'on les doit admirer.

REFLEXION VIII.

Longin, ch. XXVII. *IL n'en eſt pas ainſi de Pindare, &c.*] Longin donne ici aſſez à entendre qu'il avoit trouvé des choſes à redire dans Pindare: Et dans quel Auteur n'en trouve-t-on point? Mais en meſme temps il declare que ces fautes qu'il y a remarquées, ne peuvent point eſtre appellées proprement fautes, & que ce ne ſont que de petites negligences où Pindare eſt tombé, à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraiſné, & qu'il n'eſtoit pas en ſa puiſſance de regler comme il vouloit. C'eſt ainſi que le plus grand & le plus ſevere de tous les Critiques Grecs parle de Pindare meſme en le cenſurant.

Ce n'eſt pas là le langage de Monſr. P. homme qui ſeûrement ne ſçait point de Grec. Selon lui Pindare non ſeulement eſt plein de veritables fautes; mais c'eſt un Auteur qui n'a aucune beauté, *Un Diſeur de galimathias impenetrable que jamais perſonne n'a pû comprendre, & dont Horace s'eſt moqué, quand il a dit; que c'eſtoit un Poëte inimitable. En un mot, c'eſt un Ecrivain ſans merite, qui n'eſt eſtimé que d'un certain nombre de Sçavans qui le liſent ſans le concevoir, & qui ne s'attachent qu'à recueillir quelques miſerables Sentences, dont il a ſemé ſes ouvrages.* *Paral. tom. I. p. 235. & to. 3. p. 163. 184.* Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer ſans preuves dans le dernier de ſes Dialogues. Il eſt vrai que dans un autre de ces Dialogues, il vient à la preuve devant Madame la Preſidente Morinet, & prétend montrer que le com-

commencement de la premiere Ode de ce grand Poëte ne s'entend point. C'eſt ce qu'il prouve admirablement par la traduction qu'il en a faite: Car il faut avoüer que ſi Pindare s'eſtoit énoncé comme lui, la Serre, ni Richeſource, ne l'emporteroient pas ſur Pindare pour le galimathias, & pour la baſſeſſe.

On ſera donc aſſez ſurpris ici de voir que cette baſſeſſe & ce galimathias appartiennent entierement à Mr. P. qui en traduiſant Pindare, n'a entendu ni le Grec ni le Latin, ni le François. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de prouver. Mais pour cela, il faut ſçavoir que Pindare vivoit peu de temps aprés Pythagore, Thalés, & Anaxagore, fameux Philoſophes naturaliſtes, & qui avoient enſeigné la Phyſique avec un fort grand ſuccés. L'opinion de Thalés, qui mettoit l'eau pour le principe des choſes, eſtoit ſur tout celebre. Empedocle Sicilien, qui vivoit du tems de Pindare meſme, & qui avoit eſté diſciple d'Anaxagore, avoit encore pouſſé la choſe plus loin qu'eux, & non ſeulement avoit pénetré fort avant dans la connoiſſance de la Nature: mais il avoit fait ce que Lucrece a fait depuis, à ſon imitation, je veux dire, qu'il avoit mis toute la Phyſique en vers. On a perdu ſon Poëme. On ſçait pourtant que ce Poëme commençoit par l'éloge des quatre Elemens, & vraiſemblablement il n'y avoit pas oublié la formation de l'Or & des autres métaux. Cet ouvrage s'eſtoit rendu ſi fameux dans la Grece, qu'il y avoit fait regarder ſon Auteur comme une eſpece de Divinité.

Pindare venant donc à composer sa premiere Ode Olympique, à la loüange d'Hieron Roy de Sicile, qui avoit remporté le prix de la course des chevaux, débute par la chose du monde la plus simple & la plus naturelle, qui est: Que s'il vouloit chanter les merveilles de la Nature, il chanteroit, à l'imitation d'Empedocle Sicilien, l'Eau & l'Or, comme les deux plus excellentes choses du monde: mais que s'estant consacré à chanter les actions des hommes, il va chanter le combat Olympique; puisque c'est en effet ce que les hommes font de plus grand: & que de dire qu'il y ayt quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique, c'est prétendre qu'il y a dans le Ciel quelque autre astre aussi lumineux que le Soleil. Voila la pensée de Pindare mise dans son ordre naturel, & telle qu'un Rheteur la pouroit dire dans une exacte prose. Voici comme Pindare l'énonce en Poëte. *Il n'y a rien de si excellent que l'Eau: Il n'y a rien de plus éclatant que l'Or: & il se distingue entre toutes les autres superbes richesses comme un feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon Esprit*[1], *puisque c'est des combats que tu veux chanter, ne va point te figurer, ni que dans les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour,* [2] *on puisse voir quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil; ni que sur la Terre nous puissions dire, qu'il y ayt quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique.*

1 La particule *si* veut aussi bien dire en cet endroit *puisque* & *comme* que *si*. Et c'est ce que Benoist a fort bien montré dans l'Ode III. où ces mots, ἄριστον, &c. sont repetez.

2 Le Traducteur Latin n'a pas bien rendu cet endroit, μηκέτι ἄλλο φαεινὸν ἄστρον, *ne contempleris aliud visibile Astrum*; qui doivent s'expliquer dans mon sens, *ne puta quòd videatur aliud Astrum. Ne te figure pas qu'on puisse voir un autre Astre*, &c.

Pin-

Pindare eſt preſque ici traduit mot pour mot; & je ne lui ay preſté que le mot de, *ſur la Terre*, que le ſens amene ſi naturellement, qu'en verité il n'y a qu'un homme qui ne ſçait ce que c'eſt que traduire, qui puiſſe me chicaner là-deſſus. Je ne prétens donc pas dans une traduction ſi literale, avoir fait ſentir toute la force de l'original; dont la beauté conſiſte principalement dans le nombre, l'arrangement, & la magnificence des paroles. Cependant quelle majeſté & quelle nobleſſe un homme de bon ſens n'y peut-il pas remarquer, meſme dans la ſechereſſe de ma traduction? Que de grandes images preſentées d'abord! l'Eau, l'Or, le Feu, le Soleil! Que de ſublimes figures enſemble! la Metaphore, l'Apoſtrophe, la Metonymie! Quel tour & quelle agreable circonduction de paroles! Cette expreſſion: *Les vaſtes deſerts du Ciel, quand il fait jour*, eſt peut-eſtre une des plus grandes choſes qui ayent jamais eſté dites en Poëſie. En effet, qui n'a point remarqué de quel nombre infini d'étoiles le Ciel paroiſt peuplé durant la nuit, & quelle vaſte ſolitude c'eſt au contraire dés que le Soleil vient à ſe montrer? de ſorte que par le ſeul début de cette Ode on commence à concevoir tout ce qu'Horace a voulu faire entendre, quand il dit, que *Pindare eſt comme un grand fleuve qui marche à flots boüillonnans; & que de ſa bouche, comme d'une ſource profonde, il ſort une immenſité de richeſſes & de belles choſes.*

Fervet, immenſuſque ruit profundo
Pindarus ore.

Examinons maintenant la traduction de Monſr. P. La voici. *L'eau eſt tres-bonne à la verité, & l'or qui brille, comme le feu durant la nuit, éclate merveilleuſement parmi les richeſſes qui rendent l'homme ſuperbe. Mais, mon Eſprit, ſi tu deſires chanter des combats, ne contemples point d'autre Aſtre plus lumineux que le Soleil, pendant le jour, dans le vague de l'air. Car nous ne ſçaurions chanter des combats plus illuſtres que les combats Olympiques.* Peut-on jamais voir un plus plat galimathias? *L'eau eſt tres-bonne à la verité*, eſt une maniere de parler familiere & comique qui ne répond point à la majeſté de Pindare. Le mot d'ἄριστον ne veut pas ſimplement dire en Grec *bon:* mais *merveilleux*, *divin*, *excellent par excellence*. On dira fort bien en Grec qu'Alexandre & Jules Céſar eſtoient ἄριστοι: traduira-t-on qu'ils eſtoient de *bonnes gens?* D'ailleurs le mot de *bonne eau* en François tombe dans le bas, à cauſe que cette façon de parler s'employe dans des uſages bas & populaires, *à l'enſeigne de la Bonne eau*, *à la Bonne eau de vie*. Le mot d'*à la verité* en cet endroit eſt encore plus familier & plus ridicule, & n'eſt point dans le Grec, où le μὲν & le δὲ ſont comme des eſpeces d'enclytiques, qui ne ſervent qu'à ſoûtenir la verſification. *Et l'or qui brille.* Il n'y a point d'*Et* dans le Grec, & *qui* n'y eſt point non plus. *Eclate merveilleuſement parmi les richeſſes. Merveilleuſement* eſt burleſque en cet endroit. Il n'eſt point dans le Grec, & ſe ſent de l'ironie que Monſr. P. a dans l'eſprit, & qu'il taſche de preſter même

me

me aux paroles de Pindare en le traduiſant. *Qui rendent l'homme ſuperbe.* Cela n'eſt point dans Pindare, qui donne l'épithete de ſuperbe aux richeſſes meſmes; ce qui eſt une figure tres-belle; au lieu que dans la traduction n'y ayant point de figure, il n'y a plus par conſéquent de poëſie. *Mais mon Eſprit, &c.* C'eſt ici où Monſr. P. acheve de perdre la tramontane, & comme il n'a entendu aucun mot de cet endroit, où j'ay fait voir un ſens ſi noble, ſi majeſtueux & ſi clair, on me diſpenſera d'en faire l'analyſe.

Je me contenteray de lui demander dans quel Lexicon, dans quel Dictionaire ancien ou moderne il a jamais trouvé que μοντίν en Grec, ou *ne* en Latin vouluſt dire *Car.* Cependant c'eſt ce *Car* qui fait ici toute la confuſion du raiſonnement qu'il veut attribuer à Pindare. Ne ſçait-il pas qu'en toute langue mettez un *Car* mal à propos, il n'y a point de raiſonnement qui ne devienne abſurde? Que je diſe, par exemple, *Il n'y a rien de ſi clair que le commencement de la premiere Ode de Pindare, & Monſr. P. ne l'a point entendu.* Voila parler tres-juſte. Mais ſi je dis: *Il n'y a rien de ſi clair que le commencement de la premiere Ode de Pindare, Car Monſr. P. ne l'a point entendu:* c'eſt fort mal argumenté, parce que d'un fait tres-veritable je fais une raiſon tres-fauſſe, & qu'il y a un fort grand nombre de choſes fort claires que Monſr. P. n'entend point.

Je ne m'étendray pas davantage à lui faire connoiſtre une faute qu'il n'eſt pas poſſi-

ble que lui-meſme ne ſente. J'oſeray ſeulement l'avertir, que lors qu'on veut critiquer d'auſſi grands hommes qu'Homere & que Pindare, il faut avoir du moins les premieres teintures de la Grammaire ; & qu'il peut fort bien arriver que l'Auteur le plus habile devienne un Auteur de mauvais ſens entre les mains d'un Traducteur ignorant qui ne l'entend point, & qui ne ſçait pas meſme quelquefois que *ni* ne veut point dire *car*.

Aprés avoir ainſi convaincu Monſr. P. ſur le Grec & ſur le Latin, il trouvera bon que je l'avertiſſe auſſi qu'il y a une groſſiere faute de François dans ces mots de ſa traduction: *Mais, mon Eſprit, ne contemples point, &c.* & que *contemple* à l'Imperatif n'a point d's. Je lui conſeille donc de renvoyer cet *s* au mot de *Caſuite* qu'il écrit toûjours ainſi, quoy qu'on doive toûjours écrire & prononcer Caſuiſte. Cet *s*, je l'avouë, y eſt un peu plus neceſſaire qu'au pluriel du mot d'*Opera*: car bien que j'aye toûjours entendu prononcer des Operas, comme on dit des Factums & des Totons, je ne voudrois pas aſſeûrer qu'on le doive écrire, & je pourrois bien m'eſtre trompé en l'écrivant de la ſorte.

REFLEXION IX.

Longin, ch. XXXIV. LEs *mots bas ſont comme autant de marques honteuſes qui flétriſſent l'expreſſion.*] Cette remarque eſt vraye dans toutes les langues. Il n'y a rien qui aviliſſe davantage un diſcours que les mots bas. On ſouffrira plutoſt,

toſt, generalement parlant, une penſée baſſe exprimée en termes nobles, que la penſée la plus noble exprimée en termes bas. La raiſon de cela eſt, que tout le monde ne peut pas juger de la juſteſſe & de la force d'une penſée : mais qu'il n'y a preſque perſonne, ſur tout dans les Langues vivantes, qui ne ſente la baſſeſſe des mots. Cependant il y a peu d'Ecrivains qui ne tombent quelquefois dans ce vice. Longin, comme nous voyons ici, accuſe Herodote, c'eſt à dire, le plus poli de tous les Hiſtoriens Grecs, d'avoir laiſſé échapper des mots bas dans ſon Hiſtoire. On en reproche à Tite-Livre, à Saluſte, & à Virgile.

N'eſt-ce donc pas une choſe fort ſurprenante, qu'on n'ayt jamais fait ſur cela aucun reproche à Homere ? bien qu'il ayt compoſé deux Poëmes, chacun plus gros que l'Eneïde, & qu'il n'y ayt point d'Ecrivain qui deſcende quelquefois dans un plus grand détail que lui, ni qui diſe ſi volontiers les petites choſes, ne ſe ſervant jamais que de termes nobles, ou employant les termes les moins relevez avec tant d'art & d'induſtrie, comme remarque Denys d'Halycarnaſſe, qu'il les rend nobles & harmonieux. Et certainement s'il y avoit eu quelque reproche à lui faire ſur la baſſeſſe des mots, Longin ne l'auroit pas vraiſemblablement plus épargné ici qu'Herodote. On voit donc par là le peu de ſens de ces Critiques modernes, qui veulent juger du Grec ſans ſçavoir de Grec, & qui ne liſant Homere que dans des traductions Latines tres-baſſes, ou dans

des traductions Françoiſes encore plus rampantes, imputent à Homere les baſſeſſes de ſes Traducteurs, & l'accuſent de ce qu'en parlant Grec il n'a pas aſſez noblement parlé Latin ou François. Ces Meſſieurs doivent ſçavoir que les mots des Langues ne répondent pas toûjours juſte les uns aux autres, & qu'un terme Grec tres-noble ne peut ſouvent eſtre exprimé en François que par un terme tres-bas. Cela ſe voit par les mots d'*Aſinus* en Latin & d'*Aſne* en François, qui ſont de la derniere baſſeſſe dans l'une & dans l'autre de ces langues: quoyque le mot qui ſignifie cet animal n'ayt rien de bas en Grec ni en Hebreu, où on le void employé dans les endroits meſme les plus magnifiques. Il en eſt de meſme du mot de *Mulet* & de pluſieurs autres.

En effet les langues ont chacune leur bizarrerie: mais la Françoiſe eſt principalement capricieuſe ſur les mots, & bien qu'elle ſoit riche en beaux termes ſur de certains ſujets, il y en a beaucoup où elle eſt fort pauvre; & il y a un tres-grand nombre de petites choſes qu'elle ne ſçauroit dire noblement. Ainſi, par exemple, bien que dans les endroits les plus ſublimes, elle nomme ſans s'avilir, *un Mouton*, *une Chévre*, *une Brebis*, elle ne ſçauroit, ſans ſe diffamer, dans un ſtile un peu élevé, nommer *un Veau*, *une Truye*, *un Cochon*. Le mot de *Geniſſe* en François eſt fort beau, ſur tout dans une Eglogue: *Vache* ne s'y peut pas ſouffrir: *Paſteur* & *Berger* y ſont du plus bel uſage: *Gardeur de pourceaux*, ou *Gardeur*

de bœufs y ſeroient horribles. Cependant il n'y a peut-eſtre pas dans le Grec deux plus beaux mots que οὐδατος & βουκολος, qui répondent à ces deux mots François: & c'eſt pourquoy Virgile a intitulé ſes Eglogues de ce doux nom de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en noſtre langue à la lettre, *Les Entretiens des Bouviers, ou des Gardeurs de bœufs.*

Je pourois rapporter encore ici un nombre infini de pareils exemples: mais au lieu de plaindre en cela le malheur de noſtre langue, prendrons-nous le parti d'accuſer Homere & Virgile de baſſeſſe, pour n'avoir pas préveû que ces termes, quoyque ſi nobles & ſi doux à l'oreille, en leur langue, ſeroient bas & groſſiers eſtant traduits un jour en François? Voila en effet le principe ſur lequel Monſieur P. fait le procés à Homere. Il ne ſe contente pas de le condamner ſur les baſſes traductions qu'on en a faites en Latin. Pour plus grande ſeûreté, il traduit lui-même ce Latin en François, & avec ce beau talent qu'il a de dire baſſement toutes choſes, il fait ſi bien que racontant le ſujet de l'Odyſſée, il fait d'un des plus nobles ſujets qui ayt jamais eſté traité, un ouvrage auſſi burleſque que l'Ovide en belle humeur.

Il change ce ſage Vieillard qui avoit ſoin des troupeaux d'Ulyſſe, en un vilain Porcher. Aux endroits où Homere dit, *que la nuit couvroit la Terre de ſon ombre, & cachoit les chemins aux voyageurs*, il traduit: *que l'on commençoit à ne voir goute dans les ruës.* Au lieu de la magnifique chauſſure dont Te-

lemaque lie ſes piés delicats, il lui fait mettre ſes *beaux ſouliers* de parade. A l'endroit où Homere, pour marquer la propreté de la maiſon de Neſtor, dit: *que ce fameux Vieillard s'aſſit devant ſa porte, ſur des pierres fort polies, & qui reluiſoient comme ſi on les avoit frottées de quelque huile precieuſe:* il met; *que Neſtor s'alla aſſeoir ſur des pierres luiſantes comme de l'onguent.* Il explique par tout le mot de *Sus*, qui eſt fort noble en Grec, par le mot de *Cochon* ou de *Pourceau* qui eſt de la derniere baſſeſſe en François. Au lieu qu'Agamemnon dit: *qu'Egiſte le fit aſſaſſiner dans ſon Palais, comme un Taureau qu'on égorge dans une étable:* il met dans la bouche d'Agamemnon cette maniere de parler baſſe; *Egiſte me fit aſſommer comme un bœuf.* Au lieu de dire, comme porte le Grec: *qu'Ulyſſe voyant ſon vaiſſeau fracaſſé, & ſon maſt renverſé d'un coup de tonnerre, il lia enſemble, du mieux qu'il put, ce maſt avec ſon reſte de vaiſſeau, & s'aſſit deſſus:* il fait dire à Ulyſſe: *qu'il ſe mit à cheval ſur ſon maſt.* C'eſt en cet endroit qu'il fait cette énorme beveûë que nous avons remarquée ailleurs dans nos obſervations.

Il dit encore ſur ce ſujet cent autres baſſeſſes de la meſme force, exprimant en ſtile rampant & bourgeois les mœurs des hommes de cet ancien Siecle qu'Heſiode appelle le Siecle des Heros, où l'on ne connoiſſoit point la molleſſe & les delices; où l'on ſe ſervoit, où l'on s'habilloit ſoi-meſme, & qui ſe ſentoit encore par là du ſiecle d'or. Monſr. P. triomphe à nous faire voir combien

bien cette ſimplicité eſt éloignée de noſtre molleſſe & de noſtre luxe, qu'il regarde comme un des grands preſens que Dieu ayt faits aux hommes, & qui ſont pourtant l'origine de tous les vices, ainſi que Longin le fait bien voir dans ſon dernier Chapitre, où il traite de la decadence des Eſprits, qu'il attribuë principalement à ce luxe & à cette molleſſe.

Monſieur P. ne fait pas reflexion que les Dieux & les Déeſſes dans les fables n'en ſont pas moins agreables, quoy qu'ils n'ayent ni Eſtafiers, ni Valets de chambre, ni Dames d'atour, & qu'ils aillent ſouvent tout nus: qu'enfin le luxe eſt venu d'Aſie en Europe, & que c'eſt des nations barbares qu'il eſt deſcendu chez les nations polies, où il a tout perdu; & où plus dangereux fleau que la peſte ni que la guerre, il a, comme dit Juvenal, vengé l'Univers vaincu, en pervertiſſant les Vainqueurs.

——— ——— *Sævior armis*
Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem.

J'aurois beaucoup de choſes à dire ſur ce ſujet: mais il faut les reſerver pour une autre endroit; & je ne veux parler ici que de la baſſeſſe des mots Monſ. P. en trouve beaucoup dans les epithetes d'Homere, qu'il accuſe d'eſtre ſouvent ſuperfluës. Il ne ſçait pas ſans doute ce que ſçait tout homme un peu verſé dans le Grec: que comme en Grece autrefois le fils ne portoit point le nom du pere; il eſt rare, meſme dans la proſe, qu'on y nomme un homme ſans lui donner

une epithete qui le diſtingue, en diſant ou le nom de ſon pere, ou ſon païs, ou ſon talent, ou ſon defaut : *Alexandre fils de Philippe*, *Alcibiade fils de Clinias*, *Herodote d'Halycarnaſſe*, *Clement Alexandrin*, *Polyclete le Sculpteur*, *Diogene le Cynique*, *Denys le Tyran*, *&c.* Homere donc écrivant dans le genie de ſa langue, ne s'eſt pas contenté de donner à ſes Dieux & à ſes Heros ces noms de diſtinction, qu'on leur donnoit dans la proſe : mais il leur en a compoſé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractére. Ainſi, par l'epithete de *Leger à la courſe*, qu'il donne à Achille, il a marqué l'impetuoſité d'un jeune homme : voulant exprimer la prudence dans Minerve, il l'appelle *la Déeſſe aux yeux fins*. Au contraire, pour peindre la majeſté dans Junon, il la nomme, *la Déeſſe aux yeux grands & ouverts*, & ainſi des autres.

Il ne faut donc pas regarder ces epithetes qu'il leur donne, comme de ſimples epithetes, mais comme des eſpeces de ſurnoms qui les font connoiſtre. Et on n'a jamais trouvé mauvais qu'on repetaſt ces epithetes : parce que ce ſont, comme je viens de dire, des eſpeces de ſurnoms. Virgile eſt entré dans ce gouſt Grec, quand il a repeté tant de fois dans l'Eneide, *pius Æneas*, & *pater Æneas*, qui ſont comme les ſurnoms d'Enée. Et c'eſt pourquoy on lui a objecté fort mal à propos ; qu'Enée ſe loüe lui meſme, quand il dit, *Sum pius Æneas*, *Je ſuis le pieux Enée :* parce qu'il ne fait proprement que dire ſon nom. Il ne faut donc pas trouver étran-

étrange qu'Homere donne de ces ſortes d'epithetes à ſes Heros en des occaſions qui n'ont aucun rapport à ces epithetes : puiſque cela ſe fait ſouvent meſme en François, où nous donnons le nom de Saint à nos Saints, en des rencontres où il s'agit de toute autre choſe que de leur ſainteté: comme quand nous diſons que Saint Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient Saint Eſtienne.

Tous les plus habiles Critiques avoüent que ces epithetes ſont admirables dans Homere ; & que c'eſt une des principales richeſſes de ſa poëſie. Noſtre Cenſeur cependant les trouve baſſes : & afin de prouver ce qu'il dit, non ſeulement il les traduit baſſement, mais il les traduit ſelon leur racine & leur etymologie ; & au lieu, par exemple, de traduire Junon *aux yeux grands & ouverts*, qui eſt ce que porte le mot βοῶπις, il le traduit ſelon ſa racine, *Junon aux yeux de bœuf*. Il ne ſçait pas qu'en François meſme il y a des dérivez & des compoſez qui ſont fort beaux, dont le nom primitif eſt fort bas : comme on le voit dans les mots de *petiller* & de *reculer*. Je ne ſçaurois m'empeſcher de rapporter, à propos de cela, l'exemple d'un Maiſtre de Rhetorique, ſous lequel j'ay étudié, & qui ſeûrement ne m'a pas inſpiré l'admiration d'Homere: puiſqu'il en eſtoit preſque auſſi grand ennemi que Monſieur P. Il nous faiſoit traduire l'Oraiſon de Ciceron pour la Loy Manilia, & à un endroit où cet Orateur dit, *Obdurueràt & percalluerat Reſpublica. La Republique*

que s'eſtoit endurcie, & eſtoit devenuë comme inſenſible; les Ecoliers eſtant un peu embaraſſez ſur *percalluerat*, qui dit preſque la meſme choſe qu'*obduruerat*, noſtre Regent nous fit attendre quelque temps ſon explication, & enfin ayant défié pluſieurs fois Meſſieurs de l'Academie, & ſur tout Monſieur d'Ablancourt, à qui il en vouloit, de venir traduire ce mot: *Percallere*, dit-il gravement, vient du cal & du durillon que les hommes contractent aux piés: & de là il conclut; qu'il falloit traduire: *Obduruerat & percalluerat Reſpublica: La Republique s'étoit endurcie, & avoit contracté un durillon.* Voila à peu prés la maniere de traduire de Monſr. P. & c'eſt ſur de pareilles traductions qu'il veut qu'on juge de tous les Poëtes & de tous les Orateurs de l'Antiquité: juſques là, qu'il nous avertit qu'il doit donner un de ces jours un nouveau volume de paralleles, où il a, dit il, mis en proſe Françoiſe les plus beaux endroits des Poëtes Grecs & Latins; afin de les oppoſer à d'autres beaux endroits des Poëtes Modernes, qu'il met auſſi en proſe: ſecret admirable qu'il a trouvé pour les rendre ridicules les uns & les autres, & ſur tout les Anciens: quand il les aura habillez des improprietés, & des baſſeſſes de ſa traduction.

CONCLUSION.

VOilà un leger échantillon du nombre infini de fautes, que Monſr. P. a commiſes en voulant attaquer les défauts des An-

Anciens. Je n'ay mis ici que celles qui regardent Homere & Pindare. Encore n'y en ay-je mis qu'une tres-petite partie, & ſelon que les paroles de Longin m'en ont donné l'occaſion. Car ſi je voulois ramaſſer toutes celles qu'il a faites ſur le ſeul Homere; il faudroit un tres-gros Volume. Et que ſeroit-ce donc, ſi j'allois lui faire voir ſes puerilitez ſur la Langue Greque, & ſur la Langue Latine; ſes ignorances ſur Platon, ſur Demoſthene, ſur Ciceron, ſur Horace, ſur Terence, ſur Virgile, &c. les fauſſes interpretations qu'il leur donne, les ſoleciſmes qu'il leur fait faire, les baſſeſſes, & les galimathias qu'il leur preſte. J'aurois beſoin pour cela d'un loiſir qui me manque.

Je ne répons pas neanmoins, comme j'ay déja dit, que dans les Editions de mon Livre qui pouront ſuivre celle-ci, je ne lui decouvre encore quelques unes de ſes erreurs, & que je ne le faſſe peut-eſtre repentir de n'avoir pas mieux profité du paſſage de Quintilien, qu'on a allegué autrefois ſi à propos à un de ſes freres ſur un pareil ſujet. Le voici: *Modeſtè tamen & circunſpecto judicio de tantis viris pronuntiandum eſt, ne quod pleriſque accidit, damnent quæ non intelligunt. Il faut parler avec beaucoup de modeſtie, & de circonſpection de ces grands Hommes, de peur qu'il ne vous arrive ce qui eſt arrivé à pluſieurs, de blaſmer ce que vous n'entendez pas.* Monſr. P. me répondra peut-eſtre ce qu'il m'a déja repondu: Qu'il a gardé cette modeſtie, & qu'il n'eſt point vrai qu'il ayt parlé de ces grands Hommes avec le

le mépris que je lui reproche; mais il n'avance ſi hardiment cette fauſſeté; que parce qu'il ſuppoſe, & avec raiſon, que perſonne ne lit ſes Dialogues. Car de quel front pourroit-il la ſoûtenir à des gens qui auroient ſeulement leû ce qu'il y dit d'Homere?

Il eſt vrai pourtant que, comme il ne ſe ſoucie point de ſe contredire, il commence ſes invectives contre ce grand Poëte, par avoüer; qu'Homere eſt peut-eſtre le plus vaſte & le plus bel eſprit qui ayt jamais eſté. Mais on peut dire que ces loûanges forcées qu'il lui donne, ſont comme les fleurs, dont il couronne la victime, qu'il va immoler à ſon mauvais ſens; n'y ayant point d'infamies qu'il ne lui diſe dans la ſuite, l'accuſant d'avoir fait ſes deux Poëmes ſans deſſein, ſans veûë, ſans conduite. Il va meſmes juſqu'à cet excés d'abſurdité, de ſoûtenir, qu'il n'y a jamais eû d'Homere; que ce n'eſt point un ſeul homme qui a fait l'Iliade, & l'Odyſſée; mais pluſieurs pauvres Aveugles qui alloient, dit-il, de maiſon en maiſon reciter pour de l'argent de petits Poëmes qu'ils compoſoient au hazard; & que c'eſt de ces Poëmes qu'on a fait, ce qu'on appelle les Ouvrages d'Homere. C'eſt ainſi que de ſon autorité privée, , il metamorphoze tout à coup ce vaſte & bel Eſprit en une multitude de miſerables Gueux. Enſuite il employe la moitié de ſon Livre à prouver, Dieu ſçait comment, qu'il n'y a dans les Ouvrages de ce grand Homme, ni ordre, ni raiſon, ni œconomie, ni ſuite, ni bienſéance ni nobleſſe de mœurs. Que tout y eſt plein

de

de baſſeſſes, de chevilles, d'expreſſions groſſieres: Qu'il eſt mauvais Geographe, mauvais Aſtronome, mauvais Naturaliſte: Finiſſant enfin toute cette belle critique par ces paroles qu'il fait dire à ſon Chevalier. *Il faut que Dieu ne faſſe pas grand cas de la reputation de bel Eſprit puiſqu'il permet que ces titres ſoyent donnez préferablement au reſte du genre humain à deux hommes, comme Platon & Homere, à un Philoſophe qui a des viſions ſi bizarres, & à un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées.* A quoy Monſieur l'Abbé du Dialogue donne les mains en ne le contrediſant point, & ſe contentant de paſſer à la critique de Virgile.

C'eſt là ce que Monſieur P. appelle parler avec retenuë d'Homere, & trouver, comme Horace, que ce grand Poëte s'endort quelquefois. Cependant comment peut-il ſe plaindre que je l'accuſe à faux, d'avoir dit qu'Homere eſtoit de mauvais ſens. Que ſignifient donc ces paroles: *Un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées?* Croit-il s'eſtre ſuffiſamment juſtifié de toutes ces abſurditez, en ſoutenant hardiment, comme il fait, qu'Eraſme & le Chancelier Bacon ont parlé avec auſſi peu de reſpect que lui des Anciens. Ce qui eſt abſolument faux de l'un & de l'autre, & ſur tout d'Eraſme, l'un des plus grands admirateurs de l'Antiquité. Car bien que cet excellent Homme ſe ſoit moqué avec raiſon de ces ſcrupuleux Grammairiens qui n'admettent d'autre Latinité que celle de Ciceron, & qui ne croyent pas qu'un mot ſoit Latin s'il n'eſt dans cet Orateur:

ja-

jamais Homme au fond n'a rendu plus de juſtice aux bons Ecrivains de l'Antiquité, & à Ciceron meſme, qu'Eraſme.

Monſieur P. ne ſçauroit donc plus s'appuyer que ſur le ſeul exemple de Jules Scaliger. Et il faut avoüer, qu'il l'allegue avec un peu plus de fondement. En effet dans le deſſein que cet orgueilleux Sçavant s'eſtoit propoſé, comme il le déclare lui meſme, de dreſſer des autels à Virgile, il a parlé d'Homere d'une maniere un peu profane. Mais outre que ce n'eſt que par raport à Virgile, & dans un Livre qu'il appelle Hypercritique, voulant témoigner par là, qu'il y paſſe toutes les bornes de la critique ordinaire: Il eſt certain que ce Livre n'a pas fait d'honneur à ſon Auteur: Dieu ayant permis que ce ſçavant Homme ſoit devenu alors un Monſieur P. & ſoit tombé dans des ignorances ſi groſſieres qu'elles lui ont attiré la riſée de tous les gens de Lettres, & de ſon propre fils meſme.

Au reſte afin que noſtre Cenſeur ne s'imagine pas que je ſois le ſeul qui aye trouvé ſes Dialogues ſi étranges, & qui aye paru ſerieuſement choqué de l'ignorante audace avec laquelle il y decide de tout ce qu'il y a de plus reveré dans les Lettres: Je ne ſçaurois, ce me ſemble, mieux finir ces remarques ſur les Anciens qu'en rapportant le mot d'un tres grand Prince d'aujourd'hui, non moins admirable par les lumieres de ſon eſprit, & par l'étenduë de ſes connoiſſances dans les Lettres que par ſon extrême valeur, & par ſa prodigieuſe capacité dans la guerre,

où

où il s'eſt rendu le charme des Officiers & des Soldats, & où, quoiqu'encore fort jeune, il s'eſt déja ſignalé par quantité d'actions dignes des plus experimentez Capitaines. Ce Prince qui, à l'exemple du fameux Prince de C** ſon oncle paternel, lit tout, juſqu'aux ouvrages de Monſieur P. ayant en effet leû ſon dernier Dialogue, & en paroiſſant fort indigné, comme quelqu'un lui euſt demandé, ce que c'eſtoit donc que cet ouvrage, pour lequel il témoignoit un ſi grand mépris. *C'eſt un Livre*, dit-il, *où tout ce que vous avez jamais oüi loüer au monde, eſt blaſmé; & où tout ce que vous avez jamais entendu blaſmer, eſt loüé.*

FIN.

AVER-

AVERTISSEMENT.

LA Parodie qu'on a miſe dans l'Edition précedente des Oeuvres de Mr. Deſpreaux, *ayant été bien receuë, on la remettra dans celle-ci. On a déja dit que cette Parodie fut faite pour divertir Mr. le Premier Préſident* de Lamoignon, *comme on nous l'apprend dans la ſeconde Edition du* * Menagiana. *On verra dans cette Edition une autre Piece de Mr. Deſpreaux, qui n'eſt pas moins curieuſe en ſon genre. C'eſt un Arrêt contre la Philoſophie de Deſcartes, où Mr. Deſpreaux, faiſant ſemblant de deffendre la Philoſophie d'Ariſtote, en montre ingenieuſement les défauts. C'eſt une Ironie perpetuelle, & une critique également agréable & inſtructive. On nous apprend dans le* † Menagiana, *d'où nous avons auſſi tiré cette Piece, qu'on ſongeoit tout de bon à donner un Arrêt contre la Philoſophie de Deſcartes, lors que Mr. Deſpreaux fit paroître le ſien; & l'on ajoûte que cela plus qu'aucune autre choſe empêcha peut-être le Parlement d'en rendre un veritable. Tant il eſt vray qu'une plaiſanterie délicate eſt ſouvent plus propre à terminer de de grandes affaires que les raiſons les plus graves & les plus ſolides,*

* Tom. I. p. 47. de l'Edit. de Hollande.

† Tom. II. pag. 9.

——— ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.

On trouvera auſſi dans cette Edition l'Epître que Mr. Deſpreaux a addreſſée à Antoine, ſon Jardinier d'Auteuil. *C'eſt une feuille volante qui pourroit ſe perdre, & qui merite d'être conſervée.*

PA

PARODIE

De quelques endroits du CID,

SUR

CHAPELAIN, CASSAIGNE, ET LA SERRE.

PARODIE

De quelques endroits du CID,

SUR

CHAPELAIN, CASSAIGNE, ET LA SERRE.

SCENE PREMIERE.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

ENfin vous l'emportez, & la faveur du Roy
Vous accable de dons qui n'étoient dûs qu'à moy.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Caſtille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon merite & font connoître aſſez
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcez.

LA SERRE.

Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce que nous ſommes,
Ils ſe trompent en vers comme les autres hommes,
Et ce choix ſert de preuve à tous les courtiſans,
Qu'à de méchans Auteurs, ils font de beaux préſens.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix, dont vôtre eſprit s'irrite:
La cabale l'a fait plûtôt que le merite.
Vous choiſiſſant peut-être on eût pu mieux choiſir:
Mais le Roy m'a trouvé plus propre à ſon deſir.

A l'hon-

A l'honneur qu'il m'a fait ajoûtez-en un autre,
Uniſſons deſormais ma cabale à la vôtre.
J'ai mes prôneurs auſſi, quoiqu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes ſonnets ont détrompé les gens.
Si vous me celebrez: je diray que La Serre
Volume ſur volume inceſſamment deſſerre,
Je parleray de vous avec Monſieur Colbert,
Et vous éprouverez ſi mon amitié ſert:
Ma niéce même en vous peut rencontrer un gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote doit prétendre,
Et le nouvel éclat de cette penſion
Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition:
Exerce nos rimeurs, & vante nôtre Prince,
Va te faire admirer chez les gens de Province,
Fay marcher en tous lieux les rimeurs ſous ta loy,
Sois des flateurs l'amour, & des railleurs l'effroy:
Joins à ces qualitez celle d'une ame vaine,
Montre leur comme il faut endurcir une veine,
Au mêtier de Phebus bander tous les reſſors,
Endoſſer nuit & jour un rouge juſtaucorps,
Pour avoir de l'encens donner une bataille,
Ne laiſſer de ſa bourſe échaper une maille:
Sur tout ſers leur d'exemple, & reſſouviens-toi bien
De leur former un ſtile auſſi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'inſtruire d'exemple en dépit de Liniere
Ils liront ſeulement ma Jeanne toute entiere,
Là dans un long tiſſu d'amples narrations
Ils verront comme il faut berner les nations,
Dupper d'un grave ton gens de robbe & d'armée,
Et ſur l'erreur des ſots bâtir la renommée.

LA SERRE.

L'exemple de La Serre a bien plus de pouvoir,
Un Auteur dans ton livre aprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait aprés tout ce grand nombre de pages,
Que ne puiſſe égaler un de mes cent ouvrages?
Si tu fus grand flateur, je le ſuis aujourd'huy,

Et ce bras de la preſſe eſt le plus ferme apuy.
Bilaine & de Sercy ſans moi ſeroient des drilles,
Mon nom ſeul au Palais nourrit trente familles;
Les Marchands fermeroient leurs boutiques ſans moi,
Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque inſtant fait ſortir de ma plume
Cayers deſſus cayers, volume ſur volume.
Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté
Feroit un livre entier marchant à mon côté,
Et loin de ces durs vers qu'à mon ſtile on préfere,
Il deviendroit auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connoi;
Je t'ai vu rimailler & traduire ſous moi,
Si j'ay traduit Guſman, ſi j'ay fait ſa Préface,
Ton galimathias a bien rempli ma place.
Enfin pour épargner ces diſcours ſuperflus,
Si je ſuis grand flateur, tu l'es & tu le fus.
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met de la difference.

LA SERRE.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné ſur toi l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui ſait mieux compoſer en eſt bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtiſan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut mon ſeul partiſan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux: le Roy fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roy, quand il en fait, le meſure à l'ouvrage.

LA SERRE.

Et par là je devois emporter ces ducats.

CHA-

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les merite pas.

LA SERREE.

Ne les merite pas, moy ?

CHAPELAIN.

Toy.

LA SERRE.

Ton insolence,
Témeraire vieillard, aura sa récompense.

Il lui arrache sa perruque.

CHAPELAIN.

Acheve & prends ma tête aprés un tel affront,
Le premier dont ma Muse a vû rougir son front.

LA SERRE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

CHAPELAIN.

O Dieux ! mon Apollon en ce besoin me laisse.

LA SERRE.

Ta perruque est à moi, mais tu serois trop vain,
Si ce sale trophée avoit soüillé ma main.
Adieu ; fais lire au peuple en depit de Liniere,
De tes fameux travaux l'histoire toute entiere:
D'un insolent discours ce juste chastiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rends-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle est trop mal-honnête.
De tes lauriers sacrez va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rends la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient sur ta teste encor durer trois jours.

SCENE II.

CHAPELAIN *seul.*

O Rage ! ô deſeſpoir ! ô Perruque ma mie !
N'as-tu donc tant vêcu que pour cette infamie ?
N'as-tu trompé l'eſpoir de tant de Perruquiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Nouvelle penſion fatale à ma calotte !
Précipice élevé qui te jette en la crotte,
Cruel reſſouvenir de tes honneurs paſſez.
Services de vingt ans en un jour effacez !
Faut-il de ton vieux poil voir triompher La Serre,
Et te mettre crottée ou te laiſſer à terre.
La Serre ſois d'un Roy maintenant régalé,
Ce haut rang n'admet pas un Poëte pelé,
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne,
Malgré le choix du Roy, m'en a ſû rendre indigne.
Et toy de mes travaux glorieux inſtrument,
Mais d'un eſprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, & qui dans cette offence
M'as ſervi de parade & non pas de deffence,
Va, quitte deſormais le dernier des humains,
Paſſe pour me vanger en de meilleures mains.
Si Caſſaigne a du cœur ; & s'il eſt mon ouvrage,
Voici l'occaſion de montrer ſon courage,
Son eſprit eſt le mien, & le mortel affront
Qui tombe ſur mon chef rejaillit ſur ſon front.

SCENE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

CAſſaigne, as-tu du cœur ?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon Maître L'é-

L'éprouveroit ſur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah ! c'eſt comme il faut être.
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux,
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi prompte.
Mon diſciple, mon fils, viens reparer ma honte.
Viens me vanger.

CASSAIGNE.

De quoy ?

CHAPELAIN.

D'un affront ſi cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'une inſulte. Le traître eût payé la perruque
Un quart d'écu du moins ſans mon âge caduque.
Ma plume que mes doigts ne peuvent ſoutenir
Je la remets aux tiens pour écrire & punir.
Va contre un inſolent faire un bon gros ouvrage,
C'eſt dedans l'encre ſeul qu'on lave un tel outrage :
Rime, ou creve. Au ſurplus pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter :
Je l'ay vû fort poudreux au milieu des Libraires
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom ; C'eſt perdre temps en diſcours ſuperflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque choſe de plus :
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre,
C'eſt. . . . .

CASSAIGNE.

De grace achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible La Serre.

CASSAIGNE.

Le. . . .?

CHAPELAIN.

Ne replique point, je connois ton fatras.
Combats ſur ma parole, & tu l'emporteras,

Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange,
J'en vais chercher, barboüille, écri, rime, & nous vange.

SCENE IV.

CASSAIGNE *ſeul.*

PErcé juſques au fond du cœur
D'une inſulte impréveuë auſſi bien que mortelle,
Miſerable vangeur d'une ſotte querelle,
D'un avare écrivain chetif imitateur,
Je demeure ſterile, & ma veine abbatuë
Inutilement ſuë.
Si prés de voir couronner mon ardeur.
O ! la peine cruelle !
En cet affront La Serre eſt le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.

Que je ſens de rudes combats.
Comme ma penſion, mon honneur me tourmente
Il faut faire un poëme, ou bien perdre une rente;
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras.
Reduit au triſte choix ou de trahir mon maître,
Ou d'aller à Biſſeſtre:
Des deux côtez mon mal eſt infini.
O la peine cruelle !
Faut-il laiſſer un La Serre impuni?
Faut il vanger l'auteur de la Pucelle?

Auteur, Perruque, honneur, argent,
Impitoyable loy, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perduë, ou penſion finie.
D'un côté je ſuis lâche, & de l'autre indigent.
Cher & chetif eſpoir d'une veine flateuſe,
Et tout enſemble gueuſe.
Noir inſtrument, unique gagne-pain,
Et ma ſeule reſſource.
M'es-tu donné pour vanger Chapelain?
M'es-tu donné pour me couper la bourſe?

Il vaut mieux courir chez Conrard,
Il peut me conſerver ma gloire & ma finance,
On ſait comme en Traitez excelle ce vieillard,
S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la pucelle
Vuide nôtre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut ſecourir,
Et ſi l'on me balotte,
Cherchons La Serre, & ſans tant diſcourir
Traitons du moins, & payons la Calotte.

Traiter ſans tirer ma raiſon?
Rechercher un marché ſi funeſte à ma gloire?
Souffrir que Chapelain impute à ma memoire
D'avoir mal ſoûtenu l'honneur de ſa toiſon?
Reſpecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée!
N'écoutons plus ce deſſein négligent,
Qui paſſeroit pour crime.
Allons ma main, du moins ſauvons l'argent:
Puis qu'auſſi bien il faut perdre l'eſtime.

Oüi mon eſprit s'étoit déçû.
Autant que mon honneur, mon intereſt me preſſe,
Que je meure en rimant, ou meure de detreſſe,
J'auray mon ſtile dur comme je l'ai reçû.
Je m'accuſe déja de trop de négligence.
Courons à la vangeance.
Et tout honteux d'avoir tant de froideur:
Rimons à tire d'aiſle,
Puis qu'aujourd'hui La Serre eſt le tondeur,
Et le tondu pere de la Pucelle.

SCENE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A Moy; La Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Oſte-moi d'un doute.
Connois-tu Chapelain ?

LA SERRE.

Oüi.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
Et l'effroy des lecteurs de ſon temps ? le ſais-tu ?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon ſtile je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui ſeul ?

LA SERRE.

Que m'importe ?

CASSAIGNE

A quatre vers d'ici je te le fais ſavoir.

LA SERRE.

Jeune préſompteux.

CASSAIGNE.

Parle ſans t'émouvoir :
Je ſuis jeune, il eſt vrai ; mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moy ; qui t'a rendu ſi vain ?
Toy qu'on ne vit jamais une plume à la main.

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toy ſont dignes de combattre,
Et pour des coups d'eſſay veulent des * Henris Quatre.

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je ſuis ?

CASSAIGNE.

Oüi tout autre que moi
En comptant tes écrits pourroit trembler d'effroi.
Mille & mille papiers dont ta table eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma Perte.

J'at-

* *Caſſaigne a fait un Poëme intitulé*, Henry le Grand.

J'attaque en téméraire un giganteſque auteur ;
Mais j'auray trop de force ayant aſſez de cœur.
Je veux vanger mon Maitre, & ta plume indomtable
Pour ne ſe point laſſer n'eſt point infatigable.

LA SERRE.

Ce phebus qui paroît aux diſcours que tu tiens
Souvent par tes écrits ſe découvrit aux miens,
Et te voyant encor tout frais ſorti de Claſſe
Je diſois, Chapelain lui laiſſera ſa place.
Je ſai ta penſion, & ſuis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent ton devoir,
Qu'ils te font ſans raiſon mettre rime ſur rime,
Etayer d'un pédant l'agoniſante eſtime,
Et que voulant pour ſinge un écolier parfait,
Il ne ſe trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je ſens que pour toy ma pitié s'intereſſe,
J'admire ton audace & je plains ta jeuneſſe :
Ne cherche point à faire un coup d'eſſay fatal,
Diſpenſe un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi ſuivroit cette victoire ;
A moins d'un gros volume, on compoſe ſans gloire.
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accablé du poids de mes écrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne :
Qui pele Chapelain craint de tondre Caſſaigne.

LA SERRE.

Retire-toy d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu ſi prés d'écrire ?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer ?

LA SERRE.

Vien, tu fais ton devoir. L'écolier eſt un traître,
Qui ſoufre ſans cheveux la tête de ſon Maître.

REQUESTE

En faveur

D'ARISTOTE,

Avec

L'Arrêt qui a été rendu en conſéquence.

I.

REQUESTE à NOSSEIGNEURS du MONT PARNASSE.

SUPPLIENT humblement les Maîtres és Arts, Profeſſeurs, Régens de l'Univerſité de Paris; Diſant, qu'il eſt de notorieté publique, que c'eſt le ſublime & incomparable Ariſtote, qui eſt ſans conteſte le premier fondateur des quatre Elemens, le feu, l'air, l'eau & la terre: Qu'il leur a accordé par grace ſpeciale la ſimplicité qui ne leur appartenoit pas de droit naturel: Qu'il a donné aux uns la peſanteur, & aux autres la legereté, afin de ſe pouvoir maintenir dans les lieux & places qu'il leur avoit aſſignées pour y être en repos: Qu'il a ajoûté

à la

à la nature de chaque corps en particulier, une horreur ſi conſiderable de leur ennemi commun le Vuide, qu'il n'y en a pas une qui ne ſouffre plus volontiers ſa propre deſtruction, que de permettre qu'il occupe la moindre place dans le monde, étant tous fort bien inſtruits par ce qu'il en a écrit, que ſi cet affreux Vuide ſe pouvoit inſinuer en quelque part, il empêcheroit les influences des Aſtres d'y deſcendre, & cauſeroit par ce moyen la deſtruction de toute la Nature. Qu'il a de plus réglé par des loix non variables tous les mouvemens des Cieux & des Aſtres, & de peur qu'ils ne ſe perdiſſent & égaraſſent dans les routes ſi contraires, qu'ils ſont obligez, pour ſuivre ſes ordres, de tenir en même temps, il leur a par une prévoyance admirable, deſtiné autant de creatures ſpirituelles, c'eſt-à-dire autant d'Anges qui les guident & les conduiſent avec tant de juſteſſe, qu'ils ne tournent jamais ni plus vîte, ni plus lentement. Qu'il a enfin établi une ſi belle ſubordination entre toutes les choſes naturelles, qu'il a merité tout ſeul d'être reconnu pour le génie de la Nature, le Prince des Philoſophes, & l'Oracle de l'Univerſité; & quoique pendant pluſieurs ſiecles il ait été maintenu d'un commun conſentement dans une paiſible poſſeſſion de tous ces droits, & qu'il y ait lieu de preſcription contre tous les pretendans au contraire. Neanmoins depuis quelques années en çà, deux Particulieres nommées la Raiſon & l'Experience ſe ſont liguées enſemble pour lui diſputer le rang qui lui appartient avec tant de juſtice, & ont tâ-

ché de s'ériger un trône ſur les ruïnes de ſon autorité, & pour parvenir plus adroitement à leurs fins, ont excité certains eſprits factieux, qui ſous les noms de Cartiſtes & Gaſſendiſtes ont commencé de ſecoüer le joug du Seigneur Ariſtote, & mépriſant ſon autorité avec une témerité ſans exemple, lui ont voulu diſputer le droit qu'il s'étoit acquis de pouvoir faire paſſer la vérité pour fauſſe, & la fauſſeté pour véritable : & pour donner quelque couleur à leur rebellion, ils ont fait courir pluſieurs Libelles diffamatoires, & entr' autres un Manifeſte ſous le titre ſpecieux de Journal des Sçavans, lequel contient pluſieurs nouvelles découvertes formellement contraires à la doctrine d'Ariſtote, & dont le détail ne ſera pas ici rapporté, tant parce que la choſe n'eſt preſentement que trop publique, que parce que l'autorité d'Ariſtote s'eſt acquiſe un droit de preſcription contre ladite raiſon & experience, qu'il n'y a point de meilleur moyen pour les combatre, que de ne les point entendre, & les envoyer aux fins de non recevoir : & pour à quoi parvenir, les Supplians ont eſté conſeillez de vous donner la preſente Requête pour leur être ſur ce pourveu. CE CONSIDERE', NOS SEIGNEURS, il vous plaiſe ordonner qu'on délivrera au plûtoſt Saturne du Cerceau où M. Hugens le tient trés injuſtement empriſonné depuis pluſieurs années, ſon écrou rayé & biffé, & condamné ledit ſieur à cinq cens livres de dommages & intereſts.

Que Jupiter congediera ſes quatre gardes,

ſi ce n'eſt qu'il en veüille reſerver une comme Saturne.

Que le Soleil ſe débarboüillera bien le viſage & ne paroîtra plus en public avec ſes vilaines taches, qui ſont des ſignes de corruption, & qui vont à la deſtruction de la quinteſſence celeſte d'Ariſtote.

Que Venus n'aura jamais plus l'impudence de rompre les Cieux pour monter au deſſus du Soleil.

Que la Lune laiſſera la Terre en poſſeſſion des Montagnes, des Ombres & des Vallées, des Mers, & des Foreſts; & renoncera pour jamais au titre de veritable Terre ou d'autre Monde.

Que les Mathématiciens rompront toutes leurs Lunettes, comme fauſſes & trompeuſes inventions; & que le ſieur Picard avoüera de bonne foy, qu'il ſe trompe lourdement, quand il croit voir (au grand deshonneur du Soleil) les Etoiles en plein midy, & qu'on obſervera au plûtoſt l'Obſervatoire Royal du Fauxbourg ſaint Jacques, comme une Fortereſſe à Lunettes tres-préjudiciable à l'état des Cieux ſolides d'Ariſtote.

Que Monſieur Denis ſera tenu & obligé de faire reparer inceſſamment à ſes frais & dépens toutes les brêches & crevaſſes qu'il a fait à la voute des Cieux, pour y donner paſſage aux dernieres Cometes qui parurent en 1664. & 1665. & que les ſieurs Petit, Auzout & Caſſiny, qui les virent alors de leurs guerites ſe promener nuitamment au deſſus de la Lune & du Soleil ſans y former oppoſition quelconque, ſeront declarez

complices de l'attentat qui a été fait en ce cas à l'autorité du venerable Ariſtote, qui les avoit placées au deſſous de la Lune, avec trés expreſſes deffences de paſſer outre.

Que le feu élementaire ne ſera plus imaginaire, & qu'il ſera honorablement rétabli en ſon lieu & place dans le concave de la Lune.

Que l'Air ſera reconnu de nouveau plus leger qu'une plume, & qu'on rompra tous les tuyaux de verre de Meſſieurs Paſchal, Roberval & autres qui le rendent peſant, & qui attentent aux intereſts du Plein, partie adverſe du Vuide.

Qu'aucuns Pilotes ou autres Navigateurs ne tourneront plus à l'entour de la Terre, ſur peine de devenir Antipodes, & d'être précipitez au Ciel.

Que la Terre ſe repoſera, & que le Soleil tournera pour elle, ſur peine d'Excommunication.

Que Monſieur Thevenot ſera tenu & reputé pour Eſpion & Perturbateur public des Abeilles, s'il ne rompt au plûtoſt ces maiſons de verre, où il les tient malicieuſement enfermées, ne ſe fiant pas à ce qu'en a dit Ariſtote.

Que tres-humbles ſupplications ſeront faites au Seigneur Ariſtote, de vouloir ſouffrir que le Monde ne ſoit plus éternel: ordonner de plus que la matiere premiere ne ſera toûjours qu'un quoi ni qu'eſt-ce.

Que les accidens ſeront de nouveau reconnus, non pas en qualité d'Eſtres abſolus & imperieux; mais pour jolies petites entitez.

Qu'on

Qu'on rappellera au plûtoſt tous les Eſtres de raiſon qui s'étoient refugiez en Hibernie, & qu'ils ſeront rétablis dans tous leurs biens dans nôtre bonne Univerſité de Paris.

Que le Cerveau déguerpira la qualité qu'il a mal à propos uſurpée de Principe des Nerfs, & qu'elle ſera renduë & reſtituée au Cœur nonobſtant toutes les oppoſitions de Madame Autopſie, faites ou à faire, & à ce contraires. Que les ſieurs Kerkerin & Stenon jetteront dans la Riviere tous leurs Inſtrumens Anatomiques, & ſeront tenus & reputez pour Innovateurs & Perturbateurs du corps humain, & ſeront obligez de biffer de leurs écrits le Triolet injurieux dit aux oreilles des femmes : Vous faites des œufs, vous êtes des Poules, nous ſommes des Cocqs.

Que le ſang ne circulera plus, & que le Cœur ne lui ouvrira plus la porte pour entrer au poulmon. Que le Foye ſera reïntegré dans ſon premier office de faire le Sang, ſans que le cœur lui oſe plus diſputer ledit office, & que le Chile l'ira trouver tout droit par la veine porte ſans s'amuſer à aller monter vers les Jugulaires, nonobſtant auſſi les oppoſitions experimentales de M. Pecquet, auquel il ſera nouvellement fait inhibitions & deffenſes de plus à l'avenir faire ouverture des Chiens vivans pour prouver le contraire. Qu'on tirera deſormais de l'argent de ſa bourſe, quoiqu'il n'y en ait point, comme on tire les formes ſubſtantielles & accidentelles de la matiere où elles ne ſont point.

Que Gaſſendi, Deſcartes, Rohault, Denis,

nis, Cordemoy, de Launoy, & leurs Adherans ſeront conduits à Athenes, & condamnez d'y faire amende honorable devant toute la Grece, pour avoir compoſé des Livres diffamatoires & injurieux à la Mémoire du deffunt Seigneur Ariſtote, jadis Précepteur d'Alexandre le Grand, Roy de Macedoine, & en milles livres d'amende, applicable moitié au Receveur, & l'autre moitié aux reparations des Colleges ruïnez de nôtre Univerſité.

Que Gaſſendi ſera lui ſeul condamné en pareille ſomme de dix mille livres, pour avoir oſé afficher ces Placards ſeditieux:

Quod immeritò Ariſtotelei libertatem philoſophandi ſibi ademerint.
Quod rationes nullæ ſint quibus Secta Ariſtotelis videatur præferanda.
Quod maxima ſit incertitudo Librorum doctrinæque Ariſtotelis.
Quod apud Ariſtotelem innumera deficiant.
Quod apud Ariſtotelem innumera ſuperfluant.
Quod apud Ariſtotelem innumera fallant.
Quod apud Ariſtotelem innumera contradicant.

qu'on a voulu ci devant faire ignoramment paſſer pour de grands & longs Chapitres tres doctes & tres judicieux. Cette amende applicable auſdits Profeſſeurs Regens de ladite Univerſité pour la moitié, & l'autre aux Repetiteurs Hibernois, pour tenir la main à l'execution des Préſentes.

Enfin pour oſter tout ſujet de conteſtation entre les Parties, qu'il ſoit ordonné qu'on continuëra toûjours de raiſonner aveuglément en

en matiere philoſophique. Que la ſeule autorité d'Ariſtote fondée ſur un titre de preſcription qu'il s'eſt acquis depuis tant d'années, prévaudra à la Raiſon & à l'Experience; & qu'à l'avenir on ne prétendra plus ſottement & impertinemment, comme l'on fait (ſauf la réverence de la Cour) à de nouvelles découvertes qui ne ſoient pas dans Ariſtote, à peine de punition exemplaire, de mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & intereſts, & ferez bien. Ladite Requeſte ſignée CROTTE', Procureur de ladite Univerſité.

II.

ARRET RENDU

ſur la

Précedente Requête,

Extrait des REGISTRES de la Cour Souveraine du Mont Parnaſſe.

VEU par la Cour la Réquête preſentée par les Maîtres és Arts, Régens & Profeſſeurs de l'Univerſité de Paris, tant en leurs noms, que comme Tuteurs & deffenſeurs

ſeurs de la Doctrine de trés-haut, trés-admiré, & trés-peu entendu Philoſophe Meſſire Ariſtote, ci-devant Profeſſeur Royal en la Langue Gréque à Athenes, & Précepteur du feu Roy, de triomphante mémoire, Alexandre le Grand, acquereur de l'Aſie, Europe, & autres lieux. Contenant que depuis quelques années en ça; une Inconnuë nommée la RAISON, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecoles de Philoſophie de ladite Univerſité, & pour cet effet à l'aide de certains Quidams factieux, prenans les ſurnoms de Cartiſtes & Gaſſendiſtes, gens ſans aveu, ſe ſeroit miſe en état d'en expulſer ledit Ariſtote, ancien, & paiſible poſſeſſeur deſdites Ecoles contre lequel, Elle & ſes Conſors, avoient déja publié pluſieurs Livres & raiſonnemens diffamatoires, voulant aſſujettir ledit Ariſtote à ſubir devant elle l'examen de ſa doctrine; ce qui eſt directement oppoſé aux Loix, Us, Coûtumes & Statuts de ladite Univerſité, où ledit Ariſtote a toûjours été reconnu pour Juge ſans appel, & non comptable de ſes Argumens: Que même ſans l'aveu d'icelui Ariſtote, elle auroit changé, müé, & innové pluſieurs choſes au dehors & au dedans de la Nature, ayant ôté au Cœur la prérogative d'être le principe des Nerfs, que ce Philoſophe lui avoit accordée liberalement & de ſon bon gré, pour la donner au Cerveau. Et enſuite par une procedure nulle de toute nullité, auroit attribué audit Cœur la charge de recevoir le Chyle, qui appartenoit cidevant au Foye; comme auſſi de faire voiturer

turer & circuler le Sang par tout le corps, n'ayant autre droit ni titre pour faire leſdites Innovations que l'Experience, dont le témoignage n'a jamais été receu dans leſdites Ecoles. Et non contente de ce, auroit entrepris de bannir deſdites Ecoles les Formalitez, Materialitez, Entitez, Identitez, Virtualitez, Velleïtez, Petreïtez, Ecceïtez, Policarpeïtez, & autres enfans ayans cauſe de deffunt Maître Jean Scot leur Pere & premier Auteur, ce qui porteroit un préjudice notable & cauſeroit la totale ruïne & ſubverſion de ladite Philoſophie Scholaſtique, qui tire d'elle toute ſa ſubſiſtance. Auroit auſſi attenté par une entrepriſe inoüie d'ôter le feu de la plus haute Region de l'air, nonobſtant les viſites & deſcentes faites ſur les lieux. Veu auſſi les Libelles intitulez Phyſique de Rohault, Logique de Port-Royal, même l'*Adverſus Ariſtoteleos* de Gaſſendi, & autres Pieces attachées à ladite Requête, ſignée Crotté, Procureur de ladite Univerſité. Oüi le rapport de Meſſire Jacques de la Poterie, Conſeiller en ladite Cour, ET TOUT CONSIDERE'; LA COUR ayant égard à ladite Requête, a maintenu & gardé, garde & maintient ledit Ariſtote en la pleine & paiſible poſſeſſion & joüiſſance deſdites Ecoles: fait deffenſes à ladite Raiſon de l'y troubler, ni l'inquiéter, à peine d'être déclarée heretique & perturbatrice des Diſputes publiques. Ordonne que ledit Ariſtote ſera toûjours ſuivi & enſeigné par leſdits Profeſſeurs & Regens de ladite Univerſité, ſans que pour ce ils ſoient obligez de le lire ni ſçavoir ſon ſen-

ſentiment ſur le fonds de ſa doctrine, les renvoye à leurs Cahiers. Enjoint au Cœur de continuer à être le principe des Nerfs, & à toutes perſonnes, de quelque condition, ou profeſſion qu'elles ſoient, de le croire tel nonobſtant & malgré toutes experiences à ce contraires. Ordonne pareillement au Chyle d'aller droit au Foye ſans plus paſſer par le Cœur; & au Foye de le recevoir. Fait tres-expreſſes inhibitions & deffenſes au Sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, ſur peine d'être entierement abandonné à la Faculté de Medecine de Paris, pour être tiré ſans meſure; & à cette fin ſeront les Chirurgiens tenus de lier le bras au deſſous de l'endroit où ils voudront faire l'ouverture de la veine, ſans qu'ils s'en puiſſent excuſer ſur la crainte de piquer l'artere. Remet les Entitez, Identitez, Petreïtez, Policarpeitez, & autres Formules Scotiſtes en leur bonne fame & renommée. A réïntegré le feu dans la plus haute Region de l'Air, ſuivant & conformément aux Deſcentes. A relegué les Cométes au concave de la Lune, avec deffences d'en jamais ſortir pour aller eſpionner ce qui ſe fait dans les Cieux. Défend à tous Libraires & Colporteurs de vendre & débiter à l'avenir le Journal des Sçavans, & autres Libelles contenans de nouvelles découvertes, à moins qu'elles ne ſervent pour faire entendre la Matiére premiere, la Forme ſubſtantielle, & autres pareilles Définitions d'Ariſtote, qu'il n'a pas entenduës lui-même. Enjoint

à

à tous Profeſſeurs, Regens, de tenir la main à l'execution du preſent Arreſt, & de ſe ſervir pour ce de tels raiſonnemens qu'ils aviſeront bon être, & aux Repetiteurs Hibernois & autres Suppoſts de l'Univerſité de Paris, de leur prêter main forte, & courir ſus aux contrevenans. Bannit à perpetuité la Raiſon des Ecoles de ladite Univerſité; la condamne en tous dépens, dommages & intereſts envers les Supplians. Et ſera le preſent Arreſt leu & publié aux Mathurins en la premiere Aſſemblée qui ſe fera pour la Proceſſion du Recteur, & affiché aux portes de tous les Colleges de ladite Ville de Paris. Signé par Collation. BONSENS.

EPI-

EPITRE
De Mr. D****.

A ANTOINE ſon Jardinier d'Auteuil.

LAborieux Valet du plus commode Maître,
Qui pour te rendre heureux ici bas pouvoit naître,
Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moy l'If & le Chevrefeûil,
Et ſur mes Eſpaliers, induſtrieux genie,
Sçais ſi bien exercer l'art de la Quintinie:
Oh! que de mon Eſprit triſte & mal ordonné,
Ainſi que de ce Champ, par toy ſi bien orné
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et de defauts ſans nombre arracher les racines!
Mais parle, raiſonnons; quand du matin au ſoir
Chez moy portant la bêche, ou portant l'arroſoir,
Tu fais d'un ſable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes loix ſi docile:
Que dis-tu de me voir rêveur, capricieux,
Tantôt baiſſant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles en l'air par élans envolées,
Effrayer des Oiſeaux perchez dans mes allées?
Ne ſoupçonnes-tu point, qu'agité du Démon,
(Ainſi que le couſin des quatre Fils Aimon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe Hiſtoire;)
Je rumine en marchant quelque endroit du Grimoire?
Mais non, tu te ſouviens qu'au Village on t'a dit,
Que ton Maître eſt gagé pour mettre par écrit,
Les Faits de ce grand Roy vanté pour ſa vaillance,
Plus qu'Ogier le Danois, ni Pierre de Provence.
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur,
Peut-être en ce moment il prend Mons ou Namur.
Que penſerois-tu donc, ſi l'on t'alloit apprendre,
Que ce grand Ecrivain des exploits d'Alexandre,
Aujourd'huy meditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe démene, & s'uſe le cerveau,
Pour te faire à toy-même, en rimes inſenſées,
Un bizarre projet de ſes folles penſées?

Mon

Mon Maître, dirois-tu, paſſe pour un Docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un Prédicateur :
Sous ces Arbres pourtant, de vaines rêveries,
Il n'iroit point troubler les Moineaux & les Pies,
S'il luy falloit toûjours, comme moy, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, paliſſer,
Et de l'eau de ſes puits ſans relâche tirée,
De ce ſable étancher la ſoif démeſurée.
Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans le jardin, c'eſt toi.
Oh que tu changerois d'avis & de langage !
Si deux jours ſeulement chargé de mon ouvrage,
Tout à coup devenu Poëte & bel eſprit,
Il te falloit ſonger à polir un Ecrit,
Qui dit, ſans s'avilir, les plus petites choſes,
Fit des plus ſecs chardons des œuillets & des roſes,
Et qui pût contenter, en paroiſſant au jour,
D'Agueſſeau dans la Ville, & Thermes à la Cour.
Bientôt de ce travail devenu ſec & pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirois, reprenant ta pêle & ton râteau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller, follement égaré dans les nuës,
Me laſſer à chercher des viſions cornuës,
Et pour lier des mots ſi mal s'entr' accordans,
Prendre dans le jardin la Lune avec les dens.
Approche donc & vien, qu'un pareſſeux t'apprenne,
Antoine, ce que c'eſt que travail & que peine.
L'Homme ici bas toûjours inquiet & gené,
Eſt dans le repos même au travail condamné ;
La fatigue l'y ſuit. C'eſt en vain qu'aux Poëtes
Les neuf trompeuſes Sœurs, dans leurs douces retraites,
Promettent du repos ſous leurs ombrages frais,
Dans ces tranquilles Bois, pour eux plantez exprés:
Sans ceſſe nuit & jour ces déſolantes Fées
De travaux importuns agitent les Orphées.
Leur eſprit toutefois ſe plaît dans leur tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne conçois point de fatigue plus rude,

Que

Que l'ennuyeux loiſir d'un mortel ſans étude,
Sans eſprit, ſans talent, qui de vice hebeté
Soûtient, dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une lâche indolence eſclave involontaire,
Le penible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offuſqué de ſes penſers épais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de ſa morne pareſſe,
Tous les honteux Plaiſirs, Enfans de la Moleſſe,
Uſurpent ſur ſon ame un abſolu pouvoir,
Les monſtrueux Deſirs le viennent émouvoir,
Irritent de ſes Sens la fureur endormie
Et le font le jouet de leur triſte infamie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les remords,
Et bientôt aprés eux tous les Fleaux du corps:
La Goute aux doigts nouez, la Pierre, la Gravelle,
D'ignorans Medecins, encor plus fâcheux qu'elle,
Chez l'indigne mortel courent tous s'aſſembler,
De travaux douloureux le viennent accabler:
Sur le duvet du Lict, theatre de ſes gênes,
Luy font fendre des rocs, luy font ſcier des chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnoi donc, Antoine, & conclus avec moi,
Que la Pauvreté mâle, active & vigilante
Eſt parmi les travaux moins laſſe, & plus contente,
Que la Richeſſe oiſive au ſein des Voluptez.
Je te vais ſur cela prouver deux veritez:
L'une, que le travail, aux hommes néceſſaire,
Fait leur felicité, plûtôt que leur miſere;
Et l'autre, qu'en Dieu ſeul on trouve ſon repos:
C'eſt ce qu'il faut ici te prouver en deux mots.
Sui moi donc. Mais je voi, ſur le debut du Prône,
Que ta bouche déja s'ouvre large d'une aune,
Et que, les yeux fermez tu baiſſes le menton:
Ma foy le plus ſûr eſt de quitter le ſermon;
Auſſi bien j'apperçois ces Melons qui t'attendent.
Et ces Fleurs, qui là-bas, je crois, s'entredemandent,
S'il eſt Fête au Village, & pour quel Saint nouveau,
On les laiſſe aujourd'huy ſi long-temps manquer d'eau.

ODE

IN EXPUGNATIONEM

NAMURCÆ,

Ex Gallica Ode N. B. D. in Latinam converſa.

Autore Carolo Rollin, *Regio Eloquentiæ Profeſſore.*

DOCTISSIMO ET CLARISSIMO VIRO NICOLAO B. D.

HENDECASYLLABI.

Gallici decus, arbiterque Pindi,
Codris ac Baviis timende Vates:
Per quem laude vigens novâ Vetuſtas
Contra murmura plebis imperitæ,
Et convicia ſtat calumniantum:
Munus accipe, te, BOLÆE, dignum:
Quod tu, ſis licet aure delicatâ
Judex difficilis, ſeverioreque,
Non tamen, reor, improbare poſſis.
Verſus ecce tuos tibi Latinis
Donatos numeris modiſque mitto.
Noſtris credideram hoc opus Camœnis
Intractabile. Nubium meatus
Tecum tendere in arduos verebar,
Penniſque imparibus ſequax Hirundo
Poſt audacem Aquilam volare ſtridens
Inſuetum per iter. Sed aſtitêre,
Quotquot Roma tulit bonos Poëtas,
Inſervire operi tuo, locumque
Verſus inter habere geſtientes
Vatis, vindice quo perenne ſervant
Illæſi decus inter inquieta
Allatrantum odia, irritoſque morſus.
Imprimis, tua cura, amorque Flaccus,
Flaccus deliciæ tuæ, ſuperbis
Te cujus ſpoliis nitere, dudum

Grex crepat maleſanus invidorum:
Ardet dicere Principis triumphos,
Qualem tempora nec tulêre priſca,
Qualem nec ſua venditavit ætas.
Terretur tamen inſolens locorum
Aſpris nominibus, rudeſque contra
Luctatur fluvios diu: ſed omnes
Moras vincit amor tui, nec ullus
Te propter labor arduus videtur.
Perge erga Veterum, BOILÆE, *famam,*
Et ſcripta, & decus, ut facis, tueri.
Junctis hoc precibus repoſcit à te,
Quidquid eſt hominum eruditiorum,
Quidquid eſt hominum politiorum,
Et ſani ingenii, bonæque mentis.
Corvorum interea ſinas cohortem
Te contra crocitare garrulorum.
Quid poſſunt Aquilis nocere Corvi?

CAROLUS ROLLIN, Regius
Eloquentiæ Profeſſor.

σοφὸς ὁ πολ-
λὰ εἰδὼς φυᾷ.
μαθόντες δ', λάβροι
παγγλωσσίᾳ, κόρακες ὡς,
ἄκραντα γαρύετον
Διὸς πρὸς ὄρνιχα θεῖον. Pindar. Od. 2. Olymp.

Natura Vatem ſola facit, labor
Si quos per artem promovet improbus,
Clamore nequicquam procaci
Rauca crepant crocitantque corvi
Contra miniſtrum fulminis alitem.

ODE

ODE
IN EXPUGNATIONEM NAMURCÆ.

Quis fonte ſacro dulciter ebrium
Repente doctus me furor abripit?
Fallorne? Caſtas en Sorores
Ante oculos mihi Pindus offert.
Huc vos, Camœnæ, dum Lyra parturit
Sonora cantus, ferte citæ pedem:
Adeſte, & arrectis modoſque
Auribus ac numeros notate.
Concuſſa pronis arboribus mihi
Jam ſylva plaudit. Vos, jubeo, graves
Silete Venti: LUDOVICUM
Aggredior celebrare verſu.
Audax volatu Pindarus arduo
Secare tractus atheris invios,
Cœtuſque vulgares peroſus,
Longè humiles fugiente penna
Terras relinquit: Tu, Lyra, tu potes,
Si fida juſſos reddideris ſonos,
Audita ſylvis montibusque,
Threïcios ſuperare cantus.
Proh! quanta moles ſurgit in æthera!
Phœbuſne murorum inclytus artifex,
Comeſque Neptunus laboris,
Rupibus impoſuêre celſis
Turres ſuperbas? hinc Sabis, hinc Moſa
Fluctus amicos conſociare amant:
Hoſtique inacceſſas profundo
Gurgite, præcipitique foſſâ
Tuentur arces. Ærea deſuper
Centum è tremendis culminibus tonant

Tormenta, ferrataſque torquent
Ignivomo procul ore mortes.
Hinc inde Miles cedere neſcius,
Ipſi nec impar viribus Herculi,
Muros coronans, fulgurantes
Aëria jaculator audax
Ab arce flammas, & crepitantia
Subjectum in hoſtem fulmina decutit.
Quin & doloſis terra celans
Undique viſceribus paratos
Erumpere ignes, ut propiùs ſubis,
Inſida rupto nempe ſinu, vomit
Repente Vulcanum latentem, &
Sulphureum reſerat ſepulchrum.
NAMURCA, *turres ante tuas ferox*
Hæreret olim Græcia plus decem
Luſtris, & incaſſum ſuorum
Funera mille Ducum videret.
At quis catervas innumerabiles
Inter tumultus horriſonos trahens,
Quis ille Bellator propinquat,
Aggeribuſque tuis ruinam
Minatur audax fulmineâ manu?
Quos dat fragores! Jupiter ipſe adeſt,
Aut qui triumphatis ſuperba
MONTIBUS *impoſuit trophæa.*
Agnoſco frontem, lumina, regios
Vultûs honores: omnia LUDOVIX.
Jam cerno pallentem ſub ipſis
Naſſavium trepidare caſtris.
Fruſtrà Batávus jam docili jugum
Cervice portans, & Leo Belgicus,
Olimque Germana feroces,
Nunc humiles Aquilæ, Britannis
Servire Pardis accelerant. Pavor,
Quem ſparſit ipſo nomine LUDOVIX,
Terrore concuſſos recenti,
Cogit in auxilium remotas

Vocare gentes. Hos Tagus aurifer
Mittit peruſtos Solibus: hi domos
Linquunt pruinoſas, pigroque
Finitimas Boreæ paludes.
Repente ſed quæ vis fera turgidos
Irritat amnes? Arva Decembribus
Mirantur exangues Gemelli
Undique diluviis natare.
Ante ora ſævis prædam Aquilonibus
Perire meſſem ſtrata gemit Ceres,
Urniſque nimboſis furentum
Merſa Hyadum ſua regna plorat.
Laxate veſtris fræna furoribus,
Imbreſque, Ventique; & Populi, & Duces:
Armate, nos contra, pruinas;
Colligite innumeras cohortes:
NAMURCA *verſis aggeribus tamen*
In pulverem ibit: ſcilicet hac manu
Arces tremendas fulminante,
Oppida quâ cecidêre centum:
Quâ, terror ingens, Cameracum ruit,
Pendenſque celſâ rupe Veſontio,
Limburgus, Hiſpanoque faſtu
Ganda tumens, Ypra, Dola, Montes.
Non falſa Vates auguror. En tremit
Concuſſa moles: jamque ſub ictibus
Muri laborantes fatiſcunt,
Præcipitemque trahunt ruinam.
Mars rupe ab altâ ferreus imminens,
Fragore vaſto mortiferos procul
Eructat ignes: fœta flammis
Machina ſulphureis, repente
Sublata in auras, fulminis intimos
Quærit receſſus: mox ſtrepitu gravi
Videtur infernas relabens
Velle ſibi reſerare ſedes.
Huc, ô NAMURCÆ *rebus in ultimis*
Spes ſola, linguis egregii Duces,

 Adeſte;

Adeſte, Naſſavique prudens;
Tuque ferox Bavare: hinc licebit
Impune tutos poſt vada fluminis
Cuncta intueri. Terribiles minas
Murorum, & anfractus malignos,
Difficileſque aditus locorum
Spectate: ut aſpris rupibus impiger
Reptando miles nititur: ut grave
Cœnum inter ac flammas, laborem
Dux operis Lodoïcus *urget.*
Inter procellas turbinis ignei
Criſtam eminentem vertice Regio
Spectate, ſidus Gallo amicum,
Hoſtibus at pariter timendum.
Ut lucet, illuc ſcilicet omnibus
Victoria alis advolat, aureos
Currus triumphaleſque lauros
Approperans, ſequiturque paſſu
Victorem anhelo. Quin agite, inclyti
Heroës, oræ maxima Belgica
Tutela: vos huc, tempus urget,
Omnibus huc properate turmis.
En totus in vos lumina contulit
Arrectus Orbis. Nunc animis opus.
Jam cerno latis ad Mehannam
Signa procul volitare campis.
Miratur amnis pauper aquæ ſuis
Tot ire ripis agmina militum.
Ite ergo. Quid? tranare ſegnes
Exiguum trepidatis amnem?
Haud Gallus obſtat: littoribus procul
Ultrò reduxit caſtra: patens iter
Vobis relinquit. Quid moratur
Tot peditumque equitumque turmas?
Vultuſne Galli ferreus aſpici
Repente ſiſtit? Quo validi Duces
Fugêre, dementes ruinas,
Gallico & Imperio minati

Cru-

Crudele funus? qui ruere omnia
Ferro parabant, & Tameſis procul
Ab uſque ripis atque Dravi,
Sequanicos ſuperare fluctus.
Terror NAMURCÆ *mœnibus interim*
Augetur: arcis jam petit ultimæ
Hiſpanus extremos receſſus:
Protinus hunc medios per ignes,
Per tela Gallus perſequitur ferox:
Interque rupes, atque cadavera,
Armorum & ingentes acervos,
Latum iter enſe aperit cruento.
Actum eſt: ab alto triſte ſonans dedit
Fatale ſignum buccina: ſupplices
En cerno dextras, flamma ceſſat,
Urbſque patet reſerata portis.
Nunc, nunc feroces ponite ſpiritus,
Infenſa Gallis agmina: nuncium
Ferte hunc ſuperbi fœderatis
Urbibus, ante oculos NAMURCAM
Periſſe veſtros. Aſt ego, quem choros
Phœbus Poetarum inter amabiles
Primis receptum ſponte ab annis
Numinis interiore lapſu,
Suâque præſens mente animat, Deo
Afflante plenus, per juga nobili
Calcata Flacco, perque ſaltus
Pierios animoſus ibo:
Quin &, ſenectus immineat licet,
Crudis juventæ viribus integer,
Tentabo inacceſſos profanis
Altior invidiâ receſſus.

NAMURCUM EXPUGNATUM.

O D E.

Ex Gallica N* D*.

Autore LENGLETIO, Regio Eloquentiæ Profeſſore.

Quis me inſolenter concutit ebrium
De fonte potus Caſtalio furor?
Phœbumne, Pimplaaſque cerno
Linquere Pieriam Sorores?
Adeſte Diva. Jam mihi vertice
Querceta moto plaudere geſtiunt
MAGNUM *triumphantem canenti,*
Nec placidis ſtrepit aura ſilvis.
Tranare ventos par Jovis aliti
Exit procellis Pindarus altior:
Viſuſque mortales, & alis
Vile ſolum fugit explicatis.
Tu me canentem ſi poteris, Lyra,
Æquare plectro non imitabili;
Nil tecum Olorinos recuſem
Vincere, Threïcioſque cantus.
Muri ſtupendam quis Deus extulit
Molem minacis, quam procul intuor
Surgentem, & inſano labore
Rupibus impoſitam tremendis?
Hinc verticoſis gurgitibus fremens
Defendit arces aërias Moſa;
Et Sabis illinc tortuoſis
Flexibus irrequietus ambit.
Tormenta ab altis culminibus tonant
Ahena centum. Mulciber impotens
Glandeſque flammatas, & atram
Fulmineo vomit ore mortem.

De-

Delecta ſummis turribus inſidet
Enſes coruſcans mille virûm manus,
Dextrâque fatales rubente
Deſuper ejaculatur ignes.
Tellus doloſas peſtifero ſinu
Flammas recondit: ſulphura fomite
Incenſa ſuppoſto laborant
Rumpere cum ſonitu gementes
Subtús cavernas. Saxa volant ſolo
Ejecta ab imo, cumque ſuis viros,
Fumi redundantis per umbram,
Armaque mixta rotant ruinis.
Non hæc furenti mœnia Ulyſſeo
Quondam, ſuperbo non Agamemnoni
Bello decennali paterent
Militibus quatefacta Graiis.
Quis ille contra terrifico tamen
Fragore tendit? Jupiter impiam
Rurſuſne bellator Gigantum
Igne parat ſobolem caduco
Delere: campis an grave Belgicis
Ferrum retractat Marte ferox novo,
Qui nuper horrendo tumultu
MONTIBUS *intonuit ſubactis?*
Agnoſco mixtum frontis honoribus
Regalis inſtar grande ſupercilî,
Quo celſa Bruxellæ tremiſcunt
Mœnia, Naſſaviuſque pallet
Regnator aulæ perfidus Anglicæ:
Servire cui nunc ambitioſior
Hollandus ardet; cui ſuorum
Belga acuit rabiem Leonum
Nequicquam: ab Iſtro cui venit ultimo
Germanus audax ultrò Aquilas truces
Miſcere cùm ſignis Batavûm,
Et dominis ſociare Pardis.
Atque impiati fœderis artifex,
Nunc ille caſſus multiplicis doli,

Ad bella gentes indecente
Sollicitat pretio redemtas,
Et dives auro quas liquido Tagus
Sub æſtuoſo proluit æthere;
Et quas procelloſus Riphæis
Exagitat Boreas pruinis.
Sed cur malignis, ſidere non ſuo,
Meſſes December verberat imbribus?
Cur Sabis inſuetum refuſâ
Sternit agros violentus undâ?
Luctu refûgit, ſeque per avios
Mœſtam receſſus proripuit Ceres;
Dum ruris immites honorem
Verſâ Hyades populantur urnâ.
Savite nimbi; tollite ſibila
Tempeſtuoſis flaminibus Noti,
Caurique; Reges, fœderato
Undique ferte metum duello:
Ibit Namurci mœnia LUDOVIX
Per denſa nimbis & nive nubila,
Cauros per obſtantes, Notoſque
Vertere, perque metum ferentes
Regum catervas. Famque ſub intimis
Concuſſa nutant ardua ſedibus
Vallique, tectorumque; & alti
Aggeris omne latus fatiſcit.
Libratus igni ſulphureo globus
Longum liquenti ſignat iter polo;
Noctemque mox præceps relabens
Sub pedibus Stygiam recludit.
Huc ſigna tempus vertere, Naſſavi:
Inferre turmas huc, Bavare, ociùs
Hortatur in Martis labore
Uſque tibi decus expetitum.
Hic vos periclo quippe manet levi
Captanda magni gloria nominis:
Impunè poſt ripam licebit
Fluminis oppoſiti quietis

Specta-

Spectare Francum saxa per invia
Nitentem in auras, nec benè lubricos
Gressus regentem dissipati
Fragmina per resupina montis:
Spectare MAGNUM *stagna paludibus*
Infusa pigris milite cum suo
Tranantem, & audentem catervas
Ducere fatiferos per ignes:
Insignis olli ut vertice regio
Dat crista lucem terribilem hosticis
Longè maniplis. Hoc recentes
Sidere Francigenum triumphos
Bigis in aureis gloria promovet:
Hoc illa pulcra pramia laurea,
Plenisque honorum LODOÏCO
Deproperat manibus coronas.
Huc ergo Iberis ultima gentibus
Spes, & Namurco præsidium, Duces;
Unum supremis in periclis:
Eia, moras removete segnes
Audimur: æris jam tuba Martium,
Ripâ Mehanna pratrepidi super,
Dedit sonorem, pralioque
Protinùs expediunt cruento
Vestra cohortes tela micantia,
Et ora in hostem versa ferociter:
Quæ vos repentini retardat
Visa tamen facies pericli?
Spectator omnes huc oculos diu
Intendit Orbis, quid facilem vado
Languente tam florens juventus
Audeat exsuperare rivum.
Audetis? an vos terrificat minans
Ferale ripâ Francus ab alterâ?
En sponte Lucemburgus æquum
Milite dat spatium reducto.
Et statis: acres nunc ubi pectore
Virtus sub alto quæ stimulos modò

Addebat, Hiſpaniſque pradam
Arva dabat Pariſina turmis?
At, dum ſedentes arma laceſſitis,
Totas Namurco Gallicus imprimit
Mavors cohortes, & propinquis
Excidiis metuendus inſtat.
Plebs feſſa muſſant intùs: & ultimo
Se Dux receſſu jam malè protegit,
Mileſque; nec Francum ruentem
Ulla queunt prohibere tela,
Quin igne, ferroque horridus arietet
Portas ſub ipſas: perque cadavera
Confuſa cum tetris cruore
Enſibus, & galeis cadentum
Summas in arces protinus emicet;
Ni ſueta pacem ſigna, ſub erutas
Moles pateſcentis ruinæ,
Supplicibus, veniamque poſcant.
Nunc ite, Reges, quos agit improbus
Livor furentes, ite per oppida, &
Haud læta veſtris hæc referte
Polliciti meliora dudùm.
Turres Namurci, nec Bavaro procul;
Nec longè Ibero ſtantibus, & ſuis
Spectante cum turmis Batavo,
Imperium ſubiiſſe MAGNI.

CLAUDII FRAGUIER, S. J.

AD

P E R A L T U M

Veterum Contemptorem,

HENDECASSYLLABI.

VOvi Dîs ſuperis tuas, PERALTE,
Quòd ſunt illepida atque inelegantes,
Sacris ignibus uſtulare chartas,
Ni te flagitii tui puderet.
Quare, ſi ſapias, refige dictum.
Omittas Veteres calumniari;
Lauda Virgiliumque, Tulliumque.
Lauda, delicias meas, Catullum.
Noli reſpuere Atticos lepores.
Homerus tibi ſit bonus poëta,
Sit Plato ſapiens. venuſtus idem
Spargat mille Sales. Anacreonque
Dicatur pater elegantiarum.
Id ſi feceris, ut decet, remittam
Illos, quos modò comminabar, ignes,
Nec ultra Superis ero obligatus.
Res eſt ardua. quis negat? ſed iſto
Vitabis pretio uſtulationem.
Verùm, ne videar nimis ſeverus,
Namque gens facilis ſumus Poëta,
Concedo veniam tibi libenter,
Excuſes modò putidum libellum
Iſtum, cui meritos paramus ignes.
Dic te non animo malo invidoque
Te tam difficili implicaſſe bello,
Sed feciſſe mala iſta, neſcientem

Quod

Quod crimen faceres, & ut volares
Vivus inſtabilis per ora vulgi.
Dic te non ſatis eſſe literatum
Ut Græcos legere, & notare poſſis
Quis puris lepor inſit in poëtis,
Qua vis grandibus inſit in poëtis.
Id ſi feceris, ut decet, remittam
Illos, quos modò comminabar, ignes,
Nec ultra Superis ero obligatus.
Fateri pudet, inquies. bonum ſit.
Factum non pudet, & pudet fateri.
Da librum properè, puer. Venite
Sacli quiſquilia, venite in ignem,
Ut vovi Superis. inuſta labes
Noſtro ne maneat perennis ævo.

EJUSDEM
AD
PERALTUM
FASTIDIOSUM CRITICUM
IAMBUS.

PERALTE *noſter, delicatus es nimis.*
Tibi videtur e e rus merum Plato.
Iliadem Homeri carmen è trivio æſtimas.
Etiam in Marone nauſeare diceris.
Tibi Catullus ille non habet ſalem.
Solos Cotinos & Capellanos legis.
PERALTE *noſter, delicatus es nimis.*

EJUSDEM
AD
PERALTUM
EPIGRAMMA.

E Gallico N. B. D.

AIn, PERALTE, me gravi eripuit malo
Tuus iſte frater nobilis veneficus,
Fuiſſe medicum nempe quem narras meum?
Omitte. nam quod vivo ſat refelleris.

EJUSDEM
AD EUNDEM.

SI quod ridiculè, PERALTE, narras,
Frater iſte tuus mihi fuiſſet
Ægroto medicus; tibi liceret
Tutò Virgilioſque, Tullioſque,
Tutò Maonidenque, Pindarumque,
Dictis figere contumelioſis,
Vel noſtrum impeteres caput, ſilerem.

IN EXPUGNATIONEM NAMURCI ODE.

Ex Gallica N. B. D.

Autore J. B. DE LA LANDELLE, S.J.

QUis mentem furor impotens
Æstu Castalio perculit ebriam?
Fallor? num subito adstitit
De monte Aonio Pieridum chorus?
Aspirate Aganippides.
Cantu non solito quem Lyra parturit
Rupesque & Sylüæ assonant:
Ferte aurem ad numeros. Vos Zephyri leves
Compresso fremitu procul
Audite attoniti. BORBONIDEN *cano.*
Magnos dum celebrat Duces
Immortale sonans Pindarus, altior
Fertur nubibus arduis,
Ventosque exuperans, aut Aquilæ impetum
Pennis per liquidum Æthera
Vulgares oculos præpetibus fugit.
At si me docilis Lyra
Audentem sequeris quò furor abripit,
Nil tantum Rhodope audiit,
Saltusque, & gelidæ litora Thraciæ,
Quod tu non superes, priùs
Inconcessa aliis, carmina dividens.
An fatis iterum exules
Neptunus Lycio junctus Apollini
Arcem hanc rupe sub asperâ
Struxêre artifici terribilem manu?

Illam

Illam gurgite turbido
Concordes ſubeunt & Sabis, & Moſa,
Fatalemque aditum vetant:
Prærupto è ſcopulo mille tonantia
Tormenta, & ſegetem igneam,
Ardenteſque globos, atque necem vomunt.
At qui mœnibus arduis
Stant lecti juvenes horrificant diem
Funeſtis procul ignibus:
Muri fulmineâ grandine perſonant.
Flammam terra tegit ſinu
Infido, latebras indocilem pati,
Quæ victrix fremitu horrido
Immanes referans undique vortices;
Infandum! miſeros rapit,
Et raptos tumulo condit in igneo.
Nequicquam impeteret tuos
Namurcum ſcopulos Gracia ſolibus
Centum. cerneret irrito
Undantes fluvios ſanguine militum.
At quis tam ſubito tamen
Se bellator agens agmina promovet
Fatale exitium parans?
Quis circum ſtrepitus, quis rutilat nitor?
Lapſus Jupiter Æthere
Rurſum immane fremens, vel LODOÏX *tonat.*
Ipſe eſt, teque minax petit;
Dignus Rege decor toto habitu micat.
Triſtem Naſſavius tibi
Non vano augurio perniciem timet;
Nil ſpes erigit anxias
Denſum agmen Batavi jam docilis jugo:
Incaſſum Leo Belgicus,
Et Romana Aquilæ præſidium ſimul
Junctis viribus afferunt
Pardorum faciles imperium pati.
Tanto ſollicitus metu
Ad bellum populos undique concitat.

Gentes indomitæ advolant?
Illinc aurifero quà Tagus alveo
Agros Heſperiæ rigat.
Hinc & perpetuis quà nivibus rigent
Campi, quà mare Balticum
Horrentem glacie Norvagiam ferit.
At cur diluvium parant
Amnes ſub Geminis ſidere torrido?
Hibernis procul imbribus
Campique, & ſegetes frugiferæ natant.
Deſperata fugit Ceres
Meſſes conſpiciens prædam Aquilonibus
Factas; ſpectat Atlantides
Tempeſtate graves tempore non ſuo,
Immenſoque ſub æquore
Merſas agricolæ divitias gemit.
Iram promite lugubrem
Et ſevite Procellæ, & Populi, & Duces;
Æther horreat imbribus,
Tellus ſanguineis militibus fremat.
Vobis vana minantibus
Namurcum valido fulmine corruet
Illo, quod dominam Liſæ
Gandavum, atque Dolam ſtravit, & Inſulas
Trajectumque Moſæ arbitram,
Ypras, Audomarum, & tecta Veſontii,
Montes, & Cameracium,
Turreſque innumeras, vallaque Teutonum.
Stragem non dubiam auguror.
Denſis ecce vides quaſſa tonitribus
Munimenta fatiſcere:
Mavors flammiferis vorticibus furit,
Et circum pluit ignibus,
Spargens horrifico funera murmure.
Bombæ cum fremitu volant,
Clareſcuntque polo fulminis æmulæ;
Tum diro impetu decidunt,
Quo credas retegi tartareum ſpecus.

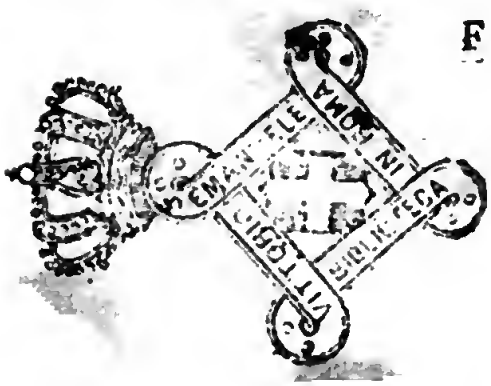
Ingens

Ingens præſidium arcibus
Naſſavi, armiferæ Duxque Bavariæ,
Huc huc ferte citi pedem,
Tutis en propius conſpicere omnia
Torrente oppoſito licet.
Horrendos juvenes cernite, rupibus
Nitentes rigidâ manu.
In tantis LODOICUM *aſpicite ignibus,*
Ut promptius volat undique,
Et cunctos animis impavidis replet.
Quà bellum furit acriùs,
Criſtam Borbonidæ cernite candidam
Quæ circum volitat caput,
Et denſorum oculos provocat hoſtium.
Huic Victoria fideli
Fixa eſt, imperium prompta capeſſere:
Et Mavors comes additus
Offert conſpicuâ non ſine gloriâ
Palmam ſanguine ſordidam,
Atque ardens celeri ſubſequitur pede.
Diræ fulmina Iberiæ
Maturate gradum, magnanimi duces.
Sic eſt. Ripa Mehaniæ
Jam paſſim tegitur dira frementibus
Turmis. æthere ventilat
Torvarum aura furens ſigna cohortium.
Nunquam litore territo
Tam multos equitumque, & peditum globos
Conſpexit. Sed enim mora
Quæ lentos retinet? vos tacito undique
Orbis lumine reſpicit.
Quis ripam timor eſt oppoſitam ſequi?
Latè circum aditus patent;
Fatalique retrò litore militem
Dimovit MOMORANCIUS.
Quid ſtatis? facies territat hoſtium
Haud pridem impavidos duces,
Lauro quam Tameſis turbidus obtulit

In-

Indignâ malè turgidos,
Et qui ſuppoſitum ſervitio Dravum
Linquentes, ruere omnia,
Et regnum in cineres vertere deſtinant.
Hæc inter violentior
Namurci in ſcopulis incubuit metus;
Extremamque moram objicit
Defenſor, latebris conditus ultimis;
Illum vividior premit
Gallus, circumagens, & gladium, & faces,
Et congeſta cadavera
Calcans, & galeas, ſparſaque rudera
Victor per crepitantia
Tormenta, enſe ſibi latum iter explicat.
Auditis? cava buccina
Fatali ſonitu litora percutit.
Actum eſt. jam poſuit furor,
Jam Gallo patet arx pervia militi.
Spem nunc abjicite improbam,
Et faſtus nimios ponite, Gallia
Hoſtes, non tumidi ampliùs;
Et junctis populis fœdere perfido
Urbis triſtia perdita
Teſtes, voce humili, dicite nuncia.
Majores ego ſpiritus
Geſtans; ſub pedibus degenerem metum
Projeci, & ſola deſerens
Ad cœlum rapior plenus Apolline;
Indoctiſque reconditos
Fontes Æmonia viſere geſtiens,
Magnum, crudus adhuc ſenex,
Flaccum pone ſequar per nemora invia,
Monteſque, & ſacra ſegnibus
Hæc ignota tenus luſtra PERALTIIS.

FIN.



TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES.

A.

A *Bely*, le moüelleux, conſulté ſur un plaiſant ſujet. Tom. I. *pag.* 145

Abondance; mauvais effets qu'elle a produits dans le monde, 117. Abondance ſterile de certains Auteurs dans les détails inutiles, Tom. I. 162

Actions; régles des Actions de Theatre, Tom. I. 174, *& ſuiv.* Quelle en a eſté l'origine & le progrés, 175, *&* 176

Adam, ſon bonheur dans l'état d'innocence, Tom. I. 90. Cauſe & funeſtes ſuites de ſa chute, *là-meſme* & 91

Admiration, admirateurs; ce ſiecle fertile en ſots admirateurs, ainſi qu'en ſots Auteurs, Tom. I. 167. Voyez *Auteur* & *Sot*. Quelles choſes nous frappent d'admiration, Tom. II. 86

Age, comment chaque âge a ſes plaiſirs, ſon eſprit & ſes mœurs, Tom. I. 184

Alecto, caractere de cette Furie, Tom. I. 68

Alexandre le Grand; ſon portrait permis au ſeul Apelle, Tom. I. 2. Deſordres & ſource de ſon ambition, 39, 40. *&* 98. Loüange baſſe de ce Prince, mis en comparaiſon avec un Rheteur, Tom. II. 22. Belle réponſe d'Alexandre aux offres de Darius, *ibid.* 31

Allegorie, quel lieu elle peut avoir dans les Poëſies Chrétiennes? Tom. I. 179, *&* 180

S. *Amand* Poete; ſa fortune & ſa fin, Tom. I. 9. ſon occupation la plus frequente durant ſa vie, *ibid.* 161. ſon entrepriſe dans un Poëme, au deſſus de ſon genie, *là-m.* Autres défauts de ce Poëte, *ibid.* 181. *&* Tom. II. 202

Ambition, ſon pouvoir ſur l'eſprit de l'homme, Tom. I. 39. Voyez *Vanité*.

Amis, les faire des Cenſeurs ſeveres de ſes Ecrits, To. I. 166. *&* Tom. II. 16. *&* 167. exemples ſinguliers de

de cette pratique, 168. à quoy l'on diſcerne ſur ce point le flateur de l'amy veritable. Tom. I. 166
Amour, genres de Poëſies où le cœur de l'Auteur en doit eſtre veritablement touché, Tom. I. 169. langage ridicule d'Amoureux tranſis dans quelques Auteurs, *là-meſme*. Comment l'amour entra dans les pieces de Theatre, & dans les Romans, 176. Quel doit eſtre le portrait des Heros amoureux, *là-même*. L'amour exprimé chaſtement, ne doit point eſtre banni de la Scene, *ibid.* 188. fureurs & effets de l'Amour ingenieuſement exprimez, Tom. II. 38
Amplification, ſon uſage pour le Sublime, To. II. 41. Ce que c'eſt que l'Amplification, 42
Anciens, Amour, gouſt & beautez de leurs Ouvrages, blâmez mal à propos, Tom. I. 70. 195. 196. & To. II. 168. 170. 174. 182. *& ſuiv.* Ce qui rend les Anciens veritablement dignes d'eſtime, To. II. 217. Imitation des Anciens, de quelle utilité? *ibid.* 44
Animaux, avantages de leur inſtinct élevez au deſſus de la conduite de l'homme, Tom. I. 37, *& ſuiv.* leur union entre ceux de meſme eſpece, 40, 41
Apoſtrophe, de quel uſage pour le Sublime, To. II. 53. Apoſtrophe en forme de ſerment, 54
Architecte; Voyez *Medecin*.
Arrangement des paroles, combien il contribuë au Sublime, Tom. II. 92, *& ſuiv.*
Art, les choſes les plus odieuſes, peuvent plaire par une ingenieuſe imitation de l'Art, Tom. I. 174. S'il y a un Art du Sublime? 18. Combien l'Art eſt utile à la Nature? *ib.* 19 & 88. En quoy conſiſte la perfection de l'Art? 63. Qui a le mieux ſçû les Arts, d'Homere, ou de M. P. 184.
Aſne; Docteur abaiſſé au deſſous de cet animal, To. I. 44. Grande difference des langues, dans les mots qui expriment un Aſne, Tom. II. 226
Aſtre; plume blanche du Roy, comparée à un Aſtre, Tom. I. 197. & 202.
Athéiſme; ſes mauvaiſes ſuites, Tom. I. 173

Avare; Mœurs & fauſſes idées d'un Avare, To. I. 23. & 104. Sa vie fermée à tout repos, 39. Portrait ſingulier de la femme Avare, 66, & *ſuiv.*

Auteur; Jugement de divers Auteurs entre des Conviez, Tom. I. 19. Peu de durée de la reputation de pluſieurs Auteurs, *ibid.* 47. & Tom. II. 212. 215. Cauſe du débordement d'Auteurs que l'on voit tous les ans, Tom. I. 48. Auteurs ſoûmis à la cenſure de tous leurs Lecteurs, 50. & 105. Se dépoüiller de l'arrogance d'Auteurs devant ſes amis, 166. Auteurs ſouvent intraitables ſur ce point, *là meſme*. Auteurs mercenaires; Voyez *Poëtes*.

Ayeux; Fauſſe gloire qu'on tire de ſes Ayeux, ſi l'on degenere de leur vertu, Tom. I. 26, & *ſuiv.*

B.

BAdinage, ſe garder d'en faire Dieu le ſujet, To. I. 173. Badiner élegamment & noblement, 163. & 184.

Balades, par qui miſes en vogue, Tom. I. 164. ce qui en fait ſouvent tout le luſtre, 171

Balzac, ſa reputation & ſes talens d'eſprit, To. II. 215. Grands défauts du ſtile de ſes Lettres, *là meſme*.

Barbariſme, n'en point ſouffrir, quelque pompeux qu'il puiſſe eſtre, Tom. I. 165.

Bardin, quel Poëte? Tom. I. 48

Barreau; talens & fruits de cette profeſſion, Tom. I. 10. & 40, 41. Voyez *Chicane*,

Baſſeſſe, amenée par l'indigence, Tom. I. 190. Baſſeſſe des mots, comment elle avilit un diſcours, Tom II. 224, 225. Ecrivains celebres tombez dans ce defaut, 23. & 225. Homere juſtifié là-deſſus des reproches de Monſr. P. chargé lui-même de pluſieurs Baſſeſſes, 227, & *ſuiv.* ce qu'on doit obſerver dans l'expreſſion des choſes Baſſes, 74

Batterie plaiſante, entre des Conviez, Tom. I. 20. entre ceux d'un Chapitre, 150, & *ſuiv.*

Baviere, vains exploits de cet Electeur, Tom. I. 202

Benſerade, Poëte: à quoy propre, Tom. I. 191
Bergerac (Cyrano), ſon Burleſque agréable, To. I. 187
Bertaut, Poëte, ſon genie & ſes talens, Tom. I. 164. & Tom II. 213
Bien; Quel eſt le plus grand qui nous puiſſe arriver dans la vie? Tom. II. 19. du meſme endroit que vient le Bien, aſſez ſouvent vient auſſi le mal, 25. Biens mepriſables, 26. Voyez *Richeſſes*
Bienſeance, la garder étroitement dans la Scene, To. I. 177
Bigot; Zele indiſcret d'un Bigot orgueilleux, To. I. 22. Bigot gueri d'une douce illuſion, 25. Portrait des femmes Bigotes de differentes eſpeces, 72, *& ſuiv.*
Bonnecorſe, quel Tom. I. 35. & 210
Brebœuf. Voyez *Pharſale*.
Burleſque, progrez & dégouſt de cette ſorte de ſtile, Tom. I. 163

C

Cadence; avoir pour elle une oreille ſevere, To. I. 164. qui le premier a faire ſentir une juſte Cadence dans les Vers? *là-meſme.*
Campagne; Deſcription d'un agréable lieu de Campagne & de ſon ſejour, Tom. I. 102
Candeur, neceſſaire dans la Satire, Tom. I. 172
Caractere; conſerver à chaque Heros le ſien propre, dans la Peinture qu'on en fait, Tom I. 176, 177
Cecilius; baſſeſſes de ſtile, & autres defauts de ſon traité du Sublime, Tom II. 15. 16
Cenſeur. Voyez *Amis* & *Auteurs*. Eſtre à ſoy-meſme un Cenſeur ſevere, To. I. 166. diſcernement qu'on doit faire de la Cenſure d'un ignorant, d'avec celle d'un Cenſeur ſolide & parfait, 188. Theatre fertile en Cenſeurs pointilleux, 177. Voyez *Critique*.
Changement; De quel uſage ſont les Changemens de cas, de temps, de perſonnes, de nombre & de genre dans le diſcours, Tom. II. 65, *& ſuiv.*
Chanoines; portrait de leur vie indolente, Tom. I. 13. 121. 143, *& ſuiv.*

Chanſons; qu'il y faut meſme de l'art & du bon ſens, Tom. I. 173. On n'eſt pas Poëte pour en avoir fait, *là-meſme*

Chapelain; preſomption de ce Poëte, Tom. I. 24. dureté & autres defauts de ſes Vers, *là-meſme*, & 51. 52. 70 & Tom. II. 181. 183

Charlemagne, effet ſingulier du Poëme qui porte ce titre, Tom. I. 151

Chaſteté, bleſſée dés les premiers temps, Tom. I. 59

Chicane, ſon Portrait & ſon exercice, Tom. I. 148. *& ſuiv.*

Chiens, quelle peut être la durée de leur vie, Tom. II. 188. beveuë de M. P. à cette occaſion, ſur un paſſage de Pline, 189

Chœur. Voyez *Tragedie*.

Ciceron; pourquoy eſtimé & digne de l'eſtre, Tom. II. 212. 217. grandeur & ſublimité de ſon ſtile, 42

Cid, ſuccez de cette piece, Tom. I. 52

Circonſtances, n'en preſenter jamais de baſſes, Tom. I. 180. & Tom. II. 202, 203. choix des Circonſtances les plus conſiderables de quel uſage pour le ſublime, 37, *& ſuiv.*

Clarté, combien neceſſaire dans les Vers? Tom. I. 167

Clelie; traits differens ſur cette piece, Tom. I. 63. 151. 196

Colbert, grandes & vrayes qualitez de ce Miniſtre, Tom. I. 114, 115

Colletet, quel Poëte? To. I. 35. ſon indigence, 9. 191

Comedie, ſa licence dans ſon origine, Tom. I. 183. avec quel ſuccez elle s'eſt corrigée, *là-meſme*. regles differentes pour le Comique, 183, *& ſuiv.*

Comparaiſons, leur uſage dans les Odes & dans les Poëmes Epiques, Tom. II. 205. quel rapport y eſt neceſſaire, 206. Pauvretez de Monſr. P. au ſujet des Comparaiſons à longue queüe, & autres qu'il blâme dans Homere, 205 *& ſuiv.*

Condé; valeur & autres grandes qualités de feu M. le P. de Condé, Tom. I. 95. 118

Conquerans; ce ſont les plus vulgaires entre les grands Heros, Tom I 83
Coquette ſon Portrait, Tom. I. 63 & 117
Corneille, Poëte illuſtre, Tom. I. 2. & 191 216. à quoy ſe reduit à preſent tout ſon merite? Tom. II. *ibid.* Voyez *Cid.*
Cotin, Abbé peu ſuivi dans ſes Predications, Tom. I. 16 49. 53. ſa manie a faire des Vers, 43. autres differens traits de critique à ſon ſujet, 47. 48. 51. 195. 207. Voyez *la Preface.*
Corps, deſcription pompeuſe du Corps humain, To. II. 77. à quoy les Corps doivent leur principale excellence? 94
Corruption dans les mœurs; ſa ſource & ſes effets, Tom. II. 102, 103
Cour; en étudier le gouſt, Tom. II. 184
Cratés, desintereſſement outré de ce Philoſophe Cynique, Tom. I. 99
Critique; ſuites bien differentes de ſa juſteſſe ou de ſon peu de ſolidité, dans celles qu'on a faites des anciens, Tom. II. 198. 199. Voyez *Cenſeur*, & *Satire.*
Cyneas. Voyez *Pirrhus.*

D

D*Angeau*, ſa vertu dans ſon élevation, Tom. I. 29
Debut; quel doit étre celui d'un Poëme? To. I. 181
Defauts; indulgence & aveuglement de chacun pour les ſiens propres, Tom. I. 23, *& ſuiv.* Combien eſt inſupportable un Auteur mediocre qui ne voyant point ſes defauts, veut en trouver dans les plus habiles Ecrivains? Tom. II. 22. & 174
Déguiſement; ſource des differens Déguiſemens des hommes, Tom. I. 117
Demons; quelle figure ils font dans les Ouvrages de Poëſie, Tom. I. 179
Demoſthene; en quoy conſiſte le grand & ſublime de ſon ſtile, Tom. II. 42. 43. 53. 54. 83. 84

Deſcriptions, y eſtre riche & pompeux, Tom. I. 180
Detail; l'éviter dans les choſes inutiles, Tom. I. 162
Devotion; caractere d'une Devotion ſolide en la perſonne de Madame de M. Tom. I. 72. fauſſes Devotes, leurs mœurs & leur portrait, 73
Diaſyrme, quelle figure c'eſt, Tom. II. 91
Dieu, pernicieuſe diſpoſition d'eſprit à ſon égard, Tom. I. 11. & 82 Voyez *Badinage*.
Directeurs de femmes, leur portrait, Tom. I. 73. & *ſuiv.*
Diſcorde, ſa peinture & ſes deſordres, Tom. I. 122. 131. 137. étenduë de ſon empire, Tom. II. 31. & 190. beveuës de M P. ſur la deſcription qu'en font Homere & Virgile, 190, 191
Diſcours; difficulté qu'il y a de bien juger du fort & du foible d'un diſcours, Tom. II. 25. quelle en eſt la ſouveraine perfection, 17. Voyez *Sublime*.
Diſner; Plaiſante deſcription d'un méchant Diſner, Tom. I. 16, & *ſuiv.*
Diſpoſition, ſa juſteſſe dans un diſcours, ne s'apperçoit pas aiſément, Tom. II. 17
Docteur. Voyez *Aſne*.

E.

Egalité d'ame, caractere de l'homme ſage, Tom. I. 37. égalité qui doit regner dans les Ouvrages d'eſprit, Tom. I. 165. ſtile trop égal, l'éviter, 163
Egliſe, quel eſtoit l'eſprit des Fideles dans ſes premiers temps, Tom. I. 154. deſordres que le calme y a introduits, *là meſme.*
Eglogue, ſtile & modeles de ce genre de Poëſie, Tom. I. 168
Elegie, ſon caractere & ſes regles, Tom. I. 169
Elevation d'eſprit, ce que c'eſt, & ſes avantages, o. II. 28
Enflure de ſtile, quel defaut, Tom. II. 19, & *ſuiv.*
Envieux, leur vain déchainement contre les bons Ouvrages, Tom. I. 107. utilité qu'on en retire, 108

Epigramme, ce que c'eſt le plus ſouvent, & ce qu'il y faut obſerver, Tom. I. 170, 171
Epithetes, méchant uſage qui s'en eſt fait dans la Poëſie, Tom. I. 13. Homere juſtifié d'un tel défaut contre les reproches de M. P. Tom. II. 229, *& ſuiv.*
Epitre à Antoine Tom. II.
Erreurs différentes des hommes, Tom. I. 22, *& ſuiv.*
Eſchyle, dequoy la Tragedie luy eſt redevable, Tom. I. 175. avantages & defaut de ce Poëte, 49
Eſclave; Auteurs Eſclaves-nez de quiconque achete leurs écrits, Tom. I. 50. Eſclave incapable de devenir jamais Orateur, pourquoy? Tom. II. 100, 101
Eſprit, vaſte étenduë de l'eſprit humain, Tom. II. 86. Amuſemens des grands eſprits quand ils viennent à décliner, 35, *& ſuiv.* Cauſes de la décadence des Eſprits, 99, *& ſuiv.* Eſprit ſublime jamais content de ſes Ouvrages, Tom. I. 14
Eumenide, quelle furie? Tom. I. 68.
Euripide, ſon talent & ſes défauts, Tom. II. 50. & 94
Expreſſion, ce qui en fait la nobleſſe, Tom. II. 28. *& ſuiv.* Voyez *Idée*, & *Mots*.

F.

Fable; à quoy tendent ſes fictions? Tom. I. 115: ſon uſage & ſes agrémens dans la Poëſie Epique, Tom. II. 178, *& ſuiv.*
Fautes; comment juger de celles qu'on remarque dans les plus celebres Auteurs, Tom. II. 87, 88, *& ſuiv.* Voyez *Défauts*.
Faux, tous y tombent par quelque endroit, To. I. 116. Faux airs toûjours fades & ennuyeux, *là-meſme.*
Femmes; qu'il s'en trouve de fideles, Tom. I. 60. écueils auſquels leur vertu eſt expoſée, 62, 63. Portraits differens des Femmes de tous caracteres, 63, *& ſuiv.* Belles Femmes mal-appellées *le mal des yeux*, Tom. II. 24
Fictions, n'en point mêler avec les veritez Chrétiennes, Tom. I. 179. Voyez *Fable*.
Fierté, permiſe avec la richeſſe, Tom. I. 8. Fierté noble

noble & genereuſe, qui doit nourir l'eſprit au Grand, Tom. II. 30
Figures, comment il faut les employer dans un Poëme, Tom. I. 181. Deux ſortes de figures, Tom. II 28. leur uſage pour le ſublime, *là-meſme*, & 53. beſoin qu'elles ont d'en eſtre auſſi ſoûtenues, 56. mélange des figures, de quel ſecours & combien avantageux? 60
Finances, leur ſcience préferée aujourd'huy à toute autre, Tom. I. 42
Flatterie; éloignement pour ſes baſſeſſes, Tom. I. 3. 4 8. Vaine complaiſance des Eſprits frivoles pour les Eloges Flatteurs, 114. Que le Heros & l'Auteur en ſont neanmoins tout à la fois deshonorez, 47. & 114. Manieres des amis Flatteurs ſur les Ouvrages d'Eſprit, 166.
Folie, tous les hommes en ſont plus ou moins atteints, Tom. I. 23. le plus fou eſt ſouvent le plus ſatisfait, 25
Fortune, ſa bizarrerie, Tom. I. 8
Fureur hors de ſaiſon, oppoſée au Grand, Tom. II. 21

G

Gloire, fureur de l'homme pour en acquerir, To. I. 39. chemis qui y conduiſent, 106
Gouvernement; Effets differens attribuez ſur les Eſprits au Gouvernement populaire & Monarchique, To. II. 100
Grand. Voyez *Sublime*. Naturellement on cherche le Grand en tout, Tom. II. 20. une choſe n'a rien de Grand quand le mépris qu'on en fait tient lui meſme du Grand, 26
Grave, ſçavoir paſſer agréablement du Grave au doux, Tom. I. 163

H

Harmonie, combien neceſſaire dans les Vers? Tom. I. 164. heureux effets qu'elle a produits dans le monde, 189. ſon utilité dans les inſtrumens

meſmes, auſſi bien que dans le diſcours, Tom. II. 92, *& ſuiv.*
Hemiſtiche, ce qu'on y doit obſerver, Tom. I. 164
Herodote, ſon genie, & quelques-uns de ſes defauts, Tom. II. 24. 45. 75
Heros, qu'il en eſt de plus d'une ſorte, Tom. I. 83. quels meritent plus de gloire? *là-meſme.* beſoin qu'ils ont du ſecours des Muſes pour immortaliſer leur nom, 85. Heros des pieces de Theatre, comment il faut les depeindre, 176, *& ſuiv*, quel choix on en doit faire, 180
Heſiode, ſes utiles leçons, Tom. I. 190
Heures, comment datées autrefois, Tom. II. 210
Hollande; Eloge du Roy ſur la conqueſte de cette Province, Tom. I. 92, *& ſuiv.*
Homere. Voyez *Anciens.* Beautez & ſuccez de ſes ouvrages, Tom. I. 181. *&* 190. en quoy il a principalement excellé, Tom. II. 31. *& ſuiv.* plus foible dans l'Odyſſée que dans ſon Iliade, 35, 36. *voyez ſur ces mots*, ſon adreſſe à ôter, où il faut, les liaiſons du diſcours, 59, 60. apologie d'Homere contre les vains reproches de M. P. 174, *& ſuiv.*
Homme; Que c'eſt le plus ſot des animaux, tout raiſonnable qu'il eſt, Tom. I. 37, *& ſuiv.* ſon inconſtance & ſes inquietudes, 38. paſſions differentes dont il eſt eſclave, 38, 39. excés de ſa fureur, 41. ſes autres déreglemens & bizarreries, 43, 44. bonheur d'un homme, 104. premiere & brutale façon de vivre des hommes, comment civiliſée, 189
Honneſteté, la garder dans les ouvrages meſmes de Satire, Tom. I. 172
Honneur; qu'il en eſt reſté ſur la terre, Tom. I. 60. ſa perte irreparable, 63. portrait d'une femme ſans honneur, *là meſme.*
Honte mauvaiſe pour le bien, ſa force & ſes funeſtes ſuites, Tom. I. 89, *& ſuiv.*
Horace; enjoûment & libertez de ſes Satires, Tom. I. 172. 215. 216. Ces libertez nullement vangées par une

une fin tragique, 36. Excellence & reputation de ce Poëte, 46. 47. 53. 112
Huiſtre, different pour une huiſtre agreablement decidé par la juſtice, Tom. I. 88
Hymen. Voyez *Mariage*.
Hyperbate, quelle figure c'eſt, & comment il faut l'employer, Tom. II. 62
Hyperboles, ce qu'il faut obſerver dans l'uſage de cette figure, Tom. II. 89, *& ſuiv.*
Hyperide, ſon adreſſe dans une harangue, Tom. II. 52. ſes autres talens merveilleux, 82 83. ſes défauts, 84
Hypocriſie, ſes deſordres & ſon caractere, Tom. I. 73. & 154

I.

Jalouſie, ſes effets dans les femmes, Tom. I. 68. jalouſie baſſe dans un Auteur, marque de ſa mediocrité, 189. jalouſie noble & utile, Tom. II. 45
Idée, comment l'expreſſion en dépend, Tom. I. 165
Idylle, ſon caractere & ſon ſtile, Tom. I. 168
Jeu, deſordres & emportemens qui le ſuivent, Tom. I. 24. portrait d'une femme joüeuſe, 64, 65
Ignorance, qu'elle vaut mieux qu'un ſçavoir affecté, Tom. I. 116. Ignorance toûjours preſte à s'admirer, 166. preſomption des Ignorans dans leur critique, 187
Iliade, voyez *Homere*; s'il en eſt veritablement auteur, en l'eſtat qu'elle eſt, Tom. II. 174. *& ſuiv.*
Images, ce qu'on entend par ce mot en matiere de diſcours, Tom II. 47. uſage different qui s'en fait dans la Poëſie & dans la Rhetorique, *là-meſme & ſuiv.*
Imitation; quelle voye c'eſt que l'imitation des Ecrivains illuſtres pour parvenir au ſublime? Tom. II. 44. 45. maniere de les imiter, 46
Impoſture, voyez *Faux*. Comment il s'en eſt introduit dans toutes ſortes d'eſtats, Tom. I. 117. Parnaſſe fecond ſurtout en Impoſteurs, *là meſme &* 190
Impudence; en quelle partie du corps elle éclate le plus, Tom. II. 24

Indigence, ſes mauvaiſes ſuites, Tom. I. 190
Indolence, Voyez *Chanoines*, & *Prelat*.
Infortiat, quel Livre & combien funeſte dans une occaſion ? Tom. I. 152
Innocence, c'eſtoit la ſeule gloire des hommes dans les premiers temps, Tom. I. 28. bonheur de l'homme dans l'eſtat d'innocence, 90
Interrogations; uſage de cette figure, Tom. II. 58
Invention, ſa fineſſe ne ſe remarque pas aiſément, Tom. II. 17
Iſocrate, ſon defaut, Tom. II. 89
Jugement; crainte mauvaiſe des jugemens d'autruy, Tom. I. 89
Juvenal, hardieſſe de ſes Satires nullement vangées par une fin tragique, Tom. I. 36. à quel point elles allerent, 172. & 217

L.

LAmoignon, ſes grandes qualitez, Tom. I. 105. portrait des vertus de feu Monſr. le premier Preſident de Lamoignon, & de ſon zele pour la juſtice, 208, *& ſuiv.*
Langue, combien elle doit eſtre conſiderée dans les ouvrages d'eſprit? Tom. I. 165. bizarrerie & difference des Langues, ſur la baſſeſſe ou beauté des mots qui expriment une meſme choſe, 156, 157
Lecteurs, leur profit doit eſtre le but de tout Ecrivain, Tom. I. 188. & Tom. II. 15
Lezine; exemple ſingulier de ſes effets dans la perſonne d'un Magiſtrat & de ſa femme, Tom. I. 65, *& ſuiv.*
Liaiſons, leur retranchement, de quel uſage dans le diſcours? Tom. II. 61
Libertins, leur caractere, Tom. I 22. & 89
Liniere, quel Auteur? To. I. 52. 87. 210. & To. II. 173
Livres, droit qu'ont tous es Lecteurs d'en juger. Voyez *Auteur*. Livres ignorez tirez de leur obſcurité dans une batterie, Tom. I. 150

Loüanges, flatteuſes, voyez *lett. F.* loüange|vraie ſeule agreable, Tom. I. 118
Lucile, premier Poëte ſatirique, Tom. I. 36. 53. 172. 214. & 215
Lutrin, differend à ſon occaſion entre le Treſorier & le Chantre d'une Egliſe, Tom. I. 121, *& ſuiv.*
Luxe, ſon origine & ſes deſordres, Tom. II. 228, 229
Lyſias, voyez *Platon.*

M.

M*Adrigal*, ſon caractere & ſon tour, Tom. I. 171
Malherbe, Poëte excellent, Tom. I. 161. & Tom. II. 167. 213. combien la Poëſie Françoiſe luy eſt redevable, Tom. I. 164.
Mariage; qu'il a ſes plaiſirs ainſi que ſes chagrins, To I. 59. inutilité des Satires ſur le Mariage, pour en empécher l'uſage, *là-meſme.* raiſons de l'y déterminer, 61, *& ſuiv.* defauts des femmes & autres ſujets capables de porter à une reſolution contraire, 62, *& ſuiv.*
Marot ſon genie & ſes talens, Tom. I. 163, 164
Medecin, Métamorphoſe d'un méchant Medecin en un Architecte, Tom. I. 185. quelle peut être ſon application, Tom. I. 210 & Tom. II. 169
Mediocre, lequel vaut mieux d'un Mediocre parfait, ou d'un ſublime defectueux, Tom II. 80, *& ſuiv.*
Médiſance, ſon caractere & ſes manieres, Tom. I. 50
Menandre, ſon genie pour la Comedie, Tom. I. 183
Meſſine ſecouruë, quelle grande action? Tom. I. 221, *& ſuiv.*
Metaphores, en quel nombre & comment il les faut employer, Tom. II. 75, *& ſuiv.*
Moliere, fertilité & penetration de ſon eſprit pour la Poëſie, Tom. I. 12. On n'a bien reconnu ſon prix qu'aprés ſa mort, 103. défaut où il eſt tombé, 184
Molleſſe, ſon portrait, Tom. I. 131, *& ſuiv.* ſes mauvais effets, *ibid.* 117. & Tom. II. 102. 229
Mots; de quelle conſequence eſt le choix des beaux Mots

Mots dans un Ouvrage, Tom. II. 73, 74. quel grand défaut, que la baſſeſſe des Mots? 97. 224. *& ſuiv.* Voyez *Langues.*

Muſes, favorablement accueillies du Roy, Tom. I. 9. 85. Muſe forcée, 169. Muſe groſſiere inſpirée quelquefois par le vin & par le hazard, 173. Muſe déreglée, 182

Myſteres; ceux du Chriſtianiſme ne ſont ſuſceptibles d'aucuns ornemens fabuleux, Tom. I. 179

N.

N*Amur*, ſa priſe, quelle grande action? Tom. I. 197. *& ſuiv.*

Narrations, y être vif & preſſé, Tom. I. 180

Nature, elle eſt vraye, & la ſeule en tout qu'on aime, Tom. I. 116. étude ſoigneuſe qu'on en doit faire pour le Comique, 103, *& ſuiv.* beſoin qu'a la nature du ſecours de l'Art, pour arriver au grand, Tom. II. 18, 19

Nobleſſe; quelle eſt la ſeule veritable Nobleſſe? Tom. I. 26, *& ſuiv.* en quoy elle conſiſtoit dans les premiers temps? 28. Vains titres de Nobleſſe, comment introduits depuis? *là meſme &* 29. manieres fort communes des nobles, 29. Nobles ſans nom des Provinces, 72

O.

O*De*, élevation & impetuoſité de ſon ſtile, Tom. I. 169. *&* 196

Odyſſée, voyez *Homere*; s'il l'a veritablement compoſée telle qu'elle eſt; Tom. II. 174, *& ſuiv.* l'Odyſſée n'eſt proprement que l'épilogue de l'Iliade, *ib.* 35. difference de ces deux Poëmes, *là-meſme &* 36.

Opera, quel dangereux écueil pour les femmes les plus vertueuſes? Tom. I. 62

Orateurs, leur differente diſpoſition pour le Panegyrique, ou pour le Pathetique, Tom. II. 29. premiere qualité d'un Orateur, 30. avantages que les grands Orateurs doivent réünir, 87

Orientaux; S'il eſt vray qu'ils ayent plus de vivacité d'eſprit que les Europeans, & ſur tout que les François, Tom. II. 206
Ovide, caractere naturel de ſes Elegies, Tom. I. 169

P.

PAix; rien de plus glorieux à un Roy que d'en faire joüir ſes Sujets, Tom. I. 83
Paris, portrait des mœurs de cette Ville, Tom. I. 10. troubles & embarras qui s'y rencontrent, 30, *& ſuiv.* & 103
Parnaſſe François, ſon enfance, Tom. I. 164. Comment il s'eſt perfectionné, *là-meſme*. Parnaſſe déchû de ſa premiere Nobleſſe, 190
Parodie de quelques endroits du Cid, Tom. II. 241
Paſſions, comment il faut les manier dans les pieces de Theatre, Tom. I. 174, *& ſuiv.* Paſſions qui n'ont rien de grand, comme il y a de grandes choſes où il n'entre point de Paſſion, Tom. II. 29
Pathetique, ce que c'eſt & ſon uſage pour le ſublime, Tom II. 28. 59 & 73
S Paulin, Poëme peu lû & peu eſtimé, Tom. I. 70, 71. & 204
Pauvreté, ſes inconveniens, Tom. I. 42. & 91
Pedant, ſa préſomption, Tom. I. 22. Ce que c'eſt proprement qu'un Pedant, Tom. II. 199, *& ſuiv.*
Penſée; apprendre à penſer avant que d'écrire, Tom I. 165. ſublimité dans les penſées, comment elle ſe peut acquerir, Tom II. 30
Periodes, leur arrangement & leur meſure, Tom. II. 94, 95, *& ſuiv.*
Periphraſe, ſon uſage pour le ſublime, Tom. II. 71, *& ſuiv.*
Perrault, juſtice renduë aux deux freres ſur leurs ignorances & leurs beveuës au ſujet des Anciens, Tom. I. 195. 211. 212. & To. II. 168, *& ſuiv. juſqu'à la fin.*
Perſe, caractere de ſes Satires, Tom I. 172. 217
Pharſale de Brebeuf, quel Poëme, To. I. 111. 151. 163

Phedre, excellence de cette piece, Tom. I. 109
Pieté, ſon portrait, Tom. I. 154. *& ſuiv.* Voyez *Devotion.*
Pindare, beautez & élevation de ce Poëte, délivrées du galimathias que M. P. lui attribuë, Tom. I. 195. 199. Tom. II. 218, *& ſuiv.*
Plaiſant: Comment paſſer du Plaiſant au ſevere? Tom. I. 163. joindre par tout l'utile au Plaiſant, 188. Faux Plaiſant, 185
Platon, quelques fautes de ſon ſtile, Tom. II. 23, 24. idée & voyes du ſublime qu'on y découvre, 44 en quoy ſuperieur à Lyſias, 85. Voyez *Anciens.*
Pluriels, reduits en ſinguliers, quelle figure? Tom. II. 67
Poëme inſipide & flatteur, ſon effet, Tom. I. 47. Poëmes faſtueux, 115. Poëmes ignorez & mépriſables, 48
Poëſie, combien fatale au repos de la vie? Tom. I. 13. Qu'il y faut exceller ou ne s'en point mêler, 46. 186. Preceptes univerſels ſur la Poëſie, 161. Voyez *Parnaſſe.*
Poëtes, leurs vains efforts à loüer le Roy, Tom. I. 1. 2. Miſere & dépit d'un Poëte, 7, 8, *& ſuiv.* Ironie de divers Poëtes, 53. qu'il faut eſtre né Poëte pour y réüſſir, 161. autres qualitez des bons & des méchans Poëtes, 161, *& ſuiv.* quel doit eſtre l'objet de leur travail, 189, 90. Poëtes François déchus de leur premiere reputation, Tom. II. 212
Pointes, d'où attirées dans nos Vers, & comment reçûës, Tom. I. 170. leur mauvais uſage dans toutes ſortes de poëſies & de ſtiles, 171. chaſſées enfin des diſcours ſerieux, *là meſme.*
Poſterité, ſonger au jugement qu'elle fera de nos écrits, Tom. II. 47. C'eſt ſon approbation ſeule qui en établit le vray merite, 211, *& ſuiv.*
Precieuſe; ſon portrait, Tom. I. 70
Prelat; Portrait de la molleſſe & indolence d'un Prelat, Tom. I. 123

Pro-

Procez, avis pour s'en abſtenir, Tom. I. 68. Procez, partage des gens d'Egliſe, 126
Prodigue, aveuglement de ſa conduite, Tom. I. 23
Pſeaumes de David, leur ſublimité, Tom. I. 196
Pudeur, la conſerver dans les Vers François principalement, Tom. I. 172. & 188. Pudeur mauvaiſe, Voyez *Honte*.
Puerilité, quel défaut c'eſt dans le ſtile, Tom. II. 21
Pyrrhus, ſage conſeil de Cineas à ce Prince ſur les projets de ſon ambition, Tom. I. 82, 83

Q.

Quinaut, prix de cet Auteur, Tom I. 12. 48. 53. Querelle à ſon occaſion entre des conviez, 20. Son talent & ſon merite, Tom. II. 181, 182

R.

Racine, Poëte excellent, Tom. I. 107, & ſuiv. Tom. II. 191. & 216
Raiſon, c'eſt ſouvent le plus fâcheux de tous nos maux, Tom. 25. combien vainement elle eſt le partage de l'homme, 37. aimer & faire regner la raiſon dans tous ſes écrits, 162
Regnier, Poëte Satirique François d'une dangereuſe lecture, Tom. I. 172
Renommée, comment dépeinte, Tom. I. 129. & Tom. II. 190
Repos d'eſprit, le chercher en ſoy-meſme, Tom. I. 98
Rhapſodies, origine & ſignification de ce titre donné aux Ouvrages d'Homere, Tom. II. 175, & ſuiv.
Rhin; deſcription du paſſage du Rhin par l'Armée du Roy, Tom. I. 93, & ſuiv.
Richeſſes, de quel ſecours elles ſont pour eſtre eſtimé, & en credit dans le monde? Tom. I. 29. 42. 99. paſſion pour les Richeſſes, combien oppoſées au bonheur de l'homme? 98, 99. mauvais effets des Richeſſes, Tom. II. 102

Rime;

Rime; difficulté de la trouver à propos, Tom. I. 12, *& ſuiv.* moyen d'y parvenir, 162
Romans; liberté de ces ſortes d'Ouvrages, Tom. I. 48. 177. & Tom II. 173
Rondeaux, leur vray tour, par qui trouvé, To. I. 164. & Tom. II. 213
Ronſard, caractere & ſort de ſes Poëſies, Tom. I. 164. & Tom. II. 213
Roy; Portraits & éloges differens des grandes qualitez du Roy & de ſes actions les plus glorieuſes, Tom. I. 1, *& ſuiv.* 29. 81. To. 132. 144. 191. 192. 199 233, *& ſuiv.*

S.

Sage; les moins ſages croyent l'être ſeuls, Tom. I. 22. caracteres de ſageſſe, 23. & 37
Satire, alarmes des eſprits de ce temps pour ſes veritez; Tom. I. 3. 11. 34. 49. 50. & 213. combien le métier en eſt dangereux à ſon Auteur, To. I. 34. & 52. utilité de la Satire, 51. 53. grands exemples de ſes libertez, 172. 214, *& ſuiv.*
Sçavoir, ſon peu d'uſage en ce temps, Tom. I. 41
Scene, ce qu'il faut obſerver dans ſa diſpoſition, To. I. 174, *& ſuiv.*
Scudery, quel Auteur? Tom. I. 14. 162. & Tom. II. 172
Sens; empire du mauvais Sens dans les Ouvrages d'apreſent, Tom. I. 111. Bon ſens, qu'il doit toûjours s'accorder avec la rime, 162
Sincerité, l'on ne plaît effectivement ni long-temps que par elle, Tom. I. 116, 117
Sonnet; ſes loix rigoureuſes, Tom. I. 170
Sophocle, dequoy le Theatre luy eſt redevable, Tom. I. 176. combien il eſt excellent à peindre les choſes, Tom. II. 50
Sots Auteurs, & *ſots* Admirateurs également communs en ce ſiecle, Tom. I. 14. & 167
Soupleſſe, de quel uſage elle eſt dans l'indigence, To. I. 8

Stile; y éviter le trop d'uniformité, Tom. I. 163. Stile rapide, ce qu'il marque, 165. Stile froid, 168. 177. Stile enflé, voyez *Enflure*.
Sublime, ſes avantages & ſes effets, Tom. II. 17. & 58. moyens pour connoître le ſublime, 26. quelles en ſont les ſources principales, 28. *& ſuiv.*

T.

TAlens, comment partagez entre les Auteurs, Tom. I. 161
Taſſe, prix de ce Poëte, Tom. I. 50. 179. & Tom. II. 181
Terence, ſon genie merveilleux, Tom. I. 185
Theatre, Regles des actions de Theatre, Tom. I. 174. *& ſuiv.* ſon commencement & ſon progrez, 175. & 176
Theocrite, quel modele? Tom. I. 168
Theopompus, defauts de ſon ſtile, Tom. II. 74. & 97
Tibulle, ſes Elegies amoureuſes, Tom. I. 169
Titus, bonheur de ſon regne, Tom. I. 84
Tragedie, ſon caractere, Tom. I. 174. regles pour y réüſſir, *là-meſme & ſuiv.* ſon origine par un ſimple Chœur, 175
Tranſitions imprevuës, de quel uſage, Tom. II. 69
Turlupins, mauvais plaiſans, Tom. I. 171

V.

VAnité, comment introduite dans le monde, To. I. 28. & 117. logée meſme dans la craſſe du froc, 155
Vaudeville, agreable indiſcret, Tom. I. 172, 173
Verité, mal reçûë des eſprits du temps, Tom. I. 3. à quel but elle s'eſt armée des traits de la Satire? 171
Vers, voyez *Poëſie*; Heureux fruits des premiers Vers, Tom. I. 189
Vertu, c'eſt la marque certaine d'un cœur noble, To. I. 27. Vertu contente de peu, 100. aimer & reſpecter la Vertu dans ſes Vers, 188

Vice, ſon caractere & ſes mauvais effets, Tom. I. 117.
ſource de tous les vices, 59
Villon; le premier du Parnaſſe François qui en ait debroüillé l'Art, Tom. I. 164
Virgile, ſon prix & ſon merite, Tom. I. 12. 50. & Tom. II. 212. 217. en quoy ſur tout ſe le propoſer pour modele, Tom. I. 168
Viteſſe, ne point s'en piquer dans les Ouvrages d'eſprit, Tom. I. 165
Voiture, ſa liberté à railler, Tom. I. 219
Volupté, voyez *Molleſſe*.

Z.

ZOile; Comment luy réüſſit la liberté qu'il ſe donna de critiquer les premiers Ecrivains de l'antiquité, Tom. II. 193, *& ſuiv.*

Fin de la Table.

AVERTISSEMENT.

LE Lecteur ſera averti que les Satires ſuivantes n'étant pas dans l'impreſſion de Paris, on a cru qu'elles pourroient n'eſtre pas du même Auteur, mais comme quelques curieux ſont d'un autre ſentiment, on a trouvé à propos de les ajoûter ici.

SATIRE.

QUel eſt donc ce Cahos & quelle extravagance,
Agite maintenant l'Eſprit de noſtre France:
Quel Demon infernal à mis des changemens,
Et tant de nouveautez dans tous nos reglemens.
On fait & l'on défait, on reſtablit, on caſſe;
Rien ne demeure entier, quelque choſe qu'on faſſe:
On retranche les Saints, on les refait aprés:
On plaide au Châtelet quand on feſte au palais,
On trouve à reformer meſme ſur la reforme:
L'ancien droit à preſent eſt un droit tout difforme.
On ne le connoît plus tant on le voit changé.
Si de meſme on vouloit reformer le Clergé,
Si l'on vouloit oſter la moitié de leur diſmes,
La reforme pourroit bien reformer des crimes.
Ces trop grands revenus perdent beaucoup de gens:
Et ces riches Paſteurs ſont toûjours indigens.
Pourquoy ceux qui devroient imiter les Apoſtres,
Ont-ils ſeuls plus de bien qu'il n'en faut pour dix autres?
On devroit bien regler un tel déreglement,
Et montrer aux Paſteurs à vivre ſobrement.
On ne voit que des gens de mitres & de croſſes,
Faire aujourd'hui rouler de ſuperbes Caroſſes;
Sans ſe reſſouvenir qu'autrefois l'Eternel
Ne monta qu'une âneſſe en un jour ſolemnel.
On parle des impoſts dont la France eſt remplie,
Tout le monde en murmure & tout le monde en crie.

Qu'eſt-ce en comparaiſon de tant d'injuſtes droits,
Qu'aujourd'hui les Paſteurs levent en tous endroits.
Tout le monde en naiſſant doit à la Sacriſtie;
Il faut payer l'entrée, & payer la ſortie.
Enfin tous les Paſteurs par un fatal accord,
Trouvent de quoy gagner en la vie, en la mort.
Bonne condition qui donne dequoy vivre;
En liſant ſeulement quatre feuillets d'un livre;
Recitant tous les jours trois ou quatre Oraiſons;
Trouvent dequoy fournir aux frais de leurs maiſons!
Que le Breviaire eſt bon dans le ſiécle où nous ſommes:
Un Paſteur eſt toûjours le plus heureux des hommes;
Veut-on ſe marier faut acheter un banc,
On en achette deux, le Paſteur vous les vend:
Vous ne les auriez pas s'il manquoit une Obole:
Comment nommer cela ſi ce n'eſt Monopole,
Qu'un ſacré partiſan a mis injuſtement
Aux yeux de tout Paris ſur ce grand ſacrement?
Voulez-vous, vous dit on, la groſſe ſonnerie;
C'eſt ainſi que vous dit une de ces harpies.
Monopole jamais monta t-elle à tel point?
Hé Meſſieurs les ſonneurs, n'en rougiſſez vous point?
Ah que tous ces impoſts vous coûtent de reproche:
En nous faiſant payer pour le ſon d'une cloche.
On ſonne donc en frais, & pour vos cinq eſcus,
L'on vous donne du ſon & du ſon tant & plus.
Un infame Crieur de qui l'ame inhumaine
Ne voit aucun vivant qu'avec beaucoup de peine,
Ce funeſte Corbeau qui ne vit que de morts,
Marchande inſolemment pour enterrer les morts.
Choiſiſſez, vous dit-il, l'endroit de vôtre foſſe.
Plus elle eſt prés du Chœur, & plus la ſomme eſt groſſe.
Il faut tant pour le fond, & pour le maître autel:
Entre tous les impoſts en voyons nous un tel?
Et qui peut plus choquer les droits de la Nature,
Que de vendre à des morts le droit de ſepulture.
Je paſſe volontiers ſur le tour du bâton,
Dont un Paſteur avare attrape le teſton,

Je

Je ſuis fort Catholique, & je n'ai point envie
De cenſurer ici les Cenſeurs de ma vie.
Je croy que ce qu'ils font a de bonnes raiſons,
Et que tous leurs Patrons font bien leurs gueriſons.
Qu'on guerit de tous maux en leur offrant un cierge,
Qu'on en guerit plûtôt s'il eſt de cire vierge,
Que qui ne guerit pas n'a pas aſſez de foy :
Et je croy tout cela ; parce que je le voy.
Pour moy je ne veux point penetrer le myſtere ;
Mon Paſteur me l'a dit, c'eſt à moy de me taire.
Je croi tout ce qu'il dit, s'il fait mal à ſon dam :
Mais je ſoufre à regret que l'on achette un banc.
Et que les ornemens qui ſervent à l'Egliſe,
Soient de differens prix comme la marchandiſe.
Si vous voulez les beaux en un enterrement,
Il faut tant, vous dit-on, pour une tel parement.
Et pour l'argenterie un crieur vous demande,
Si vous voulez avoir la petite ou la grande.
Le prix eſt different, il vous couſtera tant ;
Ainſi l'on ne fait rien, ſi l'argent n'eſt contant.
Jamais aucun credit ne ſe fait à l'Egliſe ;
N'avez-vous point d'argent, la croix de bois eſt miſe.
Taiſons-nous toutefois ; Car il eſt dangereux
De parler des Paſteurs, & de parler mal d'eux,
Telles gens ne ſont pas des ſujets de Satire,
Muſe va prendre ailleurs quelque ſujet pour rire.

SATIRE.

NOn, je ne feray pas ce qu'on veut que je faſſe,
En deuſſé-je ſoufrir ce dont on me menace:
Deuſſent tous mes parens me priver de leur bien:
On me veut marier, & je n'en feray rien.
J'eſtime mon repos, plus que mon heritage;
Et pour mieux l'aſſeurer, je fuis le mariage.
C'eſt un lien fatal à nôtre liberté,
Le plus heureux Eſpoux eſt toûjours maltraité,
L'hymen avec la joye a tant d'antipathie,
Qu'on n'a que deux bons jours, l'entrée & la ſortie:
Si l'on en trouve plus, c'eſt par un cas fortuit.
L'on a cent mauvais jours pour une bonne nuit,
La plus grande douceur qu'on trouve au mariage,
Ne vient que de l'eſpoir qu'on conçoit du veuvage.
Et rien ne doit jamais y faire conſentir,
Que pour avoir un jour le plaiſir d'en ſortir.
Quoy, s'attacher toûjours à la même perſonne!
Ne la pouvoir quitter, ſi la mort ne l'ordonne:
Attendre ſon bonheur d'un funeſte trepas!
Et voir inceſſamment ce que l'on n'aime pas!
Nourrir mille chagrins, mille remors dans l'ame,
Et mourir de dépit de voir vivre une femme!
J'aime trop mon repos pour vouloir m'expoſer
A toutes les douleurs qu'un Hymen peut cauſer.
Un contract me déplaît, on fait mieux ſon affaire,
Sans l'avis d'un Curé, ni le ſeing d'un Notaire.
Quand on a prononcé ce malheureux Oüy,
Le plaiſir de l'amour eſt tout évanoüy:
On croit tout-auſſi-toſt être la choſe duë,
L'on s'empreſſe bien mieux pour une deffenduë,
Et quand le nom d'amant ſe change en nom d'Epoux,
L'amour perd auſſi-toſt ce qu'elle a de plus doux.
Veut-on ſe faire aimer & ſe faire careſſe,
Qu'on en demeure au nom d'amant & de maîtreſſe;

Lors

Lors que l'on fait l'amour on veut toûjours ſe voir,
Et l'on aime bien plus par choix que par devoir.
Le legitime enfin ne fait point mon affaire,
Et le nom de mari ne peut me ſatisfaire:
J'eſtime cent fois mieux vivre ſur le commun,
Que m'aller enrôler ſous un joug importun.
Au moins l'on peut quitter alors que bon nous ſemble,
Et l'on n'eſt pas contraint de demeurer enſemble,
L'on n'a pas ces contracts qui peuvent engager,
Et ſi l'on n'eſt pas bien, l'on peut au moins changer.
A-t-on quelque défaut, on fait tout ſon poſſible,
Lors que l'on fait l'amour, pour le rendre inviſible,
Mais eſt-on marié, l'on ne ſe contraint plus,
Et tous ces petits ſoins paſſent pour des abus.
On devient negligé dés la premiere année.
C'eſt une belle fleur qui s'eſt bien-toſt fanée.
Tous ces ajuſtemens ne faiſoient pas un pli,
Et rendoient en un mot un galant accompli.
Il ne lavoit ſes mains qu'avecque de l'eau d'Ange,
Sa perruque & ſes gans n'étoient que fleur d'Orange,
Et celuy qui n'étoit que Civette & qu'Iris,
Sent maintenant le bouc, au lieu de l'ambre gris,
Il ſemble avoir toûjours mille procez en tête,
Et ce galant eſprit eſt devenu tout bête,
Il eſt toûjours chagrin & ne dit pas un mot,
Depuis qu'il a pris femme il eſt devenu ſot;
Auſſi quand on en prend on court riſque de l'être:
L'Epoux en ce cas-là n'eſt pas toûjours le maître.
Son pouvoir ne ſçauroit éviter ce malheur;
Si l'on ne m'en croit pas, qu'on voye le Vaſſeur.
Je le puis bien citer, la choſe eſt fort publique,
On ſçait qu'il eſt cocu par arreſt authentique.
Damis eſt comme luy, Colin l'eſt en ſecret,
Si je les contois tous, je n'aurois jamais fait;
Il faudroit remonter juſques au premier homme,
Sçavoir ſi le ſerpent ne le trompa qu'en pomme;
Peut-être le fut-il, du moins s'il ne le fut,
Il eſtoit tres-facile, & fort peu s'en falut;

Ce n'eſt pas toutefois que j'en vueille connoître ;
Car s'il ne le fut pas, il pourroit du moins l'être ;
Et moi qui ne veux pas me mettre en ce danger,
Je fuis le mariage & n'y veux pas ſonger.

FIN.